

W. 2.

VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE.

TOME QUATRIEME.

VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE.

TOME QUATRIEME.

RELATION DES VOYAGES

ENTREPRIS PAR ORDRE

DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE,

ACTUELLEMENT RÉGNANTE,

POUR FAIRE DES DÉCOUVERTES DANS L'HÉMISPHÈRE MÉRIDIONAL,

ET successivement exécutés par le Commodore BYRON, *le Capitaine* CARTERET, *le Capitaine* WALLIS *& le Capitaine* COOK, *dans les Vaisseaux le* DAUPHIN, *le* SWALLOW *& l'*ENDEAVOUR:

RÉDIGÉE d'après les Journaux tenus par les différens Commandans, & les Papiers de M. BANKS:

PAR J. HAWKESWORTH, Docteur en Droit;

ET enrichie de Figures, *& d'un grand nombre de* Plans *& de* Cartes *relatives aux Pays qui ont été nouvellement découverts, ou qui n'étoient qu'imparfaitement connus.*

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez { SAILLANT ET NYON, rue Saint-Jean-de-Beauvais.
PANCKOUCKE, Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXIV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce quatrième Volume.

VOYAGE DU CAPITAINE COOK.

LIVRE III.



RELATION



RELATION D'UN VOYAGE FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les Années 1769, 1770 et 1771.

Par JACQUES COOK, *commandant le Vaisseau du Roi l'*Endeavour.



LIVRE III.

CHAPITRE III.

Situation dangereuse où se trouva le vaisseau dans sa traversée de la Baie de la Trinité *à la Rivière* Endeavour.

JUSQU'ICI nous avions navigué sans accident sur cette côte dangereuse où la mer, dans une étendue de

ANN. 1770. Juin.

Ann. 1770. Juin.

vingt-deux degrés de latitude, c'est-à-dire, de plus de treize cens milles, cache par-tout des bas-fonds qui se projettent brusquement du pied de la côte, & des rochers qui s'élèvent tout-à-coup du fond en forme de pyramide. Jusques-là aucuns des noms que nous avions donnés aux différentes parties du pays, n'étoient des monumens de détresse; mais en cet endroit nous commençâmes à connoître le malheur; & c'est pour cela que nous avons appellé *Cap de Tribulation* la pointe la plus éloignée qu'en dernier lieu nous avions apperçue au Nord.

Ce Cap gît au 16^{d} 6′ de latitude S. & au 214^{d} 39′ de longitude O. Nous gouvernâmes au N. ¼ N. O. à trois ou quatre lieues le long de la côte, ayant de 14 à 12 & 10 brasses d'eau. Nous découvrîmes au large deux Isles situées au 16^{d} de latitude S. à environ six ou sept lieues de la grande terre. A six heures du soir, la terre la plus septentrionale qui fût en vue, nous restoit au N. ¼ N. O. ½ O., & nous avions au N. ½ O. deux Isles basses & couvertes de bois, que quelques-uns de nous prirent pour des rochers qui s'élevoient au-dessus de l'eau. Nous diminuâmes alors de voiles, & nous serrâmes le vent au plus près, en voguant à la hauteur de la côte à l'E. N. E. & N. E. ¼ E., car c'étoit mon dessein de tenir le large toute la nuit, non-seulement pour éviter le danger que nous appercevions à l'avant, mais encore pour voir s'il y avoit quelques Isles en pleine mer, d'autant plus que nous étions très-près de la latitude assignée aux Isles découvertes par Quiros, & que des

Géographes, par des raiſons que je ne connois pas, ont cru devoir joindre à cette terre. Nous avions l'avantage d'un bon vent & d'un clair de lune pendant la nuit. En portant au large depuis ſix juſqu'à près de neuf heures, notre eau devint plus profonde de 14 à 21 braſſes; mais pendant que nous étions à ſouper, elle diminua tout-à-coup, & retomba à 12, 10 & 8 braſſes dans l'eſpace de quelques minutes. Sur le champ j'ordonnai à chacun de ſe rendre à ſon poſte, & tout étoit prêt pour virer de bord & mettre à l'ancre; mais la ſonde marquant au jet ſuivant une eau profonde, nous conclûmes que nous avions paſſé ſur l'extrémité des bas-fonds que nous avions vus au coucher du ſoleil, & qu'il n'y avoit plus de danger. Avant dix heures, nous eûmes 20 & 21 braſſes; comme cette profondeur continuoit, les Officiers quittèrent le tillac fort tranquillement, & allèrent ſe coucher. A onze heures moins quelques minutes, l'eau baiſſa tout d'un coup de 20 à 17 braſſes, & avant qu'on pût rejeter la ſonde, le vaiſſeau toucha. Il reſta immobile, ſi l'on en excepte le ſoulèvement que lui donnoit la houle en le battant contre le rocher ſur lequel il étoit. En peu de momens tout l'équipage fut ſur le tillac, & tous les viſages exprimoient avec énergie l'horreur de notre ſituation. Comme nous avions gouverné au large avec une bonne briſe l'eſpace de trois heures & demie, nous ſavions que nous ne pouvions pas être très-près de la côte. Nous n'avions que trop de raiſons de craindre que nous ne fuſſions ſur un rocher de corail; ces rochers ſont plus dangereux que les autres, parce que les pointes en ſont aiguës, & que

ANN. 1770. Juin.

Ann. 1770. Juin.

chaque partie de la ſurface eſt ſi raboteuſe & ſi dure, qu'elle briſe & rompt tout ce qui s'y frotte, même légèrement. Dans cet état nous abattîmes ſur le champ toutes les voiles, & les bateaux furent mis en mer pour ſonder autour du vaiſſeau. Nous découvrîmes bientôt que nos craintes n'avoient point exagéré notre malheur, & que le bâtiment ayant été porté ſur une bande de rochers, il étoit échoué dans un trou qui ſe trouvoit au milieu. Dans quelques endroits il y avoit de 3 à 4 braſſes d'eau, & dans d'autres il n'y en avoit pas quatre pieds. Le vaiſſeau avoit touché le cap au N. E., & à environ trente verges à ſtribord, l'eau avoit une profondeur de 8, de 10 & de 12 braſſes. Dès que la chaloupe fut en mer, nous abattîmes nos vergues & nos huniers, nous jetâmes l'ancre de toue à ſtribord, nous mîmes l'ancre d'affourche avec ſon cable dans le bateau, & on alloit la jeter du même côté; mais en ſondant une ſeconde fois autour du vaiſſeau, l'eau ſe trouva plus profonde à l'arrière; nous portâmes donc l'ancre à la poupe plutôt qu'à l'avant; & après qu'elle eut pris fond, nous travaillâmes de toutes nos forces au cabeſtan, dans l'eſpoir de remettre à flot le vaiſſeau ſi nous n'enlevions pas l'ancre; mais à notre grand regret nous ne pûmes jamais le mouvoir. Pendant tout ce tems, il continua à battre contre le rocher avec beaucoup de violence, de ſorte que nous avions de la peine à nous tenir ſur nos jambes. Pour accroître notre malheur, nous vîmes à la lueur de la lune, flotter autour de nous les planches du doublage de la quille & enfin la fauſſe quille, & à chaque inſtant la mer ſe préparoit à nous engloutir.

Nous n'avions d'autre reſſource que d'alléger le vaiſſeau, & nous avions perdu l'occaſion de tirer de cet expédient le plus grand avantage; car malheureuſement nous échouâmes à la marée haute, & elle étoit alors conſidérablement diminuée. Ainſi en allégeant le bâtiment, de maniere qu'il tirât autant de pieds d'eau de moins que la marée en avoit perdu en tombant, nous ne nous ſerions trouvés que dans le même état où nous étions au premier inſtant de l'accident. Le ſeul avantage que nous procuroit cette circonſtance, c'eſt que la marée montante ſoulevant le vaiſſeau ſur les rochers, il ne battoit pas avec autant de violence. Nous avions quelque eſpoir ſur la marée ſuivante; mais il étoit incertain que le bâtiment pût tenir juſqu'alors, d'autant plus que le rocher grattoit ſa quille ſous l'épaule du ſtribord, avec une ſi grande force qu'on entendoit le ratiſſement de la cale de l'avant; notre ſituation ne nous permettoit pas de perdre du tems à des conjectures, & nous fîmes tous nos efforts pour opérer notre délivrance, que nous n'oſions eſpérer. Les pompes travaillèrent ſur le champ: nous n'avions que ſix canons ſur le tillac; nous les jetâmes à la mer avec toute la promptitude poſſible, ainſi que notre leſt de fer & de pierres, des futailles, des douves & des cerceaux, des jarres d'huile, de vieilles proviſions, & pluſieurs autres des matériaux les plus peſans. Chacun ſe mit au travail avec un empreſſement qui approchoit preſque de la gaieté, & ſans la moindre marque de murmure ou de mécontentement: nos matelots étoient ſi fort pénétrés du ſentiment de leur ſituation, qu'on n'entendit pas un ſeul jurement;

ANN. 1770. Juin.

ANN. 1770. Juin.

la crainte de ſe rendre coupable de cette faute, dans un moment où la mort ſembloit ſi prochaine, réprima à l'inſtant cette profane habitude, quelque empire qu'elle eût.

ENFIN la pointe du jour (le 11) parut, & nous vîmes la terre à environ huit lieues de diſtance, ſans appercevoir dans l'eſpace intermédiaire, une ſeule Iſle ſur laquelle les bateaux euſſent pu nous conduire pour nous tranſporter enſuite ſur la grande terre, en cas que le vaiſſeau fût mis en pieces. Le vent tomba pourtant par degrés, & nous eûmes calme tout plat d'aſſez bonne heure dans la matinée; s'il avoit été fort, notre bâtiment auroit infailliblement péri. Nous attendions la marée haute à onze heures du matin; nous portâmes les ancres en dehors, & nous fîmes tous les autres préparatifs pour tâcher de nouveau de remettre le vaiſſeau à flot; nous reſſentîmes une douleur & une ſurpriſe qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer, lorſque nous vîmes qu'il ne flottoit pas de plus d'un pied & demi, quoique nous l'euſſions allégé de près de cinquante tonneaux, car la marée du jour n'étoit pas parvenue à une auſſi grande hauteur que celle de la nuit : nous nous mîmes à l'alléger encore davantage, & nous jetâmes à la mer tout ce qui ne nous étoit point abſolument néceſſaire. Juſqu'ici le vaiſſeau n'avoit pas fait beaucoup d'eau; mais à meſure que la marée tomboit, l'eau y entroit avec tant de rapidité, que deux pompes, travaillant continuellement, pouvoient à peine nous empêcher de couler à fond : à deux heures, deux ou trois voies d'eau s'ouvrirent à

ANN. 1770. Juin.

ſtribord, & la pinaſſe, qui étoit ſous les épaules, toucha fond. Nous n'avions plus d'eſpoir que dans la marée de minuit, & afin de nous y préparer, nous plaçâmes deux ancres d'affourche, l'une à ſtribord, & l'autre directement à la poupe; nous mîmes en ordre les cap-moutons & les palans dont nous devions nous ſervir, pour tirer les cables peu-à-peu, & nous attachâmes fortement une des extrémités des cables à l'arrière, afin que l'effort ſuivant pût produire quelque effet ſur le vaiſſeau, & qu'en raccourciſſant la longueur du cable qui étoit entre lui & les ancres, on pût le remettre au large & le détacher du banc de rochers ſur lequel il étoit. Sur les cinq heures de l'après-midi nous obſervâmes que la marée commençoit à monter; mais nous remarquâmes en même tems que la voie d'eau faiſoit des progrès allarmans, de ſorte qu'on monta deux nouvelles pompes; malheureuſement il n'y en eut qu'une qui fût en état de travailler : trois pompes manœuvroient continuellement; mais la voie d'eau avoit ſi fort augmenté, que nous imaginions que le vaiſſeau alloit couler à fond, dès qu'il ceſſeroit d'être ſoutenu par le rocher. Cette ſituation étoit effrayante, & nous regardions l'inſtant où le vaiſſeau ſeroit remis à flot, non pas comme le moment de notre délivrance, mais comme celui de notre deſtruction : nous ſavions bien que nos bateaux ne pourroient pas nous porter tous à terre, & que quand la criſe fatale arriveroit, comme il n'y auroit plus ni commandement ni ſubordination, il s'enſuivroit probablement une conteſtation pour la préférence, qui augmenteroit les horreurs du naufrage

ANN. 1770. Juin.

même, & nous feroit périr par les mains les uns des autres ; cependant nous savions très-bien que si on en laissoit quelques-uns à bord, ils auroient vraisemblablement moins à souffrir, en périssant dans les flots, que ceux qui gagneroient terre, sans aucune défense contre les habitans, dans un pays où des filets & des armes à feu suffiroient à peine pour leur procurer la nourriture; & que quand même ceux-ci trouveroient des moyens de subsister, ils seroient condamnés à languir le reste de leurs jours dans un désert horrible, sans espoir de goûter jamais les consolations de la vie domestique, séparés de tout commerce avec les hommes, si on en excepte des Sauvages nuds, qui passoient leur vie à chercher quelque proie dans cette solitude, & qui étoient peut-être les hommes les plus grossiers & les moins civilisés de la terre.

LA mort ne s'est jamais montrée dans toutes ses horreurs qu'à ceux qui l'ont attendue dans un pareil état ; & comme le moment affreux qui devoit décider de notre sort, approchoit, chacun vit ses propres sentimens peints sur le visage de ses compagnons ; cependant tous les hommes qu'on put épargner sur le service des pompes, se préparèrent à travailler au cabestan & au vindas, & le vaisseau flottant sur les dix heures & dix minutes, nous fîmes le dernier effort & nous le remîmes en pleine eau. Nous eûmes quelque satisfaction à voir qu'il ne faisoit pas alors plus d'eau que quand il étoit sur le rocher; & quoiqu'il n'y eût pas moins de trois pieds neuf pouces dans la cale, parce que la voie d'eau avoit gagné sur les pompes,

cependant

cependant nos gens n'abandonnèrent point leur travail, & ils parvinrent à empêcher l'eau de faire de nouveaux progrès. Mais ayant souffert pendant plus de vingt-quatre heures une fatigue de corps & une agitation d'esprit excessives, & perdant toute espérance, ils commencèrent à tomber dans l'abattement : ils ne pouvoient plus travailler à la pompe plus de cinq ou six minutes de suite ; après quoi chacun d'eux, entiérement épuisé, s'étendoit sur le tillac, quoique l'eau des pompes l'inondât à trois ou quatre pouces de profondeur. Lorsque ceux qui les remplaçoient avoient un peu travaillé, & qu'ils étoient épuisés à leur tour, ils se jetoient à terre de la même manière que les premiers, qui se relevoient pour recommencer leurs efforts : c'est ainsi qu'ils se soulageoient les uns les autres, jusqu'à ce qu'un nouvel accident fût près de terminer tous leurs maux. Le bordage qui garnit l'intérieur du fond d'un navire est appelé la *carlingue*, & entre celui-ci & le bordage de l'extérieur, il y a un espace d'environ dix-huit pouces : l'homme qui, jusqu'alors, avoit mesuré la hauteur de l'eau, ne l'avoit prise que sur la carlingue, & avoit fait son rapport en conséquence ; mais celui qui le remplaça pour le même service, la mesura sur le bordage extérieur, par où il jugea que l'eau avoit gagné en peu de minutes, sur les pompes, dix-huit pouces, différence qui étoit entre le bordage du dehors & celui de l'intérieur. A cette nouvelle, le plus intrépide fut sur le point de renoncer à son travail ainsi qu'à ses espérances ; ce qui auroit bientôt jeté tout l'équipage

ANN. 1770.
Juin.

ANN. 1770. Juin.

dans la confusion du désespoir. Quelque terrible que fut d'abord pour nous cet incident, il devint par occasion la cause de notre salut : l'erreur fut bientôt découverte, & la joie subite, que ressentit chacun de nous en trouvant que son état n'étoit pas aussi dangereux qu'il l'avoit craint, fut une espèce d'enchantement qui sembla faire croire à tout l'équipage qu'à peine restoit-il encore quelque véritable péril. Cette confiance & cet espoir, mal-fondés, inspirèrent une nouvelle vigueur; & quoique notre état fût le même que lorsque nos gens rallentirent leur travail par fatigue & par découragement, cependant ils réitérèrent leurs efforts avec tant de courage & d'activité, qu'avant huit heures du matin les pompes avoient gagné considérablement sur la voie d'eau. Chacun parloit alors de conduire le vaisseau dans quelque havre, comme d'un projet sur lequel il n'y avoit pas à balancer; & tous ceux qui n'étoient pas occupés aux pompes, travaillèrent à relever les ancres. Nous avions pris à bord l'ancre de toue & la seconde ancre; mais il nous fut impossible de sauver la petite ancre d'affourche, & nous fûmes obligés d'en couper le cable : nous perdîmes aussi le cable de l'ancre de toue parmi les rochers; mais dans notre situation ces pertes étoient des bagatelles auxquelles nous ne faisions pas beaucoup d'attention. Nous travaillâmes ensuite à arborer le petit mât de hune & la vergue de misaine, & à remorquer le vaisseau au S. E.; & à onze heures, ayant une brise de mer, nous remîmes enfin à la voile, & nous portâmes vers la terre.

Ann. 1770. Juin.

Il étoit cependant impossible de continuer longtems le travail nécessaire, pour que les pompes gagnassent sur la voie d'eau ; & comme on ne pouvoit pas en découvrir exactement la situation, nous n'avions point d'espoir de l'arrêter en dedans : dans cet état M. Monkhouse, un des Officiers de poupe, vint à moi & me proposa un expédient dont il s'étoit servi à bord d'un vaisseau marchand, qui, ayant une voie qui faisoit plus de quatre pieds d'eau par heure, fut pourtant ramené sain & sauf de la *Virginie* à Londres. Le maître du vaisseau avoit eu tant de confiance dans cet expédient, qu'il avoit remis en mer son bâtiment, quoiqu'il connût son état, ne croyant pas qu'il fût nécessaire de boucher autrement sa voie d'eau. Je n'hésitai point à laisser à M. Monkhouse le soin d'employer le même expédient, qu'on appelle *larder la bonnette ;* quatre ou cinq personnes furent nommées pour l'aider, & voici comment il exécuta cette opération : il prit une petite bonnette en étui, & après avoir mêlé ensemble une grande quantité de fil de carret & de laine, hachés très-menu, il les piqua sur la voile aussi légérement qu'il lui fut possible, & il étendit par-dessus le fumier de notre bétail, & d'autres ordures ; si nous avions eu du fumier de cheval, il auroit été meilleur. Lorsque la voile fut ainsi préparée on la plaça au-dessous de la quille, au moyen de quelques cordes qui la tenoient étendue ; la voie, en tirant de l'eau, tira en même tems de la surface de la voile, qui se trouvoit au trou, la laine & le fil de carret, que la mer ne pouvoit pas entraîner, parce qu'elle n'étoit pas assez

Ann. 1770. Juin.

agitée pour cela; cet expédient réussit si bien, que notre voie d'eau fut fort diminuée, & qu'au lieu de gagner sur trois pompes, une seule suffit pour l'empêcher de faire des progrès. Cet événement fut pour nous une nouvelle source de confiance & de consolation; les gens de l'équipage témoignèrent presqu'autant de joie que s'ils eussent déja été dans un port; loin de borner dès-lors leurs vues à faire échouer le vaisseau dans quelque havre, ou d'une Isle ou d'un Continent, & à construire de ses débris un petit bâtiment qui pût nous porter aux Indes Orientales, ce qui avoit été quelques momens auparavant le dernier objet de notre espoir, ils ne pensèrent plus qu'à ranger la côte de la *Nouvelle-Hollande*, afin de chercher un lieu convenable pour le radouber, & poursuivre ensuite notre voyage comme si rien ne fût arrivé. Je dois à cette occasion rendre justice & témoigner ma reconnoissance à l'équipage, ainsi qu'aux personnes qui étoient à bord, de ce qu'au milieu de notre détresse on n'entendit point d'exclamations de fureur, & de ce qu'on ne vit point de gestes de désespoir; quoique tout le monde parût sentir vivement le danger qui nous menaçoit, chacun, maître de soi, faisoit tous ses efforts avec une patience paisible & constante, également éloignée de la violence tumultueuse de la terreur & de la sombre létargie du désespoir.

Sur ces entrefaites, comme nous avions un petit vent de l'E. S. E., nous dresâmes le grand mât de hune & la grande vergue, & nous portâmes vers la terre jusqu'à environ six heures du soir (du 12),

quand nous mîmes à l'ancre par 17 brasses, à sept lieues de distance de la côte, & à une lieue du banc de rochers sur lequel nous avions touché. ANN. 1770. Juin.

CE banc de rochers, ou ce bas-fond, gît au 15^{d} 45′ de latitude S., & à six ou sept lieues de la *Nouvelle-Hollande*. Ce n'est pas le seul bas-fond qu'il y ait sur cette partie de la côte, sur-tout au Nord, & nous en avons vu un autre au Sud, sur l'extrémité duquel nous passâmes, pendant que nous avions des sondes si inégales, environ deux heures avant d'échouer : une partie de ce bas-fond est toujours au-dessus de l'eau, & a l'apparence d'un sable blanc; une partie de celui qui manqua de nous faire périr, est aussi à sec à la marée basse ; il consiste en cet endroit de pierres de sables, mais tout le reste est un rocher de corail.

TANDIS que nous étions à l'ancre pendant la nuit, nous trouvâmes que le vaisseau faisoit environ quinze pouces d'eau par heure, ce qui n'annonçoit pourtant pas un danger prochain; & à six heures du matin du 13 nous appareillâmes pour porter au N. O. avec une petite brise du S. S. E., en tenant toujours le cap vers la terre. A neuf heures nous passâmes tout près & en dehors de deux petites Isles situées au 15^{d} 41′ de latitude S., & à environ quatre lieues de la *Nouvelle-Hollande*; je les appelai *Hope Islands*, (*Isles d'Espérance*) parce que dans notre danger, le dernier objet de notre espérance, ou plutôt de nos desirs, auroit été d'y aborder. A midi nous étions à environ

ANN. 1770. Juin.

trois lieues de la terre, & au 15^{d} 37′ de latitude S.; la partie la plus ſeptentrionale de la *Nouvelle-Hollande* qui fût en vue, nous reſtoit au N. 30 O., & les *Iſles de l'Eſpérance* s'étendoient du S. 30 E. au S. 40 E. La ſonde rapportoit alors douze braſſes, & nous avions pluſieurs bancs de ſable en dehors de nous : à ce tems la voie d'eau n'avoit pas augmenté; mais afin d'être prêts à tout événement, nous fîmes des préparatifs pour larder une autre bonnette. L'après-midi, ayant une petite briſe du S. E. $\frac{1}{4}$ E., j'envoyai le maître avec deux bateaux, pour ſonder à l'avant du vaiſſeau, & pour chercher un havre où nous puſſions nous radouber & remettre le vaiſſeau en eſtive. A trois heures nous vîmes une ouverture qui avoit l'apparence d'un havre, & nous louvoyâmes tandis que les bateaux l'examinoient; mais ils trouvèrent bientôt que l'eau n'étoit pas aſſez profonde pour le vaiſſeau. Quand le ſoleil fut près de ſe coucher, comme il y avoit pluſieurs bas-fonds autour de nous, nous mîmes à l'ancre, par quatre braſſes à environ deux milles de la côte, la terre s'étendant du N. $\frac{1}{2}$ E. au S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ E. La pinaſſe étoit toujours en mer avec un des contre-maîtres, qui revint à neuf heures, & rapporta qu'à environ deux lieues au-deſſous du vent, il avoit préciſément découvert un havre convenable, où il y avoit aſſez d'eau, & qui offroit d'ailleurs toutes les commodités qu'on pouvoit deſirer pour débarquer ſur la côte, ou pour mettre le vaiſſeau à la bande.

En conſéquence de cette découverte, je levai l'ancre à ſix heures du matin, du 14, & après avoir détaché

deux bateaux en avant, pour se tenir sur les bas-fonds que nous avions apperçus dans notre route, nous courûmes vers le havre; mais malgré toutes nos précautions, nous n'eûmes un moment que trois brasses d'eau. Dès que nous eûmes dépassé ces bas-fonds, j'ordonnai aux bateaux d'aller dans le canal qui conduit au havre, & alors le vent commença à souffler: heureusement nous avions un endroit pour nous réfugier; car nous reconnûmes bientôt que le vaisseau ne vouloit plus manœuvrer; il avoit deux fois refusé de prendre le vent: notre situation n'étoit pas sans danger, quoiqu'elle eût pu être plus périlleuse. Nous étions embarrassés parmi des bas-fonds, & j'avois de fortes raisons de craindre d'être chassés dessous le vent, avant que les bateaux pussent se placer de manière à diriger notre route; je mouillai donc par quatre brasses à environ un mille de la côte, & je fis signal aux bateaux de revenir; j'allai ensuite moi-même dans le canal que je trouvai très-étroit, & je le balisai. Le havre étoit aussi plus petit que je ne comptois, mais il étoit très-propre à l'usage que j'en voulois faire; & il est très-remarquable que dans tout notre voyage, nous n'avions trouvé aucun mouillage qui pût nous procurer les mêmes avantages dans les circonstances où nous étions. A midi notre latitude étoit de 15^{d} 26′ S. Le reste du jour & toute la nuit le vent fut trop frais pour nous hasarder à lever l'ancre & à entrer dans le havre; & afin de nous mettre encore plus en sûreté, nous mîmes les vergues de perroquet sur le pont, nous désenverguâmes la grande voile & quelques-unes des petites; nous amenâmes le mât du petit perroquet,

Ann. 1770. Juin.

nous rentrâmes le boute-hors de beaupré, & nous désagréâmes la vergue de civadière, dans la vue d'alléger l'avant du vaisseau autant qu'il seroit possible, afin de pouvoir parvenir à sa voie d'eau, que nous supposâmes être dans cette partie : au milieu de la joie d'une délivrance inespérée, nous n'avions pas oublié que notre conservation ne tenoit qu'à un bouchon de laine. Le vent continuant, nous gardâmes notre poste toute la journée du 15 : le 16, il se modéra; & sur les six heures du matin nous virâmes à pic, dans le dessein de mettre à la voile, mais nous fûmes obligés d'abandonner l'entreprise & de filer de nouveau le cable. Il faut observer que la brise de mer qui souffloit très-frais, quand nous mîmes à l'ancre, continua avec la même force presque tous les jours que nous y restâmes : nous n'eûmes calme que pendant que nous étions sur le rocher, & une autre fois; le vent même qui nous porta sur la côte, s'il s'étoit levé dans le tems de notre détresse, auroit certainement mis notre bâtiment en pièces. Le soir de la veille, nous avions apperçu un feu près du rivage vis-à-vis de nous; & comme nous étions forcés de rester quelque tems dans cet endroit, nous ne désespérions pas de faire connoissance avec les Naturels du pays. Nous vîmes le jour un plus grand nombre de feux sur les collines, & nous découvrîmes avec nos lunettes quatre Indiens qui marchoient le long de la côte; ils s'arrêtèrent & allumèrent deux feux; mais il nous fut impossible de deviner quelle étoit leur intention.

Le scorbut commença alors à se manifester parmi nous

nous avec des ſymptômes très-effrayans : notre pauvre Otahitien Tupia, qui ſe plaignoit depuis quelque tems que ſes gencives étoient malades & enflées, & qui, ſuivant l'avis du Chirurgien, prenoit une grande quantité de jus de limon, avoit alors des boutons livides ſur les jambes, & d'autres marques infaillibles que la maladie avoit fait un progrès rapide, malgré tous nos remèdes, parmi leſquels on lui avoit adminiſtré furtout du quinquina. La ſanté de M. Green, notre aſtronome, s'affoibliſſoit; & ces circonſtances, entre pluſieurs autres, nous faiſoient deſirer impatiemment d'aller à terre.

ANN. 1770. Juin.

LE matin du 17, quoique la briſe fût toujours fraîche, nous nous haſardâmes à lever l'ancre & pouſſer la barre au vent vers le havre ; mais dans la route le vaiſſeau toucha deux fois. Nous le remîmes à flot, la premiere ſans peine, mais la ſeconde il tint fortement. Nous abattîmes la vergue de miſaine, les petits mâts de hune & les boute-dehors, & nous en fîmes un radeau le long du vaiſſeau : heureuſement la marée montoit, & à une heure de l'après-midi le bâtiment flotta. Nous le remorquâmes bientôt dans le havre, &, après l'avoir amarré le long d'une grève eſcarpée au Sud, nous portâmes à terre, avant la nuit, les ancres, les cables & toutes les hanſieres.





CHAPITRE IV.

Ce que nous fîmes sur la Rivière Endeavour *pendant qu'on y radouboit le Vaiſſeau. Deſcription du pays adjacent, de ſes habitans & de ſes productions.*

Ann. 1770. Juin.

Le matin, du 18, nous conſtruiſîmes un pont du vaiſſeau au rivage ; la côte étoit ſi eſcarpée que le bâtiment flottoit à vingt pieds de diſtance de la grève : nous dreſsâmes auſſi deux tentes à terre, une pour les malades, & l'autre pour les proviſions qui furent débarquées dans le courant de la journée. Nous y envoyâmes toutes les futailles vides & une partie de l'équipement. Dès que la tente pour les malades fut prête, ils allèrent à terre au nombre de neuf, & je dépêchai le bateau afin de tirer la ſeine, dans l'eſpoir de nous procurer quelques poiſſons, mais il revint ſans avoir rien pris. Sur ces entrefaites, je gravis une des collines les plus élevées de celles qui dominoient le havre ; elle ne préſentoit pas un coup-d'œil qui nous promît beaucoup d'avantages ; la terre baſſe près de la rivière étoit entiérement couverte de paletuviers inondés d'eau ſalée à chaque marée, & la terre élevée ſembloit être partout pierreuſe & ſtérile. M. Banks fit auſſi une promenade dans l'intérieur du pays, & il rencontra les reſtes de pluſieurs vieilles maiſons indiennes, & des endroits où les habitans avoient apprêté des poiſſons



Vue de la Riviere *D'ENDEAVOUR* ſur la Côte de la



Duret Sculp.

ouvelle Hollande ou le Vaisseau fut mis à la bande.



Duret Sculp.

Vue de la Riviere *D'ENDEAVOUR* sur la Côte de la Nouvelle Hollande ou le Vaisseau fut mis à la bande.

à coquille ; ils ne paroiſſoient cependant pas avoir fréquenté ces lieux depuis quelques mois. Tupia qui s'occupoit à pêcher à la ligne, & qui vivoit uniquement du produit de ſa pêche, recouvra bientôt ſa ſanté ; mais M. Green étoit toujours fort mal.

Ann. 1770. Juin.

Le lendemain au matin, 19, je tirai les quatre canons qui étoient dans la calle, & je les fis monter ſur le tillac. Je fis encore porter à terre une ancre de rechange, des cables & le reſte de l'équippement & du leſt que renfermoit la calle. L'après-midi, on en ſortit en outre tout le bagage des Officiers & les futailles ; de ſorte qu'il n'y reſtoit rien à l'avant & au milieu que les charbons & une petite quantité de leſt de pierres. On dreſſa la forge, & le Serrurier & ſon aide travaillèrent à faire des clous & les autres choſes néceſſaires pour la réparation du vaiſſeau. M. Banks traverſa la rivière pour examiner le pays de l'autre côté ; il trouva qu'il conſiſtoit principalement en collines de ſable, & il vit quelques maiſons d'Indiens qui avoient été habitées depuis peu. Il rencontra dans ſa promenade, de grandes troupes de pigeons & de corneilles ; il tua pluſieurs des premiers oiſeaux, qui étoient extrêmement beaux ; mais les corneilles, qui ſont exactement les mêmes que celles d'Angleterre, étoient ſi ſauvages qu'il ne put pas les approcher aſſez pour les tirer.

Le 20, nous débarquâmes la poudre, & nous vidâmes la calle du leſt de pierres & du bois, & après cet allégement le vaiſſeau ne tiroit plus que huit pieds dix pouces d'eau à l'avant, & treize pieds à l'arrière.

Ann. 1770. Juin.

Je crus que cette diminution, jointe à celle que produiroit d'ailleurs un meilleur arrimage des charbons à l'arrière, seroit suffisante, car je trouvai que l'eau s'élevoit & retomboit perpendiculairement de huit pieds dans les hautes marées; mais, dès qu'on eut ôté les charbons de dessus la voie d'eau, nous entendîmes l'eau qui se précipitoit un peu à l'arrière du mât de misaine, à environ trois pieds de la quille; ce qui me détermina à vider entiérement la calle. Le soir, M. Banks observa que dans plusieurs parties du golfe il y avoit de grandes quantités de pierre-ponce qui étoient à une distance considérable au-delà de la marque de la marée haute, & où elles avoient été portées par les inondations ou par les marées extraordinairement hautes; car on ne pouvoit pas douter qu'elles ne vinssent de la mer.

Le lendemain au matin, 21, nous nous mîmes de bonne-heure à l'ouvrage, & à quatre heures de l'après-midi, nous avions sorti tous les charbons, & toué le vaisseau un peu plus haut dans le havre, à un endroit que je jugeai plus commode pour le mettre à la bande & arrêter sa voie d'eau : il tiroit alors sept pieds neuf pouces d'eau à l'avant, & treize pieds six pouces à l'arrière. La marée étant haute à huit heures, j'amenai l'avant du bâtiment à terre, mais je tins la poupe à flot, parce que je craignois d'échouer : il étoit cependant nécessaire d'approcher tout le corps du bâtiment le plus près possible de la côte.

Le 22, à deux heures du matin, le jusant de la marée ayant fini, nous fûmes en état d'examiner la voie

d'eau qui se trouva au premier bordage de flottaison, un peu devant les cadenes de l'avant de stribord. Dans cet endroit les rochers avoient fait une ouverture à travers quatre bordages, & même dans les couples; trois autres bordages étoient fort endommagés, & ces brèches formoient un coup-d'œil très-extraordinaire. On ne voyoit pas un seul éclat de bois, mais le tout étoit aussi uni que s'il avoit été coupé avec un instrument. Heureusement les couples étoient très-bien joints dans cette partie du vaisseau; sans cela il auroit été absolument impossible de le sauver. Sa conservation dépendit d'une autre circonstance qui est encore plus remarquable : l'un des trous étoit assez large pour nous couler à fond, quand même nous aurions fait aller continuellement huit pompes au lieu de quatre; mais par bonheur il se trouva en grande partie bouché par un morceau de roche qui, après avoir fait l'ouverture, y étoit resté engagé, de sorte que la seule eau qui passoit entre la pierre & le bois, avoit d'abord gagné sur nos pompes, d'où l'on peut juger de ce qui seroit arrivé si la brèche n'avoit été remplie par rien : nous reconnûmes aussi que plusieurs morceaux de la bonnette lardée s'étoient fait un passage entre les couples, & avoient presque entiérement arrêté la partie de la voie d'eau que la pierre avoit laissée ouverte : en l'examinant plus attentivement nous vîmes qu'outre la voie d'eau, la calle avoit été fort endommagée; & qu'une grande partie du doublage s'étoit détachée dessous l'épaule du bas-bord. Il manquoit aussi un morceau considérable de la fausse quille, & effectivement nous avions vu flotter ces débris au-

ANN. 1770. Juin.

ANN. 1770. Juin.

tour de nous, tandis que le vaiſſeau battoit contre les rochers; le reſte étoit auſſi très-délabré. Le brion & la quille avoient d'ailleurs été endommagés, mais non pas aſſez pour cauſer un danger bien imminent. Nous ne pouvions pas encore connoître exactement quels dommages le bâtiment avoit reçus à l'arrière; mais nous avions lieu de croire qu'ils n'étoient pas grands, puiſqu'il entroit peu d'eau dans la calle, lorſque la marée baſſe ſe trouvoit au-deſſous de la voie d'eau qu'on vient de décrire. Les charpentiers ſe mirent à l'ouvrage à neuf heures du matin, pendant que les forgerons travaillèrent à faire des chevilles & des clous. Sur ces entrefaites, j'envoyai quelques-uns de nos gens de l'autre côté de la rivière, afin de tuer des pigeons pour les malades; ils dirent à leur retour qu'ils avoient vu un animal auſſi gros qu'un lévrier, qui avoit le corps mince, d'une couleur de ſouris, & qui étoit extrêmement agile; ils apperçurent auſſi pluſieurs maiſons d'Indiens & un beau courant d'eau douce.

Le lendemain au matin, 23, je dépêchai un bateau pour jeter la ſeine; mais à midi ils ne rapportèrent que trois poiſſons, quoique nous en viſſions un grand nombre ſauter aux environs du havre. Les charpentiers finirent ce jour-là de radouber le côté du ſtribord; à neuf heures du ſoir, nous mîmes le vaiſſeau ſur l'autre côté, & nous le tirâmes au large d'environ deux pieds, dans la crainte d'échouer. Preſque toutes les perſonnes de l'équipage, virent ce même jour l'animal dont les chaſſeurs avoient fait la deſcription la veille,

& un des matelots qui venoit de roder dans les bois, nous dit à son retour qu'il croyoit sincèrement avoir vu le diable : nous lui demandâmes sous quelle forme il lui avoit apparu ; il nous donna sa réponse d'un style si singulier, que je vais rapporter ses propres paroles. « Il étoit, dit-il, aussi gros qu'un » gallon (*a*) & lui ressembloit beaucoup ; il avoit des » cornes & des ailes, cependant il se traînoit si lente- » ment dans l'herbe, que si je n'avois pas eu peur, » j'aurois pu le toucher ». Nous découvrîmes bientôt que cet objet formidable étoit une chauve-souris ; il faut convenir que les chauve-souris ont ici une figure effrayante, car elles sont presque entièrement noires & aussi grosses qu'une perdrix. Il est vrai qu'elles n'ont point de cornes ; mais l'imagination d'un homme qui croyoit voir le diable, pouvoit aisément suppléer à ce défaut.

ANN. 1770. Juin.

LE 24, dès le grand matin, les charpentiers commencèrent à raccommoder le doublage au-dessous du bas-bord, où nous trouvâmes deux planches presqu'à moitié coupées. J'envoyai alors M. Gore avec un détachement chercher des rafraîchissemens pour les malades ; ils revinrent vers le midi, & rapportèrent un petit nombre de choux palmistes & des fruits du plane sauvage. Les fruits du plane étoient les plus petits que j'eusse jamais vus, & la chair, quoique d'un assez bon goût, étoit remplie de petites pierres. Comme je me promenois le matin, à peu de

(*a*) Mesure d'Angleterre qui contient 231 pouces-cubes (Anglois).

Ann. 1770.
Juin.

diſtance du vaiſſeau, je vis un des animaux que les gens de l'équipage m'avoient décrit ſi ſouvent. Il étoit d'une légère couleur de ſouris, & il reſſembloit beaucoup par la groſſeur & la figure à un lévrier; il avoit auſſi une longue queue qu'il portoit comme l'animal auquel on vient de le comparer; & je l'aurois pris pour un chien ſauvage, ſi au lieu de courir il n'avoit pas ſauté comme un lièvre ou un daim. On diſoit que ſes jambes étoient très-minces, & la trace de ſon pied ſemblable à celui d'une chèvre; mais l'herbe étoit ſi élevée dans l'endroit où je l'apperçus, qu'elle lui cachoit les jambes, & le terrein étoit trop dur pour qu'il pût y imprimer la trace de ſon pied. M. Banks vit imparfaitement cet animal, & il penſa que ſon eſpèce étoit encore inconnue.

Après que le vaiſſeau eut été tiré à terre, toute l'eau qui y entroit ſe retiroit vers la proue, de façon qu'il étoit ſec à l'avant & avoit neuf pieds d'eau à l'arrière. Comme on ne pouvoit pas examiner l'intérieur de la calle en cet endroit, je profitai le ſoir de la marée baſſe, & je fis deſcendre au-deſſous le Maître & deux hommes, pour examiner tout le côté extérieur du bas-bord. Ils reconnurent que le doublage s'étoit détaché autour du premier bordage de flottaiſon dans la partie correſpondante au grand mât, & qu'une portion d'une planche étoit un peu endommagée; mais ils convinrent qu'il n'avoit point reçu d'autre dommage important. La perte ſeule du doublage étoit un grand malheur, parce que les vers pouvoient attaquer la quille, ce qui nous expoſeroit à beaucoup d'inconvéniens & de dangers;

mais



Godefroi Dir.

Quadrupède nommé *KANGUROO,* trouvé sur la Côte de la Nle. Hollande.

mais comme je n'y voyois de remède que de mettre le bâtiment à la bande, & que cette opération, en supposant qu'elle fût praticable, demandoit un travail immense & un tems fort long, je fus obligé de me contenter de ce que nous avions fait. Cependant les charpentiers continuèrent dans la soirée à calfater au-dessous de la quille, jusqu'à ce que la marée interrompît leur ouvrage. La marée du matin ne descendit pas assez pour leur permettre de le reprendre; le flot & le jussant n'étoient considérables qu'une fois dans vingt-quatre heures, ainsi que nous l'avions éprouvé tandis que nous étions sur le rocher. La position du vaisseau qui rejetoit l'eau à l'arrière, fut très-près de priver les sciences de toutes les connoissances que M. Banks avoit rassemblées au prix de tant de travaux & de périls. Il avoit déposé la collection curieuse de plantes qu'il a faite pendant tout le voyage, dans la soute au biscuit qui est à l'arrière du vaisseau, pensant que c'étoit l'endroit le plus sûr. Personne n'ayant prévu le danger auquel on les exposoit en élevant la proue du bâtiment beaucoup plus haut que la poupe, on les trouva sous l'eau. On en rétablit cependant la plupart dans leur premier état, à force de soins & d'attention, mais quelques-unes furent entièrement pourries & perdues.

ANN. 1770. Juin.

LE 25 fut employé à remplir les futailles & à raccommoder les agrès; & à la marée basse les Charpentiers finirent le radoub au-dessous du bas-bord, & dans tous les endroits que la marée permit de visiter; on attacha quelques tonneaux au-dessous des épaules

Ann. 1770. Juin.

du vaiſſeau, afin qu'il pût flotter plus facilement; & le ſoir, à la marée haute, nous tâchâmes de le remettre au large, mais ſans ſuccès; car quelques-unes des futailles, dont on vient de parler, ſe détachèrent.

Le matin du 26 fut employé à mettre en état de nouveaux tonneaux que nous deſtinions à cet uſage, & l'après-midi nous n'en attachâmes pas moins de 38 au-deſſous de la quille du vaiſſeau; mais à notre grand regret cette tentative fut encore inutile, & nous fûmes réduits à la néceſſité d'attendre juſqu'à la première grande marée.

Le même jour, quelques-uns de nos Officiers, qui avoient fait une excurſion dans les bois, rapportèrent à bord les feuilles d'une plante que nous crûmes être la même que celle qui eſt appelée cocos dans les Iſles d'Amérique; mais en la goûtant les racines ſe trouvèrent trop âcres pour qu'on pût les manger; les feuilles étoient cependant preſqu'auſſi bonnes que celles de l'épinard : il croiſſoit dans l'endroit où l'on cueillit ces plantes, une grande quantité de choux palmiſtes, & une eſpèce de plane ſauvage, dont le fruit contenoit tant de pierres, qu'on pouvoit à peine en manger. On y trouva auſſi un autre fruit à peu près de la groſſeur d'une petite pomme d'amour, mais plus plate, & d'une couleur de pourpre foncé : en le détachant de l'arbre, il étoit dur & d'un goût déſagréable; mais après avoir été gardé quelques jours, il devint mou, & il avoit une ſaveur très-reſſemblante à une prune de damas d'une médiocre bonté.

LE lendemain au matin, 27, nous commençâmes à transporter quelques-uns des matériaux de l'arrière à l'avant du vaisseau, afin de mettre en estive. Dans le même tems le serrurier continua de travailler à la forge, le charpentier calfata le bâtiment, & d'autres personnes remplirent les futailles & raccommodèrent les agrès. L'après-midi, je remontai le havre dans la pinasse, & je tirai plusieurs fois la seine; mais je ne pris que vingt ou trente poissons, qui furent distribués aux malades & aux convalescens.

LE 28, M. Banks alla dans l'intérieur du pays avec quelques-uns des matelots, afin de leur montrer la plante qui est appelée dans les Isles d'Amérique *chou caraïbe*, & qui nous fournissoit un légume. Tupia rendoit beaucoup meilleure la racine des cocos, en l'apprêtant dans un four pareil à celui de son pays; mais ce fruit étoit si petit qu'il ne pouvoit pas fournir une nourriture à l'équipage. Ils trouvèrent dans leur promenade un arbre qui avoit été entaillé pour pouvoir y grimper plus commodément, de la même manière que ceux que nous avions vus dans la *Baie de Botanique;* ils rencontrèrent aussi plusieurs amas de fourmis blanches, qui ont de la ressemblance avec celles des Indes Orientales, & qui sont les insectes les plus nuisibles du monde. Les fourmillières étoient d'une figure pyramidale, de deux ou trois à six pieds de hauteur, & ressembloient beaucoup aux pierres qui sont en Angleterre, & qu'on dit être des monumens des Druydes. M. Gore, qui, ce jour-là, fit aussi quatre ou cinq milles dans l'intérieur du pays, rapporta qu'il avoit

Ann. 1770. Juin.

vu des pas d'hommes & des traces de trois ou quatre différentes ſortes d'animaux; mais qu'il n'avoit pas été aſſez heureux pour appercevoir ni les Indiens ni les bêtes.

Le 29, à deux heures du matin, j'obſervai conjointement avec M. Green, une émerſion du premier ſatellite de Jupiter : elle arriva à $2^h\ 18'\ 53''$, ce qui nous donna $214^d 42'\ 30''$ O. pour notre longitude; nous étions au $15^d\ 26'$ de latitude S. A la pointe du jour j'envoyai de nouveau le bateau, pour pêcher à la ſeine, & l'après-midi il revint avec une aſſez grande quantité de poiſſons, pour en donner une livre & demie à chaque perſonne de l'équipage. Un de mes Officiers de poupe, Américain, qui étoit allé à terre avec un fuſil, rapporta qu'il avoit vu un loup exactement pareil à ceux de ſon pays, & qu'il l'avoit tiré ſans le tuer.

Le lendemain au matin, 30, encouragé par le ſuccès de la veille, j'envoyai de nouveau le bateau pêcher à la ſeine, & un détachement d'hommes pour cueillir des herbages; je chargeai auſſi quelques jeunes Officiers de dreſſer le plan du havre, & je montai une colline, qui eſt ſur la pointe méridionale, afin d'examiner la mer. La marée étoit baſſe alors, & je vis avec douleur une quantité innombrable de bancs de ſable & de briſans, qui ſont le long de la côte dans toutes les directions; le plus avancé gît à environ trois ou quatre milles de la côte; le plus éloigné s'étendoit auſſi loin que je pouvois appercevoir avec ma lunette, & la plupart des autres s'élevoient à peine au-deſſus

de la surface de l'eau : il y avoit quelque apparence d'un passage au Nord, & je n'espérois sortir du milieu des bas-fonds que de ce côté; car, comme le vent souffle constamment du S. E., il auroit été difficile, pour ne pas dire impossible, de nous en retourner par le Sud.

M. Gore dit que ce jour-là il avoit apperçu deux animaux semblables à un chien, & couleur de paille, qu'ils couroient comme le lièvre, & qu'ils étoient à peu près de la même grosseur. L'après-midi nos gens revinrent de la pêche, qui avoit été encore plus heureuse que le jour précédent; car je fus en état de donner deux livres & demie de poisson à chaque personne. Je fis bouillir avec des pois les herbages qu'on avoit cueillis; on en fit un mets très-agréable, qui, joint à la provision abondante de poisson, nous procura un excellent rafraîchissement.

Juillet.

LE lendemain, premier Juillet, tout le monde eut la liberté d'aller à terre, excepté un homme de chaque chambrée, qui fut envoyé à la pêche; elle fut encore heureuse, & les gens qui allèrent dans l'intérieur du pays, nous firent la description de plusieurs animaux qu'ils avoient vus, sans pouvoir en attraper aucun. Ils apperçurent aussi un feu à environ un mille au-dessus de l'embouchure de la rivière. M. Gore, mon second Lieutenant, trouva une coque de coco remplie de bernacles : elles venoient probablement de quelque Isle au-dessus du vent, peut-être de la terre *del Espirito santo de Quiros*, puisque nous étions alors dans la latitude où l'on dit qu'elle est située : ce jour-là le thermomètre, à l'ombre, s'éleva à 87, c'est-à-dire,

ANN. 1770. Juillet.

plus haut qu'il n'étoit monté depuis notre arrivée ſur la côte.

Le lendemain, 2, dès le grand matin, j'envoyai le maître dans la pinaſſe, hors du havre, pour ſonder aux environs des bancs de ſable dans le large, & pour examiner s'il y avoit un canal au Nord; nous avions alors une briſe de terre qui dura juſqu'à environ neuf heures, & qui fut la première depuis notre entrée dans la rivière. A la marée baſſe nous attachâmes quelques futailles vides ſous les épaules du vaiſſeau, eſpérant qu'il ſe trouveroit à flot à la première marée haute; nous continuâmes de pêcher avec beaucoup de ſuccès, & à la marée haute nous entreprîmes de nouveau de mettre le bâtiment en mer, mais tous nos efforts furent inefficaces.

Le lendemain, 3, à midi, le maître revint & nous apprit qu'il avoit trouvé un paſſage entre les bancs de ſable, & il nous décrivit ſa ſituation; il dit que les bancs étoient des rochers de corail, dont la plupart étoient à ſec à mer baſſe, & qu'il étoit deſcendu ſur l'un d'eux : il y trouva quelques pétoncles d'une ſi énorme groſſeur, que deux hommes ne pouvoient pas en manger une ſeule, & beaucoup d'autres poiſſons à coquille, dont il nous apporta une grande quantité. Il avoit débarqué le ſoir à environ trois lieues de notre mouillage, dans une baie où il trouva quelques-uns des Naturels du pays qui étoient à ſouper; ils s'enfuirent tous avec la plus grande précipitation à ſon approche, en laiſſant derrière eux quelques-uns de leurs mets, & un feu qui venoit d'être allumé; mais il n'y

avoit dans cet endroit ni maiſon ni rien qui pût en tenir lieu. Nous remarquâmes que, quoique les bancs de ſable, qui ſont à la portée de la vue de la côte, abondent en poiſſons à coquilles, qu'on peut attraper aiſément à la marée baſſe; cependant nous ne vîmes aucuns reſtes de coquillages aux environs des endroits où on avoit fait du feu. Nous apperçûmes auſſi pendant quelque tems un caïman nager autour du vaiſſeau; & à la marée haute, afin de remettre le bâtiment à flot, nous fîmes de nouveaux efforts, qui heureuſement réuſſirent; nous reconnûmes pourtant que pour avoir eu trop long-tems le cap à terre, & la poupe à flot, il avoit fait une voie d'eau entre les ponts, à la hauteur des grandes cadenes, de ſorte que nous fûmes forcés de le ramener de nouveau à terre.

ANN. 1770. Juillet.

LA matinée du lendemain, 4, fut employée à le mettre en eſtive, & après l'avoir remorqué plus loin dans le havre, nous attendîmes la marée haute, & nous l'échouâmes enſuite ſur le banc de ſable qui eſt ſur le côté méridional de la rivière, parce que le premier endroit étoit ſujet à des inconvéniens. J'avois grande envie d'eſſayer de nouveau de viſiter ſa quille, dans la partie où le doublage avoit été rongé; mais, quoiqu'il y eût à peine quatre pieds d'eau au-deſſous du bâtiment, à la marée baſſe, cet endroit n'étoit pas à ſec.

LE 5, j'engageai un des charpentiers, homme de confiance, de deſcendre encore au fond du vaiſſeau & d'examiner ce dommage; il me dit que trois bandes du doublage, d'environ huit pieds de long, man-

ANN. 1770. Juillet.

quoient, & que le grand bordage avoit été un peu gâté; ce rapport étoit parfaitement conforme à celui du maître, & des autres personnes qui avoient visité le dessous de la quille. J'eus pourtant la consolation de voir que, dans l'opinion du charpentier, ces dommages étoient de peu de conséquence; c'est pour cela qu'après avoir réparé les autres plus dangereux, nous remîmes le vaisseau à flot, & nous l'amarrâmes le long de la grève, où l'équippement avoit été déposé : nous reprîmes alors nos provisions à bord, & nous tînmes le bâtiment en état de faire voile. M. Banks traversa ce jour-là l'autre côté du havre, où, en se promenant le long du rivage sablonneux, il trouva un nombre prodigieux de fruits, dont plusieurs n'étoient pas les productions des plantes qu'il avoit découvertes jusqu'alors dans le pays; entr'autres il y avoit quelques noix de coco, que Tupia dit avoir été ouvertes par une espèce de crabe, que, d'après sa description, nous jugeâmes être le même que les Hollandois appellent *Beurs Krabbe*, & que nous n'avions point vus dans ces mers. Toutes les substances végétales qu'il trouva en cet endroit, étoient incrustées de productions marines & couvertes de bernacles, signe certain qu'elles étoient venues par mer de fort loin; & comme le vent alisé souffle directement sur la côte, il est probable qu'il les y avoit apportées de la terre *del Espirito santo*, dont nous avons déja fait mention.

LE lendemain au matin, 6, M. Banks, le Lieutenant Gore & trois matelots, remontèrent la rivière sur

ſur un petit bateau, dans la vue de faire une incurſion de deux ou trois jours, pour examiner le pays & tuer quelques-uns des animaux que nous avions vus ſi ſouvent à une certaine diſtance de nous.

ANN. 1770. Juillet.

LE 7, j'envoyai de nouveau le Maître ſonder aux environs des bancs de ſable, le rapport qu'il m'avoit fait d'un canal n'étant point du tout ſatisfaiſant : nous paſsâmes le reſte de ce jour & la matinée du ſuivant à pêcher & à d'autres occupations néceſſaires.

LE 8, ſur les quatre heures de l'après-midi, M. Banks revint avec ſes compagnons, & il nous fit le récit de ſon expédition. Après avoir marché environ trois lieues parmi des terreins marécageux & des paletuviers, ils avoient pénétré dans l'intérieur du pays qu'ils trouvèrent très-peu différent de ce qu'ils avoient déja vu : ils continuèrent leur route le long de la rivière, qui à quelque diſtance ſe reſſerre dans un canal étroit, bordé non par des marais & des paletuviers, mais par un terrein eſcarpé & couvert d'arbres de la plus belle verdure, parmi leſquels on trouvoit celui qui eſt appelé *Mohoe* dans les Iſles d'Amérique, ou l'arbre du quinquina (*hibiſcus tiliaceus*). La terre dans l'intérieur étoit en général baſſe & revêtue d'une herbe longue & épaiſſe : le ſol ſembloit promettre une grande fertilité à tous ceux qui voudroient le planter & le cultiver. Dans le courant de la journée Tupia vit un animal que, d'après ſa deſcription, M. Banks jugea être un loup. Nos gens en apperçurent auſſi trois autres qu'ils ne purent ni attraper ni tuer, & une eſpèce de chauve-ſouris auſſi groſſe qu'une perdrix,

Ann. 1770. Juillet.

dont il leur fut également impoſſible de ſe rendre maîtres. Le ſoir, ils firent leur établiſſement tout près des bords de la rivière, & ils allumèrent du feu; mais il y avoit une ſi grande quantité de moſquites, qu'à peine purent-ils y tenir : ces inſectes les ſuivoient dans la fumée & preſque dans le feu, que nos voyageurs aimoient mieux endurer, malgré la chaleur du climat, que la piquure de ces animaux qui leur cauſoit une douleur inſupportable. Le feu, les mouches & la terre qui leur ſervoit de lit, rendirent la nuit extrêmement dure, de ſorte qu'ils la paſsèrent à veiller & à former des ſouhaits pour le retour du jour. Au premier crépuſcule du matin, ils allèrent chercher du gibier; & dans une courſe de pluſieurs milles, ils virent quatre animaux de la même eſpèce, dont deux furent très-bien chaſſés par le lévrier de M. Banks; mais ils le laiſsèrent bientôt derrière, en ſautant par-deſſus l'herbe longue & épaiſſe qui empêchoit le chien de courir. On obſerva que cet animal ne marchoit pas ſur ſes quatre jambes, mais qu'il ſautoit ſur les deux de devant, comme le *Jerbua* ou *Mus jaculus*. Sur le midi, ils retournèrent au bateau, & remontèrent enſuite la rivière, qui ne formoit un peu plus haut qu'un ruiſſeau d'eau douce, & où cependant la marée s'élevoit à une hauteur conſidérable. Comme le ſoir approchoit la marée baiſſa, & même ſi fort qu'ils furent obligés de deſcendre du bateau & de le traîner le long du rivage, juſqu'à ce qu'ils trouvaſſent un endroit où ils puſſent repoſer pendant la nuit. Enfin ils rencontrèrent un lieu convenable, & pendant qu'ils déchargeoient le bateau, ils obſervè-

ANN. 1770. Juillet.

rent de la fumée à environ trois cents pas de diſtance; ils penſèrent que quelques-uns des Naturels du pays, avec qui ils deſiroient depuis ſi long-tems & avec tant d'empreſſement de faire connoiſſance, étoient autour du feu. Trois de nos gens allèrent auprès d'eux, dans l'eſpoir qu'un ſi petit nombre ne les mettroit pas en fuite : cependant lorſqu'ils furent arrivés à l'endroit de la fumée, il étoit abandonné; ce qui les fit conjecturer que les Indiens les avoient découverts. Ils trouvèrent le feu qui brûloit encore dans le creux d'un vieil arbre pourri, & pluſieurs branches nouvellement rompues, avec leſquelles des enfans ſembloient s'être amuſés. Ils obſervèrent pluſieurs pas ſur le ſable au-deſſous de la marque de la haute marée, ce qui prouvoit que les Indiens y avoient marché depuis peu. Ils rencontrèrent pluſieurs maiſons à une petite diſtance de là, & quelques fours creuſés en terre, de la même manière que ceux d'*Otahiti*, & dans leſquels il leur parut qu'on avoit apprêté des alimens dès le matin. Il y avoit dans les environs des coquillages & quelques fragmens de racines qui étoient les débris du repas. Nos gens, mortifiés de s'être trompés, retournèrent à leur quartier, qui étoit un large monceau de ſable au-deſſous d'un buiſſon. Ils formèrent leurs lits de feuilles de plane, qu'ils étendirent ſur le ſable, & qui étoient auſſi douces qu'un matelas; leurs manteaux leur ſervirent de couvertures, & des paquets d'herbes de couſſins. D'après ces arrangemens, ils comptoient paſſer une meilleure nuit que la dernière, d'autant plus qu'à leur grande joie on ne voyoit pas une moſquite. Ils ſe couchèrent, & telle

ANN. 1770. Juillet.

est la force de l'habitude, qu'ils s'endormirent sans penser une seule fois qu'il étoit probable que les Indiens les trouveroient dans cette situation, & à combien de dangers ils s'exposoient. Si ce fait paroît étrange, on doit réfléchir un moment qu'on se familiarise après un tems avec tous les périls & tous les accidens, & qu'ils ne font plus d'impression sur l'esprit. S'il étoit possible qu'un homme, arrivé à un âge où l'entendement a toute sa force, & où la jeunesse, la vigueur & la santé rendent chères les jouissances de la vie, connût pour la première fois qu'il est mortel, ou même qu'il est sujet à la foiblesse & aux infirmités du vieil âge, avec combien de frayeur & de chagrin apprendroit-il cette nouvelle ! Cependant, instruits & familiarisés peu à peu avec ces vérités désolantes, elles perdent toute leur force, & nous ne réfléchissons pas plus sur l'approche de la vieillesse & de la mort, que ces hommes errants dans un désert inconnu ne pensoient au malheur qui les menaçoit, à l'approche des Sauvages, dans un tems où ils pouvoient facilement devenir la proie de la méchanceté ou de la crainte de ces Indiens. On peut remarquer encore que la plus grande partie de ceux qui sont condamnés à souffrir une mort violente, dorment la nuit qui précéde leur exécution, quoiqu'il n'y ait peut-être pas d'exemple d'une personne accusée d'un crime capital, qui ait passé dans le sommeil la première nuit de sa prison. C'est ainsi que les maux de la vie en deviennent en partie les remèdes; & quoique tous les hommes à vingt ans desirent de parvenir seulement à l'âge de quatre-vingt, le vieillard arrivé à cette époque est aussi attaché

à la vie que le jeune homme, & s'il n'eſt point affligé de quelque maladie douloureuſe, il jouit auſſi bien des plaiſirs qui lui reſtent, quoiqu'il réfléchiſſe qu'il eſt ſur le bord du tombeau, & que la terre s'écroule déja ſous ſes pieds, qu'il en jouiſſoit autrefois dans la fleur de l'âge, quand il ſuppoſoit que ſa diſſolution certaine étoit encore éloignée. ANN. 1770. Juillet.

NOS Voyageurs, après avoir dormi juſqu'au matin ſans s'éveiller une ſeule fois, examinèrent la rivière; & voyant que la marée étoit favorable à leur retour, & que le pays ne promettoit rien qui méritât de les retenir plus long-tems, ils ſe rembarquèrent & revinrent promptement au vaiſſeau.

BIENTÔT après l'arrivée de ce détachement, le Maître, qui avoit fait ſept lieues en mer, revint auſſi à bord, & il penſoit alors qu'il n'étoit pas poſſible de déboucher par l'endroit où il avoit cru qu'il y avoit un paſſage. Son expédition nous procura cependant quelques avantages; car il alla une ſeconde fois ſur le rocher où il avoit vu les groſſes pétoncles, & il y trouva un grand nombre de tortues; quoiqu'il n'eût pas d'autre inſtrument qu'un croc de bateau, il en attrapa trois qui peſoient enſemble ſept cent quatre-vingt-onze livres.

Le lendemain au matin, 9, je le renvoyai à la même pêche, avec des inſtrumens plus convenables; M. Banks alla avec lui, mais le ſuccès ne répondit pas à notre attente, & ils ne prirent pas une ſeule tortue; cependant M. Banks débarqua ſur le récif,

ANN. 1770. Juillet.

où il vit plusieurs des grosses pétoncles : après avoir rassemblé plusieurs coquillages & des productions marines, il revint à onze heures du soir dans son petit bateau, tandis que le Maître resta avec le grand sur le rocher. L'après-midi sept ou huit Naturels du pays parurent sur la côte méridionale de la rivière, & deux d'entr'eux s'avancèrent jusqu'à la pointe sablonneuse, qui étoit vis-à-vis le vaisseau; mais quand ils virent que je m'embarquois pour aller leur parler, ils s'enfuirent tous avec la plus grande précipitation.

COMME le Maître fut absent pendant toute la nuit avec le bateau, je fus obligé d'envoyer après lui mon second Lieutenant dans l'esquif, dès le grand matin du lendemain 10; bientôt après nous vîmes sur la pointe sablonneuse au côté septentrional de la rivière, quatre Naturels du pays, qui avoient une petite pirogue avec des balanciers. Ils parurent pendant quelque tems fort occupés à harponner du poisson; plusieurs de nos gens avoient envie d'aller auprès d'eux dans un bateau, mais je ne voulus point le permettre; une expérience réitérée m'avoit convaincu que cette démarche seroit plus capable d'empêcher que de nous procurer une entrevue avec ces Indiens. Je résolus d'employer la méthode contraire, pour voir si nous serions plus heureux; en conséquence je les laissai seuls, paroissant ne pas faire la moindre attention à eux; ce stratagême réussit si bien, qu'enfin deux d'entr'eux vinrent dans la pirogue à une portée de fusil du vaisseau, & là ils parlèrent beaucoup d'un ton de voix fort élevé; nous ne

comprîmes rien à ce qu'ils disoient, & nous ne pûmes répondre à leur harangue que par des cris, & en leur faisant tous les signes d'invitation & d'amitié que nous imaginâmes. Pendant cette conférence ils s'approchoient peu à peu, tenant leurs lances, non d'une manière menaçante, mais comme s'ils eussent voulu nous dire que si nous leur faisions du mal, ils avoient des armes pour se venger. Lorsqu'ils furent presque au côté de notre bâtiment, nous leur jetâmes quelques étoffes, des clous, des verroteries & du papier, & d'autres bagatelles, qu'ils reçurent sans la moindre marque de satisfaction. Enfin un de nos gens leur donna un petit poisson : à ce présent ils témoignèrent la plus grande joie, & en nous disant par signes qu'ils iroient chercher leurs compagnons ; sur le champ ils ramèrent vers la côte. Sur ces entrefaites, quelques personnes de notre équipage, & entr'autres Tupia débarqua sur le côté opposé de la rivière. La pirogue ayant les quatre Indiens à bord, revint bientôt au vaisseau ; elle se rangea tout près de nous, sans exprimer ni crainte ni défiance : nous leur distribuâmes quelques nouveaux présens, & dans peu ils nous quittèrent, & allèrent aborder sur le même côté de la rivière, où nos gens étoient allés à terre. Chaque Indien portoit dans sa main deux javelines & un bâton dont ils se servoient pour les lancer : ils s'avancèrent vers l'endroit où Tupia & le reste de nos gens étoient assis. Tupia les eut bientôt déterminés à mettre bas les armes & à s'approcher dans cet état : il leur fit signe ensuite de venir s'asseoir près de lui; ils y consentirent sans donner des marques de crainte ou de répugnance. Il arriva que je

ANN. 1770.
Juillet.

Ann. 1770. Juillet.

débarquai à terre avec plusieurs autres personnes de notre équipage ; mais les Indiens semblèrent craindre que ces derniers venus n'allassent se placer entre l'endroit où ils étoient & celui où ils avoient laissé leurs armes : nous eûmes grand soin de leur faire voir que ce n'étoit pas là notre intention, & après les avoir joints nous leur fîmes des présens, comme un nouveau témoignage de notre bienveillance & du desir que nous avions d'obtenir la leur. Nous restâmes ensemble avec beaucoup de cordialité jusqu'au tems du dîner, & leur faisant entendre alors que nous allions manger, nous les invitâmes par signes à venir avec nous; ils refusèrent, & dès que nous les eûmes quittés, ils s'en retournèrent dans leur pirogue. L'un de ces Indiens étoit un peu au-dessus du moyen âge, & les trois autres étoient jeunes ; ils étoient en général d'une taille ordinaire, mais ils avoient les membres d'une petitesse remarquable ; leur peau étoit couleur de suie ou de ce qu'on peut nommer couleur de chocolat foncé; leurs cheveux noirs, sans être laineux, étoient coupés courts; les uns les avoient lisses, & les autres bouclés. Dampierre dit qu'il manquoit deux dents de devant aux habitans qu'il vit sur la côte occidentale de ce pays, mais ceux-ci n'avoient pas ce défaut: quelques parties de leur corps avoient été peintes en rouge ; & l'un d'eux portoit sur la lèvre supérieure & sur la poitrine des raies de blanc, qu'il appeloit *Carbanda :* les traits de leur visage étoient bien loin d'être désagréables; ils avoient les yeux très-vifs, les dents blanches & unies, la voix douce & harmonieuse, & ils répétèrent après moi plusieurs mots avec beaucoup

de

de facilité. Le soir, M. Gore & le Maître revinrent avec la chaloupe, & rapportèrent une tortue & un petit nombre de poissons à coquille : ils avoient laissé l'esquif & six hommes sur le banc de sable, pour tâcher de prendre des tortues.

ANN. 1770. Juillet.

LE lendemain, au matin, 11, nous reçûmes une autre visite de quatre des Naturels du pays; trois d'entre eux nous étoient déja connus, mais le quatrième étoit un étranger qui s'appelloit *Yaparico*, comme nous l'apprîmes de ses compagnons qui l'introduisoient. Cet Indien étoit distingué par un ornement fort extraordinaire ; il portoit dans un trou fait à travers le cartilage qui sépare les deux narines, l'os d'un oiseau, qui étoit à peu près de la grosseur d'un doigt & de cinq ou six pouces de long : nous n'avions encore vu qu'un exemple de cette parure dans la *Nouvelle-Zélande ;* mais après un examen plus attentif, nous reconnûmes que tous ces peuples faisoient un trou dans cette partie du nez, pour y mettre un ornement de cette espèce. Ils avoient des trous à leurs oreilles quoiqu'ils n'eussent point de pendans : la partie du bras de l'épaule au coude étoit ornée d'un bracelet, composé de cheveux tressés, par où l'on voit que ces Indiens, ainsi que les habitans de la *Terre de Feu*, aiment passionnément la parure, quoiqu'ils soient absolument sans vêtement : je donnai à l'un d'eux un morceau de vieille chemise, mais au lieu de le jetter sur quelque partie de son corps, il en fit une bande qu'il entortilla autour de sa tête. Ils apportèrent avec eux un poisson qu'ils nous donnèrent en retour, à ce que nous supposâmes,

ANN. 1770. Juillet.

de celui dont nous leur avions fait préfent la veille : ils fembloient fort contens de refter avec nous, & peu empreffés de nous quitter ; mais en voyant que quelques-uns de nos Officiers examinoient leur pirogue avec beaucoup d'attention & de curiofité, ils parurent allarmés ; ils fautèrent promptement dans leur petit bateau, & s'enfuirent à force de rames fans dire un feul mot.

VERS les deux heures du lendemain matin, 12, l'efquif qu'on avoit laiffé fur le banc, revint avec trois tortues & une grande raie; comme il étoit probable qu'on pouvoit continuer cette pêche avec avantage, je le renvoyai après le déjeûner pour en chercher une nouvelle provifion. Bientôt après trois Indiens fe hafardèrent à venir à la tente de Tupia, & ils furent fi fatisfaits de la réception qu'il leur fit, que l'un d'eux alla chercher dans fa pirogue deux autres de fes compatriotes, que nous n'avions pas encore vus: à fon retour il introduifit auprès de nous les nouveaux venus, en les appelant par leur nom, cérémonie qu'ils n'omettoient jamais dans de pareilles occafions. Comme ils avoient reçu avec beaucoup de plaifir le poiffon qui fut jeté dans leur pirogue, lorfqu'ils s'approchèrent pour la première fois du vaiffeau, nous leur en offrîmes encore quelques-uns, & nous fûmes fort furpris de voir qu'ils les acceptoient avec la plus grande indifférence; ils firent cependant figne à quelques-uns de nos gens de le leur apprêter; ce qui fut fait fur le champ : mais après qu'ils en eurent un peu mangé, ils jetèrent le refte au chien de M. Banks : ils pafsèrent

avec nous toute l'après-midi, ſans vouloir jamais s'écarter à plus de vingt verges de leur pirogue. Nous nous apperçûmes que la couleur de leur peau n'étoit pas auſſi brune qu'elle nous avoit paru d'abord ; ce que nous avions pris pour leur teint n'étoit que l'effet de la pouſſière & de la fumée, dans laquelle nous imaginâmes qu'ils étoient obligés de dormir, malgré la chaleur du climat, parce qu'ils n'ont que ce ſeul moyen de ſe mettre à l'abri des moſquites. Entr'autres choſes que nous leur diſtribuâmes, quand nous les vîmes pour la première fois, il y avoit quelques médailles que nous ſuſpendîmes autour de leur col avec un ruban. La fumée avoit tellement terni ces rubans, que nous ne pouvions pas diſtinguer aiſément de quelle couleur ils avoient été ; ce qui nous engagea à examiner plus particulièrement la couleur de leur peau. Tandis que ces Indiens étoient avec nous, nous en découvrîmes deux autres à environ deux cents verges, ſur la pointe de terre qui eſt du côté oppoſé de la rivière, & nous reconnûmes avec nos lunettes que c'étoit une femme & un enfant; la femme, comme le reſte des Inſulaires, étoit entièrement nue : nous obſervâmes qu'ils avoient tous les membres fort petits, & qu'ils étoient d'une activité & d'une agilité extrêmes. L'un de ceux-ci avoit un collier de coquillages très-bien fait, & un bracelet formé de pluſieurs cordons, reſſemblant à ce qu'on appelle en Angleterre *gymp* (*guipure*) : ils portoient tous deux un morceau d'écorce attaché ſur le devant du front, & l'os qu'ils avoient dans le nez leur défiguroit le viſage. Leur langue nous a paru plus rude que celle des Inſulaires

Ann. 1770. Juillet.

de la mer du Sud, & ils répétoient continuellement le mot *chercau ;* d'après la maniere dont ils le prononçoient, nous imaginâmes que ce terme exprimoit l'admiration : lorſqu'ils voyoient quelque choſe de nouveau, ils s'écrioient *cher tut*, *tut*, *tut*, *tut*, paroles qui avoient probablement une ſignification pareille. Leur pirogue qui étoit très étroite n'avoit pas plus de dix pieds de long ; elle étoit garnie d'un balancier, & reſſembloit beaucoup à celles des Iſles de la mer du Sud, quoiqu'elle fût beaucoup mieux faite ; lorſqu'elle étoit dans une eau baſſe, ils la faiſoient marcher avec de longues perches, & quand ils ſe trouvoient dans une eau profonde, ils ſe ſervoient pour cela de rames d'environ quatre pieds de long : elle ne contenoit que quatre hommes, de ſorte que les Indiens qui nous rendirent viſite ce jour-là, s'en allèrent en deux fois. Leurs javelines ſont ſemblables à celles que nous avions vues dans la baie de *Botanique*, excepté qu'elles n'avoient qu'une ſeule pointe faite ordinairement de l'aiguillon de la paſtenade, & barbelée avec deux ou trois os aigus du même poiſſon ; c'étoit certainement une arme terrible ; & l'inſtrument dont ils ſe ſervoient pour la lancer, ſembloit être fait avec beaucoup plus d'art que tous ceux que nous avions vus juſqu'alors. Le lendemain, 13, ſur le midi, l'eſquif rapporta une autre tortue avec une groſſe paſtenade, & le ſoir je le renvoyai à la même pêche.

Le lendemain au matin, 14, deux Indiens vinrent à bord, & après y être reſtés très-peu de tems, ils s'en allèrent le long de la côte, & s'occupèrent avec

beaucoup d'activité à harponner du poiſſon. M. Gore, qui ce jour-là fit une promenade dans l'intérieur du pays avec ſon fuſil, eût le bonheur de tuer un des quadrupedes qui avoient été ſi ſouvent le ſujet de nos ſpéculations; le lecteur pourra s'en former une idée d'après la planche; ſans cette figure la deſcription par écrit, la plus exacte que nous pourrions en faire, feroit aſſez inutile; car cet animal n'a pas aſſez de rapport avec aucun autre déja connu, pour qu'on puiſſe en faire la comparaiſon. Sa figure eſt très-analogue à celle du *Gerbo*, à qui il reſſemble auſſi par ſes mouvemens; mais ſa groſſeur eſt fort différente, le *Gerbo* étant de la taille d'un rat ordinaire, & cet animal, parvenu à ſon entière croiſſance, de celle d'un mouton. Celui que tua mon Lieutenant étoit jeune, & comme il n'avoit pas encore pris tout ſon accroiſſement, il ne peſoit que trente-huit livres: la tête, le col & les épaules ſont très-petits en proportion des autres parties du corps; la queue eſt preſque auſſi longue que le corps; elle eſt épaiſſe à ſa naiſſance, & elle ſe termine en pointe à l'extrémité; ſes jambes de devant n'ont que huit pouces de long, & celles de derrière en ont vingt-deux; il marche par ſauts & par bonds; il tient alors la tête droite & ſes pas ſont fort longs; il replie ſes jambes de devant tout près de la poitrine, & il ne paroît s'en ſervir que pour creuſer la terre: la peau eſt couverte d'un poil court, gris ou couleur de ſouris foncé; il faut en excepter la tête & les oreilles, qui ont une légère reſſemblance avec celles du lièvre: cet animal eſt appelé *Kanguroo* par les Naturels du pays.

ANN. 1770. Juillet.

ANN. 1770. Juillet.

Le lendemain, 15, notre *Kanguroo* fut apprêté pour le dîner, & nous trouvâmes que c'étoit un excellent mets. On peut dire que nous faiſions alors grande chère tous les jours, car nous avions des tortues en abondance; nous convînmes tous qu'elles étoient beaucoup meilleures que celles que nous avions goûtées en Angleterre; nous penſâmes que ce bon goût provenoit de ce que nous les mangions en ſortant de la mer, avant qu'elles euſſent perdu leur graiſſe naturelle ou leur première ſaveur, par la nourriture qu'on leur donne dans la traverſée & la ſituation dans laquelle on les tient. La plupart de celles que nous prîmes étoient de l'eſpèce appelée tortue verte, & peſoient de deux à trois quintaux : en les ouvrant nous les trouvâmes toujours remplies d'*he be de tortue* (*turtle graſs*), que nos Naturaliſtes prirent pour une ſorte de *Conſerva :* deux d'entr'elles étoient des tortues à groſſe tête; la chair en étoit moins agréable, & nous ne trouvâmes dans leur eſtomac que des coquillages.

Le matin du 16, tandis que nos gens étoient occupés comme à l'ordinaire à faire les préparatifs néceſſaires pour remettre en mer, je montai ſur une des collines qui ſont au côté ſeptentrional de la rivière; du ſommet je découvris fort au loin l'intérieur du pays, qui étoit agréablement entrecoupé par des collines, des vallées & de grandes plaines, & en pluſieurs endroits très-couvert de bois. Nous obſervâmes le ſoir une émerſion du premier ſatellite de Jupiter, qui nous donna 214^d 53′ 45″ pour notre longitude. L'obſervation faite le 19 Juin, nous avoit donné 214^d

42′ 30″; en prenant le terme moyen de ces deux quantités, nous eûmes 214^d 48′ 7½″ pour la longitude de cet endroit à l'Oueſt du méridien de Greenwich.

ANN. 1770. Juillet.

LE 17, j'envoyai le Maître & un des contremaîtres ſur la pinaſſe, pour chercher un paſſage au Nord, & j'allai avec MM. Banks & Solander dans les bois, de l'autre côté de la rivière. Tupia, qui y avoit déja été, nous dit avoir vu trois Indiens qui lui avoient donné quelques racines à peu près auſſi groſſes que le doigt, d'une forme aſſez reſſemblante à celle du radis, & d'un goût très-agréable; cette raiſon nous engagea à entreprendre le même voyage, dans l'eſpérance de cultiver notre connoiſſance avec les Naturels du pays. A peine fûmes-nous arrivés au rivage, que nous en apperçûmes quatre dans une pirogue, qui s'avancèrent vers nous ſans aucune marque de ſoupçon ou de crainte, dès qu'ils nous virent deſcendre à terre; deux de ceux-ci avoient des colliers de coquillages, qu'ils ne voulurent jamais nous vendre, malgré tout ce que nous leur en offrîmes : nous leur préſentâmes cependant quelques verroteries, & après être reſtés très-peu de tems avec nous, ils partirent. Nous entreprîmes de les ſuivre, eſpérant qu'ils nous conduiroient dans un endroit où nous trouverions un plus grand nombre de leurs compatriotes, & où nous aurions occaſion de voir leurs femmes; mais ils nous firent entendre par ſignes qu'ils ne deſiroient pas que nous les accompagnaſſions.

LE lendemain, 18, à huit heures du matin, nous

ANN. 1770. Juillet.

reçûmes la visite de plusieurs Naturels du pays, qui étoient devenus alors extrêmement familiers : l'un d'eux, à notre prière, lança sa javeline, qui avoit environ huit pieds de long; elle fendit l'air avec une promptitude & une roideur qui nous surprit, quoique dans sa direction elle ne s'élevât pas au-dessus de quatre pieds de terre, & elle entra profondément dans un arbre placé à cinquante pas de distance. Ils se hasardèrent ensuite à venir à bord; je les y laissai fort contens, suivant ce que je puis juger, & je m'embarquai avec M. Banks pour jeter un coup-d'œil sur le pays, & sur-tout pour satisfaire une curiosité qui nous tourmentoit, en examinant si la mer, autour de nous, étoit aussi dangereuse que nous l'imaginions. Après avoir fait environ sept ou huit milles au Nord, le long de la côte, nous montâmes une très-haute colline, & nous fûmes bientôt convaincus que nos craintes ne nous exagéroient pas le danger de notre situation; de quelque côté que nous tournassions les yeux, nous n'appercevions que des rochers & des bancs de sable sans nombre, & nul autre passage qu'à travers les tours & retours des canaux qui se trouvoient dans les intervalles, & où l'on ne pouvoit naviguer sans s'exposer à des périls & à des peines extrêmes. Nous retournâmes donc au vaisseau, aussi inquiets qu'au moment de notre départ; plusieurs Indiens y étoient encore, & l'on nous dit que douze tortues, que nous avions sur le tillac, avoient attiré leur attention plus fortement que tous les autres objets qu'ils avoient vus dans le vaisseau.

LE

ANN. 1770. Juillet.

Le 19, dans la matinée, dix autres Naturels vinrent nous voir; ils habitoient pour la plupart le côté opposé de la rivière, où nous en apperçûmes encore six ou sept, parmi lesquels il y avoit des femmes entièrement nues, ainsi que le reste des Indiens que nous avons rencontrés dans ce pays; ils apportoient avec eux un plus grand nombre de javelines qu'ils n'avoient encore fait auparavant, & après les avoir placées sur un arbre, ils chargèrent un homme & un enfant de les garder; les autres arrivèrent à bord. Nous remarquâmes bientôt qu'ils avoient résolu de se procurer une de nos tortues, qui étoient probablement une aussi grande friandise pour eux que pour nous; ils nous la demandèrent d'abord par signes, & sur notre refus, ils témoignèrent par leurs regards & par leurs gestes beaucoup de ressentiment & de colère: nous n'avions point alors d'alimens apprêtés; mais j'offris à l'un d'eux du biscuit, qu'il m'arracha de la main, & qu'il jeta dans la mer avec un dédain très-marqué; un autre réitéra la première demande à M. Banks, & sur un second refus il frappa du pied la terre, & le repoussa dans un transport d'indignation. Après s'être adressés inutilement tour-à-tour à presque toutes les personnes qui sembloient avoir quelque autorité sur le vaisseau, ces Indiens saisirent tout-à-coup deux tortues, & les traînèrent vers le côté du bâtiment où étoit leur pirogue; nos gens les leur reprirent bientôt de force & les replacèrent avec les autres; ils ne voulurent cependant pas abandonner leur entreprise: ils firent plusieurs nouvelles tentatives de la même espèce, & voyant que c'étoit toujours

ANN. 1770. Juillet.

avec si peu de succès, ils sautèrent de rage dans leur pirogue & ramèrent vers la côte. Je m'embarquai en même temps dans le bateau avec M. Banks & cinq ou six hommes de l'équipage, & nous arrivâmes avant eux à terre, où plusieurs de nos gens étoient occupés à divers travaux; dès que les Indiens furent débarqués ils saisirent leurs armes, & avant que nous pussions nous appercevoir de leur dessein, ils prirent un tison de dessous une chaudière où ils faisoient bouillir des pois, & faisant du côté du vent un circuit qui embrassoit le peu de choses que nous avions à terre, ils enflammèrent avec une promptitude & une dextérité surprenantes l'herbe qui se trouva sur leur chemin; cette herbe qui avoit cinq ou six pieds de hauteur, & qui étoit aussi sèche que du chaume, s'alluma avec furie, & le feu fit un progrès très-rapide vers une tente de M. Banks, qu'on avoit dressée pour Tupia quand il étoit malade. Une truie & ses petits se trouvant sur le chemin du feu, un de ces animaux fut tellement brûlé, qu'il en mourut. M. Banks sauta dans un bateau, & prenant quelques personnes avec lui, il arriva assez à tems pour sauver sa tente, en la tirant sur la grève; mais tout ce qu'il y avoit de combustible dans la forge du serrurier fut consumé. Pendant que ceci se passoit, les Indiens allèrent à quelque distance de là à un endroit où plusieurs de nos gens lavoient du linge, & où ils avoient mis sécher une grande quantité de toiles avec des filets, parmi lesquels étoit la seine; ils mirent encore le feu à l'herbe, sans s'embarrasser des menaces & des prières que nous leur fîmes; nous fûmes donc obligés de tirer un fusil

chargé à petit plomb; le coup atteignit & mit en fuite l'un d'eux, qui étoit éloigné d'environ quarante verges; nous éteignîmes alors ce ſecond feu, avant qu'il eût fait beaucoup de progrès; mais du lieu où ils avoient allumé l'herbe pour la première fois, il ſe répandit dans les bois à une grande diſtance. Comme nous appercevions toujours les Indiens, je fis tirer au milieu des paletuviers, vis-à-vis d'eux, un fuſil chargé à balle, pour les convaincre qu'ils n'étoient pas encore au-delà de notre portée; dès qu'ils entendirent le ſifflement de la balle, ils doublèrent le pas, & nous les perdîmes bientôt de vue. Nous crûmes qu'ils ne nous cauſeroient plus d'inquiétude, mais nous fûmes frappés bientôt après du ſon de leurs voix, qui ſortoient des bois, & nous nous apperçûmes qu'ils ſe rapprochoient peu à peu de nous; j'allai à leur rencontre, accompagné de M. Banks & de trois ou quatre autres perſonnes: lorſque nous nous vîmes réciproquement, ils firent halte, excepté un vieillard qui s'avança vers nous; & après avoir prononcé quelques mots, que nous fûmes très-fâchés de ne pas entendre, il retourna vers ſes compagnons, & ils firent tous retraite à pas lents: cependant nous trouvâmes moyen de ſaiſir quelques-uns de leurs dards, & nous continuâmes à les ſuivre l'eſpace d'un mille; nous nous aſsîmes alors ſur des rochers, d'où nous pouvions obſerver leurs mouvemens, & ils s'aſſirent auſſi à environ cent verges de diſtance. Après une petite pauſe, le vieillard s'avança de nouveau vers nous, portant dans ſa main une javeline ſans pointe; il s'arrêta à pluſieurs repriſes & à différentes diſtances, & parla; nous lui répondîmes par tous les

ANN. 1770. Juillet.

ANN. 1770. Juillet.

ſignes d'amitié que nous pûmes imaginer; ſur quoi ce vieillard, que nous ſuppoſions être un meſſager de paix, ſe retourna & dit quelques paroles d'un ton de voix élevé à ſes compatriotes, qui dreſsèrent leurs javelines contre un arbre, & qui s'approchèrent de nous d'un air pacifique. Quand ils nous eurent abordé, nous leur rendîmes les dards & les javelines que nous leur avions pris, & nous remarquâmes avec beaucoup de ſatisfaction que cela achevoit notre réconciliation. Il y avoit dans cette troupe d'Indiens quatre hommes que nous n'avions pas encore vus, & qu'on introduiſit auprès de nous, comme à l'ordinaire, en les annonçant par leur nom : l'homme qui fut bleſſé dans l'entrepriſe qu'ils formèrent pour brûler nos filets & nos toiles, n'étoit point parmi eux; nous ſavons cependant qu'à raiſon de l'éloignement, ſa bleſſure ne pouvoit pas être dangereuſe. Nous leur donnâmes en préſent toutes les bagatelles que nous avions, & ils s'en revinrent avec nous vers le vaiſſeau : chemin faiſant, ils nous dirent par ſignes, qu'ils ne mettroient plus le feu à l'herbe. Nous leur diſtribuâmes quelques balles de fuſil, en tâchant de leur faire comprendre quels en étoient l'uſage & les effets. Lorſqu'ils furent vis-à-vis du vaiſſeau, ils s'aſſirent, & nous ne pûmes pas les engager à venir à bord; nous les quittâmes donc; ils s'en allèrent environ deux heures après, & nous apperçûmes bientôt les bois en feu à environ deux milles de diſtance. Si cet accident étoit arrivé un peu plus tôt, les ſuites auroient pu en être terribles; car il n'y avoit pas long-tems qu'on avoit rapporté au vaiſſeau la poudre & la tente qui contenoit l'équippement de notre bâtiment,

& plusieurs autres choses très-précieuses dans notre situation : nous n'avions pas d'idée de la violence avec laquelle l'herbe s'allumoit dans un climat chaud, ni par conséquent de la difficulté qu'il y avoit d'éteindre le feu ; nous résolûmes de commencer par dépouiller le terrein autour de nous, si jamais nous étions obligés de dresser nos tentes à terre en pareille situation.

L'APRÈS-MIDI nous embarquâmes toutes nos provisions ; nous changeâmes le vaisseau de place, & nous le laissâmes flotter avec la marée ; le Maître revint le soir avec la fâcheuse nouvelle qu'il n'y avoit point de passage au Nord, par où le bâtiment pût débouquer.

LE lendemain au matin, 20, à la marée basse, j'allai sonder & baliser la barre, le vaisseau étant tout prêt à remettre en mer. Nous ne vîmes point d'Indiens ce jour-là, mais toutes les collines autour de nous, dans un espace de plusieurs milles, étoient en feu ; ce qui présentoit dans la nuit un spectacle affreux & magnifique.

LE 21 se passa sans que nous apperçussions aucun des habitans, & sans qu'il nous arrivât rien digne d'être rapporté. Le 22, nous tuâmes pour la provision du jour une tortue, & en l'ouvrant, nous trouvâmes en dedans de ses deux épaules un harpon de bois à peu près aussi gros que le doigt, d'environ quinze pouces de long & barbelé à l'extrémité, tel en un mot que nous en avions vu dans les mains des Naturels du pays. Il nous parut que cet animal avoit reçu cette blessure depuis long-tems, car la plaie étoit parfaitement guérie.

Ann. 1770. Juillet.

Le 23, dès le grand matin, j'envoyai quelques personnes dans l'intérieur du pays pour y cueillir l'espèce de légumes dont nous avons parlé plus haut sous le nom de *Indian kale* (*chou caraïbe*). Un de nos gens s'étant séparé des autres, rencontra tout-à-coup quatre Indiens, trois hommes & un enfant qu'il n'apperçut dans le bois qu'au moment où il se trouva devant eux. Ils avoient allumé du feu, & ils faisoient griller un oiseau & un quartier de *kanguroo*, dont le reste étoit suspendu, ainsi qu'un catacoua, à un arbre voisin. Notre homme étant sans armes, fut d'abord très-effrayé, mais il eut la présence d'esprit de ne pas s'enfuir, jugeant avec raison qu'il s'exposeroit à un danger véritable, s'il paroissoit le redouter. Au contraire il s'avança & s'assit près d'eux, d'un air de gaîté & de bonne humeur; il leur offrit son couteau, la seule chose qu'il eût & qu'il crût pouvoir leur faire plaisir; ils le reçurent, & après l'avoir fait passer de main en main, ils le lui rendirent. Il leur fit signe alors qu'il alloit les quitter; mais ils ne parurent pas disposés à y consentir. Cependant il dissimuloit toujours ses craintes & il s'assit de nouveau. Ils l'examinèrent avec beaucoup d'attention & de curiosité; ses habits attirèrent sur-tout leur regards; ils lui tâtèrent ensuite les mains & le visage, & ils se convainquirent enfin que son corps étoit fait comme le leur. Ils le traitèrent de la manière la plus honnête, & après l'avoir retenu environ une demi-heure, ils lui dirent par signes qu'il pouvoit partir. Il n'attendit pas une seconde permission; mais comme il ne savoit en les quittant quel chemin conduisoit directement au vaisseau, ils s'éloignèrent de

leur feu pour lui ſervir de guides; car ils ſavoient bien d'où il venoit.

ANN. 1770. Juillet.

SUR ces entrefaites, M. Banks revenant de l'excurſion qu'il avoit faite de l'autre côté de la rivière, pour ramaſſer des plantes, trouva dans un ſeul monceau la plus grande partie des étoffes que nous avions données aux Indiens ; ils les avoient probablement laiſſées là comme des choſes inutiles, qui ne valoient pas la peine d'être emportées : peut-être que s'il avoit fait d'autres perquiſitions, il auroit trouvé également nos quincailleries; car ils paroiſſoient attacher très-peu de valeur à tout ce que nous avions, ſi l'on en excepte la tortue qu'il ne nous fut pas poſſible de leur céder.

LE mauvais tems qui nous empêchoit de remettre en mer continuant toujours, MM. Banks & Solander retournèrent à terre le 24, pour voir s'ils pourroient découvrir quelques plantes nouvelles; ils coururent les bois ſans ſuccès pendant toute la journée; mais en s'en revenant à travers une vallée profonde, ils trouvèrent que les côtés en étoient couverts d'arbres & de buiſſons, quoiqu'ils fuſſent preſque auſſi perpendiculaires qu'une muraille. Ils ramaſsèrent à terre pluſieurs noix d'anacarde (*anacardium orientale*); ce qui les engagea à rechercher avec ſoin l'arbre qui les avoit produites, & que peut-être aucun Botaniſte d'Europe n'a jamais vu; mais, à leur grand regret, ils ne purent pas le découvrir, de ſorte qu'après avoir employé beaucoup de tems & abattu quatre ou cinq arbres, ils revinrent au vaiſſeau épuiſés de fatigue.

Ann. 1770. Juillet.

Le 25, en remontant la rivière, je trouvai une pirogue appartenante à nos amis les Indiens, que nous n'avions pas revus depuis l'affaire de la tortue; ils l'avoient laissée attachée à des paletuviers, à environ un mille du vaisseau, & leurs feux me firent appercevoir qu'ils s'étoient retirés à six milles au moins dans l'intérieur du pays.

M. Banks, parcourant de nouveau la campagne, le 26, pour faire des recherches d'Histoire Naturelle, eut le bonheur de prendre un animal de la classe des *Opossum;* c'étoit une femelle, & il prit en outre deux petits. Il trouva qu'il ressembloit beaucoup au quadrupede remarquable que M. de Buffon a décrit dans son Histoire Naturelle sous le nom de *Phalanger;* mais ce n'est pas le même. Cet Auteur suppose que cette espèce est particulière à l'Amérique, mais il s'est sûrement trompé en ce point; il est probable, comme Pallas l'a observé dans sa Zoologie, que le Phalanger est indigène des Indes orientales; puisque l'animal que prit M. Banks avoit quelque analogie avec lui par la conformation extraordinaire de ses pieds, en quoi il differe de tous les autres quadrupedes.

Le 27, M. Gore tua un *Kanguroo*, qui avec la peau, les entrailles & la tête, pesoit quatre-vingt-quatre livres. En l'examinant, nous reconnûmes cependant qu'il n'avoit pas pris toute sa croissance, parce que les dents machelières intérieures n'étoient pas encore formées. Nous l'apprêtâmes pour le dîner du lendemain:

lendemain ; mais il avoit plus mauvais goût qu'aucun des animaux que nous eussions jamais mangé. ANN. 1770. Juillet.

LE vent souffla toujours dans le même rumb & avec la même violence jusqu'à cinq heures du matin du 29, que nous eûmes calme. Bientôt après il s'éleva une brise de terre, & la marée refluant depuis environ deux heures, j'envoyai un bateau voir quelle profondeur d'eau il y avoit sur la barre. En attendant nous levâmes l'ancre, & nous tînmes tout prêt pour remettre en mer. Lorsque le bateau fut de retour, l'Officier dit que la profondeur d'eau sur la barre n'étoit que de treize pieds, c'est-à-dire, six pouces de moins que n'en tiroit le vaisseau. Nous fûmes donc obligés de mouiller de nouveau, & la brise de mer se relevant sur les huit heures, nous perdîmes l'espoir d'appareiller ce jour-là.

NOUS eûmes des brises fraîches du S. E. accompagnées de brume & de pluie, jusqu'à deux heures du matin du 31 ; alors le tems s'étant un peu modéré, je pensai à essayer de remorquer le vaisseau hors du havre ; mais en m'embarquant d'abord dans le bateau, je vis que le vent étoit encore trop frais pour exécuter ce projet. Pendant tout ce tems-là, l'esquif & la pinasse continuèrent à pêcher au filet & à l'hameçon avec quelque succès ; ils prenoient quelquefois une tortue, & rapportoient souvent deux ou trois quintaux d'autre poisson.

LE premier Août, le charpentier examina les pompes, & à notre grand regret il les trouva toutes fort Août.

ANN. 1770. Août.

endommagées, ce qui provenoit, ſuivant lui, de ce qu'on y avoit employé du bois trop vieux. L'une d'elles étoit en ſi mauvais état, qu'elle tomboit en pièces quand on vouloit la faire agir; les autres n'étoient guères meilleures; nous n'avions plus de confiance alors que dans le bon état de notre bâtiment, qui heureuſement ne faiſoit pas plus d'un pouce d'eau par heure.

LE 3, à ſix heures du matin, nous fîmes une autre tentative inutile pour touer le vaiſſeau hors du havre; le 4, vers la même heure, nos efforts eurent un meilleur ſuccès, & ſur les ſept heures nous remîmes à la voile, à l'aide d'une petite fraîcheur de terre qui tomba bientôt, & fut ſuivie de briſes de mer du S. E. $\frac{1}{4}$ S. avec leſquelles nous portâmes au large à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E., ayant la pinaſſe en avant qui ſondoit continuellement. L'eſquif avoit été envoyé au banc des tortues pour y prendre le filet qu'on y avoit laiſſé; mais comme le vent fraîchit, nous partîmes ſans lui. Un peu avant midi, nous mîmes à l'ancre par 15 braſſes, fond de ſable; je ne croyois pas qu'il fût ſûr de naviguer parmi les bas-fonds avant de les avoir bien examinés à la marée baſſe, de la grande hune, pour ſavoir de quel côté je devois gouverner. Je doutois encore s'il falloit retourner au Sud, autour de tous les bas-fonds, ou chercher un paſſage à l'Eſt ou au Nord; tous ces partis me paroiſſoient alors également difficiles & dangereux. Lorſque nous étions à l'ancre, le havre dont nous partîmes nous reſtoit au S. 70^{d} O. à environ cinq lieues : nous avions au N. 20^{d} O. à trois lieues & demie, la pointe la plus ſeptentrionale de la terre

qui fût en vue, que je nommai le *Cap Bedford*, & qui est située au 14^{d} 16′ de latitude S. & au 214^{d} 45′ de longitude O. Au N. E. de ce Cap, nous appercevions une terre qui avoit l'apparence de deux isles élevées; les bancs de tortue nous restoient à l'Est à la distance d'un mille; notre latitude par observation étoit de 15^{d} 32′ S., & notre profondeur d'eau en quittant la côte de 3 ½ à 15 brasses.

ANN. 1770.
Août.





CHAPITRE V.

Départ de la Rivière Endeavour. *Description particulière du Havre où le vaisseau fut radoubé, du Pays adjacent & de plusieurs Isles près de la Côte. Traversée de la Rivière* Endeavour *à l'extrémité septentrionale de la* Nouvelle-Galles. *Dangers de cette navigation.*

ANN. 1770. Août.

JE donnai le nom de *Rivière Endeavour* au havre que nous venions de quitter. Ce n'est qu'un petit havre avec une barre ou crique qui s'enfonce à trois ou quatre lieues dans un canal tortueux, & au fond duquel il y a un petit ruisseau d'eau douce. L'eau n'est pas assez profonde pour un vaisseau, au-delà d'un mille dans l'intérieur de la barre. Sur le côté septentrional, le bord est si escarpé dans l'espace d'un quart de mille, qu'à la marée basse un vaisseau peut rester à flot assez près de la côte pour qu'on y puisse aborder avec un pont, & la situation est extrêmement commode pour y mettre un bâtiment sur le côté. A la marée basse, il n'y a pas plus de neuf ou dix pieds d'eau sur la barre, ni plus de dix-sept ou dix-huit à la marée haute, de sorte que la différence entre la haute & la basse marée est d'environ neuf pieds. La marée est haute entre neuf ou dix heures dans les nouvelles & les pleines

CARTE
d'une Partie de la CÔTE de la N.LE GALLES MERID.LE
DEPUIS LE CAP TRIBULATION JUSQU'AU DÉTROIT DE L'ENDEAVOUR.
Par
LE LIEUT. J. COOK,
1770.

EXPLICATION

Rochers dont quelques uns sont secs à Mer basse et d'autres toujours couverts.

Direction supposée des parties de la Côte et des bas Fonds que nous n'avons pas vus.

Endroits ou a mouillé le Vaisseau.

Les Chiffres designent la profondeur d'Eau mesurée par Brasses.

Longitude Ouest de Greenwich

DÉTROIT DE L'ENDEAVOUR
I. Booby
I. Wallis
Cap Cornwall
I.s du Pr.ce de Galles
I. Possession
CAP YORK
Baye Newcastle
Orfordness
Isles d'York
Baye Shelburne
Isles Bird (des Oiseaux)
Cap Grenville
Baye Temple
P.te Bolt
Baye Weymouth
Cap Weymouth
I. de Forbes
Isles Cockburn
Isles Hardy
Var. 3.d 5.' E.
Var. 4.d 9.' E.
LABYRINTHE
Canal de la Providence
Route du Vaisseau
CAP TRIBULATION
Baye Weary (de fatigue)
Rivière Endeavour ou nous reparames le Vaisseau.
C. Bedford
C. Flattery
Isles Hope (de l'Esperance)
les 3. Isles
I.s de la Tortue
I. de l'Aigle
I. du Lezard
I. de Direction
Le Vaisseau resta 23 heures sur ce banc de Rochers et fut fort endommagé.

Echelle de Lieues

Benard Dir.

lunes : il faut remarquer que cette partie de la côte eſt tellement embarraſſée par des bancs de ſable, que l'entrée du havre eſt extrêmement difficile; l'endroit le plus sûr pour en approcher eſt du côté du Sud, en ſerrant de près, pendant toute la route, la grande terre : on pourra toujours trouver ſa ſituation au moyen de la latitude, qui a été déterminée très-exactement. Il y a quelques terres élevées ſur la pointe méridionale; mais la pointe du Nord eſt formée par une grève baſſe & ſablonneuſe, qui s'étend à environ trois milles au Nord, où la terre commence à devenir haute.

LES tortues furent le principal rafraîchiſſement que nous nous y procurâmes; mais comme on ne peut pas en prendre ſans aller à cinq lieues en mer, & que le tems étoit ſouvent orageux, nous n'en eûmes pas une grande abondance; celles que nous prîmes, ainſi que les poiſſons, furent également partagées parmi toutes les perſonnes de l'équipage, & le dernier mouſſe en eut autant que moi : je penſe que tous les Commandans, qui entreprendront un voyage ſemblable à celui-ci, reconnoîtront qu'il eſt de leur intérêt de ſuivre la même règle. Nous trouvâmes ſur les grèves ſablonneuſes & les collines de ſable, du pourpier en pluſieurs endroits, & une eſpèce de féve qui croît ſur une tige rampante ſur la terre : le pourpier étoit très-bon bouilli; & il ne faut pas mépriſer les féves, car elles furent très-ſalutaires à nos malades; cependant les meilleurs herbages qu'on puiſſe s'y procurer, ſont les choux, dont on a déja

ANN. 1770. Août.

parlé, & qu'on connoît dans les Isles d'Amérique sous le nom de chou caraïbe. Cette plante, suivant nous, n'est pas fort inférieure à l'épinard, dont elle a un peu le goût; il est vrai que la racine n'en est pas bonne, mais il est probable qu'on pourroit la rendre meilleure en la cultivant : on la trouve principalement dans les terreins où il y a des fondrières. Le peu de choux palmistes que nous y cueillîmes étoient en général petits, & la partie mangeable étoit si peu de chose qu'elle ne valoit pas la peine qu'on se donnoit à les chercher.

OUTRE le *Kanguroo* & l'*Opossum*, dont il a déja été fait mention plus haut, & une espèce de putois, il y a des loups sur cette partie de la côte, si nous n'avons pas été trompés par les pas que nous avons vus sur le terrein, & plusieurs sortes de serpens; quelques-uns des serpens sont venimeux & les autres ne le sont pas. Il n'y a point d'animaux apprivoisés, si l'on en excepte les chiens, dont nous n'avons apperçu que deux ou trois qui venoient souvent autour des tentes, ronger les os & les restes d'alimens qui s'y trouvoient par hasard; ces os sembloient être pour la plupart des os de *Kanguroo* : nous n'avons vu qu'une fois un autre quadrupede; mais nous rencontrions des *Kanguroos* presque toutes les fois que nous allions dans les bois. Nous apperçûmes des volées d'oiseaux de terre, des milans, des faucons, des catacouas de deux sortes, les uns blancs & les autres noirs, une très-belle espèce de loriots, quelques perroquets, des pigeons de deux ou trois sortes, & plusieurs petits

oiſeaux inconnus en Europe. Les oiſeaux aquatiques ſont les hérons, des canards ſifflants, qui ſe perchent, & qui, à ce que je penſe, ſe juchent ſur les arbres; les oies ſauvages, les corlieux, & un petit nombre d'autres, qui n'y ſont pas en grande quantité. La ſurface du pays, dont on a eu occaſion de parler plus haut, eſt agréablement entrecoupée par des collines, des vallées, des prairies & des bois; le ſol des collines eſt dur, ſec & pierreux; cependant outre le bois il produit une groſſe herbe; celui des plaines & des vallées eſt en quelques endroits ſablonneux, & argilleux en d'autres, ou pierreux & rempli de rochers comme ſur les collines; en général il eſt pourtant couvert, & il a la plus grande apparence de fertilité: tout le pays, collines & vallées, bois & plaines, abonde en fourmillières, dont quelques-unes ont ſix ou huit pieds de haut, & douze ou ſeize de circonférence.

Ann. 1770. Août.

Il n'y a pas beaucoup d'eſpèces différentes d'arbres; le gommier, que nous trouvâmes ſur la partie méridionale de la côte, eſt le plus commun, mais il n'eſt pas grand; tout le long & de chaque côté de la rivière, il y a un grand nombre de paletuviers, qui, en quelques endroits, s'étendent à un demi-mille dans l'intérieur des terres. Le pays eſt bien arroſé par-tout; il y a pluſieurs beaux ruiſſeaux à une petite diſtance les uns des autres, mais il n'y en avoit point au lieu de notre mouillage; il faut remarquer que c'étoit alors la ſaiſon sèche, & que peut-être on y en trouveroit en d'autres tems: les ſources qui ne

Ann. 1770.
Août.

ſont point éloignées, ne nous laiſsèrent pas manquer d'eau.

L'APRÈS-MIDI du 4 nous eûmes une petite briſe du S. E., & un tems clair; mais comme je ne voulois mettre à la voile que le lendemain au matin, j'envoyai tous les bateaux ſur le récif, pour y prendre toutes les tortues & les autres poiſſons à coquille qu'ils pourroient attraper. A la marée baſſe, je montai ſur la grande hune & j'examinai les bancs de ſable, qui préſentoient un aſpect très-menaçant; j'en appercevois pluſieurs à une diſtance éloignée, & la plus grande partie des autres s'élevoit au-deſſus de la ſurface de l'eau : la mer paroiſſoit être plus ouverte au N. O. du récif des tortues, & je réſolus de prendre ce chemin en ſerrant le vent de près, parce que ſi nous ne trouvions pas un paſſage, nous pourrions toujours retourner par l'endroit où nous étions entrés. Le ſoir les bateaux rapportèrent une tortue, une paſtenade, & aſſez de groſſes pétoncles pour en donner une livre & demie à chaque perſonne de l'équipage : chacun de ces poiſſons à coquille ne fourniſſoit pas moins de deux livres de chair. Nous prîmes auſſi pluſieurs goulus, qui ſervirent à augmenter nos proviſions fraîches, quoiqu'ils ne fuſſent pas trop bons.

LE matin du 5, j'attendis avant d'appareiller que le juſſant fût dans ſon milieu, parce qu'alors les bancs commencent à paroître; mais le vent ſouffloit avec tant de force, que je fus obligé de reſter à l'ancre; cependant le vent étant devenu plus modéré l'après-midi, nous mîmes à la voile, & nous portâmes au large ſur un

un vent de N. E. $\frac{1}{4}$ E., laissant le récif des tortues au-dessus du vent, & ayant la pinasse en avant pour sonder. Nous ne naviguâmes pas long-tems dans cette direction, sans découvrir des bancs devant nous & à nos deux côtés; à quatre heures & demie, après avoir fait environ huit milles, la pinasse signala un bas-fond, dans un endroit où nous ne nous attendions guères à en trouver, sur quoi nous virâmes de bord, & nous louvoyâmes tandis que la pinasse s'avançoit plus loin à l'Est; & comme la nuit approchoit, je mis à l'ancre par 20 brasses, fond de vase. La rivière *Endeavour*, nous restoit alors au S. 52^{d} O., & le Cap *Bedford* à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ N. à cinq lieues; nous avions au Nord la terre la plus septentrionale qui fût en vue, & qui avoit l'apparence d'une Isle, & au N. E., à deux ou trois milles, un banc, dont une petite partie sablonneuse s'élevoit au-dessus de la surface de l'eau. En venant du récif des tortues à cet endroit, la sonde rapportoit de 14 à 20 brasses; mais quand la pinasse fut à environ un mille plus loin à l'E. N. E., elle ne trouva plus que quatre ou cinq pieds d'eau, fond de roche, sans pourtant que nous nous en apperçussions dans le vaisseau. Le matin du 6, nous eûmes un vent fort, de sorte qu'au lieu de lever l'ancre, nous fûmes obligés de filer plus de cable & d'abattre nos vergues de perroquet : à la marée basse je me tins sur la grande hune avec plusieurs Officiers, pour tâcher d'appercevoir un passage entre les bancs, mais nous ne vîmes rien que des brisans qui s'étendoient du S. à l'E. jusqu'au N. O., & au-delà de la portée de notre vue; ces brisans ne paroissoient pourtant pas être formés

ANN. 1770.
Août.

Ann. 1770. Août.

par un ſeul banc, mais par pluſieurs, détachés les uns des autres : la mer briſoit à une grande hauteur, ſur celui qui étoit le plus loin à l'Eſt; ce qui me fit penſer que c'étoit le dernier, car les briſans étoient peu conſidérables ſur pluſieurs des bancs ſitués dans l'intérieur, & depuis environ le milieu du juſſant juſqu'au milieu du flot, on ne les appercevoit pas du tout; d'où il faut conclure qu'il eſt très-dangereux de naviguer au milieu de ces bancs, d'autant qu'ils conſiſtent principalement en rochers de corail, qui ſont auſſi eſcarpés qu'une muraille; ſur quelques-uns cependant, & en général ſur ceux qui ſont à l'extrémité ſeptentrionale, il y a des monceaux de ſable, qui ne ſont couverts qu'à la marée haute, & qu'on découvre à une certaine diſtance. Convaincu alors qu'il n'y avoit d'autre paſſage qu'à travers le labyrinthe dangereux que formoient ces bancs, j'étois très en peine de ſavoir de quel côté gouverner quand le tems nous permettroit de mettre à la voile : le Maître étoit d'avis que nous nous en retournaſſions par le chemin que nous avions ſuivi en venant; mais c'étoit nous engager dans des travaux ſans fin que de prendre cette route, car le vent ſouffloit avec force du rumb oppoſé, & preſque ſans interruption; d'un autre côté, ſi l'on ne trouvoit point de paſſage au Nord, il falloit bien s'y réſoudre. Ces réflexions affligeantes nous occupèrent juſqu'à onze heures du ſoir, quand tout-à-coup le vaiſſeau chaſſa ſur ſes ancres, & nous obligea de filer un cable & un tiers de cable, ce qui le ramena au mouillage. Le matin du 7, le vent augmenta, le vaiſſeau chaſſa de nouveau; nous jetâmes la petite ancre d'affourche, & nous

filâmes par-dessus un cable entier, & deux cables sur l'autre ancre ; cependant le bâtiment chassoit toujours, quoique moins fortement. Nous abattîmes nos mâts de perroquet, nos vergues & nos huniers, & enfin nous eûmes la satisfaction de le faire rentrer au lieu du mouillage. Le Cap *Bedford* nous restoit alors à l'O. S. O., à trois lieues & demie ; dans cette situation nous avions à l'Est des bancs qui s'étendoient du S. E. $\frac{1}{4}$ S. au N. N. O., & dont le plus proche étoit éloigné d'environ deux milles. Comme le vent continuoit presque sans relâche, nous restâmes à l'ancre jusqu'à sept heures du matin du 10 ; il devint alors plus modéré ; nous appareillâmes & nous portâmes vers la terre, après avoir enfin résolu de chercher un passage le long de la côte au Nord, en tenant toujours le bateau en avant : nous courûmes vers la terre environ une heure, ayant de 19 à 12 brasses ; nous mîmes ensuite le cap vers trois petites Isles situées au N. N. E. $\frac{1}{2}$ E., à trois lieues du Cap *Bedford*, & que le Maître avoit visitées pendant que nous étions dans le havre : à neuf heures nous étions à leur hauteur, entre elles & la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*. Entre nous & la grande terre il y avoit une Isle basse gisant au N. N. O., à quatre milles des trois Isles, & dans ce canal la sonde rapportoit 14 brasses : la pointe la plus septentrionale de la terre qui fût en vue, nous restoit au N. N. O. $\frac{1}{2}$ O. à environ deux lieues. Quatre ou cinq lieues au Nord de ce cap, nous vîmes trois Isles, près desquelles il y en a quelques autres qui sont encore plus petites, & nous appercevions en dehors de nous les bancs & les récifs qui s'étendoient au

ANN. 1770. Août.

Ann. 1770.
Août.

Nord aussi loin que ces Isles. Nous dirigeâmes notre route entre ces récifs & le Cap, laissant à l'Est une petite Isle qui gît au N. ¼ N. E., à quatre milles des trois Isles. Nous nous trouvâmes à midi entre le Cap & les trois Isles, éloignés de deux lieues du Cap & de quatre des Isles; notre latitude par observation étoit de 14ᵈ 51′. Nous crûmes voir alors une ouverture sûre devant nous, & nous espérâmes qu'enfin nous étions hors de danger; notre espérance fut trompée, & c'est ce qui me fit donner au Cap le nom de *Cap Flattery*. Il gît au 14ᵈ 56′ de latitude S. & au 214ᵈ 43′ de longitude O.; c'est un promontoire élevé qui se termine près de la mer en deux collines qui en ont une troisième par derrière, avec un terrein bas & sablonneux de chaque côté. Il sera encore plus facile de le reconnoître au moyen des trois Isles qui sont en mer; la plus septentrionale & la plus grande gît à environ cinq lieues du Cap au N. N. E. Depuis le Cap *Flattery*, la terre court N. O. & N. O ¼ O. Nous gouvernâmes le long de la côte N. O. ¼ O. jusqu'à une heure, vers l'endroit que nous regardions comme un canal ouvert, quand l'Officier qui étoit sur la grande hune, nous cria qu'il voyoit en avant une terre s'étendant autour des Isles qui étoient en dehors de nous, & un grand récif entre nous & elles. Je montai moi-même sur la grande hune, d'où j'apperçus très-clairement le récif qui étoit alors si loin au vent, que nous ne pouvions pas le doubler; mais la terre, qu'il supposoit faire partie de la *Nouvelle-Galles méridionale*, me parut seulement être un groupe de petites Isles. Dès que je fus descendu de la grande hune, le Maître

& quelques autres y montèrent, & ils soutinrent tous que la terre que nous voyions en avant n'étoit pas une Isle, mais qu'elle faisoit partie de la *Nouvelle-Galles;* & pour rendre cette nouvelle plus allarmante, ils ajoutèrent qu'ils voyoient des brisans tout autour de nous. Dans cette conjoncture, nous serrâmes le vent en gouvernant vers la terre, & nous fîmes signal au bateau qui sondoit en avant de venir à bord; comme il étoit fort éloigné sous le vent, nous fûmes obligés de mettre le cap de son côté pour le rejoindre, & bientôt après nous mîmes à l'ancre au-dessous d'une pointe de la grande terre, par un peu moins de cinq brasses, & à environ un mille de la côte. Le Cap *Flattery* nous restoit alors au S. E. à trois lieues & demie. Dès que le vaisseau fut à l'ancre, je débarquai sur la pointe qui est élevée, & d'où j'appercevois distinctement la côte de la mer qui couroit au N. O. ¼ O. à huit ou dix lieues; comme le tems n'étoit pas très-clair, il m'étoit impossible de voir plus loin. Je découvrois au travers de la côte neuf ou dix petites Isles basses & quelques bancs; je vis aussi des bancs étendus entre la grande terre & les trois Isles élevées, & j'étois persuadé qu'en dehors de celles-ci, il y en avoit un plus grand nombre d'autres, dont la terre ne faisoit point partie de la *Nouvelles-Galles*. Excepté la pointe sur laquelle j'étois, que j'appelai pointe *Look-Out*, & le *Cap Flattery*, la grande terre au Nord du *Cap Bedford* est basse, couverte de sables blancs & de buissons verds, dix à douze milles dans l'intérieur du pays & au-delà; elle s'éleve à une hauteur considérable. Au Nord de la *Pointe Look-Out*, la côte

ANN. 1770.
Août.

ANN. 1770. Août.

sembloit être platte, & former un banc dans un espace considérable, ce qui nous faisoit craindre que le canal que nous avions trouvé ne s'étendît pas dans toute la longueur de la terre. Sur cette pointe, qui étoit étroite & du plus beau sable, nous apperçûmes des pas d'hommes, & nous vîmes aussi de la fumée & du feu à quelque distance, dans l'intérieur du pays.

JE retournai au vaisseau le soir, & je résolus de visiter le lendemain une de ces Isles élevées; comme elles gisent à cinq lieues en mer, j'espérois de son sommet découvrir plus distinctement la situation des bancs & le canal qui est dans le milieu.

LE matin du 11, je m'embarquai dans la pinasse pour la plus septentrionale & la plus grande des trois Isles, avec M. Banks, dont le courage & la curiosité l'entraînoient toujours à chaque expédition; j'envoyai en même-tems le Maître au-dessous du vent dans l'esquif, pour sonder entre les Isles basses & la grande terre. En mon chemin, je passai sur un récif de rocher de corail & de sable, qui gît à environ deux lieues de l'Isle, & j'en laissai un autre sous le vent, à environ trois milles de la même Isle. Sur la partie septentrionale du récif, sous le vent, il y a une Isle basse & sablonneuse, où nous apperçûmes des arbres, & nous vîmes plusieurs tortues sur le récif par où nous passâmes. Nous en chassâmes une ou deux; mais comme nous avions peu de tems à perdre, & que le vent étoit frais, nous n'en prîmes aucune.

NOUS débarquâmes dans l'Isle à une heure, & sur le champ nous gravîmes sur la colline la plus élevée, avec un mélange d'espérance & de crainte proportionnée à l'importance de l'objet & à l'incertitude de l'événement. En regardant autour de moi, je découvris un récif de rochers gisant à deux ou trois lieues en-dehors des Isles, & qui s'étendoient sur une ligne au N. O. & S. E. plus loin que je ne pouvois appercevoir, & sur lequel la mer brisoit en formant une houle terrible. Cette houle me fit croire qu'il n'y avoit point de bancs au-delà; & je conçus l'espoir de sortir du milieu de ces rochers, en voyant plusieurs coupures dans le récif & une eau profonde entre ce récif & les Isles. Je restai sur cette colline jusqu'au coucher du soleil, mais le ciel fut si brumeux pendant tout ce tems, que je descendis mal satisfait. Après avoir réfléchi sur ce que je venois de voir, & l'avoir comparé avec ce que je m'attendois à découvrir, je résolus de passer la nuit sur l'Isle, dans l'espérance que le tems seroit plus clair le lendemain matin, & que ma vue pourroit appercevoir les objets plus au loin & plus distinctement. Nous nous couchâmes à l'abri d'un buisson qui étoit sur la grève; à trois heures du matin, j'envoyai un des contremaîtres que j'avois amené avec moi, dans la pinasse, sonder entre l'Isle & les récifs, & examiner le canal qui paroissoit être au milieu, & je remontai au haut de la colline; mais, à mon grand regret, je trouvai le tems plus sombre encore qu'il ne l'avoit été la veille. La pinasse revint sur le midi, après avoir été jusqu'au récif & trouvé entre 15 & 28 brasses d'eau; mais le

ANN. 1770. Août.

Ann. 1770.
Août.

vent étoit ſi fort, que le contremaître n'oſa pas entrer dans un des canaux qu'il dit lui avoir paru très-étroit. Son rapport ne me découragea nullement; car, d'après la deſcription de l'endroit où il avoit été, je jugeai qu'il l'avoit vu un peu déſavantageuſement. Tandis que j'étois occupé à examiner ce parage, M. Banks s'appliquoit à ſon étude favorite; il faiſoit des recherches ſur l'Hiſtoire Naturelle, & raſſembloit pluſieurs plantes qui lui étoient inconnues. Nous reconnûmes que cette Iſle qu'on apperçoit à douze lieues de diſtance, a environ huit lieues de tour, & qu'en général elle eſt ſtérile & remplie de rochers. Sur le côté N. O., il y a pourtant quelques baies ſablonneuſes & des terres baſſes, couvertes d'une longue herbe clair-ſemée, & d'arbres de même eſpèce que ceux qui ſont ſur la grande terre; cette partie de l'Iſle abondoit auſſi en lézards très-gros; nous en prîmes quelques-uns. Nous trouvâmes de l'eau douce en deux endroits; l'une étoit un peu ſalée, je la goûtai tout près de la mer; l'autre, que je puiſai dans un lac ou étang derrière la grève ſablonneuſe, étoit très-douce & très-bonne. Cette Iſle étant fort éloignée de la grande terre, nous fûmes très-ſurpris de voir qu'elle étoit quelquefois viſitée; car nous trouvâmes les reſtes de ſept à huit huttes, & de gros monceaux de coquillages, dont nous ſuppoſâmes que les habitans de la *Nouvelle Galles* s'étoient nourris. Nous remarquâmes que toutes ces huttes étoient bâties ſur des hauteurs, & entièrement expoſées au S. E., ſituation différente de celles que nous avions vues ſur la grande terre; celles-ci étant en général placées ſur le penchant d'une colline,

colline, ou au-dessous de quelques buissons qui les mettoient à l'abri du vent : d'après la structure de ces huttes & leur situation, nous conclûmes qu'à certaines saisons de l'année le tems y est invariablement calme & beau ; car les habitans de la *Nouvelle Galles méridionale* n'ont point de bâtimens sur lesquels ils puissent naviguer en mer, dans un tems pareil à celui que nous eûmes depuis l'époque de notre première arrivée sur la côte. Comme nous ne vîmes dans cette Isle d'autres animaux que des lézards, je l'appelai *Lizard Island* (*Isle des Lézards*). Les deux autres Isles élevées, qui sont à quatre ou cinq milles de distance, sont petites en comparaison de celle-ci. Dans le voisinage, & sur-tout au S. E., il y en a trois autres encore plus petites & basses, avec plusieurs bancs ou récifs. On trouve cependant un passage sûr du *Cap Flattery* à ces Isles, & même jusqu'en-dehors des récifs, en laissant l'*Isle des Lézards* au N. O. & les autres au S. E.

ANN. 1770. Août.

A deux heures de l'après-midi, comme il n'y avoit point d'apparence que le tems s'éclaircît, nous partîmes de l'*Isle des Lézards* pour retourner au vaisseau ; & dans notre chemin, nous débarquâmes sur l'Isle basse, sablonneuse & couverte d'arbres que nous avions reconnue en allant. Nous y vîmes un nombre incroyable d'oiseaux, & sur-tout d'oiseaux de mer ; nous trouvâmes aussi le nid d'un aigle où étoient des petits que nous tuâmes, & un autre nid d'une grandeur énorme, apppartenant à un oiseau que nous ne connoissons pas. Ce nid étoit construit à terre avec des morceaux de bois ;

ANN. 1770. Août.

il n'avoit pas moins de vingt-six pieds de circonférence & deux pieds huit pouces de hauteur. Nous reconnûmes que cette Isle avoit été visitée par les Indiens, probablement pour y manger des tortues ; car nous y en apperçûmes une très-grande quantité, ainsi que des monceaux de coquillages entassés en différens endroits.

NOUS donnâmes à cette Isle le nom d'*Eagle Island* (*Isle de l'Aigle*), & après l'avoir quittée, nous gouvernâmes au S. O. directement vers le vaisseau ; la sonde, pendant tout le chemin, ne rapporta pas moins de 8 brasses & pas plus de 14 ; c'étoit la même profondeur que j'avois trouvée entre cette Isle & l'*Isle des Lézards*.

LORSQUE j'arrivai à bord, le Maître à qui j'avois ordonné de sonder entre les Isles basses & la grande terre, me dit qu'il avoit exécuté mon ordre ; qu'il pensoit que ces Isles étoient situées à environ trois lieues de la *Nouvelle-Galles* ; qu'en-dehors il avoit trouvé de 10 à 14 brasses, & 7 entr'elles & la grande terre ; mais qu'un banc qui se prolongeoit depuis la grande terre à deux lieues rendoit ce canal étroit. Il avoit couché sur une de ces Isles basses & descendu sur les autres ; il rapporta qu'il avoit vu par-tout des monceaux d'écailles de tortues, & en plusieurs endroits, des arêtes de poissons avec de la chair autour, suspendues à des arbres, & dont la chair étoit si fraîche encore que l'équipage du bateau en avoit mangé. Il vit en outre deux espaces où il ne croissoit point d'herbes & où il sembloit qu'on avoit fouillé la terre depuis peu,

& ſur la grandeur & la forme de ces portions de terrein il conjectura que c'étoient des tombeaux.

ANN. 1770. Août.

APRÈS avoir réfléchi ſur ce que j'avois vu moi-même & ſur le rapport du Maître, je crus que le paſſage au-deſſous du vent ſeroit dangereux, & qu'en y naviguant le long de la grande terre nous courrions riſque d'être enfermés par le grand récif, & enfin d'être forcés de retourner ſur nos pas pour en chercher un autre. Je conſidérai que ce retard ou tout autre accident qui occaſionneroit le même délai nous feroit perdre infailliblement la ſaiſon de paſſer aux Indes Orientales, & nous expoſeroit à de très-grands périls, parce que nous n'avions plus à bord que pour trois mois de proviſions, & encore à très-petite ration.

JE communiquai aux Officiers ces conjectures, avec les faits & les apparences ſur leſquelles elles étoient fondées; ils convinrent unanimement que nous n'avions rien de mieux à faire que de nous éloigner de la côte, juſqu'à ce que nous puſſions nous en rapprocher avec moins de danger.

EN conſéquence, à la pointe du jour du 13, nous mîmes à la voile, & nous portâmes au N. E. au large, vers l'extrémité N. O. de l'*Iſle des Lézards*, en laiſſant l'*Iſle de l'Aigle* au-deſſus du vent, & quelques autres Iſles & bancs ſous le vent : la pinaſſe marchoit en avant pour connoître la profondeur d'eau que nous trouverions dans notre route. La ſonde dans ce canal rapporta de 9 à 14 braſſes. A midi, l'extrémité N. O.

Ann. 1770. Août.

de l'*Isle des Lézards* nous restoit à l'E. S. E. à un mille; notre latitude par observation étoit de 14^{d} 38' & la profondeur d'eau de 14 brasses. Nous avions un vent fort du S. E., & à deux heures nous arrivâmes précisément au-dessus du vent d'un des canaux ou ouvertures dans le récif extérieur que j'avois vu de l'Isle. Nous virâmes alors de bord, & nous fîmes une courte bordée au S. O. tandis que le Maître dans la pinasse examinoit le canal; il fit bientôt le signal au vaisseau de le suivre, & en peu de tems nous fûmes au large. Dès que nous eûmes gagné le dehors des brisans, nous n'eûmes point de fond à 150 brasses, & nous trouvâmes une grosse mer qui rouloit du S. E., signe certain qu'il n'y avoit près de nous ni banc ni terre dans cette direction.

Le changement de notre situation se manifesta sur tous les visages, parce qu'il étoit vivement senti par tout le monde; nous avions été environ trois mois embarrassés dans des bancs & des rochers qui nous menaçoient à chaque instant du naufrage; passant souvent la nuit à l'ancre, & entendant la houle briser sur nous, chassant quelquefois sur nos ancres, & sachant que si le cable rompoit, par quelques-uns des accidens auxquels une tempête presque continuelle nous exposoit, nous péririons inévitablement en quelques minutes. Enfin, après avoir navigué trois cens soixante lieues, obligés d'avoir dans tous les instans un homme qui eût par-tout la sonde à la main, ce qui n'est peut-être jamais arrivé à aucun autre vaisseau, nous nous voyions dans une mer ouverte & dans une eau profonde. Le

souvenir du danger passé, & la sécurité dont nous jouissions alors, nous rendit notre gaîté ; cependant les longues lames, en nous faisant voir que nous n'avions plus de rochers ni de bancs à craindre, nous apprirent aussi que nous ne pouvions plus avoir dans notre vaisseau autant de confiance qu'avant qu'il eût touché ; les coups de la vague élargissoient tellement les voies qu'il ne faisoit pas moins de neuf pouces d'eau par heure, ce qui, eu égard à l'état de nos pompes & à la navigation qui nous restoit à faire, auroit été l'objet d'une sérieuse réflexion pour un équipage qui ne seroit pas sorti si récemment d'un péril aussi imminent que celui auquel nous venions d'échapper.

Le passage ou canal par où nous débouquâmes dans la mer ouverte au-delà du récif, gît au 14^{d} 32' de latitude S., & on pourra toujours le reconnoître au moyen de trois Isles élevées qui sont dans l'intérieur, & que j'ai appelées *Isles de Direction*, parce qu'elles serviront à faire connoître aux Navigateurs un passage sûr à travers le récif, jusqu'à la grande terre ; le canal gît au N. E. ½ E., à trois lieues de la pointe *des Lézards* ; il a environ un tiers de mille de large, & sa longueur n'est pas plus considérable. L'*Isle des Lézards*, qui, ainsi que je l'ai déja observé, est la plus grande & la plus septentrionale des trois, présente un mouillage sûr au-dessous du côté N. O., de l'eau douce & du bois à brûler. Les Isles basses & les bancs situés entre cette Isle & la grande terre, abondent en tortues & en poissons, qu'on peut probablement pêcher dans toutes les saisons de l'année, excepté

ANN. 1770. Août.

quand le tems eſt très-orageux ; de ſorte que, tout examiné, il n'y a peut-être pas ſur toute la côte un meilleur endroit que cette Iſle pour procurer aux vaiſſeaux des rafraîchiſſemens. Je dois obſerver que nous trouvâmes ſur cette Iſle, ainſi que ſur la grève de la rivière *Endeavour* & des environs, des bambous, des noix de coco, des pierres-ponces, & des graines de plante qui ne croiſſent pas dans ce pays, & qu'on peut ſuppoſer que les vents aliſés y avoient apportées de l'Eſt. Les Iſles qui furent découvertes par Quiros, & qu'il appela *Auſtralia del Eſpiritu ſanto*, ſont ſituées dans le même parallèle, mais je ne puis pas déterminer juſqu'où préciſément elles s'étendent à l'Eſt ; la plupart des cartes les placent dans la même longitude que la *Nouvelle-Hollande*, que ce voyageur n'a jamais vue, ainſi qu'on peut en juger par la relation qui a été publiée de ſon voyage ; car, d'après ce qu'on y lit, ſes découvertes ſe ſont bornées à vingt-deux degrés à l'Eſt de la *Nouvelle-Hollande*.

DÈS que nous fûmes en dehors du récif, nous mîmes à la cape, & après avoir remonté les bateaux à bord, nous paſsâmes toute la nuit ſur les deux bords ; car je ne voulois pas courir contre le vent avant le jour. Le 14, à la pointe du jour, l'*Iſle des Lézards* nous reſtoit au S. 15^{d} E., à environ dix lieues ; nous fîmes voile alors, & nous portâmes au large au N. N. O. ½ O. juſqu'à neuf heures, que nous gouvernâmes au N. O. ½ N., ayant l'avantage d'un vent frais du S. E. A midi notre latitude, par obſervation, étoit de 13^{d} 46$'$ Sud, & alors nous

ne découvrions point de terre : à six heures du soir nous diminuâmes de voiles, & nous mîmes à la cape, le cap tourné au N. E. Le 15, à 6 heures du matin, nous fîmes voile & nous gouvernâmes à l'Ouest : je voulois me retrouver à la vue de la terre, afin d'être sûr de ne pas dépasser le passage, s'il y en avoit, entre cette terre & la *Nouvelle-Guinée*. A midi, nous étions par observation, au 13^{d} 2′ de latitude S., & au 216^{d} de longitude O., à 1^{d} 23′ Ouest du méridien de l'*Isle des Lézards;* nous n'appercevions point alors de terre, mais un peu avant une heure nous en vîmes du grand mât une qui nous restoit à l'O. S. O. A deux heures nous en découvrîmes une seconde au N. O. de la première ; il sembloit que c'étoient des collines qui formoient des Isles, mais nous jugeâmes que c'étoit une continuation de la *Nouvelle-Galles*. Sur les trois heures nous découvrîmes entre la terre & le vaisseau, des brisans qui s'étendoient au Sud, au-delà de la portée de la vue ; mais au Nord, nous crûmes appercevoir qu'ils se terminoient en face de nous. Nous reconnûmes bientôt que ce que nous avions pris pour l'extrémité des brisans, étoit seulement une coupure dans le récif ; car nous les vîmes alors se prolongeant au Nord, plus loin que la vue ne pouvoit atteindre. Nous serrâmes de plus près le vent, qui souffloit de l'E. S. E. : nous avions à peine disposé nos voiles, qu'il sauta à l'E. ¼ N. E., c'est-à-dire, directement sur le récif ; ce qui rendit par conséquent notre débouquement incertain. Au coucher du soleil la partie la plus septentrionale de ce récif qui fût en vue, nous restoit

ANN. 1770.
Août.

Ann. 1770. Août.

au N. ¼ N. E., à deux ou trois lieues de distance : comme c'étoit la meilleure bordée que nous pussions suivre pour sortir de ces brisans, nous continuâmes jusqu'à minuit de gouverner au Nord avec toutes les voiles que nous pouvions porter. Craignant alors de courir trop loin dans cette direction, nous virâmes de bord & portâmes au Sud, ayant fait six lieues au N. & N. ¼ N. E. depuis le coucher du soleil jusqu'à ce tems-là. Après avoir couru environ deux milles au S. S. E., nous eûmes calme; nous avions sondé plusieurs fois pendant la nuit, sans trouver de fond, par cent quarante brasses; nous n'en trouvâmes pas non plus alors avec une ligne de la même longueur : cependant le 16, sur les quatre heures du matin, nous entendîmes distinctement le bruit de la houle, & à la pointe du jour nous la vîmes à environ un mille de distance, écumant à une hauteur considérable. Les dangers que nous avions essuyés se renouvellèrent alors; les vagues qui brisoient sur le récif nous en approchoient très-promptement; nous n'avions point de fond pour jetter l'ancre, & pas un souffle de vent pour naviguer : dans cette situation terrible, les bateaux étoient toute notre ressource. Pour aggraver nos malheurs la pinasse étoit en radoub; cependant on mit dehors la chaloupe & l'esquif, & je les envoyai en avant pour nous remorquer; au moyen de cet expédient, nous parvînmes à mettre le cap du vaisseau au Nord, ce qui pouvoit au moins différer notre perte, s'il ne la prévenoit pas. Il s'écoula six heures avant que cette opération fût achevée, & nous étions

n'étions pas alors à plus de cent verges du rocher ſur lequel la même lame qui battoit le côté du vaiſſeau, briſoit à une hauteur effrayante au moment où elle s'élevoit; de ſorte qu'entre nous & le naufrage il n'y avoit qu'une épouvantable vallée d'eau qui n'étoit pas plus large que la baſe d'une vague; & même la mer ſur laquelle nous étions n'avoit point de fond, du moins nous n'en trouvâmes pas avec une ligne de 120 braſſes. Pendant cette ſcène de détreſſe le charpentier vint à bout de raccommoder la pinaſſe, qu'on mit dehors ſur le champ, & que j'envoyai en avant pour aider les autres bateaux à nous touer : tous nos efforts auroient été inutiles, ſi au moment de la criſe qui devoit décider de notre ſort, il ne s'étoit pas élevé un petit vent, ſi foible que dans un autre tems nous ne nous en ſerions pas apperçus; il fut cependant ſuffiſant, pour qu'à l'aide des bateaux nous puſſions donner au vaiſſeau un petit mouvement oblique, & nous éloigner un peu du récif. Notre eſpérance ſe ranima alors; mais en moins de dix minutes nous eûmes calme tout plat, & le vaiſſeau dériva de nouveau vers les briſans, qui n'étoient pas éloignés de plus de deux cents verges. La même briſe légère revint pourtant avant que nous euſſions perdu tout l'eſpace qu'elle nous avoit fait gagner, & dura cette ſeconde fois dix minutes. Sur ces entrefaites nous découvrîmes une petite ouverture dans le récif, à environ un quart de mille; je dépêchai ſur le champ un des contremaîtres pour l'examiner : il rapporta qu'elle n'étoit pas plus large que la longueur du vaiſſeau, mais qu'en dedans l'eau étoit calme. Cette découverte nous fit penſer qu'en conduiſant le vaiſſeau

ANN. 1770.
Août.

Ann. 1770.
Août.

à travers cette coupure, notre ſalut étoit encore poſſible, & ſur le champ nous tentâmes cette entrepriſe : il n'étoit pas ſûr que nous puſſions en atteindre l'entrée; mais ſi nous venions à bout de ſurmonter cette première difficulté, nous ne doutions pas qu'il ne nous fût aiſé de paſſer dans l'ouverture; cependant nous nous trompâmes, car après y être arrivés par le ſecours de nos bateaux & de la briſe, nous vîmes que pendant cet intervalle la marée étoit devenue haute, & à notre grande ſurpriſe, nous trouvâmes le juſſant qui ſortoit avec beaucoup de force par la coupure. Cet incident nous procura pourtant quelque avantage, quoique dans un ſens directement contraire à ce que nous attendions; il nous fut impoſſible de paſſer à travers l'ouverture, mais le courant du reflux qui nous en empêcha, nous porta à environ un quart de mille en-dehors : le canal étoit trop étroit pour que nous puſſions nous y tenir plus long-tems; mais enfin ce juſſant aida tellement les bateaux, qu'à midi nous avions avancé deux milles au large. Nous avions toujours lieu de déſeſpérer de notre délivrance, en cas que la briſe qui s'étoit calmée alors vînt à ſe relever, car nous étions encore trop près du récif. Quand le juſſant fut fini, le flot, malgré tous nos efforts, fit dériver de nouveau le vaiſſeau. Vers ce tems-là, nous apperçûmes une autre ouverture, près d'un mille à l'Oueſt, & j'envoyai à l'inſtant M. Hicks, mon premier Lieutenant, dans le petit bateau pour l'examiner. En attendant, nous combattions avec le flot, gagnant quelquefois un peu d'eſpace pour le reperdre bientôt; mais toutes les perſonnes de l'équipage firent

ANN. 1770. Août.

leur ſervice avec autant d'ordre & de calme que ſi nous n'avions point couru de danger. M. Hicks revint ſur les deux heures, & nous rapporta que la coupure étoit étroite & périlleuſe, mais qu'on pouvoit y paſſer. Cette ſeule poſſibilité fut ſuffiſante pour nous encourager à tenter l'entrepriſe; car il n'y avoit point de danger auſſi redoutable que celui de notre ſituation actuelle. Une briſe légère s'éleva alors à l'E. N. E.; avec ce ſecours & celui de nos bateaux & du flot qui, ſans l'ouverture, auroit cauſé notre deſtruction, nous y entrâmes, & nous fûmes entraînés avec une rapidité étonnante par un courant qui nous empêcha de deriver contre l'un ou l'autre côté du canal, lequel n'avoit pas plus d'un quart de mille de large. Tandis que nous paſſions ce gouffre, nos ſondes furent très-irrégulières de 30 à 7 braſſes, ſur un fond rempli de roches.

DÈS que nous fûmes entrés en-dedans du récif, nous mîmes à l'ancre par 19 braſſes, fond de corail & de coquilles. Telles ſont les viciſſitudes de la vie, que nous nous crûmes heureux alors d'avoir regagné une ſituation, que deux jours auparavant nous étions impatiens de quitter. Les rochers & les bancs ſont toujours dangereux pour les Navigateurs, même lorſque leur giſement eſt déterminé; ils le ſont bien davantage dans des mers qu'on n'a pas encore parcourues, & ils ſont plus périlleux dans la partie du globe où nous étions que dans toute autre; car il s'y trouve des rochers de corail qui s'élevent comme une muraille, preſque perpendiculairement, d'une

Ann. 1770. Août.

profondeur qu'on ne peut meſurer, & qui ſont toujours couverts à la marée haute & ſecs à la marée baſſe. D'ailleurs les lames énormes du vaſte océan méridional, rencontrant un ſi grand obſtacle, ſe briſent avec une violence inconcevable, & forment une houle que les rochers & les tempêtes de l'hémiſphère ſeptentrional ne peuvent pas produire. Notre vaiſſeau étoit mauvais voilier, & nous manquions de proviſions de toute eſpèce, ce qui augmentoit encore le danger que nous courions en naviguant ſur les parties inconnues de cette mer. Animés cependant par l'eſpérance de la gloire qui couronne les découvertes des Navigateurs, nous affrontions gaiement tous les périls & nous nous ſoumettions de bon cœur à toutes les peines & à toutes les fatigues. Nous aimions mieux nous expoſer au reproche d'imprudence & de témérité, que les hommes oiſifs & voluptueux prodiguent ſi libéralement au courage & à l'intrépidité lorſque leurs efforts ont été ſans ſuccès, que d'abandonner une terre que nous ſavions être entièrement inconnue, & d'autoriſer par là le reproche qu'on pourroit nous faire de timidité & de foibleſſe.

Après nous être félicités d'avoir gagné le dedans du récif, quoique peu de tems auparavant nous euſſions été fort ſatisfaits d'en être dehors, je réſolus de ranger de près la grande terre dans la route que j'allois faire au Nord, quoi qu'il en pût arriver. Car ſi nous étions ſortis encore une fois du récif, nous aurions peut-être été portés ſi loin de la côte, qu'il m'eût été impoſſible de déterminer ſi la *Nouvelle-*

Hollande eſt jointe à la *Nouvelle-Guinée*, queſtion que je formai le projet de décider, depuis le premier moment où j'apperçus cette terre. Cependant comme j'avois éprouvé le déſagrément d'avoir un bateau en radoub lorſqu'on en a beſoin, je reſtai à l'ancre juſqu'à ce que la pinaſſe fut parfaitement en état. J'envoyai, le 17 au matin, les autres bateaux ſur le récif, pour voir quels rafraîchiſſemens ils pourroient nous procurer; & M. Banks, accompagné du Docteur Solander, partit avec eux dans ſon eſquif. Dans cette ſituation, je trouvai que la variation de l'aiguille, par amplitude & par azimuth, étoit de 4^d 9′ E.; à midi, notre latitude par obſervation étoit de 12^d 38′ S. & notre longitude de 216^d 45′ O. La grande terre s'étendoit du N. 66^d O. au S. O. $\frac{1}{4}$ S., & la partie la plus voiſine de nous étoit éloignée d'environ neuf lieues. J'appelai *Canal de la Providence* (*Providential Channel*) l'ouverture à travers laquelle nous avions paſſé, & qui nous reſtoit alors à l'E. N. E. à dix ou douze milles. Sur la grande terre en dedans de nous, il y avoit un promontoire élevé, à qui je donnai le nom de *Cap Weymouth*, & ſur le côté ſeptentrional duquel on trouve une baie que je nommai *Baie Weymouth;* ils giſent au 12^d 42′ de latitude S. & au 217^d 15′ de longitude O. Les bateaux revinrent à quatre heures de l'après-midi, avec deux cents quarante livres de poiſſons à coquilles, & ſur-tout de pétoncles, dont quelques-unes étoient ſi groſſes que deux hommes pouvoient à peine les remuer, & qu'elles avoient vingt livres de chair bonne à manger. M. Banks rapporta auſſi pluſieurs coquil-

ANN. 1770. Août.

ANN. 1770. Août.

lages curieux & des *Mollusca*, outre plusieurs espèces de corail, entre lesquels il y avoit celui qu'on appelle *Tubipora Musica.*

LE 18, à six heures du matin, nous mîmes à la voile pour porter au N. O., ayant deux bateaux en avant pour nous conduire; nos sondes furent très-irrégulières & varièrent entre 10 & 27 brasses, de 5 ou 6 à chaque jet de ligne. Un peu avant midi, nous dépassâmes une Isle basse & sablonneuse, que nous laissâmes à stribord à la distance de deux milles : à midi, notre latitude étoit de 12^{d} 18$'$ & nous étions éloignés d'environ quatre lieues de la grande terre : elle s'étendoit du S. $\frac{1}{4}$ S. O. au N. 71^{d} O. & quelques petites Isles gisoient du N. 40^{d} O. à 54^{d} O. Entre l'endroit où nous étions & la grande terre, il y avoit plusieurs bancs & quelques-uns en dehors de nous, outre le récif le plus éloigné que nous voyions de la grande hune se prolonger au N. E. A deux heures de l'après-midi, comme nous gouvernions au N. O. $\frac{1}{4}$ N., nous apperçûmes un grand banc directement à notre avant, & qui s'étendoit à trois ou quatre pointes de chaque côté; sur quoi nous mîmes le cap au N. N. E. & au N. O. $\frac{1}{4}$ N. pour faire le tour de la pointe septentrionale de ce banc; nous la doublâmes à quatre heures; nous portâmes ensuite à l'Ouest, & nous courûmes entre l'extrémité septentrionale de ce banc & un autre qui gît à deux milles au Nord du premier; nous eûmes pendant tout le chemin un bateau en avant pour sonder; notre profondeur d'eau étoit toujours très-irrégulière, de 22

à 8 brasses. A six heures & demie, nous mîmes à l'ancre par 13 brasses, la plus septentrionale des petites Isles que nous voyions à midi, nous restant à l'O. ½ S. à trois milles. Ces Isles sont distinguées dans la Carte par le nom d'*Isles de Forbes;* elles sont situées à environ cinq lieues de la grande terre qui forme en cet endroit une pointe élevée, que nous appelâmes *Bolt Head* (*Pointe Bolt*). De cette pointe la terre court plus à l'Ouest; elle est basse & sablonneuse dans toute cette direction, élevée & montueuse au Sud, même près de la mer.

ANN. 1770. Août.

Le 19, à six heures du matin, nous remîmes à la voile, & nous gouvernâmes vers une Isle qui gît à une petite distance de la grande terre, qui nous restoit alors au N. 40^{d} O. à environ cinq lieues. Notre route fut bientôt interrompue par des bancs; cependant, à l'aide des bateaux & du guet que nous fîmes sur la grande hune, nous entrâmes dans un beau canal qui nous conduisit à l'Isle, entre un très-grand banc qui étoit à stribord, & plusieurs petits situés vers la grande terre : nous avions dans ce canal de 20 à 30 brasses d'eau. Entre onze heures & midi, nous dépassâmes le côté N. E. de l'Isle en le laissant entre nous & la grande terre, dont elle est éloignée d'environ sept ou huit milles. Cette Isle est à-peu-près d'une lieue de tour, & nous y vîmes cinq Naturels du pays dont deux avoient des lances dans leurs mains; ils s'avancèrent sur une pointe, & s'en retournèrent après avoir examiné le vaisseau pendant quelque tems. Au N. O. de cette Isle, il y a plusieurs Isles basses qui

ANN. 1770. Août.

ne ſont pas éloignées de la grande terre, & au Nord & à l'Eſt, on en trouve pluſieurs autres, ainſi que des bancs, de ſorte que nous étions alors environnés de chaque côté; mais comme nous venions d'être expoſés à des dangers beaucoup plus grands, nous étions familiariſés avec les rochers & les bancs de ſable, & ils ne nous faiſoient plus tant de peine. La grande terre ſembloit être baſſe & ſtérile, couverte de gros monceaux du même ſable blanc très-beau, que nous avions trouvé ſur l'*Iſle des Lézards*, & en différentes parties de la *Nouvelle-Galles méridionale*. Les bateaux avoient vu pluſieurs tortues ſur les bancs qu'ils dépaſsèrent; mais le vent qui ſouffloit avec force ne leur permit d'en prendre aucune. A midi, notre latitude par obſervation étoit de 12^{d} & notre longitude de 217^{d} 25$'$: la ſonde rapportoit 14 braſſes; & l'eſpace que nous avions parcouru depuis le midi de la veille étoit de trente-deux milles, la route ayant été N. 29^{d} O.

LA grande terre en-dedans des Iſles dont on vient de parler, forme une pointe que j'appelai *Cap Grenville;* elle gît au 11^{d} 58$'$ de latitude, & au 217^{d} 38$'$ de longitude; entre ce Cap & la pointe *Bolt*, il y a une baie à laquelle je donnai le nom de *Baie Temple.* A neuf lieues à l'E. $\frac{1}{4}$ N. du *Cap Grenville*, on trouve quelques Iſles élevées, que je nommai *Iſles de Sir Charles Hardy*, & j'appelai *Iſles Cockburn*, celles qui ſont à la hauteur du Cap. Après être reſté en panne juſqu'à environ une heure pour attendre les bateaux qui étoient en mer, nous prîmes l'eſquif à la

la remorque, & la pinasse ayant gagné le devant, je fis servir, & nous portâmes au N. ¼ N. O. vers quelques petites Isles situées dans cette direction. Elles paroissent former plusieurs Isles séparées; mais en les approchant, nous nous apperçûmes qu'elles étoient jointes ensemble par un grand récif; sur quoi nous mîmes le cap au N. O. & nous les laissâmes à notre stribord. Nous gouvernâmes entre ces Isles & les autres qui gisent à la hauteur de la grande terre, dans un passage sûr où il y avoit de 15 à 23 brasses d'eau. A quatre heures, nous découvrîmes quelques Isles basses & des rochers qui nous restoient à l'O. N. O. & nous courûmes directement dessus : à six heures & demie, nous mîmes à l'ancre par 16 brasses, à un mille de distance du côté N. E. de la plus septentrionale de ces Isles. Elles gisent à quatre lieues au N. O. du *Cap Grenville*; & d'après le grand nombre d'oiseaux que nous y vîmes, je les appelai *Bird Isles* (*Isles des Oiseaux*). Un peu avant le coucher du soleil, nous étions en vue de la grande terre qui paroissoit partout très-basse & sablonneuse, & s'étendant au Nord jusqu'au N. O ¼ N. : quelques bancs & des Isles qui avoient le même aspect se prolongeoient au N. E.

ANN. 1770.
Août.

LE 20, à six heures du matin, nous remîmes à la voile avec une brise fraîche de l'Est, & nous portâmes au N. N. O. vers quelques-unes des Isles basses qui sont dans cette direction, mais nous fûmes obligés de serrer le vent au plus près, pour doubler un banc que nous découvrîmes à notre bas-bord, d'autres nous restant en même tems à l'Est. Quand nous eûmes

Ann. 1770. Août.

dépaſſé ce banc, nous avions rapproché ces Iſles de notre côté ſous le vent, mais en voyant quelques autres bancs autour d'elles & des rochers à ſtribord, que nous n'apperçûmes pas avant d'en être tout proches, je craignis d'aller au-deſſus du vent des Iſles: c'eſt pourquoi je mis à la cape, & après avoir fait ſignal de venir à bord à la pinaſſe qui étoit en avant, je l'envoyai ſous le vent des Iſles, avec ordre de ranger le bord du banc qui ſe prolongeoit du côté Sud de la plus méridionale; j'ordonnai en même temps à l'eſquif d'aller ſur le banc pêcher à la tortue. Dès que la pinaſſe eut gagné un certain eſpace, nous virâmes vent arrière & nous gouvernâmes après elle: en coupant ſous le vent de l'Iſle, nous prîmes à la remorque l'eſquif qui n'avoit vu qu'une petite tortue, & qui pour cette raiſon avoit reſté peu de tems ſur le banc. Nous reconnûmes que l'Iſle étoit un petit coin de terre garni de quelques arbres; nous y apperçûmes pluſieurs huttes ou habitations des Naturels du pays, qui, à ce que nous ſuppoſâmes, alloient de la grande terre, qui n'en eſt éloignée que de cinq lieues, viſiter ces Iſles de tems en tems pour y prendre des tortues, lorſqu'elles vont y dépoſer leurs œufs. Nous continuâmes à gouverner après la pinaſſe au N. N. E. & N. $\frac{1}{4}$ N. E. vers deux autres Iſles baſſes, ayant deux bancs de ſable en-dehors de nous, & un entre nous & la grande terre. A midi, nous étions à environ quatre lieues de la grande terre, que nous voyions s'étendre au N. juſqu'à N. O. $\frac{1}{4}$ N. & qui étoit toute plate & ſablonneuſe. Nous étions, par obſervation, au 11^d $23'$ de latitude S. & au 217^d $46'$ de longi-

tude O.; nos ſondes étoient de 14 à 23 braſſes; mais on verra mieux dans la Carte ces détails, ainſi que les bancs & les Iſles qui ſont en trop grand nombre pour en faire ici une mention particulière. A une heure, nous avions couru à-peu-près la longueur de la plus méridionale des deux Iſles que nous voyions, & trouvant qu'en allant au-deſſus du vent, nous nous écarterions trop de la grande terre principale, nous arrivâmes & nous courûmes ſous le vent. Nous y rencontrâmes un paſſage facile, & nous gouvernâmes au N. $\frac{1}{4}$ N. O. dans une direction parallèle à la grande terre. Il y avoit une petite Iſle entre cette terre & le vaiſſeau, & nous en laiſsâmes en-dehors de nous quelques autres baſſes & ſablonneuſes, ainſi que des bancs : nous les perdîmes tous de vue vers quatre heures, & nous ne les appercevions plus avant le lever du ſoleil. La partie la plus éloignée de la terre en vue nous reſtoit au N. N. O. $\frac{1}{2}$ O.; bientôt après nous mîmes à l'ancre par 13 braſſes, fond de vaſe, à environ cinq lieues de la terre, & nous y reſtâmes juſqu'au lendemain à la pointe du jour.

ANN. 1770. Août.

LE 21, dès le grand matin, nous remîmes à la voile, & nous gouvernâmes au N. N. O. de la bouſſole, vers la terre la plus ſeptentrionale qui fût en vue : nous obſervâmes à ce tems que la variation de l'aiguille étoit de $3^{d}\ 6'$ E. A huit heures, nous découvrîmes des bancs à l'avant & à bas-bord, & nous reconnûmes que la terre la plus ſeptentrionale que nous avions priſe pour une partie de la *Nouvelle-Galles*,

ANN. 1770. Août.

en étoit détachée, & que nous pouvions paſſer entre ces deux terres, en courant ſous le vent des bancs qui étoient à bas-bord & alors tout près de nous. C'eſt pourquoi nous virâmes vent arrière, & mîmes à la cape, après avoir envoyé la pinaſſe & l'eſquif pour nous guider; nous gouvernâmes enſuite N. O. le long du S. O. ou de l'intérieur des bancs, en faiſant le guet ſur la grande hune, & ayant un autre banc de ſable à notre bas-bord. Nous trouvâmes entre ces deux terres un bon canal d'un mille de large, dans lequel nous avions de 10 à 14 braſſes. A onze heures, nous étions à-peu-près en travers de la terre détachée de la grande terre, & le paſſage entre les deux ne ſembloit pas être embarraſſé; cependant je détachai la chaloupe pour ranger la côte à bas-bord, & j'envoyai en même tems la pinaſſe à ſtribord. Je crus que ces précautions étoient néceſſaires, parce que nous avions un flot très-fort qui nous entraînoit avec rapidité, & que nous étions près de la marée haute. Dès que les bateaux furent en avant, nous naviguâmes après eux, & à midi nous entrâmes dans le paſſage. Notre latitude, par obſervation, étoit alors de $10^{d}\ 36'$, & la partie la plus proche de la grande terre que nous trouvâmes bientôt être la plus ſeptentrionale, nous reſtoit à l'O. 2^{d} S. à trois ou quatre milles. Nous reconnûmes que la terre détachée de la grande terre étoit une ſimple Iſle qui s'étendoit du N. au N. 75^{d} E. à deux ou trois milles. Nous vîmes en même tems à une diſtance conſidérable d'autres Iſles qui s'étendoient du N. $\frac{1}{4}$ N. O. à l'O. N. O. & par derrière une autre chaîne de terres élevées, que nous jugeâmes auſſi être des Iſles.

Il y a encore d'autres Isles qui se prolongent jusqu'au N. 71^{d} O., que nous prîmes à ce tems pour la grande terre. ANN. 1770. Août.

LA pointe de la grande terre qui forme le côté du canal à travers lequel nous avions passé à un endroit opposé à l'Isle, est le promontoire septentrional du pays, & je l'appelai *Cap York*. Sa longitude est de 218^{d} 24′ O.; la latitude de la pointe septentrionale est de 10^{d} 37′, & celle de la pointe est de 10^{d} 42′ S. La terre sur la pointe orientale, & celle qui est au Sud, sont basses & très-plates aussi loin que la vue peut atteindre, & paroissent stériles. Au Sud du Cap, la côte forme une grande baie ouverte, que j'appelai *Baie de Neucastle*, & dans laquelle il y a quelques petites Isles basses & des bancs; la terre adjacente est aussi très-basse, plate & sablonneuse. Celle de la partie septentrionale du Cap est plus montueuse; les vallées paroissent être couvertes de bois, & la côte forme quelques petites baies dans lesquelles il semble y avoir de bons mouillages. Près de la pointe orientale du Cap, on rencontre trois petites Isles, depuis l'une desquelles un petit banc de rochers se prolonge dans la mer; il y a aussi une Isle tout près de la pointe septentrionale. L'Isle qui forme le détroit ou canal à travers lequel nous passâmes, gît à environ quatre milles en-dehors de celles-ci, qui, excepté deux, sont très-petites: la plus méridionale est la plus grande & beaucoup plus élevée qu'aucune partie de la grande terre. Nous apperçûmes sur le côté N. O. de cette Isle un endroit qui promet un bon mouillage & des

Ann. 1770. Août.

vallées qui annonçoient de l'eau & du bois. Ces Isles sont appelées dans la Carte, *Isles d'York*. Au Sud & Sud-est, & même à l'Est & au Nord de ces Isles, on en rencontre plusieurs autres qui sont basses, ainsi que des bancs de sable & des rochers : en faisant voile entre ces Isles & la grande terre, nous avions 12, 13 & 14 brasses d'eau.

Nous portâmes le long de la côte à l'Ouest avec une petite brise du S. E. ¼ S., & quand nous eûmes fait environ trois ou quatre milles, nous découvrîmes terre à l'avant; nous crûmes d'abord qu'elle faisoit partie de la grande terre, mais nous reconnûmes ensuite qu'elle en étoit détachée par plusieurs canaux. Sur quoi je dépêchai les bateaux, avec des instructions convenables pour nous conduire à travers le canal qui étoit près de la grande terre; mais appercevant bientôt après des rochers & des bancs de sable dans ce canal, je fis signal aux bateaux d'entrer dans celui qui est le plus proche au Nord, situé entre ces Isles, & d'en laisser quelques-unes entre nous & la grande terre. Le vaisseau qui suivoit n'avoit jamais moins de 5 brasses d'eau dans la partie la plus étroite du canal, ou la distance d'une Isle à l'autre étoit d'environ un mille & demi.

A quatre heures de l'après-midi, nous jetâmes l'ancre par 6 brasses & demie bon fond, à un & demi ou deux milles en dedans de l'entrée. Le canal commence ici à s'élargir, & les Isles de chaque côté de nous étoient éloignées d'environ un mille : la grande terre s'étendoit au S. O.; la pointe la plus éloignée

qui fût en vue nous restoit au S. 48 d O., & nous avions au S. 76 d O. la pointe la plus méridionale des Isles sur le côté N. O. du passage. Nous ne découvrions point de terre entre ces deux pointes, de sorte que nous conçûmes l'espoir d'avoir enfin trouvé un passage dans la mer de l'Inde; cependant, afin de m'en mieux assurer, je résolus de débarquer sur l'Isle qui gît à la pointe S. E. du passage. Nous avions vu plusieurs habitans sur cette Isle quand nous mîmes à l'ancre pour la première fois, & nous en apperçûmes dix sur une colline, lorsque je m'embarquai dans le bateau avec MM. Banks & Solander, & un détachement d'hommes pour aller à terre. Neuf de ces Indiens étoient armés d'une espèce de lances que nous connoissions déjà, & le dixième avoit un arc & un paquet de flèches, armes que nous n'avions pas encore vues entre les mains de ces Insulaires : nous remarquâmes aussi que d'eux d'entr'eux portoient autour de leurs cols de grands ornemens de nacre de perle. Trois de ces Indiens, dont l'un étoit celui qui avoit un arc, se placèrent sur la grève à notre travers, & nous nous attendions qu'ils s'opposeroient à notre débarquement, mais lorsque nous eûmes avancé à une portée de fusil du rivage, ils s'en allèrent tranquillement. Nous gravîmes sur le champ la colline la plus haute dont l'élévation n'étoit pas plus de trois fois celle de la grande hune, & qui étoit la plus stérile de toutes celles que nous avions rencontrées. De cette colline, on ne pouvoit point appercevoir de terre entre le S. O. & l'O. S. O., de sorte que je comptois trouver sûrement un canal à travers. La terre au N. O. étoit composée d'un grand

Ann. 1770. Août.

nombre d'Isles de différentes hauteurs, rangées les unes derrière les autres aussi loin que la vue pouvoit porter au Nord & à l'Ouest, c'est-à-dire, au moins à treize lieues. Comme j'allois quitter la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, que j'ai parcourue depuis le 38^d de latitude jusqu'à cet endroit, & que sûrement aucun Européen n'avoit encore visitée, j'arborai une seconde fois pavillon Anglois, & quoique j'eusse déja pris possession de plusieurs parties en particulier, je pris alors possession, au nom du Roi George III, de toute la côte orientale, depuis le 38^d de latitude jusqu'à cet endroit situé au 10^d ½ S., ainsi que de toutes les baies, havres, rivières & Isles qui en dépendent; je donnai à ce pays le nom de *Nouvelle-Galles méridionale*; nous fîmes trois décharges de nos fusils, & le vaisseau y répondit par trois volées de canons. Après avoir fini cette cérémonie sur cette Isle, que nous appelâmes *Isle de Possession*, nous nous rembarquâmes dans notre bateau, mais un jussant rapide portant au N. E. rendit notre retour au vaisseau très-difficile & très-pénible. Depuis que nous nous étions engagés pour la dernière fois au milieu de ces bas-fonds, nous avions rencontré constamment une marée modérée dont le flot avoit sa direction au N. O. & le jussant au S. E. A cet endroit, la marée est haute dans les nouvelles & pleines lunes, entre une & deux heures, & l'eau s'élève & retombe perpendiculairement d'environ douze pieds. Nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits des terres & des Isles voisines, ainsi que nous en avions remarqué sur toutes les parties de la côte, après que nous y étions retournés la dernière fois à travers le récif.

Nous

NOUS restâmes à l'ancre pendant toute la nuit, & entre sept & huit heures du lendemain matin, 22, nous apperçûmes trois ou quatre Naturels du pays, rassemblant sur la grève des poissons à coquilles; à l'aide de nos lunettes, nous découvrîmes que c'étoient des femmes entièrement nues, ainsi que tous les autres habitans de ce pays. A la marée basse, qui arriva sur les dix heures, nous mîmes à la voile, & nous portâmes au S. O. avec une brise légère de l'E. qui ensuite sauta au N. ¼ N. E.; notre profondeur d'eau étoit de 6 à 10 brasses, excepté dans un endroit où nous n'en avions que 5. A midi, l'Isle de *Possession* nous restoit au N. 53ᵈ E., à quatre lieues; l'extrémité occidentale de la grande terre qui étoit en vue, nous restoit au S. 43ᵈ O. à quatre ou cinq lieues, & sembloit être fort basse; & nous avions au N. 71ᵈ O. à huit milles, la pointe S. O. de la plus grande des Isles sur le côté N. O. du passage. Je donnai à cette pointe le nom de *Cap Cornwall;* il gît au 10ᵈ 43′ de latitude S. & au 219ᵈ de longitude O. Quelques terres basses situées vers le milieu du passage, & que j'appelai *Isles de Wallis*, nous restoient alors à l'O. ¼ S. O. ½ S. à environ deux lieues: notre latitude, par observation, étoit de 10ᵈ 46′ S. Nous continuâmes à avancer à l'O. N. O. avec le flot de la marée, ayant peu de vent & de 8 à 5 brasses d'eau. A une heure & demie, la pinasse qui étoit en avant nous signala un bas-fond, sur quoi nous virâmes de bord & détachâmes l'esquif pour sonder aussi de son côté. Nous revirâmes alors & portâmes après lui. Il s'étoit écoulé environ deux heures quand ils nous signalèrent tous

ANN. 1770.
Août.

Ann. 1770. Août.

deux encore un bas-fond; la marée approchant alors de sa plus grande hauteur, je craignis de continuer ma route, parce qu'à ce tems il pouvoit être très-dangereux pour nous de toucher ; c'est pourquoi je mis à l'ancre par un peu moins de 7 brasses, fond de sable. Les *Isles de Wallis* nous restoient au S. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ O. à cinq à six milles ; les Isles au Nord s'étendoient du S. 73^d E. au N. 10^d E., & nous avions au N. O. $\frac{1}{2}$ O. une petite Isle que nous venions d'appercevoir. Nous trouvâmes que le flot portoit ici à l'Ouest & le jussant à l'Est.

Après que nous eûmes jetté l'ancre, j'envoyai le Maître dans la chaloupe pour sonder. A son retour, le soir, il rapporta qu'il y avoit un banc de sable qui s'étendoit au Nord & au Sud, sur lequel il n'y avoit que 3 brasses d'eau, & qu'au-delà il y en avoit 7. Vers ce tems nous eûmes calme, qui continua jusqu'à neuf heures du lendemain matin, 23. Nous levâmes alors l'ancre avec une brise légère du S. S. E., & après avoir envoyé les bateaux en avant pour sonder, nous gouvernâmes au N. O. $\frac{1}{4}$ O vers la petite Isle que nous avions découverte la veille : la profondeur d'eau étoit de 8, de 7, de 6, de 5 & de 4 brasses, & de 3 sur le banc de sable ; c'étoit alors le dernier quart du jussant. L'Isle la plus septentrionale qui fût en vue nous restoit au N. 9^d E. ; le *Cap Cornwall* à l'Est à trois lieues, & les *Isles de Wallis* au S. 3.^{d} E. à la même distance. Ce banc de sable, dans la partie que nous avons sondée, s'étend à-peu-près Nord & Sud, mais je ne puis pas dire jusqu'à quelle

distance; dans sa plus grande largeur, il n'a pas plus d'un demi-mille. Quand nous eûmes dépassé le banc, la profondeur de l'eau monta à 6 brasses $\frac{3}{4}$; elle fut la même pendant toute notre route vers la petite Isle qui étoit en avant & dont nous atteignîmes le travers à midi, quand elle nous restoit au Sud à environ un demi-mille. Nous avions alors cinq brasses d'eau, & la terre la plus septentrionale en vue, qui fait partie de la même chaîne d'Isles que nous avions découvertes au Nord, depuis notre première entrée dans le détroit, nous restoit au N. 71^{d} E. Notre latitude, par observation, étoit de 10^{d} 33' S. & notre longitude de 219^{d} 22' O. Dans cette situation, nous n'appercevions aucune partie de la grande terre. Comme nous avions alors peu de vent, & que nous étions près de l'Isle, nous y débarquâmes M. Banks & moi; nous trouvâmes, qu'excepté quelques petits bouquets de bois, c'étoit un rocher stérile, fréquenté par des oiseaux, qui la visitoient en si grand nombre, que leur fiente avoit rendu sa surface presque entièrement blanche : la plus grande partie de ces oiseaux sembloient être des boubies, c'est pour cela que je l'appelai *Isle Booby*. Après y avoir resté peu de tems, nous retournâmes au vaisseau. Sur ces entrefaites, il s'étoit élevé un vent du S. O.; ce n'étoit qu'une petite brise, mais elle étoit accompagnée d'une houle qui venoit du même rumb; ce qui, joint à d'autres circonstances, me confirma dans l'opinion que nous avions gagné l'Ouest de *Carpentaria*, ou de l'extrémité septentrionale de la *Nouvelle-Hollande*, & que nous avions une mer ouverte à l'Ouest; ce qui me faisoit

ANN. 1770. Août.

Ann. 1770. Août.

beaucoup de plaiſir, non-ſeulement parce que les dangers & les fatigues du voyage approchoient de leur fin, mais encore parce qu'on ne pourroit plus douter ſi la *Nouvelle-Hollande* & la *Nouvelle-Guinée* ſont deux Iſles ſéparées ou différentes parties de la même terre.

L'ENTRÉE N. E. de ce paſſage ou détroit gît au 10^{d} 39′ de latitude S. & au 218^{d} 36′ de longitude O. Il eſt formé au S. E. par la grande terre ou l'extrémité ſeptentrionale de la *Nouvelle-Hollande*, & au N. O. par un groupe d'Iſles que j'appelai *Iſles du Prince de Galles*. Il eſt probable que ces Iſles s'étendent juſqu'à la *Nouvelle-Guinée;* elles ſont de hauteur & de circonférence fort différentes, & la plupart ſembloient être bien couvertes de plantes & de bois. Nous apperçûmes de la fumée ſur le plus grand nombre de ces Iſles, & par conſéquent on ne peut pas douter qu'elles ne ſoient habitées. Il eſt vraiſemblable encore qu'entr'elles, il y a des paſſages au moins auſſi bons & peut-être meilleurs que celui par où nous débouchâmes. Au reſte, on ne doit pas en deſirer un meilleur que le nôtre, à moins qu'on n'en trouve un dont l'accès à l'Eſt ſoit moins dangereux. On ne peut guères douter, ſuivant moi, qu'il ne ſoit poſſible de découvrir cet accès moins périlleux; & pour conſtater ce fait, il ne faut que déterminer juſqu'où le récif principal ou extérieur, qui environne les bancs de ſable à l'Eſt, s'étend vers le Nord; je n'en aurois pas laiſſé l'examen aux Navigateurs à venir, ſi j'avois été moins excédé par la fatigue & les dangers, & ſi mon vaiſſeau avoit été en meilleur état pour cette entrepriſe.

ANN. 1770. Août.

JE donnai à ce canal ou paſſage le nom du vaiſſeau, & je l'appelai *Détroit de l'Endeavour*. Sa longueur du N. E. au S. O. eſt de dix lieues, & il a environ cinq lieues de large, excepté à l'entrée N. E. où il a un peu moins de deux milles, parce qu'il eſt reſſerré par les Iſles qui ſont ſituées dans cet endroit. Celle que j'ai nommée *Iſle de Poſſeſſion* n'eſt ni fort haute, ni d'une grande étendue; nous la laiſſâmes entre nous & la grande terre, en paſſant entre elle & deux petites Iſles rondes qui giſent à environ deux milles à ſon N. O. Les deux petites Iſles que j'appelai *Iſles de Wallis*, ſont ſituées au milieu de l'entrée S. O. & nous les laiſſâmes au Sud. Notre profondeur d'eau dans le détroit étoit de 4 à 9 braſſes, bon mouillage partout, excepté ſur le banc de ſable qui gît à deux lieues au Nord des *Iſles de Wallis*, où, à la marée baſſe, la ſonde ne rapporte que 3 braſſes. On trouvera des connoiſſances plus détaillées ſur le détroit & ſur la ſituation des différentes Iſles & bancs de ſable qui ſont ſur la côte orientale de la *Nouvelle-Galles*, dans la Carte qui a été faite avec toute l'exactitude que les circonſtances ont pu nous permettre. Cependant, relativement aux bancs de ſable, je n'aſſurerai pas que j'aie placé la moitié de ceux qui exiſtent, & on ne peut pas ſuppoſer qu'il ſoit poſſible d'en découvrir la moitié dans une ſeule navigation. Je dois auſſi avoir omis pluſieurs Iſles, ſur-tout entre le 20^{d} & le 22^{d} de latitude, où nous en avons apperçu en mer autant qu'on peut en voir à une auſſi grande diſtance. Les navigateurs ne croiront donc pas qu'il ſoit impoſſible de trouver des Iſles ou des bancs de ſable dans ces

Ann. 1770.
Août.

mers, aux endroits où je n'en ai point marqué sur ma Carte. C'est assez que la situation de celles dont j'ai fait mention soit déterminée exactement; & en général, j'ai les plus grandes raisons de croire qu'on reconnoîtra qu'elle est aussi exempte d'erreurs que toutes celles qui n'ont pas été corrigées par des observations subséquentes & multipliées. On peut se fier sur les latitudes & longitudes de tous ou au moins de la plupart des caps & des baies; car nous avons manqué rarement de faire une fois chaque jour une observation pour corriger la latitude de notre estime: les observations faites pour déterminer notre longitude sont également nombreuses, & nous n'avons laissé échapper aucune des occasions que nous offroient pour cela le soleil & la lune. Je manquerois à la justice qui est due à la mémoire de M. Green, si je n'attestois pas ici qu'il étoit infatigable pour faire des observations & des calculs utiles aux navigateurs; & que, par ses leçons & ses secours, plusieurs de nos Officiers subalternes furent en état d'observer & de calculer avec beaucoup d'exactitude. Cette méthode de trouver la longitude en mer peut être adoptée comme un usage universel, & on peut toujours y compter, à un demi-degré près, ce qui est suffisant pour toutes les opérations nautiques. Si donc la connoissance de la manière dont on fait des observations & des calculs est regardée comme une qualité nécessaire à tous les Officiers de Marine, on peut, sans faire beaucoup de tort au progrès des lumières, négliger les travaux de l'astronome spéculateur pour résoudre ce problême. Il ne sera pas aussi difficile qu'il le paroît d'abord, d'acquérir cette connoissance

ou de la mettre en pratique; car, à l'aide d'un Almanach nautique & des Ephémérides astronomiques, les calculs, pour déterminer la longitude, prendront aussi peu de tems que le calcul d'un azimuth, pour trouver la variation de l'aiguille.

ANN. 1770.
Août.





CHAPITRE V.

Départ de la Nouvelle-Galles méridionale. *Description particulière du Pays, de ses productions & de ses Habitans. Petit Vocabulaire de la Langue de ces Peuples, & quelques observations sur les courans & les marées.*

Ann. 1770.
Août.

J'AI déja rapporté dans le cours de ma narration plusieurs particularités sur ce pays, ses productions & ses habitans, parce qu'elles étoient tellement liées avec les événemens, qu'on ne pouvoit pas les en séparer. Je vais en donner une description plus complette & plus circonstanciée ; si l'on y trouve quelques répétitions, on verra du moins que la plus grande partie de ce que je vais dire est entièrement neuf.

LA *Nouvelle-Hollande*, ou, comme j'ai appelé la côte orientale de ce pays, la *Nouvelle-Galles méridionale*, est beaucoup plus grande qu'aucune autre contrée du monde connu qui ne porte pas le nom d'un continent. La longueur de la côte, le long de laquelle nous avons navigué, réduite en ligne droite, ne comprend pas moins de 27^{d}, c'est-à-dire, près de 2000 milles, de sorte que sa surface en quarré doit être beaucoup plus grande que celle de toute l'Europe. Au Sud du 33 & 34^{d}, la terre est en général basse & unie; plus

plus loin au Nord, elle eſt remplie de collines, mais on ne peut pas dire que dans aucune partie elle ſoit véritablement montueuſe : les terreins élevés pris enſemble ne font qu'une petite portion de ſa ſurface en comparaiſon des vallées & des plaines. En général elle eſt plutôt ſtérile que fertile; cependant les terres élevées ſont entrecoupées de bois & de prairies, & les plaines & les vallées ſont en pluſieurs endroits couvertes de verdure. Le ſol, néanmoins, eſt ſouvent ſablonneux, & la plupart des ſavannes, ſur-tout au Nord, ſont ſemées de rochers & ſtériles; ſur les meilleurs terreins, la végétation eſt moins vigoureuſe que dans la partie méridionale du pays; les arbres n'y ſont pas ſi grands & les herbes y ſont moins épaiſſes. L'herbe eſt ordinairement élevée, mais clair-ſemée; & les arbres, où ils ſont les plus grands, ſont rarement à moins de quarante pieds de diſtance les uns des autres. L'intérieur du pays, autant que nous avons pu l'examiner, n'eſt pas mieux boiſé que la côte de la mer. Les bords des baies, juſqu'à mille au-delà de la grève, ſont couverts de paletuviers, au-deſſous deſquels le ſol eſt une vaſe graſſe toujours inondée par les hautes marées. Plus avant dans le pays, nous avons quelquefois rencontré des terreins marécageux, ſur leſquels l'herbe étoit très-épaiſſe & très-abondante, & d'autres fois des vallées revêtues de brouſſailles. Le ſol dans quelques endroits nous a paru propre à recevoir quelques améliorations, mais la plus grande partie n'eſt pas ſuſceptible d'une culture régulière. La côte, ou au moins cette partie, qui gît au Nord à 25 d S., eſt remplie de bonnes

ANN. 1770. Août.

Ann. 1770. Août.

baies & de havres, où les vaiſſeaux peuvent être parfaitement à l'abri de tous les vents.

Si nous pouvons juger du pays par l'aſpect qu'il nous préſentoit tandis que nous y étions, c'eſt-à-dire, au fort de la ſaiſon ſéche, il eſt bien arroſé : nous y avons trouvé une quantité innombrable de petits ruiſſeaux & de ſources, mais point de grandes rivières; il eſt probable cependant que ces ruiſſeaux deviennent plus conſidérables dans la ſaiſon pluvieuſe. Le *Détroit de la Soif* (*Thirty Sound*) a été le ſeul endroit où nous n'ayons pas pu nous procurer de l'eau douce; on trouve même dans les bois un ou deux petits lacs d'eau douce, quoique la ſurface du pays ſoit par-tout entrecoupée de criques ſalées & de terres qui portent des paletuviers.

Il n'y a pas beaucoup de différentes eſpèces d'arbres ; on n'en trouve que deux ſortes qu'on puiſſe appeler bois de charpente; le plus grand eſt le gommier qui croît dans tout le pays, & dont on a déja parlé. Il a des feuilles étroites, aſſez ſemblables à celles du ſaule, & la gomme, ou plutôt la réſine qu'il diſtille, eſt d'un rouge foncé, & reſſemble au *ſang-de-dragon;* il eſt poſſible que ce ſoit la même, car on ſait que cette ſubſtance eſt produite par diverſes plantes. *Dampierre* en fait mention; c'eſt peut-être celle que *Taſman* trouva ſur la *terre de Diemen*, quand il dit qu'il vit « de la gomme d'arbres & de la gomme » lacque de terre ». L'autre bois de conſtruction eſt celui qui reſſemble à-peu-près à nos pins, & dont on

a parlé plus haut dans la defcription de la *Baie de Botanique.* Le bois de ces deux arbres, comme je l'ai déja remarqué, eft extrêmement dur & pefant. Outre ceux-ci, il y a un arbre couvert d'une écorce douce qu'il eft facile de peler; & c'eft la même dont on fe fert dans les Indes Orientales pour calfater les vaiffeaux. ANN. 1770. Août.

NOUS y avons trouvé trois différentes fortes de palmier. Le premier qui croît en grande abondance au Sud a des feuilles pliffées comme un éventail; le chou en eft petit, mais d'une douceur exquife, & les noix qu'il porte en quantité font une très-bonne nourriture pour les cochons. La feconde efpèce eft beaucoup plus reffemblante au véritable chou palmifte des Ifles d'Amérique; fes feuilles font grandes & ailées comme celles du palmier qui produit la noix de coco; cette feconde efpèce porte auffi un chou qui, fans être auffi doux que l'autre, eft plus gros. La troifième efpèce, que nous avons rencontrée feulement dans les parties feptentrionales ainfi que la feconde, avoit rarement plus de dix pieds de hauteur, avec de petites feuilles ailées reffemblantes à celles d'une efpèce de fougère. Elle ne produit point de chou, mais une grande quantité de noix, à-peu-près de la groffeur d'un maron, & plus rondes. Comme nous trouvâmes les coques de ces noix répandues autour des endroits où les Indiens avoient fait leurs feux, nous crûmes qu'elles étoient bonnes à manger; mais ceux d'entre nous qui en firent l'expérience, payèrent cher cette tentative, car elles opérèrent fur eux avec beaucoup de violence comme

Ann. 1770. Août.

un émétique & un purgatif. Nous persistâmes cependant à croire que les Indiens mangeoient ces fruits, & pensant que le tempérament des cochons pourroit être aussi robuste que le leur, quoique le nôtre fût beaucoup plus foible, nous portâmes quelques-uns de ces fruits dans l'étable de ces animaux. En effet, les cochons les mangèrent, & pendant quelque tems ils ne nous parurent être affectés pour cela d'aucune incommodité, mais environ une semaine après, ils furent si malades que deux d'entre eux moururent, & les autres guérirent avec beaucoup de peine. Il est probable pourtant que la qualité vénéneuse de ces noix consiste dans leur jus, comme celle de la Cassave des Isles d'Amérique; & que la pulpe, quand elle est sèche, est non-seulement saine, mais nourrissante. Outre ces espèces de palmier & de paletuvier, il y a plusieurs petits arbres & buissons entièrement inconnus en Europe; on en trouve un en particulier qui produit une figue d'une mauvaise qualité, & un autre qui porte une sorte de prune ressemblante aux nôtres par la couleur, mais non par la forme, car celle-là est applatie sur les côtés comme un petit fromage; & un troisième qui produit une espèce de pomme couleur de pourpre, laquelle après avoir été gardée quelques jours devient bonne à manger, & a une saveur un peu ressemblante à celle d'une prune de damas.

La *Nouvelle-Hollande* offre une grande variété de plantes capables d'enrichir la collection d'un Botaniste, mais il y en a très-peu qu'on puisse manger;

entr'autres une petite plante à feuilles longues, étroites & épaiſſes, reſſemblantes à une eſpèce de jonc, appelée en Angleterre *queue de chat*, diſtille une réſine d'un jaune brillant, exactement ſemblable à la gomme gutte, excepté qu'elle ne tache pas. Elle exhale une odeur douce, mais nous n'avons pas eu occaſion de diſtinguer ſes propriétés, non plus que celles de pluſieurs autres plantes que les Naturels du pays ſemblent connoître, puiſqu'ils les diſtinguent par différens noms.

ANN. 1770. Août.

J'AI déja fait mention des racines & de la feuille d'une plante reſſemblante aux cocos des Iſles d'Amérique, ainſi que d'une eſpèce de féve : on y peut ajouter une ſorte de perſil & de pourpier, & deux eſpèces d'ignames; l'une qui a la forme d'un radis, & l'autre ronde & couverte de fibres cordées; elles ſont toutes deux très-petites, mais douces. Nous n'avons jamais pu trouver la plante entière, quoique nous ayions vu ſouvent des endroits que l'on avoit creuſés pour en ramaſſer. Il eſt probable que la ſéchereſſe avoit détruit les feuilles, & nous ne pouvions pas, comme les Indiens, découvrir cette plante par la tige.

J'AI décrit plus haut la plupart des fruits de la *Nouvelle-Hollande*. Nous en avons rencontré un dans la partie méridionale de ce pays, reſſemblant à une ceriſe, excepté que le noyau étoit mou, & un autre qui, en apparence, n'étoit pas fort différent de la pomme de pin : celui-ci eſt d'un goût fort déſagréable ; il eſt très-connu dans les Indes

ANN. 1770. Août.

Orientales, & il eſt appelé par les Hollandois *Pyn appel Boomen.*

A l'égard des quadrupedes, j'ai déja fait mention du chien, & j'ai décrit en particulier le *Kanguroo*, & l'animal de l'eſpèce des *Opoſſum*, reſſemblant au Phalanger de M. de Buffon; je n'en connois d'autre qu'un quatrième reſſemblant au putois, que les Naturels du pays appellent *Quoll;* il a le dos brun, tacheté de blanc, & le ventre entièrement blanc. Pluſieurs de nos gens dirent qu'ils avoient apperçu des loups; peut-être que, ſi nous n'avions pas vu des pas qui ſembloient confirmer ce rapport, nous aurions cru qu'ils n'étoient guères plus dignes de foi que celui qui diſoit avoir vu le diable.

NOUS vîmes pluſieurs eſpèces de chauveſouris qui tiennent le milieu entre les oiſeaux & les quadrupedes, & en particulier une qui étoit plus grande qu'une perdrix, comme je l'ai remarqué ailleurs; nous n'avons pas été aſſez heureux pour en attraper une vivante ou morte; mais nous ſuppoſâmes que c'étoit la même que M. de Buffon a décrite ſous le nom de *Rouſet* ou de *Rouget.*

LES oiſeaux de mer & les autres oiſeaux aquatiques, ſont les mouettes, les cormorans, d'autres mouettes appelées en anglois *Soland Geeſe*, & qui ſont de deux ſortes; des boubies, des noddies, des corlieux, des canards, des pélicans d'une grandeur énorme, & pluſieurs autres. Les oiſeaux de terre ſont des corneilles, des perroquets, des catacouas & d'autres oiſeaux

du même genre d'une beauté exquiſe ; des pigeons, des tourterelles, des cailles, des outardes, des hérons, des grues, des faucons & des aigles. Les pigeons volent en grande troupe ; &, quoiqu'ils ſoient extrêmement ſauvages, nos gens en tuoient ſouvent dix ou douze dans un jour : ces oiſeaux ſont fort beaux, & ils portent une crête très-différente de ceux que nous avions encore vus.

ANN. 1770. Août.

PARMI les reptiles, il y a des ſerpens de différente eſpèce, quelques-uns nuiſibles & d'autres qui ne font point de mal ; des ſcorpions, des millepieds & des lézards. Les inſectes ſont en petit nombre ; les moſquites & les fourmis ſont les principaux : il y a pluſieurs eſpèces de fourmis ; quelques-unes ſont vertes, & vivent ſur les arbres où elles conſtruiſent des nids, qui ſont d'une groſſeur moyenne entre celle de la tête d'un homme & ſon poignet. Ces fourmillières ſont d'une ſtructure très-curieuſe ; les fourmis les compoſent en pliant pluſieurs feuilles dont chacune eſt auſſi large que la main : elles en joignent les pointes enſemble avec une eſpèce de glu, de manière qu'elles forment une bourſe. La ſubſtance viſqueuſe dont elles ſe ſervent pour cela, eſt un ſuc animal ou colle qui s'élabore dans leurs corps. Nous n'avons pas pu obſerver la manière dont elles s'y prennent pour replier ces feuilles ; mais nous en avons vu des milliers qui réuniſſoient toutes leurs forces pour les tenir dans cette poſition, tandis qu'un grand nombre d'autres étoient occupées à appliquer la colle qui devoit les empêcher de retourner dans leur premier état. Afin de nous

Ann. 1770. Août.

convaincre que les feuilles étoient pliées & maintenues dans cette position par les efforts de ces petites ouvrières, nous troublâmes leurs travaux, & dès que nous les eûmes chassées de l'endroit qu'elles occupoient, les feuilles repliées se détendirent par leur élasticité naturelle avec une si grande force, que nous fûmes surpris de voir comment, au moyen de la combinaison de leurs efforts, ils avoient pu la dompter. Si nous satisfîmes notre curiosité à leurs dépens, elles se vengèrent de l'injure; des milliers de ces insectes se jetèrent à l'instant sur nous, & nous causèrent une douleur insupportable avec leurs aiguillons, sur-tout ceux qui s'attachoient à notre col & qui pénétroient dans nos cheveux, d'où il n'étoit pas facile de les écarter. La piqure de ces aiguillons n'étoit guères moins douloureuse que celle d'une abeille; mais, à moins qu'elle ne fût répétée, la souffrance ne duroit pas plus d'une minute.

Il y a une autre espèce de fourmi entièrement noire, dont les travaux & la manière de vivre ne sont pas moins extraordinaires. Elles forment leur habitation dans l'intérieur des branches d'un arbre, qu'elles viennent à bout de creuser en en tirant la moëlle presque jusqu'à l'extrémité du plus mince rameau; l'arbre porte en même temps des fleurs, comme si son intérieur n'étoit pas habité par de pareils hôtes. Lorsque nous découvrîmes cet arbre pour la première fois, & que nous arrachâmes quelques-unes de ses branches, nous ne fûmes guères moins étonnés que nous l'aurions été si nous avions profané un bosquet enchanté, où tous les

arbres

arbres blessés par la hache auroient donné des signes de vie; car nous fûmes à l'instant couverts d'une multitude de ces animaux qui sortoient par essains de tous les rameaux que nous avions rompus, & qui dardoient contre nous leurs aiguillons avec une violence continuelle. *Rumphius*, dans son *Herbarium Amboinense*, vol. II. pag. 257, fait mention de ces fourmis; mais l'arbre dans lequel il les vit, est très-différent de celui où nous les avons trouvées. ANN. 1770. Août.

NOUS avons vu aussi une troisième espèce de fourmis qui avoient leur nid dans la racine d'une plante croissant comme le gui sur l'écorce d'un arbre, & qu'elles percent pour s'y loger. Cette racine est ordinairement aussi grosse qu'un grand navet, & quelquefois elle l'est bien davantage. En la coupant nous y découvrîmes une quantité innombrable de petits canaux tortueux, tous remplis de ces animaux qui cependant ne paroissoient pas avoir endommagé la végétation de la plante. Toutes les racines que nous avons rompues étoient habitées, quoiqu'il y en eût quelques-unes qui ne fussent pas plus grosses qu'une noisette. Les insectes sont eux-mêmes très-petits, & leur taille n'est guères plus de la moitié de celle de la fourmi rouge d'Angleterre. Ils avoient des aiguillons, mais à peine assez de force pour les faire sentir; ils pouvoient cependant nous tourmenter au moins autant que s'ils nous avoient blessés par leurs piquures, car à l'instant que nous touchions la racine, ils sortoient en foule de leurs trous, & se précipitant sur les parties de notre corps qui étoient découvertes, elles y

ANN. 1770. Août.

excitoient un chatouillement plus insupportable que la piquure, excepté quand elle est portée à une très-grande violence. Rumphius, vol 6, pag. 120, a donné aussi une description de cet oignon & de ses habitans, & il fait mention d'une autre espèce de fourmis qui sont noires.

NOUS avons trouvé une quatrième espèce de fourmis qui ne font aucun mal, & qui ressemblent exactement aux fourmis blanches des Indes Orientales. Elles ont des habitations de deux sortes; l'une est suspendue sur des branches d'arbres, & l'autre est construite sur la terre. Les fourmillières, suspendues sur les arbres, sont trois ou quatre fois aussi grosses que la tête d'un homme, & elles sont composées d'une substance cassante, qui semble être formée de petites parties de végétaux pétries ensemble avec une matière glutineuse que les insectes tirent probablement de leur corps. En rompant cette croûte, on apperçoit dans un grand nombre de sinuosités, une quantité prodigieuse de cellules qui ont toutes une communication entr'elles, & plusieurs ouvertures qui conduisent à d'autres fourmillières sur le même arbre. Il y a aussi une grande avenue ou chemin couvert qui va jusqu'à terre, & communique par-dessous à l'autre fourmillière qui y est construite. Celle-ci est communément à la racine d'un arbre, mais non pas de celui sur lequel sont les autres habitations; elle a la forme d'une pyramide à côtés irréguliers, & quelquefois plus de six pieds de hauteur & à peu près autant de diamètre. Il y en a quelques-unes de plus petites, & celles-ci ont en général les côtés plats &

ANN. 1770. Août.

ressemblent beaucoup par la figure aux pierres qu'on voit en plusieurs endroits de l'Angleterre, & qu'on suppose être d'anciens monumens Druides. L'extérieur de ces dernières est d'une argile bien délayée, d'environ deux pouces d'épaisseur; elles contiennent en dedans des cellules qui n'ont point d'ouverture en dehors, mais qui communiquent seulement par un canal souterrain aux fourmillières qui sont sur les arbres. Les fourmis montent dans cet arbre par la racine, & ensuite le long du tronc & des branches, sous des chemins couverts qui sont de la même espèce que ceux par lesquels elles descendent de leurs autres habitations. Elles se retirent probablement en hiver & lors de la saison pluvieuse, dans ces demeures souterraines, parce qu'elles sont à l'abri de l'humidité & du froid, avantage que celles qui sont construites sur les arbres, quoiqu'en général placées sous quelque branche pendante, ne peuvent pas avoir à cause de la nature & du peu d'épaisseur de l'enduit dont elles sont couvertes.

LA mer, dans ce pays, fournit aux habitans plus d'alimens que la terre; & quoique le poisson n'y soit pas en si grande abondance qu'il l'est ordinairement dans les latitudes plus hautes, cependant nous jetions rarement la seine sans en prendre de cinquante à deux cents livres. Il y en a de différentes sortes; mais excepté le mulet & quelques-uns des coquillages, les autres ne sont pas connus en Europe; la plupart sont bons à manger, & plusieurs sont excellens. On trouve sur les bancs de sable & sur le récif, une quantité incroyable des plus belles tortues vertes du monde,

ANN. 1770. Août.

des huitres de différente espèce, & en particulier des huitres de rocher & des huitres perlières. Nous avons déja parlé de pétoncles d'une grosseur énorme ; il y a en outre des écrevisses de mer & des cancres ; nous n'avons pourtant vu que les coquilles de ceux-ci. On trouve des caïmans dans les rivières & les lacs salés.

DAMPIERRE est le seul Auteur qui, jusqu'à présent, ait donné quelque description de la *Nouvelle-Hollande* & de ses habitans, & quoiqu'en général ce soit un écrivain sur lequel on peut compter, cependant il s'est trompé ici en plusieurs points. Les peuples qu'il a vus, habitoient, il est vrai, une partie de la côte très-distante de celle que nous avons visitée ; mais aussi nous avons apperçu des Insulaires en différens endroits de la côte très-éloignés les uns des autres ; & comme nous avons trouvé par-tout une uniformité parfaite dans la figure, les mœurs & les usages, il est raisonnable de supposer qu'il en est à peu près de même dans le reste du pays.

LE nombre des habitans de la *Nouvelle-Hollande*, paroît être très-petit en proportion de son étendue. Nous n'en avons vu trente ensemble qu'une seule fois ; ce fut à la *Baie de Botanique*, quand les hommes, les femmes & les enfans s'attroupèrent sur un rocher pour regarder le vaisseau qui passoit. Lorsqu'ils formérent le projet de nous attaquer, ils ne purent pas rassembler plus de quatorze ou quinze combattans, & nous n'avons jamais découvert assez de hangars ou de maisons réunies en villages pour en former des troupes

plus grandes. Il eſt vrai que nous n'avons parcouru que la côte de la mer ſur le côté oriental, & qu'entre cette côte & la côte occidentale, il y a une immenſe étendue de pays entièrement inconnu; mais on a les plus fortes raiſons de croire que cet eſpace conſidérable eſt entièrement déſert, ou au moins que la population y eſt plus foible que dans les cantons que nous avons examinés. Il eſt impoſſible que l'intérieur du pays donne dans toutes les ſaiſons de la ſubſiſtance à ſes habitans, à moins qu'il ne ſoit cultivé; & il eſt d'ailleurs hors de toute probabilité que les Inſulaires de la côte ignoraſſent entièrement l'art de la culture ſi elle étoit pratiquée plus avant dans les terres. Il n'eſt pas non plus vraiſemblable que s'ils connoiſſoient cet art, on n'en retrouvât aucune trace parmi eux. Il eſt ſûr que nous n'avons pas vu dans tout le pays un pied de terrein qui fût cultivé, d'où l'on peut conclure que cette partie de la contrée n'eſt habitée que dans les endroits où la mer fournit des alimens aux hommes.

ANN. 1770. Août.

LA ſeule tribu avec laquelle nous ayons eu quelque commerce, habitoit le canton où le vaiſſeau fut radoubé; elle étoit compoſée de vingt-une perſonnes, douze hommes, ſept femmes, un petit garçon & une fille. Nous n'avons jamais vu les femmes que de loin, car quand les hommes venoient ſur la rivière, il les laiſſoient toujours derrière. Les hommes ici, & dans les autres diſtricts, ſont d'une taille moyenne & en général bien faits; ils ſont ſveltes, & ſont d'une vigueur, d'une activité & d'une agilité remarquables; leur viſage

Ann. 1770. Août.

n'eſt pas ſans expreſſion, & ils ont la voix extrêmement douce & efféminée.

Leur peau étoit tellement couverte de boue & d'ordures, qu'il étoit très-difficile d'en connoître la véritable couleur. Nous avons eſſayé pluſieurs fois de la frotter avec les doigts mouillés pour en ôter la croûte, mais ç'a toujours été inutilement. Ces ordures les font paroître preſque auſſi noirs que des Nègres; & ſuivant que nous pouvons en juger, leur peau eſt couleur de ſuie, ou de ce qu'on appelle communément couleur de chocolat. Leurs traits ſont bien loin d'être déſagréables; & ils n'ont ni le nez plat, ni les lèvres groſſes; leurs dents ſont blanches & égales; leurs cheveux ſont naturellement longs & noirs; mais ils les portent tout courts: en général ils ſont liſſes, mais quelquefois ils bouclent légèrement; nous n'en avons point apperçu qui ne fuſſent fort mêlés & ſales, quoiqu'ils n'y mettent ni huile, ni graiſſe; &, à notre grande ſurpriſe, ils étoient exempts de vermine. Leur barbe eſt de la même couleur que leurs cheveux, & touffue & épaiſſe; ils ne la laiſſent cependant pas croître beaucoup. Nous rencontrâmes un jour un homme qui avoit la barbe plus grande que ſes compatriotes; nous obſervâmes le lendemain qu'elle étoit un peu plus courte, & en l'examinant nous reconnûmes que l'extrémité des poils avoit été brûlée. Ce fait, joint à ce que nous n'avons jamais découvert parmi eux aucun inſtrument à couper, nous fit conclure qu'ils tiennent leurs cheveux & leur barbe courts en les brûlant.

Les deux ſexes, comme je l'ai déja remarqué, vont

ANN. 1770. Août.

entièrement nuds, & ils ne ſemblent pas plus regarder comme une indécence de découvrir tout leur corps, que nous d'expoſer à la vue nos mains & notre viſage. Leur principale parure conſiſte dans l'os qu'ils enfoncent à travers le cartilage qui ſépare les deux narines l'une de l'autre. Toute la ſagacité humaine ne peut pas expliquer par quel renverſement de goût ils ont penſé que c'étoit un ornement, & ce qui a pu les porter à ſouffrir la douleur & les incommodités qu'entraîne néceſſairement cet uſage, en ſuppoſant qu'ils ne l'ont pas adopté de quelqu'autre nation. Cet os eſt auſſi gros que le doigt, & comme il a cinq ou ſix pouces de long, il croiſe entièrement le viſage, & bouche ſi bien les narines, qu'ils ſont obligés de tenir la bouche fort ouverte pour reſpirer; auſſi naſillent-ils tellement lorſqu'ils veulent parler, qu'ils ſe font à peine entendre les uns aux autres. Nos matelots appeloient cet os, en plaiſantant, leur vergue de beaupré; & véritablement il formoit un coup-d'œil ſi bizarre, qu'avant d'y être accoutumés il nous fut très-difficile de ne pas en rire. Outre ce bijou, ils ont des colliers faits de coquillages, taillés & attachés enſemble très-proprement; des bracelets de petites cordes qui forment deux ou trois tours ſur la partie ſupérieure du bras, & autour des reins un cordon de cheveux treſſés. Quelques-uns d'eux portoient en outre des eſpèces de hauſſe-cols, faits de coquillages, ſuſpendus le long du col, & traverſant la poitrine. Quoique ces peuples n'aient pas d'habillemens, leurs corps, outre l'ordure & la boue, ont encore un autre enduit; car ils les peignent de blanc & de rouge. Ils mettent ordinairemeut le rouge

Ann. 1770. Août.

en larges taches ſur les épaules & ſur la poitrine ; & le blanc en rayes, quelques-unes étroites & d'autres larges ; les étroites ſont placées ſur les bras, les cuiſſes & les jambes, & les larges ſur le reſte du corps ; ce deſſein ne manque pas abſolument de goût. Ils appliquent auſſi des petites taches de blanc ſur le viſage, & ils en forment un cercle autour de chaque œil. Le rouge ſembloit être de l'ocre, mais nous n'avons pas pu découvrir de quoi étoit compoſé leur blanc ; il étoit en petits grains fermes, ſavonneux au toucher, & preſque auſſi peſant que du blanc de plomb : c'étoit peut-être une eſpèce de *ſteatites ;* mais à notre grand regret nous n'avons pas pu nous en procurer un morceau pour l'examiner. Ils ont les oreilles percées, mais nous n'y vîmes point de pendants. Ils attachoient un ſi grand prix à tous leurs ornemens, qu'ils ne voulurent nous en céder aucun malgré tout ce que nous leur en offrîmes, ce qui étoit d'autant plus extraordinaire, que nos verroteries & nos rubans pouvoient également leur ſervir de parure, & qu'ils étoient d'une forme plus régulière & plus apparente. Ils n'ont point d'idée de trafic ni de commerce, & il nous a été impoſſible de leur en inſpirer aucune ; ils recevoient ce que nous leur donnions, mais ils n'ont jamais paru entendre nos ſignes quand nous leur demandions quelque choſe en retour. La même indifférence qui les empêchoit d'acheter ce que nous avions, les empêchoit auſſi de nous voler ; s'ils avoient deſiré davantage, ils auroient été moins honnêtes ; car quand nous refuſâmes de leur céder une tortue, ils devinrent furieux & ils entreprirent de s'en emparer

par

par force. Ce fut le ſeul objet auquel ils mirent de la valeur ; le reſte de nos meubles, effets ou marchandiſes, n'en avoit point pour eux : j'ai déja obſervé plus haut que nous avions trouvé les préſens que nous leur avions faits, abandonnés négligemment dans les bois, comme les joujous des enfans, qui ne leur plaiſent que pendant qu'ils ſont nouveaux. Nous n'avons apperçu ſur leurs corps aucunes traces de maladies ou de plaies, mais ſeulement de grandes cicatrices à lignes irrégulières, qui ſembloient être les ſuites des bleſſures qu'ils s'étoient faites eux-mêmes avec un inſtrument obtus ; nous comprîmes par leurs ſignes, que c'étoient des monumens de la douleur qu'ils avoient reſſentie à la mort de quelques-uns de leurs parens ou amis.

ANN. 1770. Août.

ILS ne paroiſſent pas avoir d'habitations fixes, car dans tout le pays nous n'avons rien vu qui reſſemblât à une ville ou à un village. Leurs maiſons, ſi toutefois on peut leur donner ce nom, ſemblent être faites avec moins d'art & d'induſtrie qu'aucune de celles que nous avons vues, ſi l'on en excepte les miſérables trous de la *Terre de Feu*, & même elles leur ſont inférieures à certains égards. Celles de la baie ſont les meilleures ; elles n'ont que la hauteur qu'il faut pour qu'un homme puiſſe ſe tenir debout ; mais elles ne ſont pas aſſez larges pour qu'il puiſſe s'y étendre de ſa longueur dans aucun ſens. Elles ſont conſtruites en forme de four, avec des baguettes flexibles, à-peu-près auſſi groſſes que le pouce ; ils enfoncent les deux extrémités de ces baguettes dans

ANN. 1770. Août.

la terre, & ils les recouvrent enſuite avec des feuilles de palmier & de grands morceaux d'écorce. La porte n'eſt qu'une grande ouverture pratiquée au bout oppoſé à celui où l'on fait du feu, ainſi que nous le reconnûmes par les cendres. Ils ſe couchent ſous ces hangars en ſe repliant le corps en rond, de manière que les talons de l'un touchent à la tête de l'autre; dans cette poſition forcée, une des huttes contient trois ou quatre perſonnes. En avançant au Nord, le climat devient plus chaud, & nous trouvâmes que les cabanes étoient encore plus minces : elles ſont faites comme les autres avec des branches d'arbres, & couvertes d'écorce; mais aucune n'a plus de quatre pieds de profondeur, & un des côtés en eſt entièrement ouvert. Le côté fermé eſt toujours oppoſé à la direction du vent qui ſouffle communément; & vis-à-vis du côté ouvert ils font leur feu, probablement pour ſe défendre plutôt des moſquites que du froid. Il eſt probable qu'ils ne paſſent ſous ces trous que la tête & la moitié de leur corps, & qu'ils étendent leurs pieds vers le feu. Une horde errante conſtruit au beſoin ces huttes dans les endroits qui lui fourniſſent de la ſubſiſtance pour un tems, & elle les abandonne lorſqu'elle quitte ce canton qui ne peut plus lui donner d'alimens. Dans les lieux où ils ne paſſent qu'une nuit ou deux, ils ſe couchent ſans autre abri que les buiſſons ou l'herbe qui a près de deux pieds de hauteur. Nous remarquâmes cependant que, quoique les huttes à coucher fuſſent toujours tournées, ſur la *Nouvelle-Hollande*, du côté oppoſé au vent dominant, celles des Iſles étoient en face du vent; ce qui ſemble prouver

qu'il y règne une ſaiſon douce pendant laquelle la mer eſt calme, & que le même tems qui leur permet de viſiter les Iſles, adoucit l'air froid pendant la nuit. ANN. 1770. Août.

LE ſeul meuble que nous ayons apperçu dans ces cabanes eſt une eſpèce de vaſe oblong, & qu'ils font tout ſimplement d'écorce, en liant les deux extrémités de l'écorce avec une baguette d'oſier qui, n'étant pas coupée, ſert d'anſe. Nous imaginâmes que ces vaſes étoient des baquets dans leſquels ils vont puiſer de l'eau à la ſource, qu'on peut ſuppoſer être quelquefois à une diſtance conſidérable. Ils ont cependant un ſac à mailles d'une médiocre grandeur; pour le travailler ils ſuivent à-peu-près la même méthode qu'employent nos femmes en faiſant du filet. L'homme porte ce ſac attaché ſur ſon dos avec un petit cordon qui paſſe ſur ſa tête; en général il renferme un morceau ou deux de réſine ou autre matière dont ils ſe peignent, quelques hameçons & des lignes; une ou deux des coquilles dont ils forment leurs hameçons, quelques pointes de dards & leurs ornemens ordinaires, ce qui comprend tous les tréſors de l'homme le plus riche qui ſoit parmi eux.

LEURS hameçons ſont faits avec beaucoup d'art, & il y en a quelques-uns d'une petiteſſe extrême. Pour harponner la tortue ils ont une petit bâton bien pointu & barbelé, d'environ un pied de long, qu'ils font entrer par le côté oppoſé à la pointe dans une entaille faite au bout d'un bâton léger qui eſt à-peu-près de la groſſeur du poignet, & qui a ſept ou huit pieds de longueur: ils attachent au bâton l'extrémité d'une corde,

Ann. 1770.
Août.

& ils lient l'autre au bout du bâton pointu. En frappant la tortue, le bâton pointu s'enfonce dans l'entaille, mais lorsqu'il est entré dans le corps de l'animal, & qu'il y est retenu par les barbes, ils en détachent le grand bâton qui, en flottant sur l'eau, sert de trace pour retrouver la victime; il leur sert aussi à la tirer, jusqu'à ce qu'ils puissent la prendre dans leurs pirogues, & la conduire à terre. J'ai dit ailleurs que nous avions trouvé un de ces bâtons pointus dans le corps d'une tortue dont les blessures s'étoient guéries. Leurs lignes sont de différente épaisseur, depuis la grosseur d'une corde d'un demi-pouce, jusqu'à celle d'un crin; elles sont composées d'une substance végétale, mais nous n'avons pas eu occasion d'apprendre quelle est en particulier celle qu'ils emploient à cet usage.

Les habitans de la *Nouvelle-Hollande* se nourrissent principalement de poisson; mais ils viennent quelquefois à bout de tuer des kanguroos & même des oiseaux de différente espèce, quoiqu'ils soient si sauvages qu'ils nous étoit très-difficile d'en approcher à une portée de fusil. L'igname est le seul végétal qu'on puisse regarder comme un de leurs alimens; il est cependant hors de doute qu'ils mangent plusieurs des fruits que nous avons décrits au nombre des productions du pays, & nous en avons apperçu des restes autour des endroits où ils avoient allumé leurs feux.

Ils ne paroissent pas manger crue aucune nourriture animale; mais comme ils n'ont point de vase pour les faire bouillir dans l'eau, ils la grillent sur les charbons, ou ils la font cuire dans un trou avec des pierres

chaudes, de la même manière que les Insulaires des mers du Sud. ANN. 1770. Août.

NOUS ne savons pas s'ils connoissent quelque plante narcotique du genre du tabac; mais nous avons remarqué que plusieurs d'entr'eux tenoient continuellement dans leur bouche de certaines feuilles, ainsi que quelques Européens mâchent du tabac, & les Asiatiques du bétel. Nous n'avons jamais vu la plante qui les porte, que lorsque nous les priions de la tirer de leur bouche; c'est peut-être une espèce de bétel; mais quelle qu'elle soit, elle ne produisoit aucun mauvais effet sur les dents ni sur les lèvres.

COMME ils n'ont point de filet, ils n'attrappent le poisson qu'en le harponnant, ou avec une ligne & un hameçon; il faut en excepter seulement ceux qu'ils prennent dans les creux des rochers & des bancs de sable qui sont secs à la marée basse.

NOUS n'avons pas eu occasion de connoître leur manière de chasser, mais, d'après les entailles qu'ils avoient faites par-tout sur les grands arbres pour y grimper, nous conjecturâmes qu'ils prenoient leur poste au sommet; & que delà ils guettoient les animaux qui passoient par hasard près d'eux pour les atteindre avec leurs lances: il est possible aussi que dans cette situation ils attrappent les oiseaux qui vont s'y jucher.

J'AI observé que, lorsqu'ils quittoient nos tentes sur les bords de la rivière *Endeavour*, nous pouvions suivre leurs traces au moyen des feux qu'ils allumoient

ANN. 1770. Août.

dans leur chemin. Nous imaginâmes que ces feux leur ſervoient de quelque manière à prendre le *Kanguroo*; nous avons remarqué que ces animaux craignent tellement le feu, que nos chiens ne pouvoient les faire paſſer près des endroits où il y en avoit eu récemment, quoiqu'il fût éteint.

LES habitans de la *Nouvelle-Hollande* produiſent du feu avec beaucoup de facilité, & ils le répandent d'une manière ſurprenante. Afin de l'allumer ils prennent deux morceaux de bois ſec; l'un eſt un petit bâton d'environ huit ou neuf pouces de long, & l'autre morceau eſt plat. Ils rendent obtuſe la pointe du petit bâton, & en le preſſant ſur l'autre, ils le tournent promptement dans leurs deux mains, comme nous tournons un mouſſoir de chocolat; ils élèvent ſouvent la main en haut en roulant le long du bâton, enſuite ils la redeſcendent en en-bas pour augmenter la preſſion autant qu'il eſt poſſible; & par cette méthode ils font du feu en moins de deux minutes, & la plus petite étincelle leur ſuffit pour le propager avec beaucoup de promptitude & de dextérité. Nous avons vu ſouvent un Indien courir le long de la côte, & ne portant rien en apparence dans ſa main, s'arrêter pour un inſtant à cinquante ou cent verges de diſtance & laiſſer du feu derrière lui; nous appercevions d'abord la fumée & enſuite la flamme qui ſe communiquoit tout de ſuite au bois & à l'herbe ſeche qui ſe trouvoient dans les environs. Nous avons eu la curioſité d'examiner un de ces ſemeurs de feu; nous vîmes qu'il mettoit une étincelle dans de l'herbe sèche; après l'avoir agitée pendant

quelque tems, l'étincelle jeta de la flamme; il en mit ensuite une autre à un endroit différent dans de l'herbe qui s'enflamma de même, & ainsi dans toute sa route.

L'HISTOIRE du genre-humain présente peu de faits aussi extraordinaires que la découverte & l'application du feu. Presque tout le monde conviendra que le hasard apprit la manière de le produire par collision ou par frottement; mais ses premiers effets dûrent frapper naturellement de consternation & de terreur, des hommes pour qui cet élément étoit un objet nouveau; il parut alors être un ennemi de la vie & de la nature, & détruire tous les êtres susceptibles de sensations ou de dissolution, & par conséquent il n'est pas aisé de concevoir ce qui put engager les premiers qui le virent recevoir du hasard une existence passagère, à le reproduire à dessein. Il n'est pas possible que des hommes qui ont vu du feu pour la première fois, s'en soient approchés avec autant de précaution que ceux qui en connoissent les effets, c'est-à-dire, d'assez près pour en recevoir de la chaleur sans en être blessés. Il seroit naturel de penser que l'excessive douleur qu'éprouva le Sauvage curieux qui fut le premier brûlé par le feu, dut faire naître entre cet élément & l'espèce humaine une aversion éternelle, & que le même principe qui l'a porté à écraser un serpent, dut l'engager à détruire le feu & à se bien garder de le reproduire quand les moyens en furent connus. D'après ces circonstances, il est très-difficile d'expliquer comment les hommes se familiarisèrent avec cet élément au point de le rendre utile, & comment

Ann. 1770. Août.

on s'en servit la première fois pour cuire les alimens, puisqu'on avoit contracté l'habitude de manger crues les nourritures animales & végétales, avant qu'il y eût du feu pour les apprêter. Ceux qui ont pesé la force de l'habitude croiront d'abord que des hommes accoutumés à prendre des alimens cruds, durent trouver aussi désagréables ceux qui étoient cuits, que le seroient des plantes ou des viandes crues pour des personnes qui auroient toujours mangé cuites les unes & les autres. Il est remarquable que les habitans de la *Terre de Feu* produisent le feu par collision, & que les habitans plus heureux de la *Nouvelle-Hollande*, de la *Nouvelle-Zélande* & d'*Otahiti*, l'allument en frottant une substance combustible contre une autre. N'y a-t-il pas quelque raison de supposer que ces différentes opérations répondent à la manière suivant laquelle le hasard a fait connoître cet élément dans la Zone Torride & dans la Zone Glacée? Chez les habitans sauvages d'un pays froid, il n'y a aucune opération de l'art ou aucun accident qui puisse faire croire, que le feu s'y produit aussi aisément par frottement, que dans un climat chaud, où tous les corps sont chauds, secs & combustibles, & dans lesquels circule un feu caché, que le plus léger mouvement suffit pour faire paroître au-dehors. On peut donc imaginer que dans un pays froid le feu a été produit par la collision accidentelle de deux substances métalliques, & que par cette raison les habitans de cette contrée ont employé le même expédient pour le reproduire. Dans un pays chaud, au contraire, où deux corps inflammables s'allument aisément par le frottement, il est probable que le frottement

tement de deux subſtances ſemblables, fit connoître le feu pour la première fois, & que l'art adopta enſuite la même opération pour produire le même effet. Il eſt poſſible qu'aujourd'hui on faſſe du feu par frottement dans la plupart des pays froids, & qu'on en allume par colliſion dans pluſieurs pays chauds; mais peut-être que de nouvelles recherches montreront que l'un des deux climats tient cet uſage de l'autre; & que, par rapport à la production primitive du feu dans les pays chauds & les pays froids, la diſtinction que nous venons d'établir eſt bien fondée. Il y a lieu de ſuppoſer que l'exiſtence permanente des volcans, dont on retrouve des reſtes ou des veſtiges dans toutes les parties du monde, apprit aux hommes par degrés la nature & les effets du feu; cependant un volcan n'a pu enſeigner d'autre méthode de produire du feu que celle du contact; & les curieux qui voudront rechercher l'origine primitive de l'uſage de cet élément parmi les hommes, auront encore un champ vaſte à leurs ſpéculations.

ANN. 1779. Août.

CES peuples ont pour armes des javelines ou des lances : ces dernières ſont de différentes eſpèces. Nous en avons vu ſur la partie méridionale de la côte quelques-unes qui avoient quatre branches garnies d'un os pointu & qui étoient barbelées; les pointes ſont auſſi enduites d'une réſine dure qui leur donne du poli, & les fait entrer plus profondément dans le corps contre lequel on les pouſſe. Dans la partie ſeptentrionale, la lance n'a qu'une pointe; le fût de la lance eſt fait d'une eſpèce de canne & de la tige d'une plante qui

Ann. 1770. Août.

reſſemble un peu au jonc, & qui eſt très-droite & très-légère. Elle a de huit à quatorze pieds de long; elle eſt composée de pluſieurs parties ou pièces qui entrent les unes dans les autres, & ſont liées enſemble. On adapte à ce fût diverſes pointes; quelques-unes ſont d'un bois dur & peſant, & d'autres d'os de poiſſons. Nous en avons remarqué pluſieurs qui avoient pour pointe l'aiguillon d'une paſtenade, le plus grand qu'on avoit pu trouver, & qui étoit barbelée de beaucoup d'autres plus petits attachés dans une direction contraire. Les pointes de bois ſont auſſi armées quelquefois de morceaux aigus de coquilles briſées; ils les enfoncent dans le bois, & en recouvrent la fente avec de la réſine. Les lances ainſi barbelées ſont des armes terribles, car lorſqu'elles ſont une fois entrées dans le corps, on ne peut pas les en retirer ſans déchirer la chair, ou ſans laiſſer dans la bleſſure des échardes pointues de l'os ou de la coquille qui formoient les barbes. Ils lancent ces armes avec beaucoup de force & de dextérité; la main ſeule ſuffit pour cette opération, s'ils ne veulent qu'atteindre à peu de diſtance, par exemple, à dix ou vingt verges; mais ſi leur but eſt éloigné de quarante ou cinquante, ils ſe ſervent d'un inſtrument que nous appelâmes *bâton à jetter*. C'eſt un morceau de bois dur & rougeâtre, uni & très-bien poli, d'environ deux pouces de large, d'un demi-pouce d'épaiſſeur & de trois pieds de long, ayant un petit bouton ou crochet à une extrémité, & à l'autre une pièce qui le traverſe à angles droits. Le bouton entre dans une petite hoche ou trou qui eſt fait pour cela dans la tige de la lance près de la pointe, mais de

laquelle il s'échappe aisément lorsqu'on pousse l'arme en avant. Quand la lance est placée sur cette machine & assurée dans sa position par le bouton, la personne qui doit la jetter la tient sur son épaule, & après l'avoir agitée il pousse en avant le bâton à jetter, & le lance de toute sa force; mais le bâton étant arrêté par la pièce de traverse qui vient frapper & s'arrête contre l'épaule, la lance fend l'air avec une rapidité incroyable & avec tant de justesse, que ces Indiens sont plus sûrs d'atteindre leur but à cinquante verges de distance, que nous en tirant à balle seule. Ces lances sont les seules armes offensives que nous ayons vues à terre. Lorsque nous étions près de quitter la côte, nous crûmes appercevoir avec nos lunettes un homme portant un arc & des flèches, mais il est possible que nous nous soyons trompés. Nous avons trouvé cependant dans la baie de *Botanique* un bouclier ou targe de forme oblongue, d'environ trois pieds de long & de dix-huit pouces de large, & qui étoit fait d'écorce d'arbres. Un des hommes qui s'opposa à notre débarquement le prit dans une hutte, & lorsqu'il s'enfuit, il le laissa derrière lui. En le ramássant nous reconnûmes qu'il avoit été transpercé près du centre par une lance pointue. L'usage de ces boucliers est sûrement très-fréquent parmi ces peuples; car, quoique nous ne leur en ayons jamais vu d'autres que celui-là, nous avons souvent rencontré des arbres d'où ils sembloient manifestement avoir été pris, & ces marques se distinguoient aisément de celles qu'ils avoient faites en enlevant l'écorce pour les espèces de seaux dont nous avons parlé. Quelquefois aussi nous trouvâmes des formes de boucliers

ANN. 1770. Août.

ANN. 1770.
Août.

découpées ſur l'écorce qui n'étoit pas encore enlevée; cette écorce étoit un peu élevée ſur les bords, à l'endroit de l'entaillure, de ſorte que ces peuples ſemblent avoir découvert que l'écorce d'un arbre devient plus épaiſſe & plus forte quand on la laiſſe ſur le tronc après l'avoir découpée en rond.

LES pirogues de la *Nouvelle-Hollande* ſont auſſi groſſières & auſſi mal-faites que les cabanes. Celles de de la partie méridionale de la côte ne ſont qu'un morceau d'écorce d'environ douze pieds de long, dont les extrémités ſont liées enſemble, tandis que de petits cerceaux de bois tiennent les parties du milieu ſéparées. Nous avons vu une fois trois perſonnes ſur un bâtiment de cette eſpèce. Dans une eau baſſe, ils les pouſſent en avant avec une perche; dans une eau profonde, ils les font marcher avec des rames d'environ dix-huit pouces de long, & le conducteur du bateau en tient une à chaque main. Quelque groſſiers que ſoient ces canots, ils ont pluſieurs commodités; ils tirent peu d'eau & ſont très-légers, de ſorte qu'ils les mènent ſur des bancs de vaſe pour y pêcher des poiſſons à coquille. Cet uſage eſt le plus important auquel on les puiſſe employer, & ils ſont peut-être meilleurs pour cela que des bateaux de toute autre conſtruction. Nous remarquâmes qu'au milieu de ces pirogues, il y avoit un monceau d'algues marines ſur leſquelles étoit un petit feu, probablement afin de griller le poiſſon, & de le manger au moment où ils l'attrapoient.

LES pirogues que nous vîmes en avançant plus loin

au Nord, n'étoient pas faites d'écorce, mais d'un tronc d'arbre creusé peut-être par le feu. Elles avoient environ quatorze pieds de long, & comme elles étoient très-étroites, elles avoient un balancier afin de les empêcher de chavirer. Ils font marcher celles-ci avec des pagayes, qui sont si grandes qu'il faut employer les deux mains pour en manier une. L'intérieur de la pirogue ne paroît pas avoir été travaillé à l'aide d'un instrument, mais à chaque extrémité le bois est plus long sur le platbord qu'au fond, de sorte qu'un morceau, ressemblant au bout d'une planche, s'avance en saillie au-delà de la partie creuse. Les côtés sont assez épais, mais nous n'avons pas eu occasion de connoître comment ils abattent & taillent ensuite leur arbre. Nous n'avons découvert parmi eux d'autres instrumens qu'une hache de pierre fort mal faite, quelques petits morceaux de la même matière faits en forme de coins, un maillet de bois & des coquillages ou des fragmens de corail. Pour polir leur bâtons à jetter & les pointes de leurs lances, ils se servent des feuilles d'une espèce de figuier qui mordent sur le bois presque aussi fortement que la prêle de nos menuisiers. Ce doit être un travail bien long que de construire avec de pareils instrumens, même une de leurs pirogues, telles que je viens de les décrire. Cette opération paroîtra absolument impraticable à ceux qui sont accoutumés à l'usage des métaux; mais le courage persévérant surmonte presque toutes les difficultés; & l'homme qui fera tout ce qu'il peut faire, produira certainement des effets qui surpasseront de beaucoup la borne qu'on assignoit à ses forces.

Ann. 1770. Août.

Les pirogues ne portent jamais plus de quatre hommes. Si un plus grand nombre ont besoin quelquefois de traverser la rivière, l'un de ceux qui sont venus les premiers, est obligé de retourner chercher les autres. Cette circonstance nous fit conjecturer que le bateau que nous vîmes, pendant que nous étions sur la rivière *Endeavour*, étoit le seul du voisinage. Nous avons quelques raisons de croire qu'ils se servent aussi de pirogues d'écorces dans les endroits où ils en construisent de bois; car nous trouvâmes sur une des Isles sur lesquelles les Naturels du pays avoient pêché de la tortue, une petite rame qui avoit appartenu à une pirogue d'écorce, & qui auroit été inutile à bord de toute autre.

Il n'est peut-être pas aisé de deviner par quels moyens les habitans de la *Nouvelle-Hollande* sont réduits à la quantité d'hommes qui subsistent dans ce pays. C'est aux Navigateurs qui nous suivront, à déterminer si, comme les Insulaires de la *Nouvelle-Zélande*, ils se détruisent les uns les autres dans les combats qu'ils se livrent pour leur subsistance, ou si une famine accidentelle a diminué la population, ou enfin s'il y a quelqu'autre cause qui empêche l'accroissement de l'espèce humaine. Il est évident par leurs armes qu'ils ont entr'eux des guerres; en supposant qu'ils ne se servent de leurs lances que pour harponner le poisson, ils ne peuvent employer le bouclier à d'autre usage que pour se défendre contre les hommes; cependant nous n'y avons découvert d'autre marque d'hostilité que le bouclier percé par une javeline dont je viens de parler,

& nous n'avons apperçu aucun Indien qui parût avoir été blessé par un ennemi. Nous ne pouvons pas décider s'ils sont courageux ou lâches. L'intrépidité avec laquelle deux d'entr'eux s'efforcèrent de s'opposer à notre débarquement dans la *Baie de Botanique* pendant que nous avions deux bateaux armés, & même après qu'un d'entr'eux eut été blessé avec du petit plomb, nous donne lieu de conclure que non-seulement ils sont naturellement braves, mais encore familiarisés avec les dangers des combats, & qu'ils sont par habitude aussi bien que par nature, un peuple guerrier & audacieux. Cependant leur fuite précipitée de tous les autres endroits dont nous approchâmes, sans que nous leur fissions aucune menace, & lors même qu'ils étoient au-delà de notre portée, sembleroit prouver que leur caractère est d'une timidité & d'une pusillanimité extraordinaires, & que ceux-là seuls qui se sont battus par occasion, ont subjugué cette disposition naturelle. J'ai fidèlement rapporté les faits; c'est au lecteur à juger par lui-même.

ANN. 1770. Août.

D'APRÈS ce que j'ai dit de notre commerce avec eux, on ne peut pas supposer que nous ayons acquis une grande connoissance de leur langage. Cependant comme ce point est un grand objet de curiosité, surtout pour les savans, & fort important pour les recherches qu'ils font sur l'origine des différentes nations qui ont été découvertes, nous avons pris quelque peine pour nous procurer un petit vocabulaire de la langue de la *Nouvelle-Hollande*, qui pût en quelque manière répondre à ce dessein, & je vais expliquer comment

Ann. 1770. Août.

nous sommes venus à bout d'en connoître quelques mots. Quand nous voulions savoir le nom d'une pierre, nous la prenions dans nos mains, & nous leur faisions entendre par signes, le mieux qu'il nous étoit possible, que nous desirions savoir comment ils l'appeloient. Nous écrivions sur le champ le mot qu'ils prononçoient dans cette occasion. Quoique cette méthode fût la meilleure de toutes celles que nous imaginâmes, elle pouvoit certainement nous induire dans beaucoup d'erreurs; car si un Indien avoit ramassé une pierre, & qu'il nous en eût demandé le nom, nous aurions pu lui répondre, *un caillou* ou *un silex;* de même, lorsque nous leur demandions comment ils nommoient la pierre que nous leur montrions, ils prononçoient peut-être un mot qui désignoit l'espèce & non le genre, ou qui, au lieu de signifier simplement la pierre en général, exprimoit qu'elle étoit raboteuse ou unie. Cependant afin d'éviter les erreurs de cette espèce autant qu'il dépendoit de nos soins, plusieurs de nous en ont tiré ces mots à différens tems, & après les avoir marqués, nous avons comparé nos listes. Nous allons rapporter ceux qui se sont trouvés les mêmes & avoir une signification uniforme, ainsi qu'un petit nombre d'autres qui ont acquis une égale autorité par la simplicité du sujet, & la facilité que nous avons eue à exprimer notre question d'une manière claire & précise.



FRANÇOIS.

ANN. 1770.
Août.

FRANÇOIS.	NOUVELLE-HOLLANDE.
la tête,	wageegee.
les cheveux,	morye.
les yeux,	meul.
les oreilles,	melea.
les lèvres,	yembe.
le nez,	bonjoo.
la langue,	unjar.
la barbe,	wallar.
le col,	doomboo.
les mammelles,	cayo.
les mains,	marigal.
les cuiſſes,	coman.
le nombril,	toolpoor.
les genoux,	pongo.
le pied,	edamal.
le talon,	kniorror.
la plante du pied,	chumal.
la cheville du pied,	chongurn.
les ongles,	kulke.
le ſoleil,	gallan.
le feu,	meanang.
une pierre,	walba.
du ſable,	yowall.
une corde,	gurka.
un homme,	bama.
une tortue mâle,	poinga.
une tortue femelle,	mameingo.

FRANÇOIS.	NOUVELLE-HOLLANDE.
une pirogue,	marigan.
ramer,	pelenyo.
s'asseoir,	takai.
uni,	mier carrar.
un chien,	cotta ou kota.
un loriot (espèce d'oiseau),	perpere ou pier-pier.
du sang,	garmbe.
du bois,	yocou.
l'os qu'ils portent au nez,	tapool.
un sac,	charngala.
les bras,	aco, ou acol.
le pouce,	eboorbalga.
l'index, le doigt du milieu & le quatrième doigt,	egalbaiga.
le petit doigt,	nakil ou eboornakil.
le firmament,	kere, ou kearre.
un père,	dunjo.
un fils,	jumurre.
une grande pétoncle (coquillage connu),	moingo.
cocos, ignames,	maracotu.
expressions que nous croyons être des mots d'admiration, & que les Naturels du pays proféroient continuellement quand ils étoient avec nous.	cherr, cherco, yarcaw, tut, tut, tut, tut.

JE vais finir ma description de la *Nouvelle-Hollande* en faisant quelques observations relatives aux courants & aux marées qu'on rencontre sur la côte. Depuis le 32 d de latitude & un peu plus haut jusqu'au *Cap Sandy*, qui gît au 24 d 46′ de latitude, nous avons trouvé constamment un courant qui avoit sa direction au Sud & qui faisoit dix ou quinze milles par jour. La différence étoit plus ou moins grande suivant notre éloignement de terre, car il couroit toujours avec plus de force sur la côte qu'au large. Je n'ai pas pu me convaincre si le flot venoit du Sud, de l'Est ou du Nord; je penche à croire qu'il venoit du S. E., mais la première fois que nous mîmes à l'ancre à la hauteur de la côte, au 24 d 30′ de latitude à environ dix lieues au S. E. de la *Baie de l'Outarde*, je reconnus qu'il venoit du N. O. Au contraire, trente lieues plus loin au N. O. sur le côté méridional de la *Baie de Keppel*, je trouvai qu'il venoit de l'Est, & sur la partie septentrionale de cette baie, il venoit du Nord, mais avec un mouvement beaucoup plus lent que quand il partoit de l'Est. Sur le côté oriental de la *Baie des Golfes* (*Bay of Inlets*), il portoit fortement à l'Ouest jusqu'à l'ouverture du *Canal Large* (*Broad Sound*); au côté septentrional de ce canal, il venoit très-lentement du N. O., & quand nous mouillâmes devant la *Baie de Repulse*, il partoit du Nord. Pour expliquer toutes ces différences de direction, il suffit d'admettre que le flot vient de l'E. ou du S. E. Chacun sait qu'où il y a des golfes profonds & de grandes anses s'enfonçant dans des terres basses, qui montent du lit de la

ANN. 1770. Août.

Ann. 1770. Août.

mer, & qui ne sont pas formées par des rivières d'eau douce, le flot y est toujours considérable & sa direction déterminée par la position & le gîsement de la côte qui fait l'entrée de ce golfe, quelle que soit sa route en mer. Enfin, où les marées sont foibles, ce qui arrive ordinairement sur cette côte, un grand golfe attire, si je puis ainsi parler, le flot dans un espace de plusieurs lieues.

Un coup-d'œil sur la Carte éclaircira ce que je viens de dire. Au Nord du *Passage de la Pentecôte* il n'y a point de grand golfe, & par conséquent le flot porte au N. ou au N. O. suivant la direction de la côte, & le jussant au S. ou au S. E. : telle est du moins leur route à peu de distance de terre; car très-près de la côte l'influence des petits golfes fera varier cette direction. J'ai observé aussi que nous n'avions, toutes les vingt-quatre heures, qu'une marée haute qui arrivoit pendant la nuit. La différence entre l'élévation perpendiculaire du flot pendant le jour & pendant la nuit, dans les marées hautes, n'est pas de moins de trois pieds; & où les marées sont peu considérables, comme ici, cette proportion est très-forte relativement à toute la différence qui se trouve entre la haute & la basse marée. Nous ne découvrîmes cette irrégularité, qui est très-remarquable, que lorsque nous eûmes échoué; peut-être qu'elle est encore plus grande, plus loin au Nord. Quand nous tombâmes une seconde fois dans le récif, nous trouvâmes que les marées étoient plus considérables que celles que nous avions

obſervées auparavant, ſi l'on en excepte celles de la *Baie des Golfes;* ce qui pouvoit provenir de ce que l'eau étoit plus renfermée entre les bancs de ſable. Le flot porte auſſi au N. O. ici, & il continue dans la même direction, jusqu'à l'extrémité de la *Nouvelle-Galles*, d'où il prend ſon cours à l'O. & au S. O. dans la mer de l'Inde. ANN. 1770. Août.





CHAPITRE VII.

Paſſage de la Nouvelle-Galles méridionale *à la* Nouvelle-Guinée. *Deſcription de ce qui nous arriva en débarquant ſur ce dernier pays.*

ANN. 1770. Août.

EN quittant l'*Iſle Booby*, l'aprés-midi du 23 Août, nous gouvernâmes à l'O. N. O. avec de petites fraîcheurs du S. S. O., juſqu'à cinq heures du ſoir que nous eûmes calme; & le flot de la marée portant bientôt après au N. E., nous mîmes à l'ancre par huit braſſes, fond de ſable vaſeux. L'*Iſle Booby* nous reſtoit au S. 50^{d} E. à cinq milles, & les *Iſles du Prince de Galles* s'étendoient du N. E. $\frac{1}{4}$ N. au S. 55^{d} E.; il ſembloit y avoir entre ces Iſles un paſſage ouvert & sûr, qui s'étendoit du N. 46^{d} E. à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E.

LE 24, à cinq heures & demie du matin, comme nous étions occupés à lever l'ancre, le cable rompit à environ 8 ou 10 braſſes de l'anneau. Le vaiſſeau commença alors à chaſſer; je laiſſai tomber ſur le champ une autre ancre, ce qui le ramena au lieu du mouillage, avant qu'il ſe fût éloigné de plus d'un encablure de la bouée. J'envoyai ſur le champ les bateaux pour rattraper l'ancre, mais ils ne purent pas en venir à bout. A midi, notre latitude, par obſervation, étoit de 10^{d} 30′ S.: comme j'étois réſolu de ne pas aban-

donner l'ancre, tant qu'il y auroit poſſibilité de la reprendre, je dépêchai les bateaux une ſeconde fois, après dîner, pour découvrir où elle étoit. Cette tentative ayant réuſſi, nous mîmes une hanſière à l'ancre, & au moyen de cette hanſière nous l'attachâmes au vaiſſeau : nous travaillâmes enſuite à la lever; mais à l'inſtant où nous allions y parvenir, la hanſière s'échappa, & il fallut recommencer la beſogne; il étoit nuit alors, & nous fûmes obligés de ſuſpendre nos opérations juſqu'au lendemain.

LE 25, dès qu'il fut jour, nous nous mîmes à l'ouvrage, & enfin nous ſuſpendîmes l'ancre au boſſoir. A huit heures, nous levâmes l'autre ancre; nous appareillâmes & nous portâmes au N. O. avec une briſe de l'E. N. E. A midi, notre latitude, par obſervation, étoit de 10^d 18′ S., & notre longitude de 219^d 39′ O. Nous n'appercevions point alors de terre, mais à environ deux milles au Sud, il y avoit un grand banc de ſable, ſur lequel la mer briſoit avec beaucoup de violence, & dont je crois qu'une partie eſt à ſec à la marée baſſe. Il s'étend au N. O. & au S. E. & il a environ cinq lieues de tour. Depuis que nous eûmes levé l'ancre juſqu'à ce tems, nous eûmes 9 braſſes d'eau, mais bientôt la ſonde n'en rapporta plus que ſept. A une heure & demie, nous avions couru onze milles depuis le midi de la veille, & le bateau qui étoit en avant, nous ſignala un bas fond. Sur le champ nous laiſſâmes tomber une ancre, & nous mouillâmes à la voile, car le bateau étoit peu éloigné de nous. En examinant la mer autour de nous,

Ann. 1770. Août.

nous vîmes presque de tout côté un bas-fond, sur lequel le vent & la marée portoient en même tems. Le vaisseau étoit sur un fond de 6 brasses, mais en sondant dans les environs, nous en trouvâmes à peine deux à une demi-encablure. Ce banc s'étendoit de l'E. au N. & à l'O. jusqu'au S. O.; de sorte que pour sortir de cet endroit, nous n'avions d'autre chemin que celui par où nous étions venus. Nous courions un nouveau péril, car nous touchions au moment de la haute marée, & la mer moutonnoit un peu, ce qui auroit bientôt endommagé notre bâtiment s'il avoit touché; & s'il s'étoit écarté d'une demi-encablure à droite ou à gauche, il auroit infailliblement échoué, avant qu'on fît signal qu'il y avoit un bas-fond. Les bas-fonds qui, comme ceux-ci, gîsent à une brasse ou deux au-dessous de l'eau, sont les plus dangereux, car on ne les découvre que lorsque le vaisseau est précisément dessus, & alors même l'eau paroît brune, comme si elle réfléchissoit un brouillard sombre. Le flot de la marée commença entre trois & quatre heures; j'envoyai le Maître sonder au S. & au S. E.: sur ces entrefaites, comme le vaisseau évitoit, je levai l'ancre, & je portai d'abord au Sud à petites voiles, & tournant ensuite à l'Ouest, j'échappai encore au danger : au coucher du soleil, nous mîmes à l'ancre par 10 brasses, fond de sable, ayant un vent frais de l'E. S. E.

Le 26, à six heures du matin, nous appareillâmes & nous portâmes à l'Ouest après avoir, comme à l'ordinaire, envoyé un bateau en avant pour sonder. J'avois envie de de gouverner au N. O. jusqu'à ce que je

découvrisse

découvrisse la côte méridionale de la *Nouvelle-Guinée*, où je projettois de toucher, s'il étoit possible; mais la rencontre de ces bas-fonds me fit changer de route dans l'espérance de trouver un canal plus sûr & une eau plus profonde. J'y réussis, car à midi l'eau avoit augmenté jusqu'à 17 brasses. Nous étions alors au 10^d 10′ de latitude S. par observation, & 220^d 12′ de longitude O.; nous n'appercevions point de terre. Nous continuâmes de porter à l'Ouest jusqu'au coucher du soleil, la sonde rapportant de 27 à 23 brasses. Nous diminuâmes alors de voiles, & nous serrâmes le vent pendant la nuit, quatre heures sur une bordée & quatre heures sur une autre. Le 27, à la pointe du jour, nous forçâmes de voiles en gouvernant O. N. O. jusqu'à huit heures, & ensuite N. O. A midi, notre latitude, par observation, étoit de 9^d 56′ S.; notre longitude de 221^d O., & la variation de l'aiguille, de 2^d 30′ E. Nous suivîmes notre route au N. O. jusqu'au coucher du soleil; nous diminuâmes alors de voiles une seconde fois, & nous serrâmes le vent au plus près au Nord; notre profondeur d'eau étoit de 21 brasses. A huit heures nous virâmes de bord, & nous portâmes au Sud jusqu'à midi que nous gouvernâmes au Nord à petites voiles jusqu'à la pointe du jour du 28. Les sondes rapportoient de 25 à 17 brasses; l'eau devenoit basse par degrés, à mesure que nous avancions au Nord. A ce tems, nous forçâmes de voiles & nous mîmes le cap au Nord, afin de découvrir la terre de la *Nouvelle-Guinée*. Depuis que nous avions fait voile jusqu'à midi, l'eau avoit diminué insensiblement de 17 à 12 brasses, fond de pierre & de coquilles. Nous étions au 8^d 52′

ANN. 1770. Août.

Ann. 1770. Août.

de latitude S. par obſervation, c'eſt-à-dire, dans le même parallèle où les cartes placent les parties méridionales de la *Nouvelle-Guinée ;* mais il n'y a que deux pointes qui ſoient ſi loin au Sud, &, ſuivant mon eſtime, nous en étions éloignés d'un degré à l'Oueſt; c'eſt pour cela que je ne découvris pas la terre qui court plus au Nord. Nous trouvâmes la mer couverte en pluſieurs endroits d'une écume brune, aſſez ſemblable à celle que nos marins Anglois appellent communément *Spawn fray*. Je fus d'abord allarmé, craignant que nous ne fuſſions parmi des bas-fonds; mais en ſondant, nous reconnûmes que l'eau y étoit auſſi profonde qu'ailleurs. MM. Banks & Solander examinèrent cette écume, ſans pouvoir déterminer ce que c'étoit; elle étoit compoſée d'une quantité innombrable de petites particules qui n'avoient pas plus d'une demi-ligne de longueur, & dont chacune, vue au microſcope, ſembloit conſiſter en trente ou quarante tubes. Chaque tube étoit partagé dans toute ſa longueur, en pluſieurs cellules, comme les tuyaux de la *conferva ;* nos Naturaliſtes crurent qu'elles étoient du règne végétal, parce qu'en les brûlant elles ne produiſoient point l'odeur propre aux ſubſtances animales. Le même phénomène avoit été obſervé ſur les côtes du *Bréſil* & de la *Nouvelle-Hollande*, mais nous ne l'avions jamais remarqué à une diſtance conſidérable de la côte. Le ſoir, un petit oiſeau voltigea autour du vaiſſeau; il ſe percha la nuit ſur les agrès, où on le prit. C'étoit exactement le même oiſeau que Dampierre a décrit, & dont il a donné une figure groſſière ſous le nom de Noddie de la *Nouvelle-Hollande*. Voyez ſes Voyages, vol. 3. p. 98. tab. des Oiſeaux, fig. 5.

ANN. 1770. Août.

NOUS continuâmes à porter au Nord avec un vent frais de l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. jusqu'à six heures du soir, ayant des sondes très-irrégulières & qui varioient tout d'un coup de 24 à 7 brasses. A quatre heures, nous avions découvert de la grande hune, la terre qui nous restoit au N. O. $\frac{1}{4}$ N.; elle sembloit être très-basse & s'étendre de l'O. N. O. au N. N. E., à la distance de quatre ou cinq lieues. Nous serrâmes alors le vent au plus près jusqu'à sept heures; nous virâmes ensuite de bord, & nous mîmes le cap au Sud jusqu'à minuit. A ce tems, nous virâmes vent arrière, & nous gouvernâmes au Nord jusqu'à quatre heures du matin du 29. Nous mîmes alors le cap du vaisseau au large jusqu'à la pointe du jour, que nous vîmes terre de nouveau, & nous portâmes N. N. O., en courant directement dessus avec un vent frais de l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. Nos sondes, pendant la nuit, furent très-irrégulières de 7 à 5 brasses; nous nous trouvions tout-à-coup dans une eau basse ou profonde, sans aucune proportion à notre distance plus ou moins grande de la terre. A six heures & demie du matin, une petite Isle basse, située à environ une lieue de la grande terre, nous restoit au N. $\frac{1}{4}$ N. O., à 5 milles. Cette Isle gît au 8^{d} 13′ de latitude S., & au 221^{d} 25′ de longitude O., & je trouve qu'elle est marquée dans les cartes sous les noms de *Barthelemi* & de *Whermoysen*. Nous gouvernâmes alors ayant 5 à 9 brasses au N. O. $\frac{1}{4}$ O., O. N. O., O. $\frac{1}{4}$ N. O., O. $\frac{1}{4}$ S. O., & S. O. $\frac{1}{4}$ O. suivant la direction de la terre; & quoique, suivant mon estime, nous n'en fussions pas éloignés de plus de quatre lieues, cependant elle étoit si basse & si unie, que nous pouvions à peine l'appercevoir de

Ann. 1770. Août.

dessus le tillac. Elle paroissoit cependant être bien couverte de bois ; &, entr'autres arbres, nous crûmes y distinguer le cocotier. Nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits ; ce qui nous fit connoître que cette partie du pays est habitée. A midi, nous étions à environ trois lieues de la terre ; la partie la plus occidentale qui fût en vue, nous restoit au S. 79^{d} O. Notre latitude, par observation, étoit de 8^{d} 19′ S., & notre longitude de 221^{d} 44′ O. Nous avions au N. 74^{d} E. à 20 milles, l'Isle de *Saint-Barthelemi*.

Après avoir gouverné six milles au S. O. $\frac{1}{4}$ O., nous rencontrâmes un bas-fond à stribord ; j'envoyai l'esquif pour le sonder, & en même tems je gouvernai au large jusqu'à quatre heures en serrant le vent. Quoique nous eussions parcouru six milles, l'eau n'étoit pas devenue plus profonde d'un pouce. Je portai ensuite au S. O. quatre milles plus loin ; mais trouvant toujours un bas-fond, je mis à la cape & je rappelai les bateaux à bord. Quand ils furent de retour, nous étions à trois ou quatre lieues de la côte, & l'esquif ayant reconnu qu'il y avoit 3 brasses d'eau dans l'endroit où j'avois ordonné de sonder, je serrai ensuite le vent le cap au large, & je doublai le bas-fond à environ un demi-mille.

Entre une & deux heures, nous dépassâmes une baie ou golfe, devant laquelle gît une petite Isle qui semble la mettre à l'abri des vents du Sud ; mais je doute fort qu'il y ait assez d'eau pour un vaisseau. Je ne pouvois pas entreprendre de décider cette question,

parce que le vent S. E. souffle directement dans la baie, & que nous n'avions encore aucune brise de terre.

ANN. 1770. Août.

NOUS portâmes au large jusqu'à minuit, que nous nous trouvâmes à environ onze lieues de terre; la profondeur de l'eau étoit montée à 29 brasses. Nous virâmes alors de bord, & nous courûmes vers la terre jusqu'à cinq heures du matin du 30; à ce tems, la sonde rapportant 6 brasses & demie, nous revirâmes & nous mîmes le cap du vaisseau au large, jusqu'à la pointe du jour, que nous vîmes terre qui nous restoit au N. O. ¼ O. à environ quatre lieues. Nous gouvernâmes d'abord à l'O. S. O. & ensuite à l'O. ¼ S. O.; mais, comme nous avions cinq brasses & demie d'eau, nous tirâmes au large au S. O. jusqu'à ce que les sondes rapportassent 8 brasses, & alors nous courûmes à l'O. ¼ S. O., & à l'O. par 9 brasses vers la terre que nous appercevions de dessus le tillac : nous jugeâmes qu'elle étoit éloignée d'environ quatre lieues, & qu'elle étoit encore très-basse & couverte de bois. Nous appercevions toujours une grande quantité d'écume brune sur l'eau ; & les marins ne croyant plus que c'étoit du frai, lui trouvèrent un nouveau nom, & l'appellèrent *Sea-Saw-Dust* (*Sciure de mer*). A midi, notre latitude, par observation, étoit de 8^{d} 30′ S., notre longitude de 222^{d} 34′ O., & l'*Isle Saint-Barthelemi* nous restoit au N. 69^{d} E. à soixante & quatorze milles.

COMME les Hollandois semblent avoir examiné fort en détail toute cette côte, & qu'on trouvera dans

Ann. 1770. Août.

ma carte la route du vaisseau & nos différentes sondes, il suffira de dire ici, que jusqu'au 3 Septembre, nous continuâmes notre direction au Nord avec une eau très-basse, sur un banc de vase, & à une telle distance de la côte, que nous pouvions à peine la découvrir du vaisseau. Pendant ce tems, nous fîmes plusieurs tentatives inutiles pour en approcher; & ayant perdu six jours d'un bon vent, & sachant que la mousson S. E. étoit sur le point de finir, nous commençâmes à craindre un plus long délai. Nous résolûmes de conduire le vaisseau aussi près de la côte qu'il seroit possible; & ensuite, pendant qu'il louvoyeroit, de débarquer avec la pinasse pour examiner les productions du pays & la disposition des habitans. Dès le grand matin des deux derniers jours, nous eûmes une petite brise qui souffloit de la côte, & qui étoit fortement impregnée de l'odeur des arbres, buissons & herbages dont le terrein étoit couvert: cette odeur ressembloit un peu à celle du benjoin. Le

Septembre.

3 Septembre, à la pointe du jour, nous vîmes la terre s'étendre du N. $\frac{1}{4}$ N. E. au S. E. à environ quatre lieues de distance; & nous courûmes dessus avec un vent frais de l'E. S. E., & de l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. jusqu'à neuf heures; nous en étions alors éloignés de trois ou quatre milles, ayant 3 brasses d'eau, & nous mîmes à la cape. Nous lançâmes la pinasse en mer, & je m'embarquai avec onze personnes bien armées, parmi lesquelles étoient le Docteur Solander, M. Banks & ses domestiques. Nous ramâmes directement vers la côte; mais l'eau étoit si basse que nous ne pûmes pas en approcher à plus de cent verges; nous traversâmes

le reste du chemin à gué, après avoir laissé deux des matelots pour prendre soin du bateau : jusqu'ici nous n'avions découvert aucuns signes d'habitans dans cet endroit; mais dès que nous fûmes à terre, nous apperçûmes sur le sable des pas d'hommes très-récents, puisqu'ils étoient au-dessous de la marque de la marée haute; nous en conclûmes que les Indiens n'étoient pas éloignés; mais, comme il y a un bois épais à cent verges du rivage, nous crûmes qu'il étoit nécessaire de marcher avec précaution, de peur de tomber dans une embuscade, & de ne pouvoir plus retourner au bateau. Nous avançâmes le long du bois à environ deux cents verges de l'endroit où nous avions débarqué; nous parvînmes à un petit bois de cocotiers sur les bords d'un ruisseau d'une eau saumâtre. Les arbres étoient petits, mais ils portoient beaucoup de fruit, & près de là il y avoit un hangar ou cabane qui avoit été couverte de feuilles, alors tombées pour la plupart. Nous trouvâmes aux environs de la cabane un grand nombre de coques de fruits, dont quelques-unes sembloient avoir été détachées récemment des arbres. Nous regardâmes les fruits avec avidité; mais, jugeant qu'il n'étoit pas sûr de monter sur les arbres, nous fûmes obligés de quitter cet endroit, sans goûter une seule noix de coco. A peu de distance de là, nous rencontrâmes des planes & un arbre à pain, sur lesquels nous ne vîmes point de fruits. Après avoir avancé à un quart de mille du bateau, trois Indiens sortirent du bois en poussant un cri horrible à environ cent verges; ils coururent vers nous, & celui qui s'ap-

ANN. 1770.
Septembre.

Ann. 1770. Septembre.

procha le plus, lança de sa main quelque chose qui fut porté sur un de ses côtés, & qui brûloit comme de la poudre à canon; mais nous n'entendîmes point de bruit. Les deux autres décochèrent à l'instant leurs javelines contre nous : comme nous n'avions point de tems à perdre, nous tirâmes nos fusils qui étoient chargés à petit plomb : il est probable que les coups ne les atteignirent point; car, quoiqu'ils s'arrêtassent un moment, ils ne firent pas retraite; ils nous lancèrent au contraire un troisième dard. Nous crûmes que nous exposerions la vie d'un plus petit nombre d'hommes, en les empêchant d'approcher davantage, qu'en les laissant avancer, ce qui nous auroit forcés de nous défendre nous-mêmes contre leur attaque; c'est pour cela que nous chargeâmes nos armes à feu à balle, & que nous tirâmes une seconde fois. Il est vraisemblable que quelques-uns d'eux furent blessés par cette décharge, cependant nous eûmes la satisfaction de voir qu'ils s'enfuyoient tous avec beaucoup d'agilité. Comme je n'étois pas disposé à envahir par force ce pays, pour satisfaire notre curiosité & nos desirs, & que je vis qu'il étoit impossible de débarquer amicalement, je profitai des momens où la destruction des Indiens n'étoit plus nécessaire à notre propre défense, & nous retournâmes promptement vers notre bateau. En avançant le long de la côte, nous remarquâmes que les deux matelots, qui étoient à bord, faisoient signe qu'un plus grand nombre d'Insulaires s'approchoient, & avant d'entrer dans l'eau, nous en découvrîmes plusieurs qui venoient autour d'une pointe, à la distance d'environ cinq cents verges. Suivant toute

toute apparence, ils avoient rencontré les trois qui nous attaquèrent d'abord; car, dès qu'ils nous apperçurent, ils firent halte, & sembloient attendre l'arrivée de leur grand corps. Enfin nous entrâmes dans l'eau, & nous la passâmes à gué jusqu'au bateau; ils restèrent à leur poste sans tenter d'interrompre notre marche. Dès que nous fûmes à bord, nous ramâmes vis-à-vis d'eux, & ils paroissoient être au nombre de soixante ou cent. Nous les examinâmes à loisir; leur figure ressemble beaucoup à celle des habitans de la *Nouvelle-Hollande;* ils sont à-peu-près de la même taille, & ils ont les cheveux courts comme eux : ils vont entièrement nuds, mais il nous parut que la couleur de leur peau n'étoit pas si brune; peut-être cette différence venoit-elle uniquement de ce qu'ils n'avoient pas le corps si sale. Pendant tout ce tems ils nous défioient par leurs cris, & ils lâchoient leurs feux par intervalles, quatre ou cinq à la fois. Nous ne pouvons pas imaginer ce que c'est que ces feux, ni quel étoit leur but en les jettant; ils avoient dans leurs mains un bâton court, peut-être une canne creuse qu'ils agitoient de côté & d'autre, & à l'instant nous voyions du feu & de la fumée, exactement comme il en part d'un coup de fusil, & qui ne duroient pas plus long-tems. On observa du vaisseau ce phénomène surprenant, & l'illusion y fut si grande que les gens à bord crurent que les Indiens avoient des armes à feu; & nous n'aurions pas douté nous-mêmes qu'ils ne tirassent sur nous des coups de fusil, si notre bateau n'avoit pas été assez près pour entendre dans ce cas le bruit de l'explosion. Après que nous les eûmes considérés pendant quelque

ANN. 1770. Septembre.

Ann. 1770. Septembre.

tems avec beaucoup d'attention, ſans nous embarraſſer de leurs feux & de leurs cris, nous déchargeâmes quelques coups de fuſil ſur leurs têtes. Dès qu'ils entendirent les balles ſiffler parmi les arbres, ils s'en allèrent tranquillement, & nous retournâmes au vaiſſeau. En examinant les armes qu'ils avoient décochées contre nous, nous trouvâmes que c'étoient de petites javelines d'environ quatre pieds de long, très-mal faites, d'une lame de bambou rouge, & garnies d'une pointe de bois dur où il y avoit pluſieurs barbes. Ils les lançoient avec beaucoup de force; car, quoique nous fuſſions à ſoixante verges de diſtance, elles portoient au-delà de nous. Nous n'avons pas pu connoître exactement le moyen dont ils ſe ſervent, peut-être emploient-ils un arc; mais quand nous les examinâmes du bateau, nous ne leur vîmes point d'arcs, & nous croyons qu'ils décochent ces javelines avec un bâton à-peu-près comme les habitans de la *Nouvelle-Hollande.*

Cet endroit gît au 6d 15′ de latitude S., à environ ſoixante-cinq lieues au N. E. du Port *Saint-Auguſtin* ou Cap *Walche*, & il eſt près de ce qu'on appelle dans les Cartes *C. de la Colta de S. Bonaventura*. La terre, ainſi que ſur toutes les autres parties de la côte, eſt très-baſſe, & couverte d'une abondance de bois & d'herbes qui paſſe l'imagination. Nous vîmes le cocotier, l'arbre à pain & le plane très-floriſſans, quoique les noix de coco fuſſent vertes, & que le fruit à pain ne fût pas encore mûr : nous y trouvâmes d'ailleurs beaucoup d'arbres, de plantes & de buiſſons qui ſont com-

muns aux Isles de la mer du Sud, à la *Nouvelle-Zélande* & à la *Nouvelle-Hollande*. ANN. 1770. Septembre.

BIENTÔT après notre retour au vaisseau, nous remontâmes le bateau à bord, & nous fîmes voile à l'Ouest; je résolus, à la satisfaction du plus grand nombre des personnes de l'équipage, de ne plus perdre de tems sur cette côte. Je suis fâché de dire que quelques-uns des Officiers me pressoient fortement d'envoyer un détachement à terre, & de couper les cocotiers pour en avoir les fruits. Je rejettai cette proposition comme injuste & cruelle. D'ailleurs les Naturels du pays nous avoient attaqués lorsque nous ne faisions que débarquer sur la côte, dans un tems où nous ne voulions leur rien enlever; il étoit donc moralement sûr qu'ils feroient de vigoureux efforts pour défendre leur propriété, si nous tâchions de l'envahir; & dans ce cas plusieurs d'entr'eux, peut-être aussi quelques-uns de nos gens auroient été la victime de cette entreprise. J'aurois été bien fâché d'user d'une pareille violence, même pour nous procurer des choses nécessaires à la subsistance de l'équipage; & certainement il auroit été très-criminel de l'employer pour deux ou trois cents noix de coco vertes, qui ne pouvoient nous donner qu'un plaisir passager. Je pouvois, il est vrai, avancer le long de la côte, plus loin au Nord & à l'Ouest, & chercher un endroit où le vaisseau pût mouiller assez près de terre pour couvrir de son artillerie ceux de nos gens qui débarqueroient; mais cette ressource ne remédioit qu'à une partie des inconvénients, puisqu'en nous mettant en sûreté, elle

ANN. 1770. Septembre.

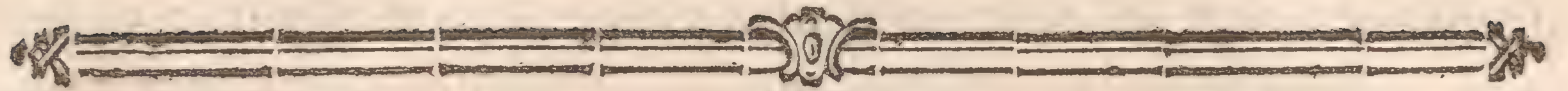
eût probablement été fatale aux Indiens. D'ailleurs, nous avons lieu de croire, qu'avant de trouver cette place, nous aurions été portés ſi loin à l'Oueſt, que nous aurions été obligés d'aller à *Batavia*, par le côté ſeptentrional de l'Iſle de *Java*, & je ne penſois pas que cette route fût auſſi sûre que celle de la côte méridionale de la même Iſle par le détroit de *la Sonde*. Le vaiſſeau avoit tant de voies d'eau, que je doutois s'il ne faudroit pas le mettre à la bande à *Batavia*; autre raiſon qui m'engageoit à naviguer promptement vers cette place, d'autant que nous n'avions aucune découverte à attendre dans des mers qui ont déja été parcourues, & où chaque côte a été marquée par les Géographes Hollandois. Les Eſpagnols, ainſi que les Hollandois, ſemblent avoir navigué tout autour des Iſles de la *Nouvelle-Guinée*, puiſque preſque toutes les places, tracées dans la Carte, ont un nom dans les deux langues. J'ai comparé la partie de la côte que j'ai viſitée, avec les Cartes qu'on trouve dans l'ouvrage françois intitulé, *Hiſtoire des Navigations aux Terres Auſtrales*, & publié en 1756, & je les ai trouvées aſſez exactes : cependant je ne ſais par qui & quand elles ont été dreſſées. Quoique la *Nouvelle-Hollande* & la *Nouvelle-Guinée* y ſoient repréſentées comme deux pays ſéparés, le récit qui les accompagne laiſſe en doute ce point. Je ne prétends pas avoir d'autre mérite dans cette partie du voyage, que d'avoir établi d'une manière inconteſtable la vérité de ce fait.

COMME les deux pays ſont ſitués près l'un de l'autre, & que l'eſpace intermédiaire eſt rempli d'Iſles,

il eſt raiſonnable de ſuppoſer que la population de ces contrées tire ſa ſource d'une commune origine : cette communication entr'elles ne paroît pourtant pas s'être ſoutenue; car dans ce cas les noix de coco, le fruit à pain, le fruit du plane & les autres fruits de la *Nouvelle-Guinée*, également néceſſaires à la ſubſiſtance de ces peuples, auroient sûrement été tranſplantés dans la *Nouvelle-Hollande ;* cependant on n'y en trouve aucune trace. L'Auteur de l'*Hiſtoire des Navigations aux Terres Auſtrales*, dans la relation du Voyage de *le Maire*, a donné un vocabulaire du langage qu'on parle ſur une Iſle qui gît près de la *Nouvelle-Bretagne;* en comparant ce vocabulaire avec les mots que nous apprîmes dans la *Nouvelle-Hollande*, nous trouvâmes que les deux langues ne ſont pas les mêmes. Si donc, par la ſuite, on reconnoiſſoit de l'analogie entre la langue de la *Nouvelle-Bretagne* & celle de la *Nouvelle-Guinée*, on auroit lieu de ſuppoſer que ces deux pays tirent leur population de la même ſource; & que, malgré leur proximité, les habitans de la *Nouvelle-Hollande* ont une origine différente.

ANN. 1770. Septembre.





CHAPITRE VIII.

Passage de la Nouvelle-Guinée *à l'Isle de* Savu. *Ce que nous fîmes dans cette Isle.*

Ann. 1770. Septembre.

Depuis le midi du 3, jusqu'au midi du lendemain, nous portâmes à l'Ouest, & pendant tout ce tems nous tînmes la sonde qui rapporta de 14 à 30 brasses, quelquefois plus, d'autres fois moins. Le 4, à midi, nous étions par 14 brasses, au 6^d 44′ de latitude S. & au 223^d 51′ de longitude O. Depuis le midi de la veille, notre route fut S. 76^d O., & nous fîmes cent vingt milles à l'Ouest. Le 5, à midi, notre latitude étoit de 7^d 25′ S. & notre longitude de 225^d 41′ O.; ayant toujours un fond de 10 à 20 brasses.

Le 6, à une heure & demie du matin, nous dépassâmes une petite Isle qui nous restoit au N. N. O. à trois ou quatre milles de distance; & à la pointe du jour, nous découvrîmes une autre Isle basse qui s'étendoit du N. N. O. au N. N. E. à environ deux ou trois lieues de distance. J'aurois débarqué sur cette Isle qui ne paroissoit pas très-petite, pour en examiner les productions, si le vent n'avoit pas été si frais. Quand nous fûmes par son travers, nous n'avions que 10 brasses d'eau, fond de roches; c'est

ce qui me fit craindre de tomber ſous le vent, où je pourrois trouver une eau baſſe & un fond dangereux. Ces Iſles ne ſont pas marquées dans les Cartes, à moins qu'on ne les prenne pour les Iſles *Arrou.* Dans ce cas, elles ſont placées trop loin de la *Nouvelle-Guinée ;* j'ai reconnu que la partie méridionale de ces Iſles gît au $7^d\ 6'$ de latitude S. & au 225^d de longitude O.

NOUS continuâmes à gouverner à l'O. S. O., en faiſant quatre milles & demi par heure, juſqu'à dix heures du ſoir. Nous avions alors 42 braſſes; à onze heures nous en eûmes 37, à minuit 55, à une heure 49, & à trois 120, après quoi nous ne trouvâmes point de fond. A la pointe du jour nous forçâmes de voiles, & à dix heures nous découvrîmes terre, qui s'étendoit du N. N. O. à l'O. ¼ N. O., à cinq & ſix lieues. A midi, elle nous reſtoit du N. à l'O., à peu-près à la même diſtance; elle ſembloit être unie & médiocrement élevée. D'après notre éloignement de la *Nouvelle-Guinée*, elle doit faire partie des Iſles *Arrou*, mais elle gît un degré plus au Sud qu'aucune de celles-ci n'eſt marquée dans les cartes, & ſuivant notre latitude, c'eſt *Timor Laoet.* Nous ſondâmes & nous n'avions point de fond à 50 braſſes.

COMME les Cartes ne m'apprenoient point quelle étoit la terre que je voyois ſous le vent, craignant qu'elle ne courût bien avant au Sud, d'autant que le tems étoit ſi brumeux, que nous ne pouvions pas appercevoir fort au loin, je gouvernai au S. O., & à quatre heures nous perdîmes l'Iſle de vue. Je fus ſûr

ANN. 1770. Septembre.

alors qu'aucune partie de cette terre n'eſt ſituée au Sud du 8^{d} 15′ S. Je continuai de porter au S. O. à petites voiles, avec une briſe fraîche du S. E. ¼ E., & de l'E. S. E. Nous ſondâmes à toutes les heures, ſans rencontrer de fond à 120 braſſes.

LE 7, à la pointe du jour, nous gouvernâmes O. S. O., & enſuite O. ¼ S. O., & nous nous trouvâmes à midi au 9^{d} 30′ de latitude S., & au 229^{d} 34′ de longitude O. D'après la route que nous avions ſuivie depuis notre départ de la *Nouvelle-Guinée*, nous aurions dû appercevoir les *Iſles de Weaſel*, qui ſont marquées dans les Cartes à vingt ou vingt-cinq lieues de la côte de la *Nouvelle-Hollande ;* cependant nous ne vîmes rien ; ainſi il faut croire qu'elles ont été placées d'une manière fautive. On n'en ſera pas ſurpris ſi l'on conſidère que non-ſeulement ces Iſles, mais encore la côte qui borde cette mer, ont été découvertes & examinées par différentes perſonnes & à différens tems, & que d'autres ont dreſſé les cartes ſur les divers réſultats, peut-être plus d'un ſiècle après. Il faut remarquer en outre que les Navigateurs qui ont fait ces découvertes, n'avoient pas, pour tenir un Journal exact, tous les moyens dont nous jouiſſons aujourd'hui.

NOUS continuâmes notre route en gouvernant à l'Oueſt juſqu'au ſoir du 8, que la variation de l'aiguille, calculée par pluſieurs azimuths, étoit de 12^{d} O., & par amplitude de 5^{d} O. Le 9, à midi, notre latitude par obſervation, étoit de 9^{d} 46′ S., & notre longitude de 232^{d} 7′ O. Pendant les deux derniers jours,

jours, nous avions gouverné directement à l'Ouest; cependant nous reconnûmes par observation que nous avions fait seize milles au Sud, six milles depuis le midi du 6 jusqu'au midi du 7, & dix depuis le midi de ce jour jusqu'au midi du lendemain, ce qui nous fit voir qu'il y avoit un courant portant au Sud. Au coucher du soleil, nous trouvâmes que la variation de l'aiguille étoit de 2^d O., & en même tems nous apperçûmes une terre très-haute qui nous restoit au N. O.

ANN. 1770.
Septembre.

LE matin du 10, nous reconnûmes clairement que la terre que nous avions vue la veille au soir, étoit *Timor*. A midi, notre latitude, par observation, étoit de $10^d\ 1'$ S., quinze milles au Sud de celle que nous donnoit le lock. Nous étions, par observation, au $233^d\ 27'$ de longitude O. Afin de découvrir plus distinctement la terre que nous avions en vue, nous gouvernâmes N. O. jusqu'à quatre heures du matin du 11, que le vent sauta au N. O. & à l'O., & nous fit gouverner au Sud jusqu'à neuf heures. Nous virâmes alors de bord & nous mîmes le cap au N. O. avec un vent de l'O. S. O. Au lever du soleil, la terre nous avoit paru s'étendre de l'O. N. O. au N. E., & à midi, nous la voyions se prolonger à l'O. jusqu'à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ S., mais à l'E., pas plus loin que le N. $\frac{1}{4}$ N. E. Nous étions alors bien assurés que la première terre que nous avions vue étoit *Timor*. La dernière Isle que nous venions de dépasser, porte le nom de *Timor Laoet* ou *Laut*. *Laoet* est un mot de la langue Malais, qui signifie *mer*, & les habitans du pays ont donné ce nom à l'Isle. La partie méri-

Ann. 1770. Septembre.

dionale gît au 8^d 15′ de latitude S., & au 228^d 10′ de longitude O.; mais dans les cartes, la pointe méridionale est marquée à différentes latitudes depuis le 8^d 30′, jusqu'au 9^d 30′. Il est possible, il est vrai, que la terre que nous découvrîmes soit quelqu'autre Isle, mais on a de très-fortes raisons de présumer le contraire, car si *Timor Laut* étoit à l'endroit où le placent les cartes, nous devrions l'y avoir vu. Nous étions alors au 9^d 37′ de latitude S., & par une observation du soleil & de la lune, au 233^d 54′ de longitude O. Nous étions le jour précédent par les 233^d 27′; le lock donnoit précisément la même différence de 27′, d'où il suit que l'observation avoit un degré d'exactitude qu'il faut attendre rarement. L'après-midi nous courûmes sur la côte jusqu'à huit heures du soir, que nous virâmes de bord & gouvernâmes au large, étant à environ trois lieues de la terre, qui au coucher du soleil, s'étendoit du S. O. ½ O., au N. E. Nous sondâmes alors, & nous ne trouvâmes point de fond par 140 brasses. A minuit, comme nous avions peu de vent, nous virâmes de bord une seconde fois & portâmes sur la terre; & le lendemain 12, à midi, notre latitude, par observation, étoit de 9^d 36′ S. Ce même jour nous vîmes de la fumée sur la côte en plusieurs endroits, & pendant la nuit nous avions apperçu des feux. La terre paroissoit très-haute & disposée en collines s'élevant par degrés les unes au-dessus des autres. Les collines sont en général couvertes de bois épais, mais nous pouvions y distinguer des clarières d'une étendue considérable & qui sembloient être l'ouvrage des hommes. A cinq heures de l'après-midi, nous étions

ANN. 1770. Septembre.

à un demi-mille de la côte, par 16 brasses d'eau, en travers d'un petit golfe qui s'avançoit dans la terre basse. Ce golfe gît au 9^d 34$'$ de latitude S., & c'est probablement le même dans lequel Dampierre entra avec sa chaloupe; car l'eau n'y paroît pas assez profonde pour un vaisseau. La terre répond fort bien à la description qu'il en a donnée. Près de la grève, elle est couverte de grands arbres pyramidaux, qui, suivant lui, ont l'apparence de pins. Derrière ceux-ci, il semble y avoir des criques d'eau salée & beaucoup de paletuviers, entremêlés cependant de cocotiers. La terre est plate sur le rivage, & semble en quelques endroits s'avancer à deux ou trois milles dans l'intérieur du pays, avant la rencontre de la première colline. Quoique nous n'apperçussions dans cette partie de l'Isle ni plantations ni maisons, la fertilité du sol & le nombre des feux nous firent juger qu'elle devoit être bien peuplée.

QUAND nous fûmes à un mille & demi du rivage, nous virâmes de bord & portâmes au large. Les extrémités de la côte s'étendoient alors du N. E. $\frac{1}{4}$ E. à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ S. Une pointe basse, éloignée de nous d'environ trois lieues, en formoit l'extrémité Sud-Ouest. Pendant que nous portions vers la côte, nous sondâmes plusieurs fois, mais nous ne trouvâmes point de fond avant d'en avoir approché à deux milles & demi, & alors nous eûmes 25 brasses, fond de vase. Après avoir viré de bord, nous portâmes au large jusqu'à minuit avec un vent du Sud; nous revirâmes ensuite & nous gouvernâmes deux heures à

Ann. 1770. Septembre.

l'Oueſt. Le vent ſauta bientôt au S. O. & à l'O. S. O., & nous mîmes le cap au Sud une ſeconde fois. Le matin du 13, nous trouvâmes que la variation de l'aiguille, meſurée par amplitude, étoit de 1^d 10′ O., & par azimuth, de 1^d 27′. A midi, notre latitude, par obſervation, étoit de 9^d 45′ S., & notre longitude de 234^d 12′ O.; nous étions alors à environ ſept lieues de la terre, qui s'étendoit du N. 31^d E. à l'O. S. O. ½ O.

Nous avançâmes lentement à l'O. avec de légères briſes de terre qui ſouffloient de l'O. ¼ N. O. pendant quelques heures le matin, & des briſes de mer du S. S. O. & du S. Le 14, à midi, nous étions à ſix ou ſept lieues de la terre qui ſe prolongeoit du N. ¼ N. E. au S. 78^d O.; nous voyions toujours ſur la terre baſſe & ſur les montagnes qui ſont par derrière, de la fumée en pluſieurs endroits pendant le jour, & du feu pendant la nuit. Nous continuâmes à gouverner le long de la côte, juſqu'au matin du 15, la terre paroiſſant toujours montueuſe, mais moins élevée qu'auparavant. En général, les collines aboutiſſent à la mer, & dans les endroits où elles ne s'avancent pas loin, nous voyions, au lieu de terres plates & couvertes de paletuviers, de grands bocages de cocotiers qui n'étoient qu'à environ un mille de la grève. Les plantations & les maiſons commençoient là & ſembloient être innombrables. Les maiſons étoient ombragées par des bois de palmier-éventail ou *Boraſſus*, & il y avoit des plantations enfermées par des haies juſques ſur le ſommet des plus hautes collines. Nous avions continuellement

les yeux à nos lunettes, & nous fûmes fort ſurpris de ne voir ni hommes ni bétail.

NOUS ſuivîmes la même route juſqu'à neuf heures du matin du 16, que nous vîmes la petite Iſle appelée *Rotte*; & à midi, l'Iſle *Semau* (*Simao*, ſuivant Danville), qui gît à la hauteur de l'extrémité méridionale de *Timor*, nous reſtoit au N. O.

DAMPIERRE, qui a donné une deſcription fort étendue de l'Iſle de *Timor*, dit qu'elle a ſoixante & dix lieues de long & ſeize de large, & que ſa direction eſt à-peu-près N. E. & S. O. J'ai trouvé que le côté oriental de l'Iſle court preſque N. E. $\frac{1}{4}$ E. & S. O. $\frac{1}{4}$ O. & que l'extrémité méridionale gît au 10^d $23'$ de latitude S. & au 236^d $5'$ de longitude O. Nous avons couru environ quarante-cinq lieues, le long du côté oriental, & nous avons reconnu que cette navigation étoit abſolument ſans danger. La terre qui eſt bordée par la mer, excepté près de l'extrémité méridionale, eſt baſſe dans un eſpace de deux ou trois milles en-dedans du rivage, & entrecoupée en général de criques ſalées : par derrière la terre baſſe, il y a des montagnes qui s'élevent les unes au-deſſus des autres à une hauteur conſidérable. Nous gouvernâmes O. N. O. juſqu'à deux heures de l'après-midi, étant alors à peu de diſtance de la pointe Nord de *Rotte*. Nous mîmes le cap au N. N. O., afin de paſſer entre cette Iſle & celle de *Semau*; après avoir gouverné trois lieues dans cette direction, nous tournâmes au N. O. & à l'O.; & à ſix heures, nous étions hors de toutes les Iſles. A ce tems, la partie méridionale de *Semau*,

Ann. 1770. Septembre.

qui gît au 10ᵈ 15′ de latitude S., nous restoit au N. E. à quatre lieues, & l'Isle de *Rotte* s'étendoit au S. jusqu'au S. 36ᵈ O. L'extrémité septentrionale de cette Isle & la pointe Sud de *Timor* sont situées au N. ½ E. & au S. ½ O. l'une de l'autre, à la distance d'environ trois ou quatre lieues. A l'extrémité Ouest du passage entre *Rotte* & *Semau*, il y a deux petites Isles, dont l'une est près de la côte de *Rotte*, & la seconde à la hauteur de la pointe S. O. de *Semau*; on trouve entre les deux un bon canal, d'environ six milles de large, à travers lequel nous passâmes. L'Isle de *Rotte* ne paroît pas si élevée & si montueuse que *Timor*, quoiqu'elle soit agréablement entrecoupée par des collines & des vallées. Sur le côté septentrional, il y a plusieurs grèves sablonneuses, près desquelles croissent quelques palmiers-éventail, mais la plus grande partie est couverte d'une espèce d'arbustes qui étoient sans feuilles. *Semau* présente un aspect à-peu-près le même que celui de *Timor*, mais elle n'est pas si haute. Sur les dix heures du soir, nous observâmes dans le ciel un phénomène qui, à certains égards, ressembloit beaucoup à l'aurore boréale, & à d'autres en étoit très-différent : il étoit formé d'une lueur rougeâtre & obscure, qui montoit environ 20ᵈ au-dessus de l'horizon : son étendue varioit par intervalles, mais elle n'étoit jamais moins de huit ou dix pointes de compas. A travers & en-dehors de cette première couleur, passoient des rayons d'une autre couleur plus vive, qui s'évanouissoient & reparoissoient à-peu-près au même instant, comme ceux de l'aurore boréale; ils n'avoient pourtant rien de ce mouvement ondu-

latoire & de vibration qu'on obſerve dans ce phénomène. Le milieu de la lueur nous reſtoit au S. S. E. du vaiſſeau, & elle dura ſans que ſon brillant diminuât juſqu'à minuit; nous nous retirâmes alors pour nous coucher, & je ne puis pas dire combien elle continua de tems après.

APRÈS avoir dépaſſé toutes les Iſles qui ſont placées entre *Timor* & *Java*, dans les Cartes que nous avions à bord, nous gouvernâmes à l'Oueſt juſqu'à ſix heures du lendemain au matin 17, que nous apperçûmes, ſans nous y attendre, une Iſle qui nous reſtoit à l'O. S. O. Je crus d'abord que nous avions fait une nouvelle découverte. Nous courûmes directement deſſus, & à dix heures nous étions près de ſon côté ſeptentrional; nous y apperçûmes des maiſons, des cocotiers, & nous fûmes ſurpris fort agréablement d'y voir de nombreux troupeaux de moutons. C'étoit une tentation à laquelle, dans notre ſituation, nous ne pouvions pas réſiſter, d'autant que pluſieurs de nos gens ſe portoient aſſez mal, & murmuroient de ce que je n'avois pas touché à *Timor*. Je réſolus donc d'entreprendre d'établir un commerce avec des habitans qui paroiſſoient ſi fort en état de nous fournir des proviſions, afin de diſſiper par-là la maladie & le mécontentement qui ſe répandoient parmi l'équipage. J'envoyai M. Gore, mon ſecond Lieutenant, ſur la pinaſſe, pour voir s'il y avoit quelque endroit commode où l'on pût débarquer; il prit avec lui quelques bagatelles pour en faire des préſents aux Naturels du pays qu'il rencontreroit. Quand il fut parti, nous

ANN. 1770. Septembre.

découvrîmes du vaiſſeau deux hommes à cheval qui ſembloient ſe promener ſur les collines, & s'arrêter ſouvent pour regarder notre vaiſſeau. Nous reconnûmes par là que les Européens avoient formé un établiſſement dans l'Iſle, & nous eſpérâmes que nous n'aurions pas à ſurmonter les circonſtances déſagréables qui ſuivent toujours les premieres entrevues avec des ſauvages. Sur ces entrefaites, M. Gore débarqua dans une petite anſe ſablonneuſe, près de quelques maiſons, & il rencontra huit ou dix Inſulaires, qui, par leur habillement & leur figure, reſſembloient beaucoup aux Malais. Excepté les couteaux qu'ils ont coutume de porter à leur ceinture, ils étoient ſans armes; l'un d'eux conduiſoit un âne. Ils invitèrent poliment M. Gore à deſcendre à terre, & ils conversèrent avec lui par ſignes; mais ils ne purent guères s'entendre réciproquement. Il nous rapporta peu de tems après cette nouvelle, & il ajouta, à notre grand regret, qu'il n'y avoit point de mouillage pour le vaiſſeau. Cependant je le renvoyai une ſeconde fois avec de l'argent & des marchandiſes, afin d'acheter au moins, s'il étoit poſſible, quelques rafraîchiſſemens pour les malades; le Docteur Solander l'accompagna dans le bateau. Pendant ce tems, je louvoyai avec le vaiſſeau qui étoit alors à environ un mille de la côte. Avant que le bateau débarquât, nous apperçûmes deux autres cavaliers, dont l'un étoit vêtu à l'européenne, portant un habit bleu, une veſte blanche & un chapeau bordé: ces hommes firent peu d'attention au bateau quand il débarqua; mais ils ſe promenèrent en regardant le vaiſſeau avec beaucoup de curioſité.

curiosité. Nous vîmes cependant d'autres cavaliers & un grand nombre de personnes à pied se rassembler autour de nos gens, & nous remarquâmes, avec beaucoup de plaisir, qu'on portoit plusieurs noix de coco dans le bateau; d'où nous conclûmes qu'il s'étoit établi quelque espèce de commerce.

ANN. 1770. Septembre

APRÈS que le bateau eut resté à terre environ une heure & demie, il nous fit comprendre par un signal qu'il y avoit sous le vent une baie où nous pourrions mouiller; nous portâmes directement de ce côté, & le bateau qui nous suivoit arriva bientôt à bord. Le Lieutenant me dit qu'il avoit vu quelques-uns des principaux personnages de l'Isle, qui portoient du linge fin & avoient des chaînes d'or autour de leur col. Il ajouta qu'il n'avoit pas pu acheter des noix de coco, parce que celui à qui elles appartenoient étoit absent, mais qu'on en avoit envoyé environ deux douzaines en présent au bateau, & que les Insulaires avoient accepté quelques toiles en retour. Les Naturels du pays, pour lui donner l'instruction qu'il demandoit d'eux, tracèrent sur le sable une représentation grossière d'un havre au-dessous du vent, & d'une ville située tout auprès. Ils lui donnèrent aussi à entendre que nous pourrions nous y procurer une grande quantité de moutons, de cochons, de volailles & de fruits. Quelques-uns d'entre eux prononçoient souvent le mot de *Portugais*, & faisoient mention de *Larntuca* sur l'Isle d'*Ende*. D'après cette circonstance, nous conjecturâmes qu'il y avoit des Portugais en quelques endroits de l'Isle; & un de nos gens, Portugais de naissance, qui étoit dans notre

Ann. 1770. Septembre.

bateau, entreprit de converser dans sa langue avec les Indiens; mais il reconnut bientôt qu'ils n'en savoient qu'un ou deux mots par routine. Lorsqu'ils firent comprendre à nos gens qu'il y avoit une ville près du havre qu'ils nous avoient indiqué, l'un d'eux, pour nous donner un renseignement qui pût nous guider, nous fit entendre que nous devions examiner quelque chose qu'il exprima en croisant ses doigts; notre Portugais imagina à l'instant qu'il vouloit nous parler d'une croix. Comme le bateau se rembarquoit pour revenir à bord, le cavalier habillé à l'européenne s'avança; mais l'Officier n'ayant pas sa *commission* sur lui, crut devoir éviter une conférence.

A sept heures du soir, nous jetâmes l'ancre dans la baie dont on vient de parler, à environ un mille de la côte, par 38 brasses, fond de sable net. La pointe septentrionale de la baie nous restoit au N. 30^{d} E. à deux milles & demi, & nous avions au S. 63^{d} O. la pointe Sud, ou l'extrémité Ouest de l'Isle. Lorsque nous entrâmes dans la baie, nous découvrîmes une grande ville Indienne, vers laquelle nous dirigeâmes notre route, en arborant une flamme sur le sommet du petit mât de hune. Bientôt après nous fûmes surpris de voir la ville arborer pavillon Hollandois, & d'entendre trois coups de canons. Nous continuâmes cependant notre chemin tant que nous eûmes fond, & quand il nous manqua, nous mîmes à l'ancre.

Le 18, dès qu'il fut jour, nous apperçûmes le même pavillon sur la grève vis-à-vis du vaisseau; je pensai que les Hollandois avoient un établissement dans cette

Isle, & j'envoyai à terre M. Gore, mon Lieutenant, rendre visite au Gouverneur ou à la principale personne de la place, afin de lui apprendre qui nous étions, & par quelle raison nous avions touché à la côte. Il fut reçu, en débarquant, par une garde d'environ vingt ou trente Indiens armés de fusils, qui le conduisirent à la ville où le pavillon avoit été arboré la veille; ils emportèrent avec eux l'autre pavillon qui avoit été placé sur le rivage, & marchèrent sans ordre. Quand il fut arrivé, on l'introduisit chez le Raja ou Roi de l'Isle, à qui il dit par un Interprète Portugais, que notre bâtiment étoit un vaisseau de guerre appartenant au Roi de la Grande-Bretagne, & qu'ayant plusieurs malades à bord, nous avions besoin de quelques-uns des rafraîchissemens que l'Isle fournit. Sa Majesté répliqua qu'elle étoit disposée à nous procurer tout ce que nous desirions, mais que par l'alliance qu'elle avoit faite avec la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, elle ne pouvoit commercer avec aucun autre peuple, sans avoir au préalable obtenu son consentement. Le Roi ajouta qu'il alloit le demander sur le champ à l'Agent de la Compagnie, qui étoit le seul blanc de l'Isle. Il envoya à cet homme qui résidoit à quelque distance dans l'intérieur des terres, une lettre par laquelle il l'informoit de notre arrivée & de notre demande : sur ces entrefaites, M. Gore me dépêcha un de ses gens pour m'apprendre sa position & l'état du Traité. Au bout d'environ trois heures, le Résident Hollandois vint répondre en personne à la lettre qu'on lui avoit adressée; il s'appelloit *Jean-Christophe Lange*, natif de Saxe, & c'étoit

ANN. 1770. Septembre.

ANN. 1770. Septembre.

la même perſonne que nous avions vue à cheval habillée à l'européenne. Il traita M. Gore avec beaucoup de politeſſe, & il l'aſſura que nous étions les maîtres d'acheter des Naturels du pays tout ce qu'il nous plairoit. Peu de tems après, il témoigna quelque envie de venir à bord, ainſi que le Roi & pluſieurs Indiens de ſa ſuite. M. Gore leur dit qu'il étoit prêt à les y accompagner ; mais ils deſirèrent qu'on laiſſât deux de nos gens à terre, à quoi mon Lieutenant conſentit.

Ils vinrent tous à bord vers les deux heures, & notre dîner étant prêt, ils acceptèrent l'offre que je leur fis de le partager avec eux. J'imaginois que ſur le champ ils alloient s'aſſeoir, mais le Roi parut héſiter, & enfin il dit, un peu confus, qu'il ne croyoit pas que nous autres blancs ſouffririons que lui qui étoit d'une couleur différente s'aſsît en notre compagnie. Nos complimens diſſipèrent bientôt ſes ſcrupules, & nous nous mîmes tous à table avec beaucoup de contentement & de cordialité. Heureuſement nous ne manquions pas d'Interprètes ; le Docteur Solander & M. Sporing ſavoient aſſez l'Hollandois pour converſer avec M. Lange ; & pluſieurs des matelots pouvoient parler avec ceux des Naturels du pays qui entendoient le Portugais. Il arriva que notre dîner conſiſtoit en mouton, & le Roi témoigna le deſir d'avoir un de ces animaux : quoiqu'il ne nous en reſtât qu'un, nous le lui préſentâmes. La facilité avec laquelle il l'obtint, l'encouragea à demander un chien anglois, & M. Banks lui donna poliment ſon lévrier. M. Lange

nous fit entendre qu'il avoit envie d'une de nos lunettes, & sur le champ nous lui en donnâmes une. Nos hôtes nous dirent alors que l'Isle abondoit en buffles, moutons, cochons & volailles ; que le lendemain on en conduiroit une grande quantité sur la grève, afin que nous pussions en acheter autant que nous le desirerions. Cette nouvelle nous causa tant de plaisir, que nous fîmes boire les Indiens & le Saxon au-delà de leurs forces. Cependant ils voulurent s'en aller avant d'être entièrement ivres ; ils furent reçus sur le pont, par nos soldats de marine sous les armes, comme ils l'avoient été lors de leur arrivée. Le Roi parut curieux de voir faire l'exercice : nous satisfîmes sa curiosité, & les soldats firent trois décharges. Il les examina avec beaucoup d'attention, & il fut fort surpris de l'ordre & de la promptitude de leurs évolutions, sur-tout de la manière dont ils bandoient leurs fusils. La première fois, il frappa le platbord du vaisseau avec un bâton qu'il tenoit dans sa main, & il s'écria fort haut que toutes les batteries ne produisoient qu'un seul son. Nous fîmes plusieurs présens à nos hôtes quand ils partirent, & nous les saluâmes de neuf coups de canons, auxquels ils répondirent par trois acclamations.

ANN. 1770.
Septembre.

MM. Banks & Solander allèrent à terre avec eux, & les accompagnèrent à la ville, qui est composée de plusieurs maisons, dont quelques-unes sont assez grandes ; ces maisons consistent uniquement en un toît couvert de feuilles de palmier, & soutenu sur un plancher de bois par des colonnes d'environ quatre pieds de hauteur. Les habitans présentèrent à nos Naturalistes un

ANN. 1770. Septembre.

peu de leur vin de palmier, qui étoit le ſuc frais de l'arbre, non fermenté; il avoit une ſaveur douce, qui n'étoit pas déſagréable, & MM. Banks & Solander qui revinrent à bord bientôt après qu'il fut nuit, eſpérèrent que cette liqueur pourroit contribuer à la guériſon de nos ſcorbutiques.

LE matin du 19, j'allai à terre, avec M. Banks & pluſieurs des Officiers, pour rendre au Roi la viſite qu'il nous avoit faite; mais mon principal objet étoit de nous procurer quelques-uns des buffles, moutons & volailles qu'on nous avoit promis d'amener ſur le rivage. Nous fûmes très-mortifiés de trouver que Sa Majeſté & les Inſulaires n'avoient fait aucune démarche pour tenir leur parole; cependant nous allâmes à la maiſon d'aſſemblée, conſtruite, ainſi que deux ou trois autres, par la Compagnie Hollandoiſe; elles ſont diſtinguées de celles des Naturels du pays, par deux pièces de bois reſſemblant à une paire de cornes de vache : il y en a une placée à chaque extrémité du faîte qui termine le toît. L'Indien dont nous avons parlé plus haut, vouloit certainement repréſenter ces pièces de bois quand il croiſoit ſes doigts; mais notre Portugais, qui étoit bon catholique, y vit un ſigne de croix, & vouloit nous perſuader par cette raiſon que ſes compatriotes avoient un établiſſement dans l'Iſle. Nous rencontrâmes en cet endroit M. Lange avec le Roi, qui s'appelloit *A Madacho Lomi Djara*, accompagné de pluſieurs des principaux perſonnages du pays. Nous lui dîmes que nous avions dans le bateau des marchandiſes de différente eſpèce, que nous échangerions contre

les rafraîchiſſemens qu'il voudroit nous vendre, & nous lui demandâmes permiſſion de les débarquer, ce qu'il nous accorda. Nous entreprîmes alors de convenir du prix des buffles, moutons, cochons, &c. que nous avions envie d'obtenir, & des articles que nous payerions en argent. M. Lange nous quitta dès que nous eûmes entamé cette propoſition, & nous dit que ces préliminaires devoient être réglés avec les Naturels. Il ajouta cependant qu'il avoit reçu une lettre du Gouverneur de *Concordia* dans l'Iſle de *Timor*, qu'il nous communiqueroit à ſon retour.

ANN. 1770. Septembre.

COMME la matinée étoit fort avancée, & que nous n'étions pas diſpoſés à retourner à bord & à manger des ſalaiſons, tandis que nous étions environnés à terre d'alimens beaucoup plus délicats, nous priâmes Sa Majeſté de nous faire vendre un petit cochon & du riz, & d'ordonner à ſes ſujets de nous les apprêter. Il répondit très-poliment que ſi nous voulions manger de la cuiſine de ſes ſujets, ce qu'il avoit peine à croire, il auroit l'honneur de nous régaler. Nous lui fîmes des remercimens, & ſur le champ nous envoyâmes chercher du vin à bord.

LE dîner fut prêt vers les cinq heures; il fut ſervi ſur trente-ſix plats, ou plutôt ſur trente-ſix paniers qui contenoient ou du porc ou du riz; on avoit rempli trois vaſes de terre du bouillon dans lequel le cochon avoit été cuit. Ces alimens furent rangés à terre, & l'on mit tout autour des nattes pour

Ann. 1770. Septembre.

nous faire asseoir. On nous conduisit ensuite chacun à notre tour vers un trou fait dans le plancher, près duquel il y avoit un homme tenant un vase fait de feuilles de palmier & rempli d'eau, qui nous donna à laver. Quand cette opération fut finie, nous nous plaçâmes autour des plats, & nous attendîmes le Roi. Comme il ne venoit point, nous le demandâmes, & on nous dit que la coutume du pays ne permettoit pas à la personne qui donnoit le repas, de s'asseoir avec ses hôtes; mais que si nous soupçonnions que les mets fussent empoisonnés, il viendroit en goûter. Nous déclarâmes à l'instant que nous n'avions point de pareille crainte, & nous demandâmes aux Indiens de ne point s'écarter pour nous d'aucuns de leurs usages d'hospitalité. Le premier Ministre & M. Lange nous tinrent compagnie, & nous fîmes un repas delicieux; nous trouvâmes que le porc & le riz étoient excellens, & le bouillon assez bon; mais les cuillers, faites de feuilles de palmier, étoient si petites, que nous n'eûmes pas la patience de nous en servir. Après dîner, nous fîmes passer notre vin à la ronde; nous demandâmes une seconde fois le Roi, pensant que, quoique la coutume de son pays ne lui accordât pas la liberté de manger à notre table, il pouvoit au moins avoir le plaisir de boire avec nous; mais il s'en excusa de nouveau en disant que le maître d'un repas ne devoit pas s'enivrer, & qu'il n'y avoit d'autre moyen d'éviter cet inconvénient, que de ne pas goûter de vin. Nous ne bûmes cependant pas le nôtre dans l'endroit où nous avions

mangé

mangé le porc & le riz. Dès que nous eûmes dîné, nous quittâmes la maison, & les matelots & les domestiques prirent nos places. Ils ne purent pas consommer tout ce que nous avions laissé, mais les femmes qui vinrent nettoyer les paniers & les vases, les obligèrent d'emporter avec eux ce qu'ils n'avoient pas mangé. Comme le vin échauffe & dilate ordinairement le cœur, nous saisîmes le moment où nous crûmes que les Indiens en sentoient les effets, pour parler derechef des buffles & des moutons dont il n'avoit été fait aucune mention jusqu'alors, quoiqu'ils eussent dû nous les amener de grand matin. Notre Saxon, Agent de la Compagnie, nous fit part alors, avec beaucoup de flegme, du contenu de la lettre qu'il prétendoit avoir reçue du Gouverneur de *Concordia*. Cet Officier, après l'avoir averti qu'un vaisseau avoit fait voile vers l'Isle où nous étions alors, lui enjoignoit de l'assister si le bâtiment avoit besoin de provisions, & qu'il en demandât, mais de ne pas souffrir qu'il restât plus long-tems qu'il n'étoit nécessaire. Il lui recommandoit en outre de ne pas permettre qu'il fît des présens considérables aux Indiens de la classe inférieure, & qu'il en donnât aucun à ceux d'un rang distingué. Il avoit la bonté d'ajouter que nous étions les maîtres de donner des verroteries & d'autres bagatelles en échange du vin de palmier, & des petits rafraîchissemens qu'on pourroit nous fournir.

ANN. 1770. Septembre.

NOUS pensâmes tous que cette lettre avoit été fabriquée par le Saxon, qu'il n'avoit inventé ces

Ann. 1770. Septembre.

défenſes que pour nous extorquer de l'argent en les enfreignant, & qu'en nous défendant de faire des libéralités aux Naturels du pays, il eſpéroit les détourner à ſon avantage.

Nous apprîmes le ſoir qu'on n'avoit conduit au rivage ni buffles ni cochons, mais ſeulement un petit nombre de moutons, qu'on avoit remmenés avant que nos gens, qui étoient allés chercher de l'argent, puſſent s'en procurer. Ils achetèrent cependant quelques volailles & une grande quantité d'une eſpèce de ſirop fait de ſuc de palmier, qui étoit fort ſupérieur aux melaſſes & qui coûtoit beaucoup moins. Nous portâmes nos plaintes à M. Lange, qui imagina un autre ſubterfuge. Il dit que ſi nous étions allés nous-mêmes ſur le rivage, nous aurions pu acheter tout ce que nous aurions voulu; mais que les Naturels du pays avoient craint de recevoir de l'argent de nos gens, de peur qu'il ne fût contrefait. Nous fûmes indignés que cet homme nous eût caché juſques-là ce fait s'il étoit vrai, ou osât l'alléguer s'il étoit faux. Cependant j'allai à l'inſtant vers la grève, mais je ne vis ni moutons ni bétail, & je n'apperçus aucun endroit dans le voiſinage où nous puſſions nous en procurer. Pendant mon abſence, Lange qui ſavoit aſſez que je ne réuſſirois pas mieux que nos gens, dit à M. Banks que les Naturels étoient mécontens de ce que nous ne leur avions pas offert de l'or pour leurs marchandiſes, & que ſans cet expédient nous ne ferions rien. M. Banks ne crut pas devoir lui répliquer; il ſe leva

bientôt après, & nous revînmes tous à bord, fort mécontens de l'issue de nos négociations. Pendant le courant de la journée, le Roi avoit promis qu'on nous ameneroit le lendemain du bétail & des moutons au rivage, & il nous avoit donné des raisons un peu plus plausibles que celles de l'Agent de la Compagnie. Il nous dit que les buffles étoient fort loin dans l'intérieur du pays, & que jusqu'alors il n'y avoit pas eu assez de tems pour les amener.

Ann. 1770. Septembre.

LE lendemain au matin, 20, nous débarquâmes encore. Le Docteur Solander alla à la ville pour parler à Lange, & je restai au rivage, afin de voir quelles provisions on pourroit y acheter. J'y trouvai un vieil Indien à qui nous avions donné le nom de premier Ministre, parce qu'il paroissoit avoir quelque autorité. Voulant mettre cet homme dans nos intérêts, je lui offris une lunette, mais je ne vis rien au marché qu'un petit buffle ; j'en demandai le prix, & on me répondit qu'il étoit de cinq guinées, c'est-à-dire, deux fois autant qu'il valoit; cependant j'en offris trois. Je crus m'appercevoir que le maître du buffle pensoit que je le payois assez bien, mais il dit qu'il devoit avertir le Roi de ce que je lui avois offert, avant de pouvoir l'accepter. Il expédia sur le champ un messager à Sa Majesté, qui répondit que le buffle ne seroit pas vendu pour moins de cinq guinées. Je refusai absolument d'en donner ce prix, sur quoi on dépêcha un second messager, qui resta plus long-tems que le premier. Tandis que j'attendois son retour, je fus fort surpris de voir

ANN. 1770.
Septembre.

le Docteur Solander revenir de la ville ſuivi de plus de cent hommes, dont quelques-uns étoient armés de fuſils & d'autres de lances. Lorſque je demandai la raiſon de cette apparence d'hoſtilité, le Docteur me dit que M. Lange lui avoit expliqué un meſſage du Roi, qui portoit que ſes ſujets ne commerceroient point avec nous, parce que nous avions refuſé de leur payer leurs marchandiſes au-delà de la moitié de leur valeur, & que paſſé ce jour-là on ne nous permettroit plus de rien acheter en aucune manière. Outre les Officiers qui commandoient le détachement, il y avoit avec eux un homme né à *Timor*, de parens Portugais, & que nous reconnûmes enſuite pour être une eſpèce de Collègue du Facteur Hollandois. Cet homme m'annonça un ordre qu'il prétendoit venir du Roi, & qui contenoit en ſubſtance ce que le Docteur Solander avoit appris de Lange. Nous crûmes tous que c'étoit un artifice employé par le Facteur pour nous arracher de l'argent, & qu'il nous avoit déja préparés à cette exaction par la prétendue lettre reçue de *Concordia*. Pendant que nous délibérions ſur les meſures que nous avions à prendre, le Portugais, afin d'accomplir plutôt ſon projet, commença à renvoyer les Indiens qui avoient apporté les volailles & le ſyrop, & d'autres qui amenoient des buffles & des moutons. En jettant mes yeux ſur le vieillard à qui j'avois donné le matin une lunette, je crus appercevoir dans ſes regards qu'il n'approuvoit pas ce qui ſe paſſoit; c'eſt pourquoi je le pris par la main, & je lui préſentai un grand ſabre. Ce préſent eut des ſuites favorables pour nous;

il accepta le ſabre avec un tranſport de joie, il l'agita ſur la tête du Portugais qui ſe mit à trembler; & il lui ordonna, ainſi qu'à l'Officier qui commandoit le détachement, de s'aſſeoir derrière. Les Indiens, qui, malgré les ſpécieux prétextes des injuſtes Facteurs de la Compagnie Hollandoiſe, avoient grande envie de nous fournir ce dont nous avions beſoin, & qui paroiſſoient deſirer avec plus d'ardeur nos marchandiſes que notre argent, profitèrent à l'inſtant de l'occaſion qu'on leur offroit, & dans peu le marché fut bien approviſionné. Cependant je fus obligé de payer dix guinées pour deux buffles dont l'un ne peſoit pas plus de cent ſoixante livres; mais j'en achetai ſept autres à beaucoup meilleur marché, & j'aurois pu m'en procurer autant que je le deſirois au prix que j'aurois voulu fixer, car on les amenoit alors en troupeaux ſur le rivage. Lange partagea ſûrement les profits des deux premiers qui me coûtèrent ſi cher; il eſpéroit également avoir part à la vente des autres; c'eſt pour cela qu'il avoit prétendu que nous devions les payer en or. Les Naturels furent contens de ce que nous leur donnâmes en échange de ceux qu'ils nous cédèrent dans la ſuite, & ils ne furent point obligés de partager le produit de leur vente avec l'Agent de la Compagnie. La plupart des buffles que nous achetâmes après que le premier Miniſtre, notre ami, eut mis de l'ordre dans le marché, ne nous coûtèrent qu'un fuſil la pièce, & à ce prix nous aurions pu en charger notre vaiſſeau.

ANN. 1770. Septembre.

LES rafraîchiſſemens que nous prîmes, conſiſtoient

Ann. 1770. Septembre.

en neuf buffles, six moutons, trois cochons, trente douzaines de volailles, un petit nombre de limons, quelques noix de coco, plusieurs douzaines d'œufs dont la moitié se trouva pourrie, un peu d'ail, & quelques centaines de gallons de syrop de palmier.





CHAPITRE IX.

Description particulière de l'Isle de Savu, *de ses productions & de ses Habitans ; avec un Vocabulaire de la Langue qu'on y parle.*

LE milieu de cette Isle, appelée *Savu* par les Naturels du pays, gît à-peu-près au 10^{d} 35′ de longitude O. ; elle est si peu connue, que je n'ai jamais trouvé de carte dans laquelle elle fût marquée nettement ou avec exactitude. J'en ai vu une très-ancienne qui la nomme *Sou*, & qui la confond avec *Sandel Bosch.* Rumphius parle d'une Isle de *Saow*, & il dit aussi que c'est la même que les Hollandois appellent *Sandel Bosch.* L'Isle de *Savu* est différente de celles dont on vient de faire mention, ainsi que de *Timor*, de *Rotte* & de toutes les autres Isles que nous avons rencontrées dans ces mers, & qui sont placées à une assez grande distance de la véritable situation de *Savu.* Elle a environ huit lieues de long de l'E. à l'O.; je ne sais pas quelle est sa largeur, parce que je n'en ai examiné que le côté septentrional. Le havre dans lequel nous mouillâmes est appelé *Seba*, du nom du district où il est situé ; il gît sur le côté N. O. de l'Isle ; il est à l'abri du vent alisé de S. O., mais il est ouvert au N. O. On nous apprit qu'il y a deux autres baies où les vaisseaux peuvent mettre à l'ancre ; que la meilleure,

ANN. 1770. Septembre.

Ann. 1770. Septembre.

appelée *Timo*, eſt ſur le côté S. O. de la pointe S. E.; on ne nous a dit ni le nom ni la ſituation de la troiſième. La côte de la mer eſt baſſe en général, mais il y a des collines d'une élévation conſidérable au milieu de l'Iſle. Nous étions ſur la côte à la fin de la ſaiſon sèche; il n'y étoit point tombé de pluie pendant ſept mois; & l'on nous a aſſuré que lorſque cette ſécheresſe dure ſi long-tems, on ne trouve pas dans toute l'Iſle un ſeul courant d'eau douce, mais ſeulement de petites ſources qui ſont à une fort grande diſtance de la mer; cependant on ne peut rien imaginer de plus beau que l'aſpect du pays, vu du lieu de notre mouillage. Le terrain, uni près de la grève, eſt rempli de cocotiers & d'une eſpèce de palmier, appelé *Arecas;* par derrière, les collines qui s'élèvent inſenſiblement & avec régularité, ſont richement couvertes juſqu'aux ſommets, de plantations de palmier-éventail, qui forment des bocages preſque impénétrables au ſoleil. Chaque pied de terrain entre les arbres eſt garni de verdure, de maïs, de millet & d'indigo; & lorſqu'on ne connoît pas la magnificence & la beauté des arbres qui ornent cette partie de la terre, il n'y a qu'une imagination forte qui puiſſe ſe peindre tous les charmes de cette perſpective. La ſaiſon sèche commence en Mars ou Avril, & finit au mois d'Octobre ou de Novembre.

Le palmier-éventail, le cocotier, le tamarin, le limonier, l'oranger & le mangue ſont les principaux arbres de cette Iſle; & entr'autres productions végétales, le ſol fournit du maïs, du bled-ſarraſin, du

riz,

riz, du millet, des *callivances* & des melons d'eau. Nous y avons vu aussi une canne à sucre, quelques espèces de légumes d'Europe, & en particulier du céleri, de la marjolaine, du fenouil & de l'ail. Pour fournir aux besoins de luxe & de fantaisie, les Insulaires de *Savu* ont du bétel, de l'areque, du tabac, du coton, de l'indigo & une petite quantité de canelle, qu'ils semblent ne planter que par curiosité; je doute même si c'est de la véritable canelle, les Hollandois ayant un très-grand soin de ne pas laisser hors des Isles dont ils sont les maîtres les arbres qui produisent les épiceries. Outre les fruits que je viens de décrire, il y en a cependant plusieurs espèces d'autres, & en particulier le fruit doux du savonier qui est très-connu dans les Isles d'Amérique, & un petit fruit ovale appelé *blimbi;* ils croissent tous deux sur des arbrisseaux. Le *blimbi* a environ trois ou quatre pouces de long; dans le milieu il est de l'épaisseur du doigt, & il se termine en pointe à chaque extrémité. Il est couvert d'une pellicule très-mince d'un verd clair, & l'intérieur contient un petit nombre de semences, disposées en forme d'étoiles : sa saveur est peu forte & d'un acide agréable, mais on ne peut pas le manger crud. On dit qu'il est excellent mariné, & cuit à l'étuvée; il nous donnoit une sauce aigrelette, très-agréable pour nos alimens bouillis.

PARMI les animaux apprivoisés dans l'Isle, on compte le buffle, le mouton, la chèvre, le cochon, la poule, le pigeon, le cheval, l'âne, le chien & le

ANN. 1770. Septembre.

chat qui y ſont tous en grande quantité. Les buffles diffèrent beaucoup des bêtes à cornes d'Europe ; leurs oreilles ſont plus grandes ; ils ont la peau preſque ſans poil ; leurs cornes ſont recourbées l'une vers l'autre, & ſe prolongent toutes deux ſe rejettant en arrière, & ils n'ont point de fanons. Nous en avons apperçu pluſieurs auſſi gros que nos bœufs d'Europe qui ont pris tout leur accroiſſement, & il doit y en avoir quelques-uns qui le ſont bien davantage, car M. Banks a vu une paire de cornes qui avoient trois pieds neuf pouces & demi de la pointe de l'une à celle de l'autre, quatre pieds un pouce & demi dans leur plus grande diſtance de l'une à l'autre, & le demi-cercle qu'elles formoient ſur le front s'élevant à ſept pieds ſix pouces & demi de hauteur. Il faut obſerver cependant qu'un buffle quelconque de l'Iſle de *Savu*, ne peſe pas plus de la moitié d'un bœuf d'Angleterre de la même grandeur. Ceux que nous imaginions peſer quatre cents livres, n'en peſoient que deux cents cinquante ; parce que ſur la fin de la ſaiſon sèche, leurs os ſont à peine couverts de chair : il n'y a pas une once de chair dans toute la carcaſſe, & ſur les côtes ils n'ont à la lettre que la peau & les os. La chair en eſt ſucculente & d'un bon goût, & je crois qu'elle vaudroit mieux que celle de nos bœufs, ſi les buffles ne mouroient pas de faim dans ce pays brûlé par le ſoleil.

LES chevaux ont onze à douze palmes de haut; mais malgré leur petiteſſe ils ſont agiles & pleins de

feu, ſur-tout en marchant le pas, qui eſt leur allure commune. Les habitans les montent ordinairement ſans ſelle, & ils n'ont pas d'autre bride qu'un licou. Les moutons ſont de l'eſpèce qu'on appelle en Angleterre, moutons de Bengale, & ils diffèrent des nôtres à pluſieurs égards. Au lieu de laine, ils ſont couverts de poil : ils ont les oreilles très-grandes & pendantes au-deſſous des cornes ; leur muſeau eſt arqué, on croit qu'ils ont quelque reſſemblance avec la chèvre, & c'eſt pour cela qu'on les appelle ſouvent *cabritos*. Leur chair eſt auſſi maigre que celle du buffle, ſans ſaveur, & elle nous parut plus mauvaiſe que celle de tous les moutons que nous ayions jamais mangés. En revanche, nous n'avons point vu de cochons auſſi gras que ceux de ce pays, quoiqu'on nous ait dit qu'ils ſe nourriſſoient principalement de gouſſes de riz & de ſyrop de palmier diſſous dans l'eau. Les volailles ſont principalement de groſſes poules, dont les œufs ſont d'une petiteſſe remarquable.

NOUS ne connoiſſons qu'une petit nombre des poiſſons que la mer y produit : on trouve quelquefois des tortues ſur la côte, & les Inſulaires, ainſi que tous les autres peuples ; les regardent comme un excellent manger.

LES Naturels du pays ſont d'une taille au-deſſous de la moyenne ; les femmes ſur-tout ſont très-petites & trapues : leur teint eſt d'un brun foncé, & leurs cheveux ſont univerſellement noirs & liſſes. Nous n'avons point remarqué de différence dans la couleur des riches

Ann. 1770. Septembre.

& des pauvres, quoique dans les Isles de la mer du Sud, ceux qui sont plus exposés aux injures de l'air soient à-peu-près aussi bruns que les habitans de la *Nouvelle-Hollande*, tandis que les personnes d'un rang plus distingué ont le teint presque aussi beau que les Européens. Les hommes sont en général bien faits, vigoureux & actifs, & leurs traits, leur taille sont plus variés qu'ils ne le sont communément entre les habitans d'un même pays. Les femmes, au contraire, ont toutes la même physionomie.

Les hommes attachent leurs cheveux au sommet de la tête avec un peigne, les femmes les nouent par derrière d'une manière qui ne leur sied pas bien. Les deux sexes s'arrachent les poils sous les aisselles, & les hommes en font de même de leur barbe; ceux d'un rang au-dessus du commun portent pour cela des pincettes d'argent suspendues à leur col avec un cordon. Il y en a quelques-uns qui laissent quelques poils sur la lèvre supérieure; mais ils les tiennent toujours courts.

L'habillement des deux sexes est d'une étoffe de coton, dont le fil, teint en différens bleus, produit une couleur changeante, qui, à nos yeux, n'étoit point désagréable. Cette étoffe se fabrique dans le pays : leur vêtement est composé de deux pièces qui ont chacune environ deux verges de long, & une verge & demie de large. L'une se replie autour des reins, & l'autre couvre la partie supérieure du corps. Les hommes serrent sur la chair, à la réu-

nion des cuiſſes, le bord inférieur de la pièce qui enveloppe leurs reins, en laiſſant l'autre bord plus lâche, de manière à former une eſpèce de ceinture pliſſée qui leur ſert de poche, & où ils mettent leurs couteaux & les autres petits meubles qu'ils portent avec eux. Ils paſſent l'autre pièce en-deſſous de cette ceinture par derrière, & ramènent l'un des bouts par-deſſus l'épaule gauche, & l'autre par-deſſus la droite, pour les faire tomber ſur la poitrine & les rattacher à la ceinture par devant; de manière qu'en étendant ou en reſſerrant les plis, ils peuvent couvrir leur corps plus ou moins, ſuivant qu'ils le jugent à propos. Ils ont toujours les bras, les jambes & les pieds nuds. La différence de l'habillement des deux ſexes conſiſte principalement dans la manière dont eſt arrangée la pièce qui ſert de ceinture; les femmes, au lieu de ſerrer le bord inférieur & de laiſſer flotter en poche celui d'en haut, ſerrent au contraire la partie ſupérieure, & laiſſent retomber en jupon juſqu'aux genoux celle d'en bas. Elles ne paſſent pas non plus la pièce qui couvre le corps par-deſſous la ceinture en devant, mais elles l'attachent ſous les bras, & s'en couvrent la gorge avec la plus grande décence. J'ai déja obſervé que les hommes attachoient leurs cheveux au ſommet de la tête, & que les femmes les nouent en touffe par derrière; mais il y a dans leur ajuſtement de tête une autre différence qui diſtingue les ſexes. Les femmes n'ont rien qui leur tienne lieu de chapeau, & les hommes ont toujours autour de la tête une eſpèce de bandeau qui n'eſt pas large, mais des plus belles étoffes qu'ils peuvent ſe procurer. Nous en avons vu quelques-uns qui employoient des

ANN. 1770. Septembre.

Ann. 1770. Septembre.

mouchoirs de ſoie, & d'autres une toile de coton ou mouſſeline fine, dont ils font une ſorte de petit turban.

L'exemple de ces peuples prouve bien que l'amour de la parure eſt une paſſion univerſelle; car ils ont un très-grand nombre d'ornemens. Quelques perſonnes d'un rang au-deſſus du commun, portent des chaînes d'or autour de leur col; mais elles ſont faites d'un fil treſſé, & par conſéquent légères & de peu de valeur; d'autres ont des bagues ſi uſées, qu'elles ſemblent leur avoir été tranſmiſes de pere en fils dans une ſuite de pluſieurs générations. Un d'eux avoit une canne à pomme d'argent avec une eſpèce de chiffre contenant les lettres Romaines V, O, C.; comme c'eſt la marque de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, il l'avoit probablement reçue d'elle en préſent. Nous leur avons vu auſſi quelques ornemens de grains de verre en forme de colliers ou de bracelets; ils ſont communs aux deux ſexes, mais les femmes ont en outre des cordons ou ceintures des mêmes grains avec leſquels elles attachent leurs jupons. Les deux ſexes, ſans aucune exception, ont les oreilles percées; cependant nous n'avons jamais apperçu qu'ils y mettent des pendans. Nous n'avons vu perſonne porter d'autres vêtemens que ceux de l'uſage ordinaire, excepté le Roi, qui avoit une eſpèce de robe de chambre d'une toile des Indes groſſière, & ſon Miniſtre qui nous reçut une fois en robe noire. Nous avons rencontré quelques enfans d'environ douze ou quatorze ans, qui avoient des cercles en ligne ſpirale

d'un gros fil de cuivre paſſé trois ou quatre fois autour de leurs bras, au-deſſous du coude, & quelques hommes qui avoient ſur la même partie du corps des anneaux d'ivoire de deux pouces de large, & de plus d'un pouce d'épaiſſeur. On nous a dit que les fils ſeuls des Rajas ou des Chefs portoient ces ornemens incommodes, comme une marque de leur haute naiſſance. ANN. 1770. Septembre.

PRESQUE tous les hommes tracent leurs noms ſur leurs bras en caractères ineffaçables d'une couleur noire, & les femmes s'impriment de la même manière au-deſſous du pli du coude, une figure quarrée qui contient des deſſeins de fleurs. Nous fûmes frappés de la reſſemblance qui ſe trouve entre ces marques & le *Tattow* des Inſulaires de la mer du Sud; & faiſant des recherches ſur leur origine, nous apprîmes que les Naturels du pays avoient adopté cet uſage long-tems avant que les Européens arrivaſſent parmi eux; & que dans les Iſles voiſines, les habitans tracent des cercles ſur leurs cols & leurs poitrines. Ce ſeroit un objet de recherches curieuſes que cette pratique univerſelle qui règne chez les ſauvages de toutes les parties du monde, depuis l'extrémité la plus ſeptentrionale de l'Amérique juſqu'aux Iſles des mers du Sud, & qui probablement diffère très-peu de la méthode qu'employoient les anciens Bretons pour imprimer ſur leurs corps de pareilles marques (*a*).

(*a*) M. Boſſu rapporte le fait ſuivant dans la deſcription qu'il a donnée de quelques Indiens qui habitent les bords de l'*Akanſa*,

ANN. 1770.
Septembre.

LES maiſons de l'Iſle de *Savu* ſont toutes bâties ſur le même plan ; elles ne diffèrent que par l'étendue. Elles ſont plus ou moins grandes en proportion du rang & de la richeſſe de celui qui en eſt le maître. Quelques-unes ont juſqu'à quatre cents pieds de long, & d'autres n'en ont pas plus de vingt ; elles ſont toutes élevées ſur des piliers ou colonnes d'environ quatre pieds de haut, dont un des bouts eſt enfoncé en terre, & l'autre porte un plancher ſolide de bois; de ſorte qu'il y a entre le plancher & le terrein ſur lequel eſt bâtie la maiſon, un eſpace vuide de quatre pieds. Ils placent ſur ce plancher d'autres poteaux ou colonnes qui ſoutiennent un toît incliné, dont le faîte eſt ſemblable à celui de nos granges. Les bords inférieurs de ce toît, qui eſt couvert de feuilles de palmier, deſcendent à deux pieds du plancher ; l'intérieur eſt ordinairement diviſé en trois parties égales ; la partie du milieu ou le centre eſt enfermé des quatre côtés par une cloiſon qui s'éleve d'environ ſix pieds au-deſſus du plancher. Ils ménagent auſſi quelquefois deux petites chambres dans les côtés ; le reſte de l'eſpace au-deſſous du toît eſt

rivière de l'Amérique ſeptentrionale, qui prend ſa ſource dans le nouveau *Mexique* & qui a ſon embouchure dans le *Miſſiſſipi*. « Les » Akanſas, dit-il, m'ont adopté pour leur compatriote, & comme » une marque de ce privilège, ils m'ont imprimé ſur la cuiſſe une » figure de chevreuil. Voici comment ils ont fait cette opération : » Un Indien, après avoir brûlé de la paille, en délaya les cen- » dres dans l'eau, & avec cette compoſition, il traça ſur ma peau » la figure de l'animal dont je viens de parler. Il la retraça une » ſeconde fois, en donnant ſur chaque point de la ligne des coups » d'aiguille qui tiroient le ſang : le ſang mêlé avec les cendres de la » paille forme une figure qui ne peut jamais s'effacer ». Voyez *Voyage à la Louiſiane*, vol. I. p. 10.

est ouvert, de façon qu'il admet librement l'air & la lumière. Le peu de séjour que nous avons fait dans l'Isle ne nous a pas permis d'apprendre l'usage de ces divers appartemens ; nous savons seulement que la chambre ménagée dans le centre est destinée aux femmes.

CES Indiens se nourrissent de tous les animaux apprivoisés du pays ; le cochon est celui qu'ils estiment le plus, & le cheval tient le second rang ; après le cheval, ils mettent le buffle au nombre des meilleurs alimens, ensuite la volaille ; & ils préfèrent le chien & le chat au mouton & à la chèvre. Ils n'aiment pas le poisson : je crois qu'il n'y a que les pauvres qui en mangent, & encore faut-il pour cela qu'ils se trouvent près du rivage. Lorsque leurs affaires les y conduisent, ils portent autour de leur ceinture un petit filet qui fait partie de leur habillement, & dont ils se servent pour prendre les petits poissons qui sont, pour ainsi dire, sous leur main.

J'AI fait mention plus haut des végétaux & des fruits comestibles de l'Isle ; mais le palmier-éventail demande une description particulière ; car dans certains tems de l'année, c'est presque l'unique nourriture des hommes & des animaux. Les Insulaires de *Savu* tirent de cet arbre une espèce de vin appelé *Toddy ;* ils coupent pour cela les bourgeons qui doivent produire des fleurs, peu de tems après qu'ils sont sortis de la tige, & ils attachent au-dessous de petits vases faits de feuilles si bien jointes l'une à l'autre, qu'ils reçoivent la liqueur sans la laisser s'écouler. Des hommes

ANN. 1770. Septembre.

montent matin & ſoir ſur les arbres pour recueillir le ſuc qui tombe dans ces vaſes, & qui ſert de boiſſon ordinaire à tous les habitans; mais ils en tirent encore une beaucoup plus grande quantité que celle qu'ils emploient à cet uſage, & de cet excédent ils font un ſyrop & du ſucre groſſier. La liqueur eſt appelée *Dua* ou *Duac*, & ils donnent au ſyrop & au ſucre le nom de *Gula*. Ils fabriquent le ſyrop en faiſant bouillir la liqueur dans des pots de terre, juſqu'à ce qu'elle ſoit ſuffiſamment épaiſſe. Ce ſyrop reſſemble beaucoup aux melaſſes, mais il eſt un peu plus épais & il a un goût plus agréable. Le ſucre eſt d'un brun rougeâtre, & peut-être le même que le ſucre *Jugata* du continent de l'Inde; nous l'avons trouvé meilleur que toutes les cannes à ſucre non rafinées que nous ayons jamais goûtées. Nous craignîmes d'abord que le ſyrop dont nos gens prenoient une grande quantité, ne leur causât la dyſſenterie, mais il eſt ſi peu relâchant, qu'il nous fut plutôt ſalutaire que nuiſible. J'ai déja obſervé qu'on le donne aux cochons mêlé avec des gouſſes de riz, & qu'ils deviennent énormement gras ſans prendre aucune autre nourriture. On nous a dit que les habitans ſe ſervoient auſſi de ce ſyrop pour engraiſſer leurs chiens & leurs volailles, & qu'eux-mêmes vivoient de ce ſeul aliment pendant pluſieurs mois, lorſque les autres récoltes leur manquoient, & que les nourritures animales étoient rares. Outre les vaſes dont je viens de parler, ils ſe ſervent encore des feuilles du palmier-éventail pour couvrir leurs maiſons, pour faire des paniers, des coupes, des paillaſſons & des pipes à fumer. Le fruit n'eſt pas fort eſtimé,

& comme on fait des incisions aux bourgeons pour le *Tuac* ou le *Toddy*, il en reste fort peu à cueillir. Il est à peu près de la grandeur d'un gros turnep, & recouvert, comme la noix de coco, d'une enveloppe fibreuse, sous laquelle il y a trois amandes qu'il faut manger avant qu'elles soient mûres; car elles deviennent si dures, qu'on ne peut pas les mâcher. Quand elles sont bonnes à manger, elles ont une saveur assez semblable à celle de la noix de coco verte, & probablement elles donnent comme elle une nourriture aqueuse & peu substantielle.

ANN. 1770. Septembre.

L'APPRÊT de leurs alimens consiste ordinairement à les faire bouillir; & comme le bois à brûler est très-rare, & qu'ils n'ont ni charbon ni tourbe, ils ont inventé un expédient qui n'est pas entièrement inconnu en Europe, mais qu'on n'emploie guères que dans les camps. Ils creusent par-dessous terre un trou dans une direction horizontale d'environ deux verges de long, comme le terrier d'un lapin, & ils font une grande ouverture à l'une des extrémités, & une petite à l'autre. Ils mettent le feu par la première, & la seconde sert à donner une issue à l'air. Ils percent quelques trous ronds au-dessus de ce sillon creusé, & ils mettent sur ces trous des pots de terre qui sont larges au milieu & pointus vers le fond, de sorte que le feu agit sur une plus grande partie de leur surface. Chacun de ces pots contient ordinairement huit à dix gallons; on ne voit pas sans étonnement combien il faut peu de feu pour faire bouillir l'eau; une feuille de palmier ou une tige de plante sèche, jetée de tems

Ann. 1770. Septembre.

en tems dans le foyer, suffit pour cela. C'est de cette manière qu'ils cuisent tous leurs alimens, & qu'ils font leurs syrops & leurs sucres. Il paroît, par le voyage de Frézier dans la mer du Sud, que les Péruviens avoient une pratique à peu près semblable, & peut-être que les pauvres gens d'un pays où le bois est cher pourroient l'adopter avec avantage.

Les deux sexes sont dans la mauvaise & pernicieuse habitude de mâcher du bétel & de l'areque; ils la contractent dès leur enfance, & depuis le matin jusqu'au soir ils ne font autre chose. Ils mêlent toujours avec le bétel & l'areque une espèce de chaux blanche faite de pierre de corail & de coquillages, & souvent une petite quantité de tabac; ce qui leur rend la bouche extrêmement dégoûtante à l'odorat & à la vue. Le tabac infecte leur haleine, & le bétel & la chaux pourrissent leurs dents, & les noircissent comme du charbon. J'ai vu des hommes de vingt ou trente ans, dont les dents de devant étoient cariées jusqu'à la gencive; ils n'en avoient pas deux qui fussent exactement de la même longueur & de la même épaisseur; mais elles étoient rongées d'une manière inégale, comme le fer l'est par la rouille; ce qu'on attribue, si je ne me trompe, à l'habitude de mâcher des noix d'areque, dont l'enveloppe est dure & fibreuse; mais je crois que la chaux en est la seule cause. Les dents des Indiens ne sont ni ébranlées, ni rompues, ni hors de la gencive, comme elles le seroient sans doute s'ils mâchoient continuellement des substances dures; mais elles se rongent peu

à peu, ainsi que les métaux qu'on expose à l'action d'un acide puissant. Lors même qu'il ne paroît point de dents au-dessus de la gencive, la racine adhère toujours fortement à l'intérieur. Ceux qui soutiennent que le sucre gâte les dents des Européens, ne se trompent peut-être pas; car on sait que le sucre rafiné contient une quantité considérable de chaux; & si l'on doute que la chaux détruise les os, de quelque espèce qu'ils soient, on peut s'en convaincre par l'expérience.

LORSQUE les Insulaires de *Savu* ne mâchent pas du bétel & de l'areque, ils fument. Voici comment ils s'y prennent pour cette opération : ils roulent un peu de tabac; ils le mettent au bout d'un tube d'environ six pouces de long, fait d'une feuille de palmier, & de la grosseur d'une plume d'oie. Comme la quantité de tabac que contiennent ces pipes est très-petite, afin d'en augmenter l'effet, ils avalent la fumée; ce qui arrive sur-tout aux femmes.

ON ne connoît pas avec certitude l'époque où les Naturels de l'Isle se sont réunis en société civile; mais aujourd'hui elle est partagée en cinq principautés ou *Nigrées* : *Laai*, *Seba*, *Regeeua*, *Timo* & *Massara*, dont chacune est gouvernée par son Rajah ou Roi particulier. Le Rajah de *Seba*, dans le domaine duquel nous débarquâmes, sembloit avoir beaucoup d'autorité, sans être environné de beaucoup de pompe ou d'appareil, & sans qu'on parût avoir beaucoup de respect pour sa personne. Il avoit environ trente-cinq ans, & c'étoit l'homme le plus gras de toute l'Isle. Il nous

Ann. 1770. Septembre.

parut phlegmatique & pesant, & se laissant conduire par le vieillard, qui, en dépit des artifices & de la cupidité des Facteurs Hollandois, avoit mis de l'ordre dans le marché, lorsque nous lui eûmes donné un sabre. Ce Ministre s'appeloit *Mannu Djarme ;* & l'on peut supposer avec raison qu'il avoit des talens & une intégrité peu commune, puisque, malgré l'autorité que lui donnoit son titre de favori du Prince, il étoit aimé de tout le district. On nous a dit que lorsqu'il s'élève des différends parmi les Naturels du pays, le Rajah & ses Conseillers les terminent sans délai & sans appel, mais après une mûre délibération & avec la justice la plus impartiale.

M. Lange nous apprit que les Chefs qui avoient successivement gouverné les cinq principautés de cette Isle, vivoient entr'eux depuis un tems immémorial dans la plus étroite alliance & la plus cordiale amitié; cependant il ajouta que ce peuple est naturellement brave & guerrier, & qu'il s'est défendu courageusement contre les ennemis étrangers qui ont tenté des invasions sur leur Isle. Il nous dit aussi que l'Isle peut mettre en campagne dans peu de jours sept mille trois cents combattans, armés de fusils, de javelines, de lances & de boucliers. *Laai* en fournit pour sa part deux mille six cents; *Seba*, deux mille; *Regeeua*, quinze cents; *Timo*, huit cents, & *Massara*, quatre cents. Outre les armes dont je viens de faire mention, chaque homme porte une hache d'armes, ressemblant à un croissant à émonder, excepté qu'elle est plus étroite, mais plus pesante; & ce doit être un instrument terrible, lors-

que les ſoldats ont le courage d'approcher de l'ennemi. On nous a aſſuré qu'ils ſont ſi adroits & ſi vigoureux, qu'ils lancent leurs javelines à ſoixante pieds, droit au cœur de leur ennemi, & qu'ils le percent d'outre en outre.

NOUS ne déciderons pas ſi cette réputation de bravoure des Inſulaires de *Savu* eſt bien fondée; mais pendant notre ſéjour dans l'Iſle nous n'en avons point vu d'exemple. Nous avons remarqué, il eſt vrai, dans la Maiſon-de-Ville, ou maiſon d'aſſemblée, une centaine de javelines & de boucliers dont s'armèrent les Indiens qui furent envoyés à notre marché pour nous intimider; mais il nous parut que c'étoient des reſtes de vieilles armures; il n'y avoit pas deux javelines de la même force & de la même longueur; les unes avoient ſix pieds de long, & les autres en avoient ſeize. Nous n'apperçûmes point de lances, & quoique les fuſils fuſſent polis en dehors, cependant la rouille, en rongeant l'intérieur, y avoit formé des trous. Les ſoldats ſembloient connoître ſi peu la diſcipline militaire, qu'ils marchoient ſans aucun ordre : chacun d'eux, au lieu de bouclier, avoit un ſac rempli de tabac ou de quelque autre marchandiſe pareille; tous cherchoient à profiter de cette occaſion pour nous les vendre. Preſque toutes leurs gibernes étoient mal fournies de poudre & de balles, quoiqu'ils euſſent mis dans les trous un petit morceau de papier pour ſauver les apparences : nous vîmes à la Maiſon-de-Ville quelques pierriers & des *Pateraros*, & un grand canon à l'entrée. Les pierriers & les *Pateraros* n'avoient point d'affuts, & le canon étoit ſur un tas de pierres, attaqué

ANN. 1770. Septembre.

par-tout de la rouille; on avoit tourné le trou de la lumière en en-bas, probablement pour cacher sa largeur, qui peut-être n'étoit guères moindre que celle de l'embouchure.

NOUS n'avons pas découvert qu'il y ait parmi ces peuples un rang intermédiaire entre le Rajah & les propriétaires des terres. Ceux-ci sont respectables à proportion de l'étendue de leurs possessions; les classes inférieures sont composées de manufacturiers, de pauvres journaliers & d'esclaves. Les esclaves, comme les paysans de quelques parties de l'Europe, sont attachés à la glebe; on les vend & on les transmet avec les terres; mais quoique le propriétaire soit le maître de vendre son esclave, il n'a point d'autre autorité sur sa personne; il ne peut pas même le châtier sans l'aveu & le consentement du Rajah. Certains propriétaires ont cinq cents esclaves, & d'autres n'en ont pas une demi-douzaine; la valeur commune d'un esclave est celle d'un cochon gras. Lorsqu'un homme de distinction paroît en public, il en a toujours deux ou un plus grand nombre à sa suite. L'un d'eux porte une épée ou un coutelas, dont la poignée est ordinairement d'argent & ornée de grandes touffes de crin de cheval; un autre porte un sac qui contient du bétel, de l'areque, de la chaux & du tabac. Cette suite compose toute leur magnificence, car le Rajah lui-même n'a pas d'autres marques de distinction.

UNE longue suite d'ancêtres respectables forme le principal objet de la vanité de ce peuple, ainsi que de tant d'autres; & le respect pour l'antiquité semble être porté ici beaucoup plus loin que dans aucun autre

autre pays. Une maiſon, qui a été habitée pendant plusieurs générations, devient preſque ſacrée, & il y a peu de marchandiſe de beſoin & de luxe qui ait un auſſi grand prix que les pierres ſur leſquelles on s'eſt aſſis pendant long-tems, & qui par-là ſont devenues polies. Ceux qui peuvent acheter ces pierres, ou qui les acquièrent par héritage, les placent autour de leurs maiſons, & elles ſervent de ſiéges aux perſonnes de la famille.

ANN. 1770. Septembre.

CHAQUE Rajah dreſſe dans la principale ville de ſa province, ou *Nigrée*, une grande pierre qui ſert de monument à ſon règne. Il y avoit dans la première ville du canton de *Saba* où nous étions, treize de ces pierres, outre pluſieurs fragmens d'autres qui y avoient été miſes plus anciennement, & qui avoient été détruites par les années. Ces monumens ſemblent prouver que depuis une époque fort éloignée, il y a dans cette partie de l'Iſle quelque eſpèce d'établiſſement civil. Les treize derniers règnes en Angleterre renferment un eſpace d'un peu plus de 276 ans.

PLUSIEURS de ces pierres ſont ſi grandes, qu'il eſt difficile de concevoir par quels moyens on a pu les amener au ſommet de la colline où elles ſont placées. La terre eſt remplie de monumens de la force de l'homme, qui ſemblent fort au-deſſus des forces de la méchanique actuelle, quoiqu'aidée dans ces derniers temps par les progrès des Mathématiques. En Angleterre, il reſte un grand nombre de monumens ſemblables des ſiecles de barbarie, ſans compter ceux de la plaine de *Salisbury*.

ANN. 1770. Septembre.

CES pierres ne servent pas seulement à rappeler les règnes des différens Princes; on les emploie encore pour un usage beaucoup plus extraordinaire, & qui est probablement particulier à ce pays. Quand un Rajah meurt, on proclame une fête générale dans l'étendue de ses domaines, & tous ses sujets s'assemblent autour de ces pierres; ils tuent presque toutes les créatures vivantes qu'ils peuvent attraper, & l'orgie dure pendant un nombre plus ou moins grand de semaines ou de mois, suivant que le royaume est alors fourni d'animaux; les pierres servent de tables. Ce massacre fini doit nécessairement être suivi d'un jeûne, & s'il se fait dans la saison sèche, où on ne peut point se procurer de végétaux, tout le canton est obligé de subsister de syrops & d'eau, jusqu'à ce que le petit nombre d'animaux échappés par hazard au carnage général, ou conservé par la prévoyance, puisse en engendrer de nouveaux, ou qu'on puisse en tirer des cantons voisins. Tels sont les faits que nous avons appris de M. Lange.

NOUS n'avons pas eu occasion d'observer leurs manufactures, excepté celle de leurs étoffes qu'ils savent filer, tisser & teindre; nous ne les avons pas vu travailler, mais nous avons rencontré, chemin faisant, plusieurs des instrumens dont ils se servent. Nous avons apperçu leur machine pour tirer le coton de sa gousse; elle est faite sur les mêmes principes que celles dont on se sert en Europe; mais elle est si petite qu'on pourroit la prendre pour un modèle ou pour un joujou d'enfant. Elle consiste en deux cylindres d'un peu

moins d'un pouce de diamètre, & dont l'un tourné par une manivelle, fait tourner l'autre au moyen d'une vis ſans fin. Toute la machine n'a pas plus de quatorze pouces de long & ſept de haut. Celle que nous avons examinée avoit beaucoup ſervi ; & comme nous y avons vu du coton encore attaché, nous n'avons aucune raiſon de douter qu'elle fût faite ſur le modèle des autres. Nous avons vu auſſi leur appareil pour filer, c'eſt-à-dire, une bobine ſur laquelle étoit devidée une petite quantité de fil, & une eſpèce de quenouille garnie de coton. Nous conjecturâmes qu'ils filoient avec la main, comme faiſoient nos femmes avant l'uſage des rouets, qui, dit-on, n'ont pas encore été adoptés dans toute l'Europe. Leur métier ſemble, en un point, préférable au nôtre. La toile n'eſt pas déployée ſur un châſſis, mais étendue au moyen de deux pièces de bois placées à chaque extrémité ; l'étoffe ſe roule autour de l'un, & les fils de la chaîne ſe développent de deſſus l'autre. L'étoffe a environ une demi-verge de large, & la longueur de la navette eſt égale à cette largeur, de ſorte que, ſuivant toute apparence, l'ouvrage avance lentement. La couleur de cette étoffe & l'indigo que nous avons trouvé dans leurs plantations, nous a fait juger qu'ils ſavoient teindre, & M. Lange nous a confirmés dans cette conjecture. Nous les avons vus teindre en un rouge ſale la pièce qui ſert de ceinture aux femmes ; mais nous n'avons pas cru devoir prendre la peine de rechercher quelle matière ils y employoient.

LA religion de ces peuples, ainſi que nous l'apprit

Ann. 1770. Septembre.

M. Lange, eſt une eſpèce de paganiſme abſurde. Chaque homme choiſit ſon Dieu & détermine lui-même la manière dont il doit l'adorer, de façon qu'il y a preſque autant de Dieux & de cultes différens qu'il y a de perſonnes. On dit cependant que leur morale eſt irréprochable, & qu'elle ne contredit point les principes du chriſtianiſme. Quoiqu'elle ne permette qu'une femme à chaque homme, le commerce illicite entre les deux ſexes eſt en quelque manière inconnu parmi eux. Les exemples du vol y ſont très-rares, & ils ſont ſi éloignés de ſe venger par l'aſſaſſinat d'une injure qu'on leur a faite, que s'il s'élève des différends, ils n'en font pas même le ſujet d'une querelle, de peur d'être provoqués à la vengeance dans la chaleur du premier mouvement; mais ſur le champ ils renvoient l'affaire à la déciſion de leur Roi.

Ces Inſulaires ſemblent jouir d'une bonne ſanté & d'une longue vie; quelques-uns d'entr'eux étoient pourtant marqués de la petite vérole, que M. Lange nous a dit s'être manifeſtée pluſieurs fois dans le pays, & qu'ils traitent avec la même précaution que la peſte. Dès qu'une perſonne en eſt attaquée, ils la tranſportent dans un endroit ſolitaire, très-éloigné de toute habitation; ils laiſſent la maladie ſuivre ſon cours, & ils fourniſſent au patient des alimens qu'ils lui tendent au bout d'un grand bâton.

Nous connoiſſons très-peu leur manière de vivre dans leur intérieur; dans un certain cas, leur délicateſſe & leur propreté ſont très-remarquables. Pluſieurs d'entre nous ont été à terre trois jours conſécutifs

dès le grand matin, & n'en revenant qu'au ſoir, ſans avoir jamais apperçu le moindre veſtige de leurs excrémens. Il eſt très-difficile d'expliquer ce phénomène dans un pays ſi peuplé, & il n'y a peut-être point d'autre contrée du monde où l'on ſatisfaſſe à ce beſoin d'une manière ſi ſecrette.

LES bateaux dont ils ſe ſervent, ſont d'une eſpèce de pros.

LES Portugais formèrent un établiſſement dans cette Iſle, dès qu'ils commencèrent à naviguer ſur cette partie de l'océan ; mais ils furent bientôt ſupplantés par les Hollandois. Ceux-ci n'en prirent cependant pas poſſeſſion ; ils y envoyèrent ſeulement des *Sloups*, pour acheter probablement des Naturels du pays des proviſions pour la ſubſiſtance des habitans de leurs Iſles à épiceries, qui s'appliquant entièrement à la culture de cet article important de commerce, & employant tout leur terrain en plantations, ne pouvoient nourrir qu'un petit nombre d'animaux. Peut-être les ſecours qu'ils tiroient de ce trafic accidentel ne furent-ils que précaires ; peut-être craignirent-ils d'être ſupplantés à leur tour. Quoi qu'il en ſoit, leur Compagnie des Indes Orientales fit, il y a environ dix ans, un traité avec les Rajahs, par lequel elle s'engageoit à fournir toutes les années, à chaque Rajah, une certaine quantité de ſoie, de toiles, de coutellerie, d'arrack & d'autres articles ; les Rajahs promettant de leur côté que ni eux ni leurs ſujets ne commerceroient avec aucune autre perſonne que les Hollandois, ſans en avoir obtenu ſa permiſſion, & qu'ils admettroient dans l'Iſle, pour le compte de la Compagnie, un Réſident

ANN. 1770. Septembre.

qui feroit chargé de veiller à l'exécution du traité. Ils promirent auſſi de lui fournir annuellement du riz, du maïs & des *callivances*. Le maïs & les *callivances* ſont envoyés à *Timor* ſur des *ſloups* qu'on y achete pour cet uſage, & dont chacun eſt monté par dix Indiens. Le riz eſt exporté toutes les années par un vaiſſeau qui apporte les retours de la Compagnie, & qui met à l'ancre alternativement dans chacune des trois baies. On délivre ces retours en forme de préſent aux Rajahs, qui, avec les principaux perſonnages de leur ſuite, ne ceſſent pas de boire l'arrack tant qu'il en reſte une goutte.

EN conſéquence de ce traité, les Hollandois avoient placé trois perſonnes à l'Iſle de *Savu*. M. Lange, ſon Collègue, natif de *Timor*, & fils d'une femme Indienne & d'un Portugais, & Fréderick Craig, fils d'une femme Indienne & d'un Hollandois. Lange viſite chacun des Rajahs une fois tous les deux mois, & il fait alors le tour de la ville : il eſt alors ſuivi par cinquante eſclaves à cheval. Il exhorte ces Chefs à mieux ſoigner leurs plantations, quand ils ſe laiſſent aller à un peu de négligence ; il remarque les endroits où l'on vient de faire la récolte, afin d'ordonner des *ſloups* pour l'enlever, & la faire paſſer immédiatement des champs qui la produiſent aux magaſins Hollandois à *Timor*. Dans ces excurſions, il porte toujours avec lui quelques bouteilles d'arrack, qui lui ſont d'un grand uſage pour toucher le cœur des Rajahs avec qui il doit traiter.

DEPUIS dix ans qu'il réſidoit dans cette Iſle, il n'avoit jamais vu d'autres Européens que nous, excepté

lors de l'arrivée du vaiſſeau Hollandois qui y avoit mouillé deux mois avant notre débarquement. On ne peut plus le diſtinguer des Naturels du pays que par ſa couleur & par ſon habillement; car il s'aſſeoit à terre, il mâche du bétel, & il a entièrement adopté leur caractère & leurs mœurs. Il a épouſé une Indienne de l'Iſle de *Timor*, qui tient ſa maiſon à la mode du pays : il s'excuſa par cette raiſon de ne pas nous inviter à lui rendre viſite; il dit qu'il ne pourroit nous régaler que de la manière dont les Indiens nous avoient donné un repas; il ne parloit facilement aucune langue, ſi ce n'eſt celle de *Savu*.

M. Fréderic Craig eſt chargé d'inſtruire la jeuneſſe du pays, de lui apprendre à lire & à écrire, & les principes de la religion chrétienne. Les Hollandois ont imprimé dans la langue de cette Iſle & des voiſines, des verſions du Nouveau Teſtament, un catéchiſme & pluſieurs autres traités. Le Docteur Solander, qui alla chez lui, a vu les livres & les copies de ſes écoliers dont pluſieurs écrivoient fort bien. Il ſe vantoit d'avoir fait ſix cents Chrétiens dans la ville de *Seba*; il n'eſt peut-être pas aiſé de deviner en quoi conſiſte le chriſtianiſme de ces Indiens, car il n'y a pas une Egliſe ni un ſeul Prêtre dans toute l'Iſle.

PENDANT notre ſéjour à *Savu* nous avons fait pluſieurs recherches ſur les Iſles voiſines; voici ce que nous en avons appris.

IL y a à l'Oueſt de *Savu* une petite Iſle dont on ne nous a pas dit le nom; elle ne produit rien d'impor-

Ann. 1770. Septembre.

tant, si ce n'est la noix d'*areque* dont les Hollandois reçoivent annuellement une cargaison de deux *sloups*, en retour des présens qu'ils font aux Insulaires.

Timor est le principal de ces établissemens, & les Résidens Hollandois des autres Isles y vont une fois par année pour arrêter leurs comptes. L'Isle est à peu près dans le même état que du tems de Dampierre; les Hollandois y ont un fort & des magasins; & Lange nous dit que nous y trouverions tout ce dont nous avions besoin, & que nous comptions nous procurer à *Batavia*, sans en excepter les provisions salées & l'arrack. Les Portugais sont toujours les maîtres de plusieurs villes sur le côté septentrional de *Timor*, & en particulier de *Lifao* & de *Sesial*.

Un vaisseau François avoit fait naufrage sur la côte orientale de *Timor*, environ deux ans avant notre arrivée. Après qu'il eut resté quelques jours sur le banc de sable, un coup de vent le mit en pièces & engloutit dans la mer le Capitaine & la plus grande partie de l'équipage. Ceux qui se sauvèrent à terre, parmi lesquels étoit un des Lieutenans, allèrent promptement à *Concordia*. Ils restèrent quatre jours dans la rade, où ils furent obligés de laisser une partie de leurs compagnons épuisés de fatigue; les autres, au nombre de quatre-vingt, arrivèrent à la ville. On leur fournit ce dont ils avoient besoin, & on les renvoya avec des aides au lieu où le bâtiment avoit coulé à fond, afin d'en tirer tout ce qui n'étoit pas perdu dans les flots. Heureusement ils rattrapèrent tout leur argent qui étoit dans des caisses, & plusieurs de leurs canons qui

étoient

étoient très-grands. Ils retournèrent ensuite à la ville; mais ils ne retrouvèrent plus leurs compagnons qu'ils avoient laissés dans la rade. On croit que les Indiens les ont retenus par persuasion ou par force; car ils desirent fort d'avoir parmi eux des Européens pour les instruire dans l'art de la guerre. Après un séjour d'un peu plus de deux mois à *Concordia*, la maladie, suite de la fatigue & des maux qu'ils avoient soufferts dans le naufrage, fit périr la moitié de l'équipage, & on renvoya en Europe ceux qui avoient survécu.

L'ISLE de *Rotte* gît à peu près dans le même parallèle que *Savu*. Un Facteur Hollandois y fait son séjour pour conduire les Naturels & veiller sur leurs récoltes, dont un des principaux articles est le sucre. Ils le fabriquoient autrefois, en brisant seulement les cannes, & en faisant bouillir le suc jusqu'à ce qu'il fût réduit en syrop, selon la même méthode qu'ils employent pour le vin de palmier; mais depuis peu on a beaucoup perfectionné cette manufacture. L'établissement Hollandois de *Concordia* étend aussi son autorité sur les trois petites Isles appelées *The Solars* (*les Solaires*). Elles sont plattes & basses, & abondantes en toutes sortes de provisions; on dit que celle du milieu a un bon havre pour les vaisseaux. *Ende*, autre petite Isle à l'Ouest des *Solaires*, appartient toujours aux Portugais, qui ont sur le côté oriental un port & une ville nommée *Larntuca;* ils fréquentoient autrefois un havre sur le côté méridional, mais il a été entièrement

ANN. 1770. Septembre.

négligé depuis quelque tems, parce qu'il eſt beaucoup moins bon que celui de *Larntuca*.

LES habitans de chacune de ces petites Iſles parlent une langue qui leur eſt particulière; & les Hollandois, par politique, les empêchent autant qu'il eſt poſſible d'apprendre celle de leurs voiſins. S'ils parloient un langage commun, en communiquant les uns avec les autres, ils apprendroient à cultiver des productions qui leur feroient plus profitables que celles qu'ils tirent à préſent de leurs terres, & qui feroient moins avantageuſes aux Hollandois; mais leurs idiômes étant différens, ils ne peuvent pas s'éclairer mutuellement de leurs lumières, & la Compagnie s'aſſure par-là le moyen de leur fournir elle-même les articles dont ils ont beſoin, & d'en fixer le prix, qu'on peut raiſonnablement ſuppoſer n'être pas modéré. C'eſt probablement dans la même vue que les Hollandois n'enſeignent point leur langue aux Naturels de ces pays, & qu'ils ſe ſont donné la peine de traduire le Nouveau Teſtament & des Catéchiſmes en chaque langue de ces différentes Iſles; car à meſure que le Hollandois feroit devenu la langue commune de la religion, il ſe feroit bientôt répandu par-tout.

JE vais ajouter à cette deſcription de l'Iſle de *Savu*, un petit Vocabulaire de la langue qu'on y parle, par où l'on verra qu'elle a quelque analogie avec celle des Iſles de la Mer du Sud. Pluſieurs des mots ſont exactement les mêmes, & les noms qui déſignent les nombres, dérivent manifeſtement des mêmes racines.

FRANÇOIS.	ISLE DE SAVU
un homme,	momonne.
une femme.	mobunnee.
la tête,	catoo.
les cheveux,	row catoo.
les yeux,	matta.
les cils des yeux.	rowna matta.
le nez,	ſwanga.
les joues,	cavaranga.
les oreilles,	wodeeloo.
la langue,	vaio.
le col,	lacoco.
la poitrine,	ſooſoo.
les mammelles,	caboo ſooſoo.
le ventre,	dulloo.
le nombril,	aſſoo.
les cuiſſes,	tooga.
les genoux,	rootoo.
les jambes,	baibo.
le pied,	dunceala.
les doigts du pied,	kiſſovei yilla.
les bras,	camacoo.
la main,	wulaba.
un buffle,	cabaou.
un cheval,	djara.
un cochon,	vavee.
un mouton,	doomba.
une chèvre,	keſavoo.

Ann. 1770. Septembre.

François.	Isle de Savu.
un chien,	guaca.
un chat,	maio.
une poule,	mannu.
la queue,	carow.
le bec d'un oiseau,	pangoutoo.
un poisson,	ica.
une tortue,	unjoo.
une noix de coco,	niev.
le palmier-éventail,	boaceree.
l'areque,	calella.
le bétel,	canana.
la chaux,	aou.
un hameçon,	maanadoo.
le tattow, les marques qu'ils portent sur la peau,	tata.
le soleil,	lodo.
la lune,	wurroo.
la mer,	aidassee.
l'eau,	ailea.
le feu,	aee.
mourir,	maate.
dormir, se coucher,	tabudge.
se lever,	tateetoo.
un,	usse.
deux,	lhua.
trois,	tullu.
quatre,	uppah.

FRANÇOIS.	ISLE DE SAVU.
cinq,	lumme.
ſix,	unna.
ſept,	pedu.
huit,	arru.
neuf,	ſaou.
dix,	ſingooroo.
onze,	ſingurung uſſe.
20,	lhuangooroo.
100,	ſing aſſu.
1,000,	ſetuppah.
10,000,	ſelacuſſa.
100,000,	ſerata.
1,000,000,	ſereboo.

JE dois rappeler, en finiſſant ce chapitre, qu'excepté les faits dont nous avons été témoins, & la deſcription des objets que nous avons eu occaſion d'examiner, tout le reſte eſt fondé uniquement ſur le témoignage de M. Lange; on ne doit compter ici que ſur ſa ſeule autorité.





CHAPITRE X.

Traverſée de l'Iſle de Savu *à* Batavia. *Récit de ce que nous y fîmes pendant qu'on radouboit notre vaiſſeau.*

Ann. 1770. Septembre.

NOUS mîmes à la voile le matin du 21 Septembre 1770; & nous portâmes à l'Oueſt le long de la côte ſeptentrionale de l'Iſle de *Savu*, & d'une autre petite Iſle qui gît à l'Oueſt, & qui à midi nous reſtoit au S. S. E., à deux lieues. A quatre heures de l'après-midi, nous découvrîmes à notre S. S. O., à trois lieues, une petite Iſle baſſe qui n'eſt marquée dans aucune des cartes actuellement exiſtantes, au moins de celles que j'ai pu me procurer; elle eſt ſituée au 10^d 47′ de latitude S., & au 238^d 28′ de longitude O.

NOUS étions le 22 à midi, par le 11^d 10′ de latitude S., & le 249^d 38′ de longitude O.; le ſoir du 23 nous trouvâmes la variation de l'aiguille de 2^d 44′ O. Dès que nous fûmes hors des Iſles, nous eûmes conſtamment une houle du Sud; je penſai qu'elle n'étoit pas cauſée par un vent ſoufflant de ce rumb, mais que la poſition de la côte de la *Nouvelle-Hollande* lui donnoit cette direction.

LE 26 à midi, étant au 10^d 47′ de latitude S., & au 249^d 52′ de longitude O., la variation de l'aiguille étoit

de 3^d 10′ O., & nous nous trouvions à vingt-cinq milles plus au Nord que notre eſtime par le lock, différence dont je ne puis pas rendre raiſon. Le 27 à midi, notre latitude, par obſervation, étoit de 10^d 51′ S., ce qui s'accordoit avec le lock, & notre longitude, de 252^d 11′ O. Nous gouvernâmes N. O. pendant toute la journée du 28, afin de découvrir la terre de *Java*, & le 29, à midi, nous étions, par obſervation, au 9^d 31′ de latitude S., & au 254^d 10′ de longitude O. Les Officiers, les bas-Officiers & les Matelots me remirent le 30 au matin le livre du lock, & tous les journaux que je pus obtenir; & je leur enjoignis le ſecret relativement au voyage que nous avions fait.

NOUS trouvant à ſept heures du ſoir à la latitude de la pointe de *Java*, ſans voir de terre, je conclus que nous étions trop loin à l'Oueſt; c'eſt pourquoi je mis le Cap à l'E. N. E., après avoir gouverné auparavant au N. ¼ N. E. Nous eûmes pendant la nuit du tonnerre & des éclairs; & vers minuit nous apperçûmes, à la lueur des éclairs, une terre qui nous reſtoit à l'Eſt. Je virai de bord alors, & je portai au S. O. juſqu'à quatre heures du matin du premier Octobre; & à ſix heures, nous avions au S. E. ¼ E., à cinq lieues la pointe de *Java*, ou l'extrémité occidentale de l'Iſle. Bientôt après nous découvrîmes l'*Iſle du Prince* à l'E. ½ S.; & à dix heures celle de *Cracata* nous reſtoit au N. E. *Cracata* eſt une Iſle remarquable, élevée, & qui ſe termine en pic; à midi, nous l'avions au N. 40^d E., à ſept lieues.

JE dois obſerver ici que pendant notre route depuis

ANN. 1770. Octobre.

l'Isle de *Savu*, je faisois entrer dans mes calculs 20 minutes par jour pour le courant Ouest, que je croyois alors devoir être très-fort, sur-tout à la hauteur de la côte de *Java*, & je trouvai que cette compensation étoit précisément équivalente à l'effet du courant sur la route du vaisseau.

LE 2, à quatre heures du matin, nous nous trouvâmes tout près de la côte de *Java* par 15 brasses. Nous la longeâmes ensuite, & dès la pointe du jour, j'envoyai le bateau à terre, afin de tâcher d'en tirer quelques fruits pour Tupia qui étoit très-mal, & de l'herbe pour les buffles qui vivoient toujours. Une ou deux heures après, on nous rapporta quatre noix de cocos, un petit paquet de fruits du plane acheté pour un sheling & quelques herbages pour nos animaux, que les Indiens donnèrent si volontiers à nos gens, qu'ils les aidèrent à les couper. Le pays, qui est d'un aspect très-agréable, sembloit former un bois continuel.

SUR les sept heures, nous apperçûmes deux vaisseaux Hollandois mouillant en travers de la pointe *Anger*, & j'envoyai M. Hicks à bord de l'un d'eux, pour demander des nouvelles de notre pays, d'où nous étions absens depuis si long-tems. Sur ces entrefaites nous eûmes calme; & vers midi nous mîmes à l'ancre par 18 brasses, fond de vase. M. Hicks nous apprit à son retour que les vaisseaux étoient des bâtimens Hollandois de *Batavia*, dont l'un étoit destiné pour *Ceylan*, & l'autre pour la côte de *Malabar;* qu'il y avoit aussi un paquebot qu'on disoit être chargé de

de porter à *Batavia* les lettres des navires Hollandois qui viennent ici; mais je pensai bien plutôt que son principal soin étoit d'examiner tous les vaisseaux qui passent le détroit : enfin nous apprîmes avec grand plaisir que le *Swallow* avoit été à *Batavia* environ deux ans auparavant. ANN. 1770. Octobre.

A sept heures, il s'éleva une brise du S. S. O., nous en profitâmes pour appareiller, & nous portâmes au N. E. entre l'Isle & le Cap, la sonde rapportant de 18 à 28 brasses. Nous eûmes peu de vent pendant la nuit & un courant fort ayant sa direction contre nous; le 3, à huit heures du matin, nous n'étions que vis-à-vis la pointe de *Bantam*. Le vent sauta alors au N. E., & nous obligea de mettre à l'ancre par 22 brasses, à environ deux milles de la côte. La pointe nous restoit au N. E. $\frac{1}{4}$ E., à une lieue de distance, & nous trouvâmes un courant fort qui portoit au N. O. Le matin, nous avions vu le paquebot Hollandois marchant à nous, mais il s'en retourna lorsque le vent passa au N. E.

A six heures du soir, le vent nous forçant toujours de rester à l'ancre, un des bateaux du pays, à bord duquel étoit le maître du paquebot, vint sur le côté de notre vaisseau. Sa visite sembloit avoir deux objets; l'un de connoître l'état du bâtiment, l'autre de nous vendre des rafraîchissemens; car il avoit des tortues, des poules, des canards, des perroquets, des becs croisés de rizières, des singes, & d'autres marchandises qu'il évaluoit fort cher, mais que nous n'étions pas obligés d'acheter à ce prix, parce que les provisions que nous

ANN. 1770. Octobre.

avions embarquées à *Savu*, n'étoient pas encore consommées. Cependant je lui donnai une piastre espagnole d'une petite tortue qui pesoit trente-six livres; je lui en donnai une seconde de dix grosses poules, & j'en achetai ensuite quinze autres au même prix; j'aurois pu pour une piastre obtenir deux singes & un grand nombre de becs croisés. Le maître du Sloup apportoit avec lui deux livres, dans l'un desquels il me pria de faire écrire par un des Officiers le nom du vaisseau & de son Commandant, celui de l'endroit d'où nous étions partis, & du lieu pour lequel nous étions destinés, & telles autres particularités que nous jugerions à propos de lui apprendre pour l'instruction de nos amis qui pourroient naviguer après nous. Il enregistra dans le second livre les noms du vaisseau & du Commandant, afin d'en envoyer la note au Gouverneur & Conseil des Indes. Nous remarquâmes que dans le premier livre, plusieurs bâtimens, & en particulier des Portugais, y avoient inséré les mêmes détails qu'on nous demandoit. M. Hicks pourtant, après avoir écrit le nom du vaisseau, se contenta d'ajouter, d'Europe. Le Hollandois s'en apperçut; mais il dit qu'il étoit satisfait de ce que nous voudrions lui communiquer, puisqu'il ne nous interrogeoit que pour donner de nos nouvelles à quelques Navigateurs qui pourroient s'en informer dans la suite par intérêt.

NOUS fîmes plusieurs tentatives pour appareiller avec un vent qui ne pouvoit pas surmonter le courant; mais nous fûmes toujours obligés de retourner à

l'ancre. Le 5, au matin, il arriva à nos côtés un Pros monté par un Officier Hollandois, qui m'envoya un papier imprimé en Anglois, & dont il avoit des doubles en d'autres langues, & sur-tout en Hollandois & en François. Ils étoient tous signés en forme, au nom du Gouverneur & Conseil des Indes, par leur Secrétaire. Celui qu'on me présenta, contenoit neuf questions très-mal exprimées dans les termes suivans:

ANN. 1770. Octobre.

« 1°. A quelle Nation appartient le vaisseau, & » quel est son nom?

» 2°. VIENT-IL d'Europe ou de quelque autre » endroit?

» 3°. QUELLE est la dernière place d'où il est » parti?

» 4°. Où se propose-t-il d'aller?

» 5°. COMBIEN y avoit-il de vaisseaux de la Compagnie Hollandoise dans le dernier port d'où il est » parti, & quels sont leurs noms?

» 6°. EST-IL parti pour cet endroit ou pour un » autre, accompagné d'un ou de plusieurs de ces vaisseaux?

» 7°. LUI est-il arrivé, ou a-t-il vu quelques particularités pendant son voyage?

» 8°. A-T-IL vu ou parlé à quelques vaisseaux » en mer, ou dans le détroit de la sonde, & quels » sont ces vaisseaux?

Ann. 1770. Octobre.

» 9°. Est-il arrivé au vaisseau quelqu'autre inci-
» dent digne de remarque au dernier endroit d'où il
» est parti, ou pendant la traversée ?

» Au Château de *Batavia*, par ordre du Gouver-
» neur-Général & des Conseillers de l'Inde,
» J. Brander Bungl, Secrétaire. »

Je ne répondis qu'à la première & à la quatrième de ces questions; quand l'Officier s'en apperçut, il dit que la réponse aux autres n'étoit pas de conséquence; cependant il ajouta sur le champ qu'il devoit envoyer ce papier à *Batavia*, & qu'il y arriveroit le lendemain à midi. J'ai rapporté en détail cet incident, parce que je sais, à n'en pouvoir douter, que ce n'est que depuis quelques années que les Hollandois se sont avisés d'examiner ainsi les vaisseaux qui passent dans ce détroit.

A dix heures de la même matinée, nous appareillâmes avec une petite brise du S. O.; comme elle pouvoit à peine nous porter contre le courant, vers les deux heures nous remîmes à l'ancre au-dessous de la pointe de *Bantam*, & nous y restâmes jusqu'à neuf heures. Un vent léger s'élevant alors au S. E., nous levâmes l'ancre, & nous gouvernâmes à l'Est jusqu'à dix heures du lendemain au matin 6, que le courant nous força de nouveau à mouiller par 22 brasses, *Pulo-Babi* nous restant à l'E. $\frac{1}{4}$ S. E., cinq degrés & demi au S., à trois ou quatre milles de distance. Après avoir alternativement appareillé & remis à l'ancre plusieurs fois jusqu'à quatre heures de l'après-

midi du 7, nous mîmes ensuite le Cap à l'Est avec une très-petite brise du N. E., & nous dépassâmes l'Isle *Wapping*, & la première Isle qui est à l'Est de celle-là. Lorsque le vent tomba, nous fûmes portés par le courant entre la première & la seconde des Isles situées à l'Est de celle de *Wapping*; nous y jetâmes l'ancre par 30 brasses, parce que nous étions très-près d'un banc de rochers qui se prolonge en mer depuis l'une de ces Isles. A deux heures du lendemain au matin 8, nous appareillâmes avec le vent de terre du Sud, & nous dépassâmes le banc; mais avant midi nous fûmes obligés de mouiller de nouveau par 28 brasses, près d'une petite Isle qui est parmi celles qu'on appelle les *Mille Isles*, & que nous ne trouvâmes marquée dans aucune carte. *Pulo-pare* nous restoit alors à l'E. N. E., à six ou sept milles de distance.

ANN. 1770. Octobre.

MM. Banks & Solander débarquèrent sur l'Isle, qu'ils reconnurent n'avoir pas plus de cinq cents verges de long & cent de large; ils rencontrèrent cependant une maison & une petite plantation où, entr'autres fruits, il y avoit le *Palma Christi*, dont on fait l'huile appelée *de castor* dans les Isles d'*Amérique*. Ils augmentèrent un peu leur collection de plantes, & ils tuèrent une chauve-souris qui avoit trois pieds d'envergeure, & quatre pluviers qui ressembloient exactement au pluvier doré d'Angleterre. Quelque tems après leur retour, un petit bateau Indien s'approcha de nous; il avoit à bord deux Malais qui nous apportoient trois tortues, quelques poissons secs & des citrouilles. Nous ache-

Ann. 1770. Octobre.

tâmes pour une piaſtre les tortues, qui peſoient enſemble cent quarante-ſix livres, & conſidérant que nous avions dernièrement payé la même ſomme pour une ſeule qui n'en peſoit que trente-ſix, nous crûmes avoir fait un bon marché. Le vendeur parut auſſi content que nous, & nous traitâmes enſuite pour ſes citrouilles, qu'il ne vouloit nous céder que pour une piaſtre. Nous lui dîmes que ce prix étoit trop haut; il en convint, mais il nous propoſa de couper la piaſtre & de lui en donner une partie. A la fin cependant une pataque portugaiſe très-brillante le tenta, & il nous donna pour l'avoir ſes vingt-ſix citrouilles. En partant il nous fit ſigne de ne pas dire à *Batavia* qu'un bateau étoit venu à notre bord.

Nous ne pûmes pas doubler *Pulo-pare* ce jour-là; mais vers les dix heures du ſoir, ayant gagné le vent de terre du Sud, nous appareillâmes & nous portâmes à l'E. S. E. pendant toute la nuit. Nous remîmes à l'ancre le 9, à dix heures du matin, pour attendre la briſe de mer; elle ſe leva à midi au N. N. E.; nous courûmes alors vers la rade de *Batavia*, où nous mouillâmes à quatre heures de l'après-midi.

Nous y trouvâmes l'*Harcourt*, vaiſſeau de notre Compagnie, deux bâtimens Anglois de particuliers, treize grands vaiſſeaux Hollandois, & un nombre conſidérable d'autres petits bâtimens. Sur le champ nous vîmes arriver à notre bord un bateau appartenant à un vaiſſeau qui arboroit une grande flamme; & l'Officier qui le commandoit ayant demandé qui nous étions & d'où nous venions, s'en retourna bientôt avec les réponſes

que nous jugeâmes à propos de lui faire. Lui & ses gens étoient aussi pâles que des spectres, présages sinistres des maux que nous aurions à souffrir dans un pays si mal-sain; mais notre équipage qui, excepté Tupia, étoit très-bien portant & fort accoutumé à toutes sortes de climats, n'imaginoit pas que rien pût l'incommoder. Sur ces entrefaites, j'envoyai un Lieutenant à terre pour avertir le Gouverneur de notre arrivée, & lui faire des excuses si je ne le saluois pas. Comme je ne pouvois tirer que trois canons, outre les pierriers, qui, à ce que je craignois, ne seroient pas entendus, je pensai qu'il valoit mieux ne point faire de salut.

ANN. 1770. Octobre.

Dès que le bateau fut parti, le charpentier me remit un état des avaries de notre vaisseau, dont voici la copie :

« Le vaisseau a beaucoup de voies d'eau, puisqu'il » fait de douze à six pouces d'eau par heure; la quille » est endommagée en plusieurs endroits, & les em» patures de la poupe sont très-larguées. Il a perdu » sa fausse quille depuis le milieu à l'avant, & peut» être plus loin, parce que l'eau ne m'a pas permis » de la visiter en entier quand on l'a mis à la bande » pour le radouber. Il est fort endommagé à bas-bord » au-dessous du grand porte-bossoir, où j'imagine qu'est » la plus grande voie, ce que je n'ai pas pu vérifier. » Une des pompes du bas-bord est inutile, les autres » sont fort mauvaises; les mâts, les vergues, les ba» teaux & la calle sont d'ailleurs en assez bon état. »

Ann. 1770. Octobre.

Comme nous croyions unanimement que le bâtiment ne pouvoit pas en sûreté remettre à la voile pour l'Europe, sans qu'on eût examiné sa quille, je résolus de demander permission de mettre à la bande à *Batavia.* Pensant qu'il étoit nécessaire de faire cette demande par écrit, je dressai une requête, & après qu'elle fut traduite en Hollandois, nous allâmes tous à terre le lendemain au matin 10.

Nous nous rendîmes sur le champ à la maison de M. Leith, le seul Négociant Anglois un peu considérable qui résidât dans cette ville; il nous reçut avec beaucoup de politesse, & nous invita à dîner. Nous le priâmes de nous instruire sur la manière dont nous devions nous y prendre pour nous procurer un logement & les autres choses dont nous aurions besoin pendant notre séjour; il nous dit qu'il y avoit un hôtel ou une espèce d'hôtellerie, entretenue par ordre du Gouvernement, où tous les marchands & les étrangers étoient obligés de loger, en payant un demi pour cent de la valeur des marchandises mises dans un magasin que le maître de la maison devoit fournir; mais que, puisque nous étions sur un vaisseau de Roi, nous serions les maîtres de vivre où il nous plairoit, en demandant permission au Gouverneur qui l'accordoit ordinairement. Il ajouta qu'il nous en coûteroit moins de louer une maison dans la ville, & d'amener à terre nos domestiques, si nous avions quelqu'un sur qui nous pussions compter pour acheter des provisions; mais comme nous n'avions personne qui parlât Malais, MM. Banks & Solander

&

ANN. 1770. Octobre.

& nos Officiers résolurent d'aller à l'hôtel. Nous y retînmes donc nos lits, & nous fîmes dire que nous y coucherions le soir.

A cinq heures de l'après-midi, je fus introduit chez le Gouverneur Général qui me reçut fort honnêtement : il me dit qu'on me fourniroit tout ce dont j'aurois besoin, & que le lendemain au matin ma requête seroit mise sous les yeux du Conseil, où je voudrois bien me rendre.

VERS les neuf heures, nous eûmes une tempête terrible, des éclairs, de la pluie & du tonnerre; le grand mât d'un des vaisseaux de la Compagnie Hollandoise fut fendu & couché sur le pont. Son grand mât de hune & son grand perroquet furent mis en pièces; il y avoit au haut de ce dernier une verge de fer qui probablement attira le tonnerre. Ce bâtiment n'étoit pas à plus de deux encablures du nôtre, & suivant toute apparence nous aurions partagé le même sort, si la chaîne électrique que nous avions dressée depuis peu, n'eût conduit la foudre sur le côté du vaisseau. Nous échappâmes à ce danger, mais l'explosion causa sur nous un ébranlement pareil à celui d'un tremblement de terre, & la chaîne parut en même tems comme une traînée de feu. Dans ce moment, une sentinelle chargeoit son fusil; la commotion lui fit tomber des mains la baguette, qui se brisa. A cette occasion, je ne puis m'empêcher de recommander à tous les vaisseaux, quelle que soit leur destination, de prendre des *conducteurs* de la même espèce que le nôtre; & j'espère que l'accident du bâtiment Hollandois

Ann. 1770. Octobre.

déterminera tous ceux qui liront cette relation, à ne point laiſſer de verges de fer au haut de la grande hune.

Le lendemain au matin 11, je me rendis à la Chambre du Conſeil, & l'on m'aſſura de nouveau qu'on me fourniroit tout ce dont j'avois beſoin. Sur ces entrefaites, nos Obſervateurs & nos Officiers qui étoient à terre, convinrent de donner chacun au maître de l'hôtel deux rixdalles ou neuf chelings par jour, pour la table & le logement; comme ils étoient au nombre de cinq, & qu'ils devoient recevoir probablement pluſieurs viſites des gens du vaiſſeau, l'hôte promit de leur ſervir une table ſéparée, à condition qu'ils donneroient une rixdalle pour le dîner de chaque étranger, & une ſeconde pour ſon ſouper & ſon lit. D'après cette ſtipulation, on leur fournit du thé, du café, du punch, des pipes & du tabac, pour eux & pour leurs amis, autant qu'ils purent en conſommer. Ils fixèrent auſſi le prix d'une demi-roupie ou d'un cheling & trois pences par jour, pour chacun de leurs domeſtiques.

Ils apprirent bientôt que ce taux étoit plus que double de celui que coûtoient ordinairement la table & le logement dans la ville; & leur table, quoiqu'elle eût un air de magnificence, étoit très-mal ſervie. Leur dîner étoit compoſé d'un ſervice de quinze plats, & celui de leur ſouper de treize; mais il y en avoit neuf ou dix de mauvaiſes volailles diverſement apprêtées, & ſervies ſouvent pour la ſeconde, troiſième & quatrième fois; cependant, peu de jours après, on leur dit à *Batavia* que la manière dont on les traitoit, étoit

une ſorte d'eſſai ; que c'étoit l'uſage de ſervir les étrangers à leur arrivée avec le moins de dépenſe poſſible de la part de l'hôte; que ſi par indifférence ou par bonté de caractère ils ſe trouvoient contents, l'aubergiſte continuoit à les ſervir de même ; mais s'ils ſe plaignoient, on rendoit peu à peu leur table meilleure, juſqu'à ce qu'ils fuſſent ſatisfaits, ce qui arrivoit quelquefois avant qu'on les traitât à proportion de ce qu'ils payoient. D'après cet avis, ils firent des remontrances, & leur table fut mieux ſervie. Cependant M. Banks, dégoûté de cette manière de vivre, loua pour lui & ſes compagnons de voyage, une petite maiſon voiſine de l'auberge, au prix de dix rixdalles, ou deux livres cinq chelings ſterling par mois ; mais il fut bien loin d'y rencontrer les commodités & l'agrément qu'il attendoit ; il étoit défendu, ſous peine de châtiment à qui que ce fût, d'y coucher lorſqu'on viendroit lui rendre viſite ; & preſque tous les Hollandois alloient, chacun à leur tour, demander ſans aucune cérémonie ce qu'on y vendoit ; car il arrive très-rarement à *Batavia* des particuliers qui ne ſoient pas marchands. Toutes les perſonnes à leur aiſe y louent des voitures : M. Banks en loua deux pour quatre rixdalles. Ce ſont des chaiſes ouvertes, qui ont deux places, & qui ſont conduites par un homme aſſis ſur un ſiège.

DÈS qu'il fut établi dans ſa nouvelle demeure, il envoya chercher Tupia qui juſqu'alors étoit reſté à bord du vaiſſeau à cauſe d'une maladie occaſionnée par la bile, & pour laquelle il avoit refuſé opiniâtrement

Ann. 1770. Octobre.

de prendre aucun remède. Il arriva bientôt avec son valet Tayeto : en sortant du vaisseau & pendant qu'il fut dans le bateau, il étoit abattu & engourdi; mais à peine fut-il entré dans la ville, qu'il fut animé d'une nouvelle vie. Les maisons, les voitures, les rues, les habitans, & une multitude d'autres objets nouveaux pour lui, se précipitoient à la fois dans son imagination, & y produisirent un effet semblable à celui de cette force subite & secrette qu'on imagine provenir d'un enchantement. Tayeto exprimoit son étonnement & son plaisir avec encore moins de retenue; il se mit à danser dans les rues saisi d'une espèce d'extase, & il examinoit tout avec une curiosité empressée & ardente, à chaque instant éveillée & satisfaite. Les divers habillemens des hommes qu'il voyoit furent une des premières choses que remarqua Tupia, & il nous fit plusieurs questions sur ce point. Quand nous lui dîmes que dans cette ville qui rassemble des habitans des Nations les plus éloignées, chacun portoit le vêtement de son pays, il voulut se conformer à l'usage, & prendre celui d'*Otahiti*. On lui apporta du vaisseau des étoffes de la mer du Sud, & il s'habilla lui-même avec beaucoup de promptitude & de dextérité. Les habitans de *Batavia* qui avoient vu Otaourou, l'Indien qu'y avoit amené M. de Bougainville, demandoient si Tupia n'étoit pas la même personne. Nous apprîmes par-là que le vaisseau dont les Otahitiens nous avoient parlé, n'étoit point Espagnol, mais François.

Sur ces entrefaites, j'obtins pour le Sur-Intendant

de l'Isle d'*Onrust* un ordre qui lui enjoignoit de recevoir notre bâtiment qui devoit y être radoubé ; & j'envoyai à M. Stephens, Secrétaire de l'Amirauté, la nouvelle de notre arrivée à *Batavia* par un des vaisseaux qui faisoient voile pour la Hollande.

ANN. 1770. Octobre.

LES dépenses qu'entraînoient le radoub de l'*Endeavour*, me forcèrent de chercher de l'argent dans cette place ; j'imaginois en trouver facilement ; mais je me trompois. Après bien des démarches, je ne pus rencontrer aucun particulier qui eût le pouvoir ou la volonté de m'avancer la somme dont j'avois besoin. Dans cet embarras, je présentai ma requête par écrit au Gouverneur lui-même, & il ordonna au Sabandar de me fournir de la caisse de la Compagnie l'argent que je demanderois.

APRÈS avoir souffert un délai de plusieurs jours, par des contretems & des méprises, le 18, au matin, je levai l'ancre, & je fis voile vers *Onrust*. Peu de jours après, nous allâmes le long du quai sur l'Isle de *Cooper* qui est tout près d'*Onrust*, pour y débarquer notre équippement.

NOUS n'étions que depuis neuf jours dans ce pays, & nous commencions déja à ressentir les funestes effets du climat & de sa situation. Après la première activité qu'inspira à Tupia la nouveauté des objets qu'il apperçut, il retomba dans sa première langueur, & son mal empira de jour en jour. Tayeto fut attaqué d'une inflammation de poitrine ; les deux domestiques de M. Banks étoient mourans, & le Docteur

Ann. 1770. Octobre.

Solander avoit la fièvre. Presque toutes les personnes de l'équipage, tant à bord qu'à terre, furent bientôt malades; il faut certainement en attribuer la cause à la situation basse & marécageuse de Batavia, & aux canaux sans nombre, remplis d'ordures, qui coupent la Ville dans tous les sens. Le 26, je fis dresser une tente pour y loger les gens du vaisseau; un très-petit nombre d'entr'eux étoit en état de faire leur service; le pauvre Tupia, dont l'état commençoit à nous sembler désespéré, & qui jusqu'alors étoit resté à terre dans la maison de M. Banks, demanda à être ramené au vaisseau, où il dit qu'il respireroit un air plus libre qu'au milieu du grand nombre de maisons dont il étoit environné. On ne pouvoit cependant pas le conduire à bord de l'*Endeavour*, car il étoit désagréé, & on se préparoit à le mettre à la bande pour le caréner; mais le 28, M. Banks l'accompagna dans l'Isle de *Cooper*, ou, comme on l'appelle ici, de *Kuypor*; & comme l'endroit parut lui faire plaisir, on lui dressa une tente. La brise de mer & de terre souffle directement sur cet endroit, & il témoigna qu'il étoit fort content de sa nouvelle situation. M. Banks, que son humanité retint deux jours près de ce malheureux Indien, revint à la Ville le 30; il avoit une fièvre intermittente qui se changea en fièvre tierce, si violente, que pendant l'accès elle le privoit de l'usage de ses sens, & lorsqu'il finissoit, il étoit si foible qu'il pouvoit à peine se traîner pour descendre son escalier. La maladie du Docteur Solander avoit aussi augmenté, & notre Chirurgien, M. Monkhouse, étoit au lit.

Ann. 1770. Novembre.

Le 5 Novembre, après plusieurs délais, causés par l'arrivée des bâtimens Hollandois qui venoient charger du poivre le long des quais, notre vaisseau entra dans le port, & le même jour M. Monkhouse, homme plein de lumières & de raison, fut la première victime de ce climat mal-sain : l'état où nous nous trouvions, aggravoit encore le regret de sa perte. Le Docteur Solander eut à peine la force d'assister à ses funérailles, & M. Banks ne pouvoit pas sortir. Notre détresse étoit on ne peut pas plus grande, & l'avenir très-effrayant. Tous nos efforts étoient incapables de surmonter les dangers qui nous menaçoient ; le courage, les soins & la vigilance étoient aussi peu efficaces, & la mort que nous ne pouvions ni éviter ni fuir, s'approchoit à chaque instant de nous. Nous louâmes des domestiques Malais pour nous servir, mais ils étoient si négligens & si incapables de commisération, qu'ils ne se tenoient pas même auprès des malades, qui étoient souvent obligés de quitter leur lit pour les aller chercher. Le 9, notre pauvre Tayeto, valet de Tupia, mourut, & son maître en fut si affecté, que nous désespérâmes de lui voir survivre jusqu'au lendemain.

Cependant on examina le fond de notre vaisseau, & on le trouva dans un état beaucoup plus mauvais que nous ne l'imaginions ; il avoit perdu toute sa fausse quille jusqu'à vingt pieds de l'étambord ; la quille étoit considérablement endommagée en différens endroits. Une grande partie du doublage étoit détachée, & plusieurs planches étoient brisées ; deux d'entr'elles & la moitié d'une troisième au-dessous du

Ann. 1770. Novembre.

grand porte-boſſoir, près de la quille, étoient ſi uſées qu'elles n'avoient pas plus d'une ligne & demie d'épaiſſeur, & les vers y avoient pénétré juſqu'aux couples. Cependant, avec toutes ces avaries, il avoit fait pluſieurs centaines de lieues dans des parages où la navigation eſt auſſi dangereuſe qu'en aucune autre partie du globe. A combien nous échappâmes de tourmens, en ignorant qu'une partie ſi conſidérable de la quille n'étoit plus que de l'épaiſſeur d'une ſemelle de ſoulier, & qu'entre nous & la mort il n'y avoit qu'une barrière ſi mince & ſi fragile! Mais il ſembloit que nous n'avions été conſervés juſqu'alors, que pour périr ici. MM. Banks & Solander étoient ſi mal, que les Médecins déclarèrent qu'il ne leur reſtoit d'autre reſſource que d'eſſayer l'air de la campagne. En conſéquence, je louai pour eux, à environ deux milles de la ville, une maiſon qui appartenoit au maître de l'auberge, qui s'engagea à leur fournir des proviſions & des eſclaves. Comme ils avoient déja éprouvé qu'ils ne pouvoient pas ſe faire ſervir par ces eſclaves, qui avoient d'autres maîtres, & qui étoient abſolument ſans attention & ſans intérêt pour les malades, ils achetèrent chacun une femme Malaiſe dans l'eſpoir d'être mieux ſoignés. Ils ne ſe trompèrent pas, & ils retrouvèrent dans ces femmes, qui leur appartenoient en propre, toute la tendreſſe & les ſoins de leur ſexe. Tandis qu'on faiſoit ces préparatifs, ils apprirent la mort de Tupia qui ſuccomba à ſon mal, peu de jours après la perte de ſon valet, qu'il aimoit avec l'attachement d'un père.

ANN. 1770. Novembre.

LE 14, la quille du vaiſſeau fut entièrement radoubée, & je fus fort content du calfatage. Je manquerois à la juſtice qui eſt due aux Officiers & aux ouvriers de ce chantier, ſi je ne déclarois pas que, ſuivant moi, il n'y en a point dans le monde où l'on puiſſe mettre un vaiſſeau à la bande plus ſûrement & avec plus de commodités & de promptitude, & le réparer avec plus de ſoin & d'adreſſe. A *Onruſt*, ils abattent le vaiſſeau en le tirant ſur ſes deux mâts, pratique que nous n'avons pas encore adoptée, & qui eſt inconteſtablement plus sûre & plus expéditive que celle d'appliquer le cabeſtan ſur un ſeul. Il faut que le reſpect ſuperſtitieux pour les anciennes coutumes ait bien de la force, & qu'on manque abſolument de raiſon, ſi l'on n'adopte pas cet uſage lorſqu'on a vu avec quelle facilité les Hollandois couchent leurs plus grands vaiſſeaux ſur le côté.

MM. Banks & Solander recouvroient peu à peu leur ſanté à leur maiſon de campagne, qui étoit expoſée à la briſe de mer, & en outre ſituée ſur un courant qui contribuoit beaucoup au renouvellement de l'air. J'étois alors très-mal; M. *Sporing* & un matelot, qui avoient accompagné M. Banks, eurent auſſi la fièvre intermittente, & il n'y avoit plus dans tout l'équipage que dix perſonnes qui fuſſent en état de faire le ſervice.

CEPENDANT on ſe mit à gréer le vaiſſeau, & à conduire l'eau & l'équippement à bord : nous fûmes obligés d'acheter de l'eau à Batavia, & de payer ſix chelings & huit pences pour cent cinquante gallons.

ANN. 1770. Novembre.

VERS le 26, nous eûmes le commencement de la mouſſon d'Oueſt, qui ordinairement, pendant la nuit, ſouffle du S. O. ou du N. Quelques nuits avant celle-ci, la pluie fut très-forte & accompagnée de beaucoup de tonnerre; dans la nuit du 25 au 26, elle tomba pendant près de quatre heures ſans interruption, avec tant d'abondance, que je n'ai jamais rien vu de ſemblable. L'eau entroit de tous côtés dans la maiſon de M. Banks; elle y formoit dans les chambres baſſes un courant qui auroit pu faire aller un moulin : il étoit alors aſſez bien rétabli pour en ſortir; & quand il arriva à *Batavia* le lendemain au matin, il fut fort ſurpris de voir tous les lits qu'on avoit été obligé de ſuſpendre pour les ſécher.

QUOIQUE la ſaiſon pluvieuſe eût commencé, cependant nous avions quelques intervalles de beau tems. Les grenouilles qui croaſſent dans les marais dix fois plus haut que celles d'Europe, nous annonçoient la pluie par un bruit continuel qui étoit preſque inſupportable; & le nombre des couſins & des moſquites qui avoient été incommodes, même dans la ſaiſon sèche, étoit alors devenu infini; on les voyoit ſortir en foule de deſſus les eaux ſtagnantes, comme les abeilles d'une ruche. Ils ne nous incommodoient pourtant pas beaucoup dans le jour; & leurs piqûres, quelque douloureuſes qu'elles fuſſent d'abord, ne faiſoient jamais mal plus d'une heure; de ſorte que nous ne nous reſſentions pas le jour des piqûres que nous avions reçues pendant la nuit.

Décembre.

LE vaiſſeau étant entiérement radoubé le 8 Décembre,

après que nous eûmes embarqué ſon eau & ſon équipement, & reconduit les malades à bord, nous remontâmes dans la rade de *Batavia*, & nous mîmes à l'ancre par quatre braſſes & demie. Ann. 1770. Décembre.

Depuis ce tems juſqu'au 24, nous nous occupâmes à mettre à bord le reſte de l'eau & nos proviſions, avec quelques nouvelles pompes, & à faire pluſieurs autres préparatifs pour appareiller. Tous ces travaux auroient fini beaucoup plutôt, ſi la maladie & la mort n'avoient pas mis hors de ſervice, ou enlevé un grand nombre de nos gens.

Pendant notre ſéjour à *Batavia*, le *Comte d'Elgin*, Capitaine *Cook*, vaiſſeau de la Compagnie Angloiſe, mouilla dans la rade. Il alloit de Madraſs à la Chine, & ayant perdu le tems du paſſage, il touchoit à *Batavia* pour attendre la ſaiſon ſuivante. *Le Phœnix*, Capitaine *Black*, autre vaiſſeau Anglois, venant de *Bencouli*, y mit auſſi à l'ancre.

L'après-midi de la veille de Noël, je pris congé du Gouverneur & de pluſieurs des principaux habitans de la Ville avec qui j'avois formé des liaiſons, & dont j'ai reçu tous les ſecours & toutes les honnêtetés poſſibles; mais ſur ces entrefaites il nous arriva un accident qui pouvoit avoir des ſuites déſagréables. Un matelot s'étoit enfui d'un vaiſſeau Hollandois qui mouilloit dans la rade, & s'étoit réfugié à bord du mien : le Capitaine s'adreſſa au Gouverneur pour le réclamer comme un ſujet de la Hollande, & il en obtint pour cela un ordre. Lorſqu'on me remit

ANN. 1770. Décembre.

cet ordre, je répondis que je délivrerois le déserteur, si on prouvoit qu'il fût Hollandois. Je donnai à l'Officier Hollandois un billet par lequel j'enjoignis à M. Hicks, qui commandoit au vaisseau, de relâcher le matelot à cette condition. Je passai la nuit à terre, & le lendemain au matin 25, le Capitaine Hollandois vint me dire que mon Lieutenant n'avoit pas voulu se dessaisir du matelot, alléguant qu'il n'étoit pas Hollandois, mais sujet de la Grande-Bretagne né en Irlande. Je lui répliquai que l'Officier avoit exécuté mon commandement à la lettre, & que si l'homme étoit Sujet de l'Angleterre, on ne devoit pas attendre que je l'abandonnasse. Le Capitaine me déclara alors qu'il venoit de la part du Gouverneur redemander l'homme qui étoit Danois, & enregistré dans les livres du vaisseau comme natif d'Elseneur. J'observai au Capitaine que, puisqu'il ne soutenoit plus que le matelot fût Hollandois, il sembloit y avoir quelque méprise dans les ordres du Gouverneur, parce que certainement il ne me redemanderoit jamais un matelot Danois qui n'avoit commis d'autre crime que de préférer le service d'Angleterre à celui de la Hollande. Afin de le convaincre que je desirois sincèrement d'éviter les contestations, j'ajoutai que si l'homme étoit Danois, je le céderois par politesse, quoiqu'on ne pût pas l'exiger de droit ; mais que si dans le fait il étoit natif de la Grande-Bretagne, je le retiendrois à tout événement. Nous nous quittâmes ainsi, & bientôt après je reçus de M. Hicks une lettre qui prouvoit d'une manière incontestable que le matelot en question étoit Sujet de Sa Majesté Britannique. Je portai sur

le champ cette lettre au Sabandar, en le priant de la montrer au Gouverneur, & de fignifier à fon Excellence que je ne relâcherois point le matelot. Ma déclaration eut l'effet que je fouhaitois, & je n'entendis plus parler de cette affaire. ANN. 1770. Décembre.

LE foir j'allai à bord avec M. Banks & le refte de nos Officiers & Obfervateurs qui avoient toujours réfidé à terre, & dont la fanté étoit un peu meilleure, quoiqu'ils ne fuffent pas parfaitement rétablis.

LE 26, à fix heures du matin, nous appareillâmes & nous mîmes à la voile avec une petite brife du S. O. L'*Elgin*, vaiffeau de notre Compagnie, nous falua de trois acclamations & de treize coups, & la garnifon de quatorze ; nous rendîmes les deux faluts avec nos pierriers. Bientôt après le vent fe fixa au N. $\frac{1}{4}$ N. O., ce qui nous obligea de mettre à l'ancre précifément en dehors des bâtimens qui étoient dans la rade.

A notre départ, le nombre de nos malades montoit à quarante, & le refte de l'équipage étoit très-foible. Tout le monde avoit été malade, excepté le voilier, vieillard de foixante-dix à quatre-vingtans; & il eft à remarquer que cet homme s'enivra tous les jours pendant notre relâche à *Batavia*. Nous y enterrâmes fept perfonnes, le Chirurgien, trois matelots, le domeftique de M. Green, Tupia, & Tayeto fon valet. Tous furent victime de l'infalubrité de l'air ftagnant & putride du pays, hormis Tupia : comme il étoit accoutumé dès fa naiffance à fe nourrir principalement

Ann. 1770.
Décembre.

de végétaux, & en particulier de fruits mûrs, le changement de nourriture lui fit contracter bientôt toutes les maladies des marins, & il auroit probablement succombé avant la fin de notre voyage, quand même nous n'aurions pas été obligés de toucher à *Batavia* pour radouber l'*Endeavour*.





CHAPITRE XI.

Description de Batavia *& du pays adjacent; de ses fruits, fleurs & autres productions.*

ANN. 1770. Décembre.

BATAVIA, la Capitale des Domaines Hollandois dans l'Inde, à laquelle on ne peut comparer aucune autre ville des possessions Européennes en Asie, est située sur le côté septentrional de l'Isle de *Java*, dans une plaine basse & marécageuse, où plusieurs petites rivières, qui prennent leur source dans les montagnes appelées *Blaeuwen Berg*, à environ quarante milles dans l'intérieur du pays, débouchent dans la mer, & où la côte forme une grande baie, appelée *Baie de Batavia*, à huit lieues du détroit de la *Sonde*. D'après les observations astronomiques faites sur les lieux par M. Mohr, qui a bâti un bel observatoire aussi bien fourni d'instrumens que la plupart de ceux d'Europe, on sait qu'elle gît au 6^d 10′ de latitude S., & au 106^d 50′ de longitude Ouest du méridien de Greenwich.

LES Hollandois semblent avoir choisi ce terrein pour la commodité de la navigation intérieure; & à cet égard, c'est véritablement une seconde Hollande, supérieure à tous les autres endroits du monde. Il y a très-peu de rues qui n'aient un canal d'une largeur

Ann. 1770. Décembre.

considérable, où l'eau eſt ſtagnante plutôt que courante, & dont pluſieurs ſe prolongent à pluſieurs milles dans l'intérieur du pays. Comme les maiſons ſont grandes & les rues larges, proportionnellement au nombre de maiſons qu'elle contient, elle occupe une beaucoup plus grande étendue de terrein qu'aucune ville de l'Europe. *Valentyn*, qui en a fait la deſcription vers l'an 1726, dit qu'il y avoit alors dans l'enceinte des murailles douze cens quarante-deux maiſons Hollandoiſes, & douze cents Chinoiſes; & que hors des remparts on en comptoit mille ſoixante-ſix Hollandoiſes, & douze cents quarante Chinoiſes, outre douze autres où l'on vendoit de l'arrack; ce qui fait en tout quatre mille ſept cents ſoixante; mais ce nombre nous paroît fort exagéré, ſur-tout relativement à la quantité de maiſons qu'on dit être en dedans des murs.

Les rues ſont ſpacieuſes & belles, & les bords des canaux ſont plantés de rangées d'arbres qui forment un coup-d'œil très-agréable; mais les canaux & les arbres concourent à rendre cette ville mal-ſaine. L'eau ſtagnante des canaux exhale dans la ſaiſon sèche une puanteur inſupportable, & les arbres empêchent le renouvellement de l'air qui pourroit diſſiper, juſqu'à un certain point, les exhalaiſons putrides. L'inconvénient eſt égal dans la ſaiſon pluvieuſe; car alors ces réſervoirs d'une eau corrompue ſortent de leurs lits, inondent la partie baſſe de la ville, ſur-tout dans le voiſinage de l'hôtel où logent les étrangers, & rempliſſent les étages inférieurs des maiſons, où ils laiſſent une quantité inconcevable d'ordure & de vaſe. On nettoie quelquefois

ANN. 1770. Décembre.

quelquefois ces canaux, mais cette opération malfaite entraîne des ſuites auſſi funeſtes que ſi l'on y laiſſoit une eau croupiſſante. La boue noire qu'on tire du fond, eſt dépoſée ſur les bords, c'est-à-dire au milieu des rues, juſqu'à ce qu'elle ait acquis aſſez de conſiſtance pour qu'on puiſſe la charger ſur un bateau & l'enlever. Comme cette boue eſt compoſée principalement d'excrémens humains qu'on jette dans les canaux tous les matins, parce qu'il n'y a pas de lieux privés dans toute la ville, elle empoiſonne l'air au loin, tandis qu'elle ſe sèche. Les eaux courantes elles-mêmes ſont nuiſibles à leur tour par la malpropreté des habitans. Ils traînent de tems en tems ſur le rivage un cochon mort de maladie, ou le cadavre d'un cheval; & comme perſonne en particulier n'eſt chargé de nettoyer les rues, les cadavres y reſtent juſqu'à ce que le tems ou le haſard les ait conſumés, ou que quelqu'autre cauſe les emporte. Pendant que nous y étions, un buffle mort reſta plus d'une ſemaine ſur le bord d'une rivière qui traverſe une des principales rues, & fut entraîné par une inondation.

LES maiſons ſont en général bâties d'une maniere très-convenable au climat; elles conſiſtent en une très-grande chambre ou ſalle de plein pied, avec deux portes aux extrémités qui ſont ordinairement ouvertes. Ils ménagent à l'un des bouts de la ſalle un cabinet où le maître du logis travaille à ſes affaires; & au milieu de la maiſon, il y a une cour qui donne du jour à la ſalle & y répand en même-tems de l'air. D'un des coins de la ſalle, des eſcaliers conduiſent à l'étage

Ann. 1770. Décembre.

de deſſus, où les chambres ſont auſſi ſpacieuſes & aérées. Une galerie couverte, ménagée dans la cour, leur ſert de ſalle à manger, & d'autres fois elle eſt occupée par les femmes eſclaves à qui on ne permet pas de s'aſſeoir ailleurs.

Les bâtimens publics ſont, pour la plupart, vieux, lourds & de mauvais goût; mais la nouvelle Egliſe n'eſt pas ſans élégance; elle a un dôme qu'on apperçoit à une grande diſtance en mer; quoique l'édifice paroiſſe peſant, l'intérieur en eſt très-beau: il eſt magnifiquement illuminé par des luſtres, & l'on y voit un très-grand orgue. La ville eſt fermée par un rempart de pierre médiocrement élevé; mais il eſt ancien & tombe en ruine dans pluſieurs endroits. La muraille elle-même eſt environnée par une riviere qui a de cinquante à cent verges de large; le courant en eſt rapide & l'eau baſſe. De l'autre côté du rempart dans l'intérieur, on trouve encore un canal d'un largeur inégale; de ſorte qu'en entrant ou en ſortant par les portes, il faut paſſer deux ponts. Il n'eſt pas permis aux gens oiſifs & aux étrangers de ſe promener ſur les remparts, qui nous ont paru mal fournis de canons.

Le château ou la citadelle eſt ſitué à l'extrémité N. E. de la ville; les murailles en ſont plus élevées & plus épaiſſes que celles de la ville, ſur-tout près de la place de débarquement, où il n'y a de l'eau que pour les bateaux, & qui eſt entièrement commandée par la forteresse, munie d'une artillerie nombreuſe qui ſe préſente d'une manière très-impoſante.

LE château contient des appartemens pour le Gouverneur général & tout le Conseil de l'Inde, & il leur est enjoint de s'y refugier en cas de siége. On y voit aussi de grands magasins où l'on dépose une quantité considérable de marchandises de la Compagnie, & en particulier celles qui viennent d'Europe; c'est-là que travaillent tous ses Facteurs. On y trouve encore beaucoup de canons; nous n'avons pas pu savoir si c'est pour les monter sur les murailles, ou pour en fournir les vaisseaux. On dit que la Compagnie a aussi beaucoup de poudre répandue en différents arsenaux, afin que si quelques-uns étoient détruits par la foudre, qui tombe souvent à *Batavia*, les autres dépôts soient conservés.

OUTRE les fortifications de la ville, on rencontre à vingt ou trente milles dans les environs, un grand nombre de forts; ils ne semblent être destinés qu'à tenir les Naturels du pays en respect, & en effet ils ne sont propres qu'à cela. C'est dans la même vue que les Hollandois ont construit des espèces de maisons garnies chacune de huit canons, & qui sont situées de manière qu'elles commandent à la navigation de trois ou quatre canaux, & par conséquent aux chemins qui sont sur leurs bords. Quelques-unes se trouvent dans la ville, & c'est par le feu d'une de celles-ci que toutes les meilleures maisons des Chinois furent rasées en 1740, lors de leur révolte. Ces redoutes sont dispersées sur toutes les parties de l'Isle de *Java* & des autres Isles dont la Compagnie s'est emparée dans ces mers. Nous aurions dressé le plan d'un de

ANN. 1770. Décembre.

ces ſinguliers forts ou maiſons fortifiées, ſi nos deſſinateurs n'avoient pas été malades preſque pendant tout le tems de notre ſéjour à *Batavia*.

Si les fortifications des Hollandois ne ſont pas formidables en elles-mêmes, elles le ſont du moins par leur ſituation, car elles ſont placées parmi des marais, où les chemins, qui ne ſont rien autre choſe qu'une jettée entre un canal & un marais, peuvent être facilement détruits, ce qui arrêteroit entièrement ou retarderoit de beaucoup l'approche d'une groſſe artillerie. Il ſeroit extrêmement difficile, pour ne pas dire impoſſible, de tranſporter les canons dans des bateaux, puiſqu'il faudroit qu'ils paſſaſſent ſous le feu de l'artillerie du chateau, dont l'ennemi ne pourroit pas s'emparer. D'ailleurs, tout délai eſt mortel dans ce pays, & quiconque y arrêtera un ennemi, le détruira infailliblement. En moins d'une ſemaine nous avons reſſenti les effets de ce climat mal-ſain, & en moins de quinze jours notre équipage fut incapable de faire le ſervice. On nous a dit que de cent ſoldats qui y arrivent d'Europe, il étoit rare qu'il en ſurvécût cinquante la première année; que de ces cinquante, la moitié étoit à l'hopital, & qu'il n'en reſtoit pas dix en parfaite ſanté. Ce calcul eſt peut-être éxagéré; mais les miſérables Européens que nous avons vus, pâles & foibles, ſe traîner avec un fuſil, nous portent à croire qu'il n'eſt pas bien éloigné de la vérité. Tous les blancs de la ville ſont ſoldats; les plus jeunes ſont toujours ſous le drapeau, & ceux qui ont ſervi cinq ans, ſont ſujets à y être rappellés quand on juge que leur ſecours eſt néceſſaire; mais comme

on ne les exerce jamais & qu'ils ne font aucun service, on ne peut pas attendre beaucoup de ces Insulaires. Les Portugais sont en général bons tireurs, parce qu'ils s'occupent à tuer des cochons sauvages ou des dains. Les *Mardykers* & les Chinois ne connoissent point l'usage des armes à feu ; cependant, comme ils ont la réputation d'être braves, ils pourroient faire beaucoup de carnage avec leurs armes, les sabres, les lances & les dagues. Les *Mardykers* sont des Indiens de toutes nations, dont les ancêtres étoient libres, & qui ont eux-mêmes recouvré leur liberté.

ANN. 1770. Décembre.

S'IL est difficile d'attaquer *Batavia* par terre, il est absolument impossible d'en former le siége par mer, car l'eau est si basse, qu'une chaloupe peut à peine s'approcher à la portée du canon des remparts, excepté dans un canal étroit appellé *la Riviere*, défendu des deux côtés par des moles qui s'étendent à environ un demi-mille dans le havre. Il aboutit à l'autre extrémité sous le feu de la partie la plus forte du château, & sa communication avec les canaux qui entrecoupent la ville, est interrompue par de grandes poutres flottantes, formant une chaîne qui se ferme tous les soirs à six heures, & qu'on n'ouvre jamais sous aucun prétexte avant le lendemain au matin. Le havre de *Batavia* passe pour le plus beau de l'Inde, & il semble que c'est avec raison ; il est assez vaste pour contenir la plus grand flotte, & le fond en est si bon, que l'ancre y tient jusqu'à ce que le cable pourrisse. La mer n'y est jamais incommode, & il n'a d'autre inconvénient que le bas-fond qui est entre la rade &

Ann. 1770. Décembre.

la riviere. Quand la briſe de mer ſouffle frais, elle produit une mer moutonnante, dangereuſe pour les bateaux. Notre chaloupe toucha un jour trois fois en entreprenant de ſortir, & elle ne regagna l'embouchure de la riviere qu'avec difficulté. Nous y avons vu échouer un bateau chargé de voiles & d'agrès qu'il portoit à un des vaiſſeaux de la Compagnie. En dehors & autour du havre, il y a pluſieurs Iſles dont les Hollandois ſe ſont emparés, & qu'ils emploient à différens uſages. Ils tranſportent dans l'une d'elles, appellée *Edam*, tous les Européens coupables de quelques crimes qui ne méritent pas la mort. Quelques-uns ſont condamnés à y reſter quatre-vingt-dix-neuf-ans, d'autres quarante, vingt, ou moins, juſqu'à cinq, ſuivant la nature de leur délit. Pendant le tems de leur banniſſement, on les occupe comme eſclaves à faire des cordes & à d'autres travaux. Sur une autre Iſle appellée *Purmerent*, ils ont conſtruit un hopital où l'on dit que les malades recouvrent la ſanté beaucoup plus promptement qu'à *Batavia*. Dans une troiſième nommée *Kuyper*, la Compagnie a des magaſins pour le riz & d'autres marchandiſes de peu de valeur; & les vaiſſeaux étrangers qu'on met à la bande à *Onruſt*, autre Iſle dont on a déja parlé, y dépoſent leurs cargaiſons & équippemens ſur des quais très-commodes pour cela. C'eſt-là que furent portés les canons, les voiles & les autres proviſions du *Falmouth*, vaiſſeau de Roi anglois, qui fut condamné en revenant de *Manille*, & le bâtiment reſta pendant pluſieurs années, n'ayant à bord que les ſeuls Officiers non brevetés. On leur fit régulièrement des remiſes d'Angle-

terre, mais on n'eut aucune attention aux différents mémoires qu'ils présentèrent pour être licenciés. Heureusement pour eux, les Hollandois, six mois avant notre arrivée, jugèrent à propos de vendre à l'encan le vaisseau & tout son équippement, & de renvoyer les Officiers en Angleterre, sur des bâtimens de la Compagnie.

ANN. 1770. Décembre.

LE pays des environs de *Batavia*, dans un espace de quelques milles, est semé par-tout de maisons de campagne & de jardins. La plupart des jardins sont très-grands, & par une étrange fatalité, ils sont tous plantés d'autant d'arbres que le terrein peut en porter, de sorte que l'Isle ne tire aucun avantage d'avoir été débarrassée des bois qui la couvroient autrefois, si l'on en excepte les fruits que lui procurent les arbres substitués aux anciens. Ces impénétrables forêts occupent un terrein plat qui s'étend à plusieurs milles au-delà des jardins, & qui estent recoupé par des rivieres & des canaux navigables pour les petits bâtiments. Ce n'est pas encore le plus grand inconvénient, tous les champs & jardins sont environnés d'un fossé; & au milieu des terres cultivées, on trouve par-tout des marais, des fondriéres & des amas d'eaux saumâtres.

IL n'est pas étrange que les habitans d'un pareil pays soient familiarisés avec la maladie & la mort; ils prennent des médecines de précaution presque aussi régulièrement que des repas, & chacun attend le retour des maladies, comme nous attendons les saisons de l'année. Nous n'avons pas vu à *Batavia* un seul visage qui indiquât une santé parfaite; les joues des hommes

Ann. 1770. Décembre.

& des femmes ne ſont animées d'aucune couleur ; les perſonnes du ſexe ſeroient pourtant très-jolies, ſi, avec un air de maladie, on pouvoit avoir quelque beauté. On y parle de la mort avec autant d'indifférence que dans un camp ; & quand on annonce la mort de quelqu'un de connoiſſance, ils répondent communément » bon, il ne me devoit rien, » ou bien » il faut que je me faſſe payer de ſes exécuteurs teſtamentaires ou de ſes héritiers ».

Il y a peu d'exceptions à la deſcription que nous venons de faire des environs de *Batavia*. La maiſon de campagne du Gouverneur eſt placée ſur une monticule, mais ſa pente eſt ſi peu conſidérable, qu'elle n'eſt guère au-deſſus du niveau ordinaire des autres terreins. Cependant ſon Excellence, qui eſt originaire du pays, a fait à grands frais & par de grands travaux, enclore ſon jardin d'un foſſé marécageux ; telle eſt l'influence de l'habitude ſur le goût & la raiſon. On tient auſſi un fameux marché appellé *Paſſar Tanabank*, ſur une hauteur qui s'éleve perpendiculairement à environ trente pieds au-deſſus de la plaine. Tout le reſte des environs de *Batavia*, dans une étendue de trente à quarante milles, eſt exactement parallèle à l'horizon. Paſſé cette diſtance, il y a deux collines d'une hauteur conſidérable où l'on nous a dit que l'air étoit ſain & frais, relativement à celui des bords de la côte. Les végétaux d'Europe & en particulier les fraiſes qui ne peuvent pas ſupporter la chaleur, y croiſſent fort bien ; les Inſulaires y ſont vigoureux & ont des couleurs. Quelques-uns des principaux perſonnages de *Batavia* poſsédent

possèdent des maisons de campagne sur ces collines, où ils vont une fois par année : on y en a commencé une pour le Gouverneur sur le plan de *Blenheim*, célèbre Château du Duc de Marlborough dans le Comté d'*Oxford*, mais elle n'a jamais été finie. Les Médecins y envoyent aussi les malades recouvrer la santé ; l'air passe pour y produire des effets prodigieux ; les malades s'y guérissent en peu de tems, mais ils retombent toujours bientôt après leur retour à *Batavia*.

ANN. 1770. Décembre.

LA même situation & les circonstances qui rendent *Batavia* & ses environs mal-sains, les rendent aussi le meilleur pays de la terre pour la culture des légumes. Le sol est fertile au-delà de ce qu'on peut imaginer ; & les productions de besoin ou de luxe qu'il fournit sont presque sans nombre.

Le riz qu'on sait être le grain de ces pays, & qui sert de pain aux habitans, y croît en grande abondance ; & je dois observer ici que sur les parties montueuses de *Java* & de plusieurs des Isles orientales, on cultive une espèce de riz entiérement inconnue dans les parties occidentales de l'Inde. Il est appellé par les Naturels du pays, *Paddy Gunung*, ou riz de montagne. Tandis que l'autre espèce doit être sous l'eau pendant les trois quarts du tems de sa croissance, on seme celle-ci sur des côteaux qui ne sont arrosés que par la pluie ; il faut pourtant remarquer qu'on le seme au commencement de la saison pluvieuse, & qu'on le recueille au commencement de la sèche. Il seroit peut-être avantageux de

Ann. 1770. Décembre.

rechercher jusqu'à quel point cette espece de riz pourroit être utile dans nos Isles d'Amérique, qui ne produisent point de froment.

Il faut compter au nombre des productions de ce pays, le bled d'Inde ou maïs, que les habitans recueillent avant qu'il soit mûr, & grillent en épi; beaucoup d'especes différentes de haricots; des lentilles qu'ils appellent *Cadjang*, & qui font une partie considérable de la nourriture du peuple; du millet; des ignames fondantes, & d'autres sans suc; des patates douces; des pommes de terre d'Europe, qui sont très-bonnes, mais qu'on n'y cultive pas en grande quantité. On trouve dans les jardins des choux, des laitues & des concombres; des raves blanches de la Chine, qui cuisent presque aussi bien que le turnep, le fruit de la plante appellée *Plante aux œufs*; des carotes, du persil, du céleri; le pois d'angole qui est délicieux, lorsqu'après l'avoir rôti on le mange avec du poivre & du sel; une sorte de légume ressemblant à l'épinard; des oignons très-petits, mais excellents; des asperges; & en outre, quelques plantes d'Europe fort odoriférantes, telles que la sauge, l'hyssope & la rue. On y recueille avec très-peu de culture des quantités immenses des plus belles & des plus grosses cannes de sucre qu'on puisse imaginer; & elles donnent beaucoup plus de sucre que celle des Isles d'Amérique. Le sucre blanc s'y vend deux *pences* & demi la livre, & les melasses servent à la fabrique de l'arrack; elles sont le principal ingrédient de cette liqueur, ainsi que du rum, en y ajoutant un peu de riz & de vin de coco, afin de lui donner quelque

parfum. Il y croît encore de l'indigo qui, se consommant dans le pays, ne fait pas une branche de commerce. ANN. 1770. Décembre.

MAIS les végétaux comestibles les plus abondants dans le pays, sont les fruits; il n'y en a pas moins de trente-six espèces différentes, dont je vais donner une courte description.

1°. La pomme de pin, *Bromelia ananas*. Ce fruit qu'on appelle ici *ananas*, y vient très-gros, & en si grande abondance, qu'on peut quelquefois l'acheter de la premiere main pour un *farthing* la piece; des fruitiers nous en ont vendu trois pour deux *pences* & demi. Ils ont beaucoup de suc & un bon goût; mais nous convînmes tous que nous en avions mangé d'aussi agréables dans les serres d'Angleterre : leur végétation est si forte, qu'en croissant, la plupart portent deux ou trois têtes, & un grand nombre de rejettons depuis la partie inférieure du fruit, sur l'un desquels M. Banks en compta neuf une fois. Ces rejettons poussent de si bonne heure, que très-souvent, pendant qu'ils adherent à la mere plante, leur fruit est d'une grosseur assez considérable, lorsque le gros ananas est mûr. Nous en avons vu plusieurs fois trois sur une pomme, & l'on nous a dit qu'une de ces plantes en avoit donné une année jusqu'à neuf, sans compter la principale; ce qui fut regardé comme une si grande curiosité, qu'on l'envoya au Prince d'Orange conservée dans du sucre.

2°. DES oranges douces. Elles sont très-bonnes;

Ann. 1770. Décembre.

mais pendant que nous étions à *Batavia*, elles se vendoient six *pences* la piece.

3°. Des pimplemousses, qu'on appelle *Shaddochs* dans les Isles d'Amérique. Elles ont une bonne saveur, mais elles ne sont pas succulentes. Leur défaut de jus étoit pourtant un effet accidentel de la saison.

4°. Les citrons. Ils sont très-rares, mais l'abondance des limons compense ce défaut.

5°. Les limons. Ils sont excellens, & on les achete à environ douze *pences* le cent. Nous n'avons vu que deux ou trois oranges de Séville où il n'y avoit presque que l'écorce. On y trouve plusieurs espèces d'orange & de limons, que je ne décrirai pas en particulier, parce qu'ils ne sont estimés ni des Européens, ni des Naturels du pays.

6°. Les mangues. Ce fruit, pendant notre relâche à *Java*, étoit si attaqué des vers qui en rongeoient l'intérieur, que sur trois, il y en avoit à peine un de mangeable; & le meilleur de tous est fort inférieur à ceux du Brésil. Les Européens le comparent ordinairement à une pêche fondante; il y ressemble véritablement par sa douceur & sa mollesse, mais il n'a pas un si bon goût. On nous a dit que le climat étoit trop chaud & trop humide pour ce fruit, dont il y a autant d'espèces que de sortes de pommes en Angleterre, & quelques-unes sont fort supérieures aux autres. Un de ces mangues, appellé *Mangha cowani*, a une odeur si forte, qu'un Européen la supporte avec peine dans la chambre, quoique les Naturels du pays l'ai-

ment paſſionnément. Les trois ſortes qu'on préfere ordinairement aux autres ſont le *Mangha doodool*, le *Mangha ſantock*, & le *Mangha gure*.

7°. LES bananes. Les eſpèces différentes de ce fruit ſont innombrables ; mais il n'y en a que trois de bonnes, le *Piſſang mas*, le *Piſſang radja*, & le *Piſſang ambou*. Toutes celles-ci on un goût vineux fort agréable ; & les autres ſont utiles à différens uſages. Ils en font frire quelques-unes en beignets, & ils en grillent & en mangent d'autres comme du pain. Il y en a une qui mérite en particulier d'être connue des Botaniſtes, parce qu'à la différence des autres eſpèces de la même famille, elle eſt remplie de pepins ; & on l'appelle pour cela *Piſſang batu*, ou *Piſſang bidjie*. Elle n'eſt pas agréable au goût ; les Malais s'en ſervent comme d'un remède contre la dyſſenterie.

8°. LES raiſins. Ils ne ſont pas très-bons, & ils ſont fort chers ; car nous n'avons pa pu en acheter une grappe médiocre pour moins d'un cheling ou dix-huit *pences*.

9°. LES tamarins. Ce fruit y croît en grande abondance & eſt à bon marché. Les Naturels du pays cependant ne l'apprêtent pas comme les habitans des Iſles d'Amérique, mais ils l'aſſaiſonnent de ſel ; ce qui en fait une maſſe noire, ſi déſagréable à la vue & au goût, que peu d'Européens veulent en manger.

10°. LES melons d'eau. Ils y ſont abondans & très-bons.

Ann. 1770. Décembre.

11°. Les citrouilles. C'eſt ſans comparaiſon, le fruit le plus utile qu'on puiſſe porter en mer ; il s'y conſerve pluſieurs mois ſans aucun ſoin, & en le mêlant avec du ſucre & du jus de citron, on en fait des tourtes qu'on diſtingue à peine de celles qui ſont faites des meilleures pommes.

12°. La papaye. Ce fruit, lorſqu'il eſt mûr, eſt rempli de pepins & preſque ſans ſaveur ; mais ſi on le pèle quand il eſt verd & qu'on en ôte le pepin, il eſt meilleur que le turnep.

13°. Les goyaves. Les habitans des Iſles d'Amérique eſtiment beaucoup ce fruit. Ils en ont probablement d'une meilleure eſpèce que celui que nous avons rencontré ici, car il avoit une odeur ſi forte & ſi déſagréable, qu'elle incommoda quelques-uns de nous. Ceux qui le goûtèrent dirent que ſa ſaveur étoit également forte.

14°. Une eſpèce de coroſol ; l'*Annona ſquammoſa* de Linnæus, qu'on trouve auſſi dans les Iſles d'Amérique. Il eſt compoſé ſeulement d'une maſſe de gros pepins dont on peut ſucer un peu de chair qui eſt très-douce, mais qui n'a guères de ſaveur.

15°. Le *Cachiman* ou cœur de bœuf ; l'*Annona reticulata* de Linnæus. La qualité de ce fruit eſt bien exprimée par ſon nom Anglois, qui ſignifie *pomme-de-flan*. On l'a nommé ainſi dans les Iſles d'Amérique ; effectivement il reſſemble au flan, & il eſt très-bon.

16°. LA pomme de cachou. On la mange rarement, parce qu'elle eſt aſtringente. La noix qui croît au ſommet eſt très-connue en Europe.

17°. LA noix de coco. Elle eſt auſſi très-connue en Europe. Il y en a de pluſieurs ſortes à *Java*; la meilleure de celles que nous y avons trouvées, eſt appellée *Calappi edjou*, & on la diſtingue aiſément par la rougeur de la chair qui eſt entre la peau & la coque.

18°. LE Mangouſtan; le *Garcinia mangoſtana* de Linnæus. Ce fruit particulier aux Indes orientales, eſt à-peu-près de la groſſeur d'une pomme ſauvage, & d'une couleur de vin foncé. Sur ſon ſommet il a une couronne de cinq ou ſix petits triangles qui ſe réuniſſent, en cercle & pluſieurs feuilles vertes creuſes qui ſont des reſtes de la fleur. Lorſqu'on veut le manger, il faut en ôter la peau, ou plutôt une eſpece de chair au-deſſous de laquelle on trouve ſix ou ſept noyaux blancs placés en rond. La pulpe dont ils ſont enveloppés eſt le fruit, qui eſt délicieux au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. C'eſt un heureux mêlange de doux & d'aigrelet qui n'eſt pas moins ſain qu'agréable. Les malades qui ſont attaqués de fièvres putrides ou inflammatoires, prennent ce fruit mêlé avec l'orange douce, & s'en trouvent fort bien.

19°. LE jambos; l'*Eugenia mallaccenſis* de Linnæus. Ce fruit eſt d'un rouge foncé & d'une forme ovale. Les plus gros, qui ſont toujours les meilleurs, ont la grandeur d'une petite pomme; ils ſont agréables &

Ann. 1770. Décembre

rafraîchiſſans, quoiqu'ils n'aient pas beaucoup de ſaveur.

20°. Le *jambu-eyer*, autre jambos ; une eſpèce de l'*Eugenia* de Linnæus. Il y a deux eſpèces de ce fruit qui ont une forme ſemblable, reſſemblante à une cloche ; mais ils diffèrent par la couleur ; l'une eſt rouge & l'autre blanche. Ils ſont un peu plus gros qu'une ceriſe ; ils n'ont ni ſaveur, ni douceur au goût ; ils ne contiennent qu'un ſuc aqueux légèrement impregné d'acide. Cependant on les eſtime dans ce pays chaud, parce qu'ils ſont rafraîchiſſans.

21°. Le *jambu-eyer mauwar* ; l'*Eugenia jambos* de Linnæus. Celui-ci eſt plus agréable à l'odeur qu'au goût ; ſa ſaveur reſſemble à la conſerve de roſe, & ſon odeur, au parfum que répandent ces fleurs fraîches.

22°. La pomme de grenade. C'eſt le même fruit qui eſt connu en Europe ſous ce nom.

23°. Le durion. Ce fruit reſſemble à un petit melon ; mais la peau eſt couverte d'épines coniques & pointues, d'où il a tiré ſon nom ; car *dure*, dans la langue Malais, ſignifie piquant. Quand il eſt mûr, il ſe partage longitudinalement en ſept ou huit compartimens, dont chacun contient ſix ou ſept noix qui n'ont pas tout-à-fait la groſſeur des châtaignes, & qui ſont recouvertes d'une ſubſtance qui, par la couleur & la conſiſtance, reſſemble beaucoup à la crême épaiſſe ; c'eſt la partie comeſtible, & les Naturels du pays l'aiment paſſionnément. Les Européens qui en

mangent

mangent pour la premiere fois, la trouvent ordinairement déſagréable ; ſa ſaveur approche un peu d'un mêlange de crême, de ſucre & d'oignons, & l'odeur de l'oignon y eſt dominante.

ANN. 1770. Décembre.

24°. LE *Nanca*. Ce fruit, appellé *Jack* dans quelques parties de l'Inde, a comme le Durion une odeur très-déſagréable aux étrangers, & un peu reſſemblante à celle d'une pomme pourrie mêlée avec de l'ail. La ſaveur n'en eſt pas non plus du goût de tout le monde. On dit qu'il devient prodigieuſement gros dans quelques pays qui lui ſont favorables. Rumphius rapporte qu'il eſt quelquefois ſi grand, qu'un homme peut à peine le ſoulever, & un Malais nous a aſſuré qu'à Maduré il faut ſouvent deux hommes pour le porter. Cependant ceux de *Batavia* n'excédent jamais la groſſeur d'un gros melon, à qui il reſſemblent beaucoup par la forme. Ils ſont couverts d'épines anguleuſes ſemblables aux aiguilles de quelques cryſtaux, mais qui ne ſont pourtant pas aſſez dures pour bleſſer ceux qui les manient.

25°. LE *Champada*. Celui-ci ne differe guères du *Nanca*, qu'en ce qu'il n'eſt pas ſi gros.

26°. LE *Rambutan*. Ce fruit eſt peu connu aux Européens. Il reſſemble beaucoup à la châtaigne enveloppée de ſa gouſſe ; & comme elle, il eſt couvert de petites pointes émouſſées & d'un rouge foncé. Le fruit ſe trouve ſous cette peau, & il y a un noyau en dedans du fruit. La partie bonne à manger eſt en petite

Ann. 1770. Décembre

quantité; mais ſon acide eſt peut-être plus agréable que celui d'aucun des autres végétaux.

27°. Le *Jambolan.* Sa groſſeur & ſa figure approchent beaucoup de celles de la prune de damas; mais il eſt un peu plus âpre au goût, & par conſéquent moins agréable.

28°. Le *Boc Bidarra*, ou *Rhamnus jujuba* de Linnæus. Ce fruit rond & jaune eſt à-peu-près de la groſſeur d'une groſeille. Sa ſaveur reſſemble à celle de la pomme, & il eſt auſſi âpre que la pomme ſauvage.

29°. Le *Nam-nam*; le *Cynometra cauliflora* de Linnæus. La forme de ce fruit reſſemble un peu à celle de la fêve; il a environ trois pouces de long, & l'extérieur en eſt très-raboteux. On le mange rarement cru, mais cuit au beurre il eſt très-bon.

30°. 31°. Le *Catappa*, ou *Rerminalia catappa*; & le *Canare*, ou *Canarium commune* de Linnæus. Ce ſont deux noix qui ont une pulpe un peu reſſemblante à une amande; mais il eſt ſi difficile d'en rompre la coque, qu'on ne les vend pas au marché. Celles que nous goûtâmes avoient été cueillies par curioſité, par M. Banks, ſur l'arbre qui les porte.

32°. Le *Madja*, ou *Limonia* de Linnæus. Ce fruit renferme ſous une coque dure & caſſante, une chair un peu acide qu'on ne peut pas manger ſans ſucre; & même avec ce ſupplément, il ne paſſe pas généralement pour être agréable.

33°. Le *Suntul*, le *Trichilia* de Linnæus. C'eſt le plus

mauvais de tous les fruits que je viens de décrire ; il ressemble au *Madja* par la forme & la grosseur, & sous une peau épaisse, il contient une chair comme celle du mangoustan ; le goût en est acide & âpre, & si désagréable, que nous fûmes surpris de le voir exposé en vente chez les fruitiers.

34°. 35°. 36°. LE *Blimbling*, ou *Averrhoa belimbi* ; le *Blimblingbesse*, ou *Averrhoa carambola* ; & le *Cherrema*, ou *Averrhoa acida* de Linnæus. Ce sont trois espèces du même genre ; & quoiqu'ils different par la grosseur, ils ont à-peu-près le même goût. Le *Blimbling besse* est le plus doux ; les deux autres sont si acides, qu'on ne peut pas les manger sans les apprêter ; on en fait pourtant une excellente sauce aigrelette.

37° LE *Salach*, ou *Calamus rotang zalacca* de Linnæus. C'est le fruit d'un arbrisseau garni de piquans ; il est à-peu-près de la grosseur d'une châtaigne, & couvert d'écailles. Au-dessous des écailles il y a deux ou trois amandes jaunes, dont la saveur ressemble un peu à celle de la fraise.

OUTRE ces fruits, l'Isle de *Java*, & en particulier le pays des environs de *Batavia*, en produit plusieurs espèces d'autres qui n'étoient pas de saison pendant notre séjour ; on nous dit aussi que les pommes, les fraises, & d'autres fruits de l'Europe, avoient été plantés sur les montagnes, & qu'ils y croissoient en grande abondance. Nous avons vu plusieurs fruits conservés dans du sucre, que nous n'avons pas apperçus dans

Ann. 1770. Décembre.

leur état naturel ; l'un eſt appellé *Kimkit*, & un ſecond, *Boa atap:* il y en a beaucoup d'autres, & en particulier, le *Kellor*, le *Guilindina*, le *Moringa* & le *Soccum*, qui ne ſont mangés que par les Naturels du pays. Le *Soccum* eſt de la même eſpece que le fruit à pain des Iſles de la mer du Sud, mais ſi inférieur en bonté, que nous ne l'aurions pas rapporté à cette claſſe, ſi l'apparence extérieure du fruit & de l'arbre n'étoit pas la même au premier coup-d'œil. Ces fruits, ainſi que quelques autres, ne méritent pas une deſcription particulière.

La quantité de fruits qui ſe conſomme à *Batavia* eſt incroyable ; ceux qu'on expoſe publiquement en vente ſont ordinairement trop mûrs. Cependant un étranger peut en acheter de bons dans la rue de Peſſang, au Nord, & tout près de la grande égliſe. Cette rue n'eſt habitée que par des fruitiers Chinois qui ſe fourniſſent dans les jardins des particuliers des environs de la ville, & qui en tirent tout ce qu'il y a de plus frais & de meilleur en fruits ; mais il faut les leur payer au moins quatre fois plus qu'ils ne leur ont coûté.

Une grande quantité de terreins, dont pluſieurs ſont à une diſtance conſidérable de *Batavia*, & où l'on ne cultive que des fruits, approviſionnent la ville de cette denrée. Les gens de la campagne, à qui ces terres appartiennent, ſe rendent avec les habitans de la ville à deux grands marchés, dont l'un, appellé *Paſſar ſineen*, ſe tient le lundi, & l'autre, nommé *Paſſar tamabank*, le ſamedi. Ces foires ſe tiennent à des en-

droits fort éloignés l'un de l'autre, pour la commodité des différens diſtricts, mais aucune des deux n'eſt diſtante de *Batavia* de plus de cinq milles. On peut y acheter les meilleurs fruits, & à plus bas prix; le ſpectacle du marché eſt très-amuſant. La quantité de fruits qn'on y amene eſt étonnante; il eſt ordinaire d'y voir arriver cinquante chariots des plus beaux ananas, entaſſés auſſi négligemment que les turneps en Angleterre, & les autres fruits s'y trouvent avec la même profuſion. Cependant, les jours de marché ſont mal diſpoſés; l'intervalle du ſamedi au lundi eſt trop court, & celui du lundi au ſamedi trop long: la plus grande partie de ce qu'on achete le lundi ne peut pas ſe garder juſqu'au marché ſuivant; de ſorte que pendant pluſieurs jours de la ſemaine, il n'y a de bons fruits à *Batavia*, que chez les Chinois de *Paſſar-Piſſang*.

LES habitans de cette partie de l'Inde ont une eſpèce de luxe qui n'eſt guères pratiqué dans les autres pays; ils brûlent continuellement des bois aromatiques & des réſines, & s'environnent d'odeurs, en plaçant autour d'eux une grande quantité de fleurs: c'eſt peut-être un antidote qu'ils emploient contre les exhalaiſons infectes de leurs foſſés & de leurs canaux. Ils ont beaucoup de fleurs odoriférantes entiérement inconnues en Europe, je vais donner une deſcription des principales.

1°. LE *Champacka*, ou *Michelia champacca*. Cette fleur croît ſur un arbre auſſi grand qu'un pommier; elle a quinze pétales longues & étroites, ce qui lui

Ann. 1770. Décembre.

donne l'apparence d'être double, quoique réellement elle ne le ſoit pas. Sa couleur eſt jaune & beaucoup plus foncée que la jonquille, à laquelle elle reſſemble un peu par ſon parfum.

2°. Le *Cananga*, ou *Uvaria cananga.* C'eſt une fleur verte qui ne reſſemble point du tout à la fleur d'aucun arbre ou plante d'Europe ; elle a plus l'apparence d'une touffe de feuilles que d'une fleur ; ſon parfum eſt agréable, mais il lui eſt particulier.

3°. Le *Mulatti*, ou *Nyctanthes ſambac.* Celle-ci eſt très-connue ſous le nom de Jaſmin d'Arabie dans les ſerres chaudes d'Angleterre. Elle croît à *Batavia* dans la plus grande abondance ; & ſon odeur, ainſi que celle de toutes les autres fleurs de l'Inde, quoique extrêmement agréable, n'a pas cette force qui diſtingue quelques-unes de la même eſpèce en Europe.

4°. 5°. Le *Combang*, *Caracnaſſi*, & *Combang Tonquin*, *Percularia glabro ;* ce ſont de petites fleurs de l'eſpèce des Apocins, & qui y reſſemblent beaucoup par la forme & le parfum ; elles ſont fort odoriférantes & très-différentes de toutes les productions de nos jardins Anglois.

6°. Le *Bonja Tanjong*, ou *Mimuſops Elengi* de Linnæus. Cette fleur a la forme d'une étoile de ſept ou huit rayons, & d'environ un demi-pouce de diamètre ; elle eſt d'une couleur jaunâtre & d'un agréable parfum.

On y trouve encore le *Sundal Malam*, ou *Polyan-*

thes Tuberofa. Cette fleur étant la même que notre tubéreufe, ne doit point être rangée parmi celles qui font inconnues en Europe; mais j'en parle à caufe de fon nom Malai qui fignifie » intriguante de nuit », qualité qui lui convient affez bien. La chaleur de ce climat eft fi grande, que peu de fleurs exhalent leur parfum pendant le jour; la tubéreufe étant alors abfolument fans odeur & fa couleur étant modefte & fans éclat, elle paroît négliger de s'attirer des admirateurs; mais dès que la nnit vient elle répand fon parfum, attire l'attention, & charme tous ceux qui l'approchent.

ANN. 1770. Décembre.

On vend des fleurs dans les rues tous les foirs au coucher du foleil; elles font difpofées en guirlandes d'environ deux pieds de long, ou arrangées en bouquets de différentes formes, qui fe féparent. Il y a encore dans les jardins particuliers plufieurs autres fleurs odoriférantes, qui n'y croiffent pas en affez grande quantité pour être apportées au marché. Les perfonnes des deux fexes rempliffent leurs cheveux & leurs habits de ces fleurs, mêlées avec les feuilles d'une plante appellée *Pandang*, & coupées en petits morceaux. Ils pouffent la recherche encore plus loin, ils répandent ce mél nge fur leurs lits, de maniere que la chambre dans laquelle ils couchent refpire le plus délicat & le plus pur de tous les parfums; & comme ils n'ont d'autre couverture qu'une fimple piéce de toile fine, cette odeur n'eft point altérée par la tranfpiration, qui n'eft pas fi abondante que lorfqu'on paffe la nuit entre deux ou trois couvertures & des matelats.

ANN. 1770. Décembre.

AVANT de terminer ma defcription des productions végétales de cette partie de l'Inde, je dois parler des épiceries. *Java* ne produifoit originairement que du poivre : on en envoie aujourd'hui en Europe, pour de très-grandes fommes ; la quantité qu'on en confomme dans l'Ifle eft très-petite, les habitans employant prefque univerfellement à fa place du *Capficum*, ou, comme on l'appelle en Europe, du poivre de Cayenne. Les Hollandois s'étant emparés des clous de gérofle & des mufcades, ils font devenus trop chers, pour que les autres habitans de ce pays, qui les aiment paffionnément, en faffent beaucoup d'ufage. Les clous de gérofle font à préfent confinés à *Amboine* & dans les petites Ifles fituées dans les environs : on dit qu'originairement ils viennent de *Machian* ou *Bachian*, petite Ifle fort éloignée de *Java* à l'Eft, mais qui n'eft qu'à quinze milles au Nord de la ligne, & que de-là les Hollandois, lors de leurs premiers établiffements, les répandirent dans toutes les Ifles orientales. Ils ftipulèrent par différens traités de paix, paffés entr'eux & les Rois des Ifles conquifes dont on vient de parler, que ceux-ci n'auroient qu'un certain nombre de gérofliers dans leurs domaines ; & dans les conteftations qui furvinrent, fous prétexte de punir la défobéiffance de ces Princes, ils diminuèrent la quantité permife des gérofliers, jufqu'à ce qu'enfin ils les euffent entiérement détruits. Les noix mufcades ont été extirpées en quelque maniere de toutes les Ifles, excepté de *Banda* leur premier fol naturel qui en approvifionne toutes les nations de la terre, & qui en fourniroit également aux peuples d'un autre globe

globe, s'il y en avoit un second où l'induſtrieux Hollandois pût tranſporter cette marchandiſe. Il eſt sûr qu'il y a très-peu de ces arbres ſur la côte de la *Nouvelle-Guinée*. Peut-être y a-t-il des gérofliers & des muſcadiers ſur les autres Iſles à l'Eſt, mais les Hollandois & les autres Européens paroiſſent ne pas les regarder comme dignes d'être viſitées.

LES animaux domeſtiques de ce pays, parmi les quadrupèdes, ſont principalement les chevaux, les vaches, les buffles, les moutons, les chèvres & les cochons. Les chevaux ſont petits; leur taille ne ſurpaſſe jamais celle des chevaux qu'on appelle en Angleterre *Galloway;* mais ils ſont agiles & pleins de feu, & on dit que les Européens les trouvèrent à *Java*, lorſqu'ils doublèrent pour la première fois le Cap de *Bonne-Eſpérance*. On prétend que les bœufs ſont de la même eſpèce que ceux d'Europe; cependant leur figure eſt ſi différente de celle des nôtres, que nous doutons qu'ils ſoient de la même race. Ils ont, il eſt vrai, le *palearia* ou le fanon, que les Naturaliſtes donnent comme le caractériſtique qui diſtingue l'eſpèce que nous avons en Europe; mais il eſt certain qu'on en trouve de ſauvages non-ſeulement à *Java*, mais encore dans pluſieurs des Iſles d'Orient. Celui que nous mangeâmes à *Batavia* avoit une chair plus belle que le bœuf d'Europe; mais il étoit moins ſucculent & exceſſivement maigre. Les buffles y ſont abondans; les Hollandois n'en mangent jamais la chair: ils ne boivent pas non plus le lait des femelles, parce qu'ils ſont perſuadés que cette nourriture eſt mal-ſaine & tendante à donner la fièvre; quoique

Ann. 1770. Décembre.

les Naturels du pays & les Chinois mangent de l'un & de l'autre ſans en être incommodés. Les moutons ſont de l'eſpèce de ceux qui ont de grandes oreilles pendantes & du poil au lieu de laine ; la chair en eſt dure & coriace, & c'eſt à tous égards le plus mauvais mouton que nous ayions jamais mangé. Nous y trouvâmes pourtant quelques moutons du Cap, excellens, mais ſi chers, que nous en achetâmes quatre à quarante-cinq chelins la pièce, & le plus gros ne peſoit que quarante-cinq livres. Les chèvres ne ſont pas meilleures que les moutons ; mais les cochons, ſur-tout ceux de la race Chinoiſe, ſont très-bons, & ſi gras, qu'on y achete le maigre ſéparément. Le boucher, qui eſt toujours Chinois, en ôte ſans la moindre difficulté autant de gras qu'on le veut, & il le revend à ſes compatriotes qui le fondent & le mangent en place de beurre avec leur riz ; malgré l'excellence de ce porc, les Hollandois ſont ſi fortement prévenus en faveur de tout ce qui vient de leur pays natal, qu'ils ne mangent que des moutons de race Hollandoiſe, qui y ſont beaucoup plus chers que les Chinois, comme les moutons Chinois coûtent plus en Europe que les Hollandois.

Outre ces animaux qui ſont domeſtiques, ils ont encore des chiens & des chats ſauvages, ainſi que des chevaux & d'autres beſtiaux dans les montagnes de l'intérieur de l'Iſle : on ne trouve plus de buffles ſauvages dans aucune partie de *Java*, quoiqu'ils ſoient abondans à *Macaſſar* & dans pluſieurs autres Iſles d'Orient. Les environs de *Batavia* ſont très-bien fournis

de deux eſpèces de dains & de cochons ſauvages très-bons; les Portugais, qui les tuent, les vendent à un prix raiſonnable.

ANN. 1770. Décembre.

On dit qu'il y a une grande quantité de tigres & quelques rhinocéros dans les montagnes & les lieux déſerts de l'Iſle; ces mêmes endroits nourriſſent auſſi des ſinges, qui ne ſont qu'en petit nombre aux environs de *Batavia.*

On eſt étonné de l'abondance de poiſſons qui ſe trouvent à *Batavia;* il y en a pluſieurs d'excellens, & ils ſont tous à bon marché, excepté le petit nombre de ceux qui ſont rares. Là, comme dans les autres pays, la vanité l'emporte même ſur la gourmandiſe; les ſeuls eſclaves ſe nourriſſent des poiſſons à bon marché, quoiqu'ils ſoient la plupart de la meilleure eſpèce; & les riches couvrent leurs tables de ceux qui ſont chers, préciſément parce qu'ils ſont rares; car ils valent ſouvent beaucoup moins que les premiers. Un aubergiſte de bon ſens nous parla un jour librement ſur ce ſujet. « Je ſais auſſi-bien que » vous, nous dit-il, que je pourrois pour un cheling » acheter un plat de poiſſon meilleur qu'un autre qui » m'en coûte dix; mais ſi je prenois ce parti, je ſerois » auſſi peu eſtimé que vous le ſeriez en Europe, ſi » vous ſerviez ſur vos tables des mets qui ne ſeroient » bons que pour les mendians ou pour les chiens. »

Il y a des tortues à *Batavia*; mais elles ne ſont ni auſſi tendres, ni auſſi graſſes que celles des Iſles

Ann. 1770. Décembre.

d'Amérique, même lorſqu'on mange celles-ci à *Londres :* telles qu'elles ſont, nous les regardions comme un fort bon aliment; mais les Hollandois, ſinguliers en ce point comme en beaucoup d'autres choſes, ne les mangent pas. Nous avons vu quelques lézards ou iguans très-grands; on nous a dit que quelques-uns étoient auſſi gros que la cuiſſe d'un homme; & M. Banks en tua un qui avoit cinq pieds de long : la chair de cet animal eſt une excellente nourriture.

La volaille y eſt très-bonne & en grande abondance. Les poules, qui ſont très-groſſes, les canards & les oies, y ſont à fort bon marché; les pigeons ſont chers; & le prix des coqs-d'inde eſt exhorbitant. Nous avons trouvé quelquefois que la chair de ces animaux étoit maigre & sèche; mais cela provenoit uniquement de ce qu'ils avoient été mal nourris, car ceux que nous nourriſſions nous-mêmes étoient auſſi bons qu'aucun de la même eſpèce que nous euſſions mangé en Europe; & quelquefois ils nous ont paru meilleurs.

En général, le gibier volant y eſt rare : nous avons apperçu une fois dans les champs un canard ſauvage, mais nous n'en avons jamais vu d'expoſés en vente. Nous avons vu ſouvent des beccaſſines de deux eſpèces, dont l'une eſt exactement la même que celle d'Europe; & il y a une eſpèce de grive qu'on peut toujours acheter en grande quantité des Portugais, qui, je ne ſais pour quelle raiſon, ſe ſont approprié le commerce du gibier. Il eſt à remarquer que les beccaſſines ſe trouvent dans beaucoup plus de pays du monde qu'aucun autre oiſeau; elles ſont communes

presque dans toute l'Europe, l'Asie, l'Afrique & l'Amérique.

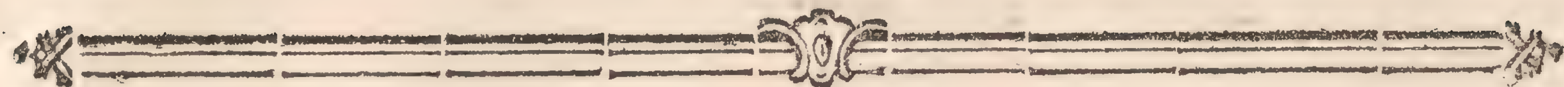
LA nature n'a pas accordé tant de boissons aux habitans de *Java* qu'à d'autres peuples placés dans les régions les moins fertiles du Nord. Il est vrai que les Naturels de *Java* & la plupart des autres Indiens qui habitent cette Isle, sont Mahométans, & par conséquent ils n'ont pas beaucoup à regretter de ne point avoir de vin; mais, comme si la prohibition de leur loi ne regardoit que la manière de s'enivrer & non l'ivrognerie elle-même, ils mâchent du bétel jusqu'à perdre entièrement la raison & la santé.

L'ARRACK qu'on y fait est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'expliquer la manière dont on le fabrique; le palmier donne en outre un vin de la même espèce que celui dont nous avons déja parlé dans la description de l'Isle de *Savu*. On le tire du même arbre; on employe la même méthode pour le faire, & on le vend dans trois états. Dans le premier, il est presque tel qu'il sort de l'arbre, & on l'appelle *Tuac manise*. Il a cependant déja reçu quelque préparation qui nous est entièrement inconnue, au moyen de laquelle il se garde deux jours, & sans laquelle il se corromproit en douze heures : il est alors d'une douceur agréable, & n'enivre pas. Dans les deux autres états, il a subi une fermentation, & on y a mis une infusion d'herbes & de racines qui lui font perdre sa douceur, & lui donnent un goût très-austère & très-désagréable. L'une de ces liqueurs est nommée *Tuac cras*, & l'autre *Tuac cuning*; je ne puis pas assigner

Ann. 1770. Décembre.

quelle eſt leur différence, mais elles enivrent fortement toutes deux. Ils expriment auſſi de la noix de coco une liqueur appelée *Tuac;* ils s'en ſervent principalement pour la mettre dans l'arrack, car c'eſt un ingrédient eſſentiel de la compoſition de celui qui eſt bon.





CHAPITRE XII.

Détails sur les Habitans de Batavia *& du pays adjacent, sur leurs mœurs, leurs coutumes & leur manière de vivre.*

ANN. 1770. Décembre.

QUOIQUE *Batavia* soit la Capitale des domaines Hollandois dans l'Inde, elle est si loin d'être peuplée de Hollandois, que parmi les habitans Européens de la ville & de ses environs, il n'y en a pas la cinquième partie qui soient natifs de Hollande, ou d'extraction Hollandoise. Les Portugais forment le plus grand nombre; & outre les Européens, il y a des Indiens de diverses nations, des Chinois & beaucoup d'esclaves Nègres. On trouve dans les troupes des hommes de presque tous les pays de l'Europe; mais des Anglois, des François, autant d'Allemands que de toutes les autres nations. Les Hollandois, qui permettent aux autres Européens de gagner de l'argent, retiennent tout le pouvoir dans leurs mains, & possèdent par conséquent tous les emplois publics. Aucun homme, de quelque nation qu'il soit, ne peut aller s'y établir qu'en qualité de soldat au service de la Compagnie; & même avant d'être reçu, il doit s'engager à y rester cinq ans. Cependant, dès qu'il a satisfait à cette formalité, il s'adresse au Conseil, qui lui permet de s'absenter de son corps, & de se livrer au genre de commerce que sa fortune & ses talens le mettent en état d'entreprendre,

ANN. 1770. Décembre.

& c'eſt ce qui fait que tous les Blancs de *Batavia* ſont ſoldats.

LES femmes de toutes les nations peuvent s'établir à *Batavia* ſans être ſoumiſes à aucunes gênes ; mais on nous a dit que pendant notre ſéjour il n'y en avoit pas vingt de nées en Europe, & que les Blanches, qui y ſont en aſſez grande quantité, deſcendent de parens Européens, de la troiſième ou quatrième génération, les reſtes de pluſieurs familles qui ſont venues ſucceſſivement s'y fixer, & dont la ligne mâle s'eſt éteinte ; car il eſt sûr que ce climat n'eſt pas ſi funeſte aux femmes qu'aux hommes.

CES femmes imitent en tout les Indiennes ; leur habillement eſt composé des mêmes étoffes ; elles arrangent leurs cheveux de la même manière, & elles ſe ſont également aſſervies à l'habitude de mâcher du bétel.

LES Marchands conduiſent leur commerce avec moins de peine peut-être que dans aucune autre partie du monde : chaque manufacture eſt dirigée par un Chinois qui vend le produit de leur travail au Négociant réſidant à *Batavia*, ſans pouvoir le vendre à d'autres perſonnes. Lorſqu'un vaiſſeau arrive, & demande, par exemple, cent *leagers* d'arrack, ou quelque quantité que ce ſoit d'autres marchandiſes, le Marchand n'a rien à faire que d'envoyer des ordres à ſon Chinois pour les faire mettre à bord. Celui-ci exécute l'ordre, tire un reçu du Capitaine du bâtiment pour les marchandiſes, le porte au Négociant qui

qui l'a employé; celui-ci reçoit l'argent, & après en avoir déduit son profit, paye au Chinois la valeur de ce qu'il a fourni. La cargaison importée cause un peu plus d'embarras au marchand; il doit l'examiner, la recevoir, la mettre dans ses magasins suivant la pratique des autres pays.

ANN. 1770. Décembre.

LES Naturels de l'Isle appellent les Portugais *Oran-serane*, ou hommes Nazaréens, pour les distinguer des autres Européens. *Oran*, dans la langue du pays, signifie homme; ils comprennent cependant les Portugais sous la dénomination générale de *caper* ou *cafir*, nom injurieux que les Mahométans donnent à tous ceux qui ne professent pas leur religion. Quant aux Portugais ils ont renoncé à la religion de Rome pour devenir Luthériens; ils n'ont aucune communication avec la patrie de leurs ancêtres, & même ils ne la connoissent pas. Ils parlent, il est vrai, une langue corrompue du Portugais; mais ils se servent beaucoup plus souvent de la langue Malaise. On leur permet seulement de s'occuper aux travaux les plus vils; plusieurs vivent de la chasse, d'autres du métier de blanchisseur de linge, & quelques-uns sont artisans & ouvriers. Ils ont adopté tous les usages des Indiens, dont on les distingue principalement par les traits & la couleur; ils ont la peau beaucoup plus brune & le nez plus pointu: si l'on en excepte la manière d'arranger leurs cheveux, leur ajustement est absolument le même.

LES Indiens, mêlés avec les Hollandois & les Portugais à *Batavia* & dans le pays adjacent, ne sont

Ann. 1770. Décembre.

pas Javans comme on pourroit l'imaginer, mais natifs de différentes Isles d'où la Compagnie importe des esclaves : ils ont été affranchis eux-mêmes, ou ils descendent d'Indiens anciennement affranchis, & ils sont tous compris sous le nom général d'*Oranslam* ou *Isalam*, qui signifie Sectateurs de la vraie foi. Cependant on distingue aisément les natifs de chaque pays particulier, & on peut les reconnoître, comme des esclaves, à leur marque, par les vices & les vertus de leurs différentes nations. La plupart de ceux-ci sont employés à la culture des jardins & à vendre des fruits & des fleurs. Ce sont ces Indiens qui cultivent le bétel & l'areque, qu'on appelle ici *Siri* & *Pinang;* les deux sexes de tous les rangs en mâchent une quantité surprenante. Ils mêlent aussi de la chaux avec ces racines, ainsi qu'on le fait à *Savu;* mais la chaux leur gâte moins les dents, parce qu'ils l'éteignent avant de s'en servir, & ils y ajoutent en outre une substance appelée *Gambir*, qu'on tire du continent de l'Inde ; les femmes au-dessus du commun, y mettent encore du cardamone & plusieurs autres aromates, pour donner à leur haleine une odeur agréable. D'autres Indiens s'adonnent à la pêche, & conduisent par eau des marchandises d'un endroit à l'autre. Quelques-uns d'entre eux sont riches, & vivent avec la magnificence de leur pays, qui consiste principalement à avoir un grand nombre d'esclaves.

Ces *Isalams* sont d'une tempérance remarquable à l'égard de la nourriture : elle consiste sur-tout en

riz bouilli, avec très-peu de buffle, du poiſſon ou de la volaille, quelquefois du poiſſon ſec, & des chevrettes sèches qu'on y apporte de la Chine; chaque plat eſt fortement aſſaiſonné de poivre de Cayenne: ils ont auſſi pluſieurs eſpèces de patiſſeries faites de farine de riz & d'autres ſubſtances que je ne connois pas, & ils mangent beaucoup de fruits, & en particulier de ceux que produit le plane.

MALGRÉ leur tempérance générale, leurs feſtins ſont ſomptueux & magnifiques à leur manière. Comme ils ſont Mahométans, le vin & les liqueurs fortes ne font pas partie de leur régal en public, & ils n'en boivent pas ſouvent en particulier; ils ſe contentent de leur bétel & de leur opium.

LE mariage eſt la principale cérémonie d'appareil parmi eux; les familles empruntent, à cette occaſion, autant d'ornemens d'or & d'argent qu'elles peuvent en trouver pour en parer les époux; de ſorte que leurs habillemens de nôce ſont très-brillans & très-magnifiques. Les fêtes que donnent les riches, durent quelquefois quinze jours & quelquefois plus long-tems; pendant cet intervalle les femmes empêchent le mari d'avoir commerce avec ſon épouſe, quoiqu'il ſoit marié, dès le premier jour.

LA langue que parlent preſque tous ces peuples, de quelques pays qu'ils tirent leur origine, eſt le Malais, au moins c'eſt le nom qu'on lui donne; & c'eſt probablement un dialecte très-corrompu de celui qui eſt en uſage à *Malacca*. Chaque petite Iſle cependant a ſon

Ann. 1770. Décembre.

langage particulier, & *Java* en a deux ou trois; mais cette eſpèce de langue franque eſt la ſeule qu'on y parle aujourd'hui, & on m'a dit qu'elle étoit uſitée dans une grande partie des Indes Orientales. Thomas Bowrey a publié à Londres, en 1701, un Dictionnaire Malais & Anglois.

Les femmes portent tous les cheveux qui croiſſent ſur leurs têtes, & afin d'en augmenter la quantité, elles ſe ſervent d'huiles & d'autres ingrédiens. Elles en ont beaucoup; ils ſont généralement noirs; elles en forment une eſpèce de treſſe circulaire ſur le ſommet de la tête, où elles l'attachent avec une aiguille d'une manière on ne peut pas plus élégante. La treſſe de cheveux eſt ſurmontée d'une autre treſſe de fleurs, dans laquelle le jaſmin d'Arabie eſt agréablement entremêlé avec les étoiles d'or du *Bongèr Tanjong*.

Les deux ſexes ſe baignent conſtamment dans la rivière, au moins une fois par jour. Cet uſage, dans ce pays chaud, eſt également néceſſaire à la propreté & à la ſanté. Ils donnent auſſi beaucoup d'attention à leurs dents, quoique leur couleur s'altère fortement par le bétel qu'ils mâchent. Par une opération très-incommode & très-pénible ils en uſent les extrémités, tant de celles de la mâchoire ſupérieure que de l'inférieure, avec une eſpèce de pierre à aiguiſer, juſqu'à ce qu'elles ſoient parfaitement égales & polies, de ſorte qu'ils leur font perdre au moins une demi-ligne de longueur. Ils font enſuite au milieu des dents de la mâchoire ſupérieure, un ſillon profond, parallèle aux gencives; la profondeur de ce ſillon eſt au moins

égale à la quatrième partie de l'épaisseur de la dent, de sorte qu'il peut aller fort au-delà de ce qu'on appelle l'émail, qu'on ne peut pas endommager, suivant les dentistes d'Europe, sans perdre la dent. Cependant nous n'en avons jamais vu une de gâtée parmi ces peuples qui sont dans l'usage universel d'en sillonner ainsi l'émail. La noirceur qui y reste après l'opération, s'enlève en la lavant, & la dent paroît alors aussi blanche que l'ivoire; ce qui n'est pourtant pas estimé comme un avantage par les belles & les petits-maîtres de ces nations.

DEPUIS un tems immémorial, la pratique appelée *mock*, ou *courir un muck*, est établie chez ces peuples. On dit qu'un Indien *court un muck*, dans le sens originaire du mot, lorsqu'après s'être enivré d'opium il se précipite dans les rues une arme à la main, tuant toutes les personnes qu'il rencontre, jusqu'à ce qu'il soit tué lui-même ou arrêté. Nous en avons vu plusieurs exemples pendant notre séjour à *Batavia*, & un des Officiers chargés de saisir ces furieux, nous dit qu'il se passoit rarement une semaine sans que lui ou ses confrères fussent appelés pour en arrêter quelqu'un. Dans un des cas dont nous avons été témoins, l'homme avoit eu plusieurs fois à se plaindre de la perfidie des femmes, & étoit devenu fou de jalousie avant de s'enivrer d'opium. On nous a dit que l'Indien *qui court un muck*, est toujours réduit au désespoir par quelque outrage, & qu'il se venge d'abord sur ceux qui lui ont fait des injures. On nous a appris aussi que, quoique ces misérables

Ann. 1770. Décembre.

courent les rues une arme à la main, écumant de rage, cependant ils ne tuent jamais que ceux qui tâchent de les arrêter, ou ceux qu'ils ſoupçonnent de ce deſſein; & que ceux qui les laiſſent paſſer ſont en ſûreté. Ce ſont ordinairement des eſclaves qui, par conſéquent ſont très-expoſés aux injuſtices, & qui en obtiennent plus difficilement une réparation légale : les hommes libres cependant ſe livrent quelquefois à cette extravagance, & un de ceux que nous vîmes étoit libre & aſſez riche. Il étoit jaloux de ſon propre frère, qu'il maſſacra d'abord, ainſi que deux autres hommes qui voulurent lui faire réſiſtance : il ne ſortit pourtant pas de ſa maiſon; il tâcha de s'y défendre, quoique l'opium l'eût tellement privé de ſes ſens, que de trois fuſils qu'il mit en joue contre les Officiers de la police, aucun n'étoit ni chargé, ni amorcé. Si l'Officier prend en vie un de ces *amocks* ou *mohawks*, comme on les appelle par corruption, ſa récompenſe eſt très-conſidérable; mais s'il le tue, il ne reçoit rien au-delà de ſa paie ordinaire. Cependant, tel eſt le déſeſpoir de ces furieux, qu'ils tuent trois ou quatre des perſonnes chargées de les arrêter, quoique ceux-ci aient des eſpèces de grandes tenailles pour les ſaiſir ſans ſe mettre à la portée de leurs armes. Ceux qu'on prend en vie ſont ordinairement bleſſés, mais ils n'en ſont pas moins rompus vifs; & ſi le médecin qui eſt chargé d'examiner leurs bleſſures, penſe qu'elles peuvent être mortelles, la peine eſt infligée ſur le champ, & la place de l'exécution eſt communément le lieu où ils ont commis leur premier aſſaſſinat.

ANN. 1770. Décembre.

ON trouve chez ces peuples plusieurs pratiques & opinions absurdes qu'ils ont reçues des Payens leurs ancêtres : ils croient que le diable, qu'ils appellent Satan, est la cause de toutes les maladies & de toutes les adversités; & pour cette raison, lorsqu'ils sont infirmes ou dans l'infortune, ils lui consacrent, comme une offrande propitiatoire, des alimens, de l'argent, & beaucoup d'autres choses. Si quelqu'un parmi eux ne peut pas prendre du repos, & fait des rêves deux ou trois nuits consécutives, il conclut que Satan emploie cette voie pour lui intimer ses commandemens, & que s'il néglige de les accomplir, quoiqu'ils ne soient pas révélés assez clairement pour en comprendre le sens, il tombera certainement malade ou mourra. Il fait pour interpréter ses songes, de grands efforts d'imagination; & si en les prenant à la lettre ou allégoriquement, directement ou en sens contraire, il ne peut venir à bout d'en tirer une explication qui le satisfasse, il a recours au *Cawin*, ou Prêtre, qui l'aide de ses commentaires & de ses éclaircissemens, & qui lui explique distinctement les mystérieuses inspirations de la nuit. L'interprétation générale est que le diable a besoin de vivres ou d'argent, qu'on ne manque jamais de lui donner : ils placent ces présens sur une petite planche de feuilles de cocos, & ils les suspendent sur les branches d'un arbre près de la rivière; de sorte que ces peuples ne paroissent pas penser que le diable, dans ses courses sur la terre, « se promène, comme dit » l'Ecriture, dans les lieux déserts & arides ». M. Banks leur demanda une fois s'ils pensoient que le diable dépensât l'argent ou mangeât les alimens; on lui répon-

ANN. 1770. Décembre.

dit que quant à l'argent, il eſt regardé plutôt comme une expiation que paye le pécheur, que comme un don dont Satan doive jouir, & que s'il eſt offert par l'homme qui fait des ſonges, il n'importe pas en quelles mains il arrive, qu'il eſt ordinairement pris par quelque étranger qui paſſe dans ce lieu. Ils ajoutent que pour les alimens, quoique le diable n'en mange pas les parties groſſières, cependant en les approchant de ſa bouche, il en ſuce toute la ſaveur ſans changer leur forme; de ſorte qu'enſuite ils ſont auſſi inſipides que de l'eau.

ILS ont une autre opinion ſuperſtitieuſe, dont il eſt encore plus difficile de rendre compte. Ils croyent que les femmes en accouchant, mettent ſouvent au monde en même tems un jeune crocodille, jumeau de l'enfant; ils imaginent que la ſage-femme reçoit cet animal avec beaucoup de ſoin, & le porte ſur le champ à la rivière où elle le met dans l'eau. La famille dans laquelle on ſuppoſe qu'eſt arrivée cette naiſſance, porte conſtamment des alimens à la rivière pour ces parens amphibies, & le jumeau ſur-tout y va à certain tems, dans tout le cours de ſa vie, accomplir ce devoir fraternel; ils ſont unanimement perſuadés que s'il y manquoit, il ſeroit puni de maladie ou de mort. Il n'eſt pas aiſé de deviner ce qui a pu introduire pour la première fois une idée ſi extravagante & ſi abſurde, d'autant plus qu'elle ne paroît avoir aucune liaiſon avec leur croyance; & il eſt encore plus difficile d'expliquer comment on peut ſoutenir qu'un fait qui n'eſt jamais arrivé, arrive tous les jours,

jours, fur-tout lorfqu'il eft affirmé par des hommes qui ne peuvent pas être trompés par les apparences, & qui n'ont aucun intérêt à la fraude. Il n'eft cependant rien de plus certain que la ferme croyance de cette folie parmi ce peuple, & tous les Indiens que nous avons interrogés fur ce fait nous l'ont unanimement atteftée. Elle femble avoir pris naiffance dans les Ifles de *Celebes* & de *Bouton*, où plufieurs des habitans nourriffent des crocodiles dans leurs familles; mais, quoi qu'il en foit de cette conjecture, cette opinion s'eft répandue fur toutes les Ifles orientales jufqu'à *Timor* & *Ceram*, & à l'Oueft, jufqu'à *Java* & *Sumatra*, où cependant, je ne crois pas qu'on ait jamais entretenu de jeunes crocodiles.

CES crocodiles jumeaux font appellés *Sudaras*, & je vais rapporter une des fables fans nombre qu'on nous a racontées, pour certifier, nous difoit-on, d'un maniere inconteftable leur exiftence par un témoignage oculaire.

UNE jeune femme efclave, née & élevée parmi les Anglois de *Bencouli*, & qui favoit un peu notre langue, dit à M. Banks que fon pere en mourant, lui apprit qu'il avoit un crocodile pour fon *fudara*, & qu'il l'avoit chargée folemnellement de lui donner à manger quand il feroit mort, en lui indiquant dans quelle partie de la riviere elle le trouveroit, & par quel nom elle devoit l'appeller: que fuivant les inftructions & le commandement de fon pere, elle étoit allée fur les bords de la riviere, & qu'elle l'avoit appellé *Radja pouti*, « Roi blanc »; fur quoi un crocodile étoit forti de l'eau & avoit mangé de fa main

ANN. 1770. Décembre.

les provisions qu'elle lui avoit apportées. Quand on la pria de faire la description de cet oncle paternel qui faisoit sa demeure dans l'eau sous une forme si étrange, elle dit qu'il n'étoit pas comme les autres crocodiles, mais beaucoup plus beau; que son corps étoit tacheté & son nez rouge; qu'il avoit des bracelets d'or à ses pattes, & des pendans de même métal à ses oreilles. M. Banks écouta patiemment jusqu'à la fin ce conte d'une fausseté ridicule, & il renvoya ensuite la fille, sans lui faire remarquer qu'un crocodile avec des oreilles étoit un monstre aussi extraordinaire qu'un chien avec des griffes. Quelque tems après, un domestique que M. Banks avoit loué à *Batavia*, & qui étoit fils d'un Hollandois & d'une femme *Javane*, jugea à propos d'avertir son maître qu'il avoit vu, avec plusieurs autres Hollandois & Malais, un crocodile de la même espèce; qu'il étoit très-jeune; qu'il n'avoit que deux pieds de long, & des bracelets d'or à ses pattes. Je ne puis pas croire cette histoire, lui répondit M. Banks; car on m'a assuré l'autre jour qu'un crocodile avoit des pendans d'oreille; & vous sçavez que cela est faux, puisque ces animaux n'ont point d'oreilles. « Ah, Monsieur, lui répliqua le valet, ces » *Sudara oran* ne sont pas comme les autres croco» diles; ils ont cinq doigts à chaque pied, une grande » langue qui remplit leur bouche, & des oreilles aussi, » quoiqu'à la vérité elles soient très-petites. «

ON ne peut pas savoir jusqu'où ces personnes croyoient à la vérité de ce qu'elles racontoient; car la crédulité de l'ignorance & de la sottise n'a point de

bornes. Cependant il y a dans la relation de la fille, des faits sur lesquels il lui étoit impossible de se tromper, & par conséquent elle étoit coupable d'une fausseté manifeste & volontaire. Son pere a pu la charger de nourrir un crocodile qu'il imaginoit être son *sudara ;* mais dire qu'il est sorti de la riviere lorsqu'elle l'a appellé par le nom de *Roi blanc*, & qu'il a pris les alimens qu'elle lui avoit apportés, c'est une fable de sa propre invention, puisqu'il lui a été impossible de croire que ce fait fût vrai. Cependant son histoire prétendue, ainsi que celle du domestique, sont une forte preuve qu'ils étoient fermement persuadés de l'existence des crocodiles *sudaras* ; & on expliquera aisément la fiction de la fille, si l'on considere que le desir vif que chacun éprouve naturellement de persuader aux autres ce qu'il croit lui-même, est une tentation puissante de le soutenir par les preuves les plus absurbes. On sait qu'il est arrivé souvent que plusieurs personnages, respectables d'ailleurs, se sont rendu coupables de cette espèce de faux témoignage, afin d'opérer sur les autres la persuasion d'une opinion qu'ils croyoient être vraie.

ANN. 1770. Décembre.

LES Bougis, les Macassars & les Boetons sont si fermement persuadés qu'ils ont des parens crocodiles dans les rivieres de leur pays, qu'ils font en leur souvenir une cérémonie périodique. Ils vont par troupes sur un bateau, fourni d'une grande quantité de provisions & de toute sorte de musique ; ils chantent & pleurent alternativement ; chacun invoque ses parens jusqu'à ce qu'un crocodile paroisse, & dès-

Ann. 1770. Décembre.

lors la muſique s'arrête, & ils jettent dans l'eau les proviſions, le bétel & le tabac. Par ces honneurs qu'ils rendent à l'eſpèce, ils eſpèrent être agréables aux Individus qui ſont leurs parens, & que ceux-ci accepteront ces offrandes générales qu'ils ne peuvent pas leur adreſſer en particulier.

Parmi les habitans de *Batavia*, après les Indiens il faut ranger les Chinois qui ſont en très-grand nombre dans cette place, mais qui poſſèdent très-peu de bien; pluſieurs d'entr'eux vivent en-dedans des murailles & tiennent boutique. Nous avons déjà parlé des vendeurs de fruits de *Paſſar-Piſſang*: d'autres étalent une grande quantité de marchandiſes Européennes & Chinoiſes; la plus grande partie cependant vit en dehors des murailles dans un quartier qui leur eſt particulier, & qui eſt appellé le camp Chinois. Pluſieurs d'entr'eux ſont charpentiers, menuiſiers, forgerons, tailleurs, cordonniers, teinturiers & brodeurs; ils y ſoutiennent la réputation d'hommes induſtrieux qu'on leur attribue univerſellement; quelques-uns ſont répandus dans la campagne des environs, où ils entretiennent des jardins, cultivent du riz & du ſucre, ou nourriſſent des vaches & des buffles, dont ils portent journellement le lait à la ville.

Il n'eſt rien de vil ou de mal-honnête, que l'appât du gain ne faſſe entreprendre aux Chinois, pourvu qu'ils ne courent pas un trop grand danger d'être ſurpris: quoiqu'ils travaillent avec beaucoup d'application, & qu'ils ſupportent patiemment toute eſpèce de fatigue, cependant ils n'ont pas plutôt

quitté leur ouvrage qu'ils ſe mettent à jouer aux cartes, aux dés, ou à quelques autres jeux qu'ils ont inventés, & qui ſont entierement inconnus en Europe. Ils s'y adonnent avec tant d'ardeur, qu'ils prennent à peine le tems de manger & de dormir; de ſorte qu'il eſt auſſi rare de voir un Chinois oiſif, que de rencontrer un Hollandois ou un Indien occupé.

ILS ſont très-polis, ou plutôt ſerviles dans leurs manières; & de quelque rang qu'ils ſoient, leur habillement eſt toujours d'une propreté remarquable. Je n'entreprendrai pas de décrire ici leur figure & leurs vêtemens; car la belle eſpèce de papier Chinois, qui eſt aujourd'hui commune en Angleterre, en donne une repréſentation parfaite, quoique peut-être avec quelques légères exagérations qui approchent de la caricature.

ILS ne ſont pas difficiles ſur le manger; leurs repas ſont peu ſomptueux, quoique le petit nombre de riches ſe nourriſſent de mets délicats. Le riz, avec très-peu de viande ou de poiſſon, ſert de nourriture aux pauvres; & ils ont en cela de grands avantages ſur les Indiens Mahométans, à qui la religion défend de manger pluſieurs choſes qu'ils pourroient aiſément ſe procurer. Comme on ne leur a point impoſé de défenſes pareilles, outre le porc, ils mangent des chiens, des chats, des grenouilles, des lézards, des ſerpens de pluſieurs ſortes, & un grand nombre de poiſſons qui ne ſont pas partie des alimens des autres habitans de ce pays; ils y font entrer auſſi pluſieurs végétaux, auxquels un Euro-

Ann. 1770. Décembre.

péen ne toucheroit jamais, à moins qu'il ne fût sur le point de périr de faim.

Les Chinois ont une superstition singuliere sur l'enterrement de leurs morts; car jamais, dans aucun cas, ils n'ouvrent la terre une seconde fois, à l'endroit où un cadavre a été enterré. Leurs cimetières, dans les environs de *Batavia*, couvrent plusieurs certaines d'acres de terrein; & les Hollandois, fachés de voir tant de terres en friche, n'en vendent pour cela qu'au prix le plus exhorbitant. Cependant les Chinois trouvent moyen de se procurer la somme qu'on demande, & ils nous donnent un autre exemple de la folie & de la foiblesse de la nature humaine, qui transporte aux morts les égards qu'elle a pour les vivans, & qui fait de ce point un objet de sollicitude & de dépenses qui ne peuvent procurer aucun avantage à ceux qui ont quitté la vie. Entraînés par ce préjugé universel, ils emploient une méthode peu commune pour conserver le cadavre entier, & empêcher que ses cendres ne se mêlent avec la terre qui les environne. Ils le renferment dans une biere de bois large & épaisse, qui n'est pas faite de planches jointes ensemble, mais d'un tronc d'arbre solide, creusé comme un canot. Après en avoir recouvert le dessus, ils la placent dans la fosse & l'enduisent d'une couche de leur mortier appellé *Chinam*, d'environ huit ou dix pouces d'épaisseur, laquelle en peu de tems, devient aussi dure que la pierre. Les parens du défunt assistent aux funérailles avec un nombre considérable de femmes louées pour pleurer : on peut bien penser que cet

appareil de deuil, acheté à prix d'argent, ne flatte pas plus les vivans qu'il n'eſt utile aux morts ; cependant on paie des pleureurs chez des peuples beaucoup plus raiſonnables & plus éclairés que les Chinois. La loi ordonne à *Batavia* que chacun ſoit enterré ſuivant ſon état, & on n'en diſpenſe dans aucun cas ; de ſorte que, ſi le défunt n'a pas laiſſé de biens pour payer ſes dettes, un Officier fait un inventaire de ce qui lui reſtoit en mourant ; il en prélève une partie pour faire les funérailles, ſuivant l'uſage preſcrit, & les créanciers ne ſe partagent que le ſurplus. C'eſt ainſi que dans pluſieurs cas les vivants ſont ſacrifiés aux morts, & que l'argent qui devroit acquitter une dette ou nourrir des orphelins, eſt dépenſé dans des cérémonies inutiles, ou enfoui dans le ſein de la terre.

LES eſclaves forment une autre claſſe nombreuſe parmi les habitans de ce pays ; les Hollandois, les Portugais & les Indiens d'un certain rang, ſont toujours ſuivis par des eſclaves : on les tire de *Sumatra*, de *Malacca* & de preſque toutes les Iſles à l'Eſt. Les natifs de *Java*, dont un très-petit nombre, comme je l'ai déja remarqué, vivent dans les environs de *Batavia*, ne peuvent pas être réduits en ſervitude ; les loix ſtatuent ſur cette matière des peines très-ſévères qui, à ce que je penſe, ſont très-rarement violées. Le prix de ces eſclaves eſt de dix à vingt livres ſterlings ; mais les femmes en coûtent quelquefois cent ſi elles ont de la beauté. Ces malheureux ſont très-pareſſeux ; & comme ils font peu d'ouvrage, ils ſe contentent de

Ann. 1770. Décembre.

peu de nourriture ; ils vivent uniquement de riz bouilli & d'une petite quantité du poiſſon le moins cher. Etant originaires de différens pays, ils diffèrent extrêmement les uns des autres par la figure & le caractere. Les nègres d'Afrique, appellés *Papua*, ſont les plus mauvais, & par conſéquent ceux qu'on achette à meilleur marché ; ils ſont tous voleurs & incorrigibles. Il faut ranger enſuite les *Bongis* & les *Macaſſars* de l'Iſle de *Celebes ;* ceux-ci ſont fainéans au dernier point, &, quoiqu'ils ne ſoient pas ſi adonnés au vol que les nègres, ils ont un eſprit vindicatif & cruel qui les rend extraordinairement dangereux ; d'autant plus que pour ſatisfaire leur reſſentiment, ils n'héſitent pas à ſacrifier leur vie. Les meilleurs eſclaves & les plus chers viennent de l'Iſle de *Bali ;* les plus belles femmes ſont originaires de *Nias*, petite Iſle ſur la côte de *Sumatra ;* mais leur conſtitution foible & délicate ſuccombe bientôt à l'air malſain de *Batavia.* Il y en a en outre des Malais & des eſclaves de pluſieurs autres dénominations, dont je ne me rappelle pas les différens caractères.

Les maîtres ont plein pouvoir d'infliger à leurs eſclaves tous les châtimens qui ne les privent pas de la vie. Mais s'ils meurent par une ſuite de coups, quand même cela ſeroit arrivé contre le deſſein du propriétaire, il eſt jugé très-ſévérement & condamné ordinairement à une peine capitale. C'eſt pour cela que le Maître punit rarement lui-même ſon eſclave ; dans ce cas, il s'adreſſe à un Officier appellé *Marineu*, & il y en a un d'établi dans chaque diſtrict. Le *Marineu* eſt

eſt chargé d'appaiſer les querelles & de mettre les délinquans en priſon ; mais ſur-tout d'arrêter les eſclaves fugitifs & de les punir des crimes dont le maître les accuſe, après en avoir donné des preuves convenables. Le *Marineu* en perſonne n'inflige pourtant pas le châtiment ; il y emploie des eſclaves qui ſont les fonctions de bourreaux. Les hommes ſont châtiés en public devant la porte de leur maître, & les femmes dans l'intérieur de la maiſon. On les punit à coups de fouet, dont le nombre eſt proportionné à l'offenſe qu'ils ont commiſe ; on ſe ſert pour cela de verges de rattans découpés en baguettes minces qui font jaillir le ſang à chaque coup. Une punition ordinaire coûte une rixdale au Maître, & un châtiment plus ſévere lui coûte un ducaton, c'eſt-à-dire, environ ſix chelings & huit pences. Le Maître eſt obligé auſſi de donner à l'eſclave rrois *Dubbelcheys*, environ ſept pences & demie par ſemaine, pour l'encourager au travail, & prévenir les tentations trop fortes qu'il pourroit avoir de voler.

JE dirai peu de choſe du Gouvernement de *Batavia*. Nous avons obſervé une grande ſubordination parmi les habitans. Tout homme qui eſt en état de tenir une maiſon, a ſon rang plus ou moins diſtingué qu'il acquiert par la longueur de ſes ſervices dans les affaires de la compagnie. La qualité de ces différentes perſonnes eſt diſtinguée par les ornemens des voitures & l'habillement des cochers : quelques-unes ſont obligées de ſe ſervir de voitures unies : on permet à d'autres de les faire peindre de certaine manière & juſqu'à un cer-

Ann. 1770. Décembre.

tain point, & à d'autres de les dorer. Les habits des cochers ſont auſſi les uns unis, les autres plus ou moins garnis de galons.

Le Gouverneur de *Batavia* a le titre de Gouverneur Général des Indes ; les Gouverneurs Hollandois de tous les autres établiſſemens lui ſont ſubordonnés, & ils ſont obliger d'aller à *Batavia* pour qu'il arrête leurs comptes. S'ils paroiſſent coupables ou négligens, il les punit par le délai; ils les retient, ſuivant ſon plaiſir, quelquefois un ou deux ans, & quelquefois trois; car ils ne peuvent pas quitter la ville juſqu'à ce qu'il les renvoie. Après le Gouverneur, les perſonnages les plus diſtingués ſont les membres du Conſeil, appellés *Edele heeren*, & que les Anglois nomment par corruption *Idoleers*. Ces *Idoleers* exigent tant de reſpects, que quiconque les rencontre dans ſa voiture, eſt obligé de ſe lever, de faire une révérence, de faire détourner ſon carroſſe ſur un des côtés du chemin, & de s'y arrêter juſqu'à ce qu'ils ſoient paſſés : on exige les mêmes égards envers leurs femmes & leurs enfans, & les habitans le leur rendent communément. Quelques-uns de nos Capitaines de vaiſſeaux ont jugé que cet hommage ſervile étoit au-deſſous de la dignité que leur conféroit le ſervice de Sa Majeſté Britannique, & ils ont refuſé de s'y prêter ; cependant, lorſqu'ils étoient dans une voiture de louage, ils ne pouvoient empêcher le cocher d'honorer le Magiſtrat Hollandois à la maniere du pays, qu'en le menaçant de le tuer ſur le champ.

La Juſtice eſt adminiſtrée par un corps de Mar-

gistrats divisés en plusieurs classes. Je ne connois point la maniere dont ils décident les procès qui s'élèvent dans les affaires de propriété ; mais leurs jugemens, dans les affaires criminelles, semblent être si sévères par rapport aux Naturels du pays, & si doux relativement aux autres habitans, qu'ils en sont révoltans. Quel que puisse être le crime d'un Chrétien, on lui fournit toujours moyen de s'échapper avant de l'appeller en justice ; s'il y comparoît, & qu'il soit convaincu d'un délit capital, il est rarement puni de mort, tandis que les pauvres Indiens, au contraire, sont pendus, rompus vifs, & même empalés sans miséricorde.

ANN. 1770. Décembre.

LES Malais & les Chinois ont des Juges particuliers sous le nom de Capitaines & de Lieutenans; ils décident dans les matières civiles, & on appelle de leur sentence au Tribunal Hollandois.

CES deux peuples payent des impôts très-considérables à la Compagnie, & celui qu'on exige d'eux pour avoir permission de porter leurs cheveux longs, n'est pas le moindre; ils les acquittent tous les mois. Les Hollandois, afin de s'épargner l'embarras & la peine de les percevoir, arborent un pavillon au sommet d'une maison située au milieu de la ville, & les Chinois ont éprouvé qu'il est de leur intérêt d'y porter leur argent sans délai.

LA monnoie courante à *Batavia* consiste en *ducats* de cent trente-deux *stivers ;* en *ducatons* de quatre-vingt; en *rixdales de l'Empire* de soixante; en *roupies de Batavia* de

Ann. 1770. Décembre.

trente ; en *chelings* de ſix ; doubles *cheys* de deux *ſtivers* & demi, & en *doits* d'un quart de *ſtiver*. Les piaſtres Eſpagnoles, pendant notre ſéjour, étoient à cinq chelings ſix pences, & l'on nous a dit qu'ils n'étoient jamais plus bas que cinq chelings & quatre pences, même dans les bureaux de la Compagnie. Nous n'avons pas pu faire paſſer les guinées d'Angleterre pour plus de dix-neuf chelings prix moyen ; car quoique les Chinois en donnaſſent vingt pour quelques-unes des plus neuves, ils n'en vouloient pas donner plus de dix-ſept pour celles qui étoient fort uſées.

Il ſera peut-être utile aux Etrangers de dire ici qu'il y a deux eſpèces de monnoies de même dénomination ; l'une fabriquée au moulin, & l'autre qui ne l'eſt pas ; & que la première eſt celle qui a la plus grande valeur. Un ducaton, frappé au moulin, vaut quatre-vingt ſtivers, tandis que les autres n'en valent pas plus de ſoixante & douze. Tous les comptes ſe tiennent à *Batavia* en rixdales & en ſtivers, qui ſont des monnoies idéales comme notre livre ſterling. La rixdale vaut quarante-huit ſtivers, c'eſt-à-dire environ quatre chelings & ſix pences courans d'Angleterre.





CHAPITRE XIII.

Paſſage de Batavia *au Cap* de Bonne-Eſpérance. *Deſcription de l'Iſle* du Prince *& de ſes Habitans Comparaiſon de la Langue de ces Inſulaires avec celle des Malais & des Javans.*

LE 27 Décembre, à ſix heures du matin, nous levâmes l'ancre & nous portâmes au large. Après avoir ſouffert beaucoup de délai par les vents contraires, nous doublâmes *Pulo Parc* le 29, & nous mîmes le cap ſur la terre. Nous atteignîmes bientôt une petite Iſle ſituée au milieu de la route entre *Batavia* & *Bantam*, & qu'on appelle Iſle de *Maneater*. Le lendemain nous dépaſſâmes la premiere Iſle *Wapping*, & enſuite *Pulo Babi*. Le 31 nous gouvernâmes ſur la côte de *Sumatra*, & le matin du premier Janvier 1771, nous courûmes ſur celle de *Java*.

ANN. 1770. Décembre.

1771. Janvier.

NOUS continuâmes notre route autant que le vent le permettoit juſqu'à trois heures de l'après-midi du 5, que nous mîmes à l'ancre, par 18 braſſes, ſous le côté orientale de l'Iſle du *Prince*, afin de faire de l'eau & du bois, & de nous procurer des rafraîchiſſemens pour les malades, dont pluſieurs étoient alors beaucoup plus mal qu'à notre départ de *Bata-*

ANN. 1771. Janvier.

via. Dès que le vaiſſeau fut en ſureté, j'allai à terre avec MM. Banks & Solander, & nous rencontrâmes ſur la grève quelques Indiens qui nous conduiſirent à l'inſtant vers un homme qu'ils diſoient être leur Roi. Après quelque compliment de part & d'autre, nous parlâmes d'affaires, mais nous ne pûmes pas convenir du prix d'une tortue. Nous ne nous décourageâmes cependant point, perſuadés que le lendemain Sa Majeſté nous la céderoit pour ce que nous voudrions lui en donner. Les Indiens ſe diſpersèrent dès que nous nous fûmes quittés, & nous marchâmes le long de la côte en cherchant une aiguade. Nous trouvâmes un ruiſſeau d'eau douce ſitué très-convenablement, & nous avions lieu d'eſpérer qu'en la puiſant avec un peu de ſoin elle ſeroit très-bonne. Quelques Inſulaires qui étoient demeurés ſur le rivage avec une pirogue, nous vendirent trois tortues, mais ils nous firent promettre que nous ne le dirions pas au Roi.

LE lendemain au matin, *6*, tandis que quelques-uns de nos gens étoient occupés à remplir les futailles, nous fîmes de nouvelles tentatives pour acheter des tortues. Les Indiens diminuèrent d'abord par degrés le prix qu'ils en avoient démandé ; mais vers le midi, ils conſentirent à nous en livrer pour ce que nous leur offrions, de ſorte qu'avant la nuit, nous en eûmes en abondance. On ſervit les trois que nous avions achetées la veille, à l'équipage qui, depuis notre arrivée à *Savu* juſqu'à ce jour, c'eſt-à-dire, pendant près de quatre mois, n'avoit pas mangé une ſeule fois des proviſions ſalées. Le ſoir, M. Banks

alla présenter ses respects au Roi dans son Palais, au milieu d'un champ de riz; & quoique Sa Majesté fût fort occupée à apprêter son souper, elle reçut l'Etranger très-gracieusement. Ann. 1771. Janvier.

Le lendemain, 7, les Naturels du pays vinrent au lieu du marché avec des volailles, des poissons, des petits chevreuils & quelques végétaux, mais point de tortues, car ils nous dirent que nous les avions toutes achetées la veille. Le 8, cependant, il en arriva un plus grand nombre; & tous les jours suivans, pendant notre sejour, ils en apportèrent quelques-unes, quoique toutes prises ensemble elles ne formassent pas une quantité égale à celle que nous avions achetée le lendemain de notre arrivée.

Le 11, M. Banks ayant appris du domestique qu'il avoit loué à *Batavia*, que les Indiens de cette Isle avoient une ville sur la côte à quelque distance à l'Ouest, il résolut de la voir. Dans ce dessein il partit le matin accompagné de mon second Lieutenant, & comme il avoit quelque raison de penser que sa visite ne seroit pas agréable aux habitans, il dit aux Insulaires qu'il rencontra en avançant le long de la côte, qu'il alloit chercher des plantes, ce qui étoit vrai. Après deux heures de marche, ils arrivèrent à un endroit où il y avoit quatre ou cinq maisons. Ils trouvèrent un vieillard à qui ils se hasardèrent de faire quelques questions sur la ville. Il leur dit qu'elle étoit fort éloignée, ce qui ne découragea pas nos voyageurs dans leur entreprise. L'Indien voyant qu'ils continuoient leur route,

Ann. 1771. Janvier.

les joignit & se mit en marche avec eux. Il entreprit plusieurs fois, mais inutilement, de les détourner d'aller plus avant, & enfin ils arrivèrent à la vue des maisons. Le vieillard parut alors les conduire de meilleure grace, & il les mena à la ville; elle se nomme *Samadang;* elle est composée d'environ quatre cents maisons, & coupée par une rivière d'une eau saumâtre, en deux parties, dont l'une est appellée la vieille ville, & l'autre la nouvelle. En entrant dans la vieille ville, ils rencontrèrent plusieurs Indiens qu'ils avoient vus au lieu du marché, & un d'eux s'offrit à les passer à la nouvelle ville pour deux pences par tête. Quand le marché fut conclu, il alla chercher deux très-petites pirogues dans lesquelles M. Banks & M. Monkhouse s'embarquèrent. Les deux pirogues étoient placées à côté l'une de l'autre, & jointes ensemble, précaution qui étoit absolument nécessaire pour les empêcher de chavirer. Ils achevèrent heureusement, quoiqu'avec peine, leur navigation. Quand ils débarquèrent dans la nouvelle ville, les habitans les reçurent avec beaucoup d'amitié, & leur montrèrent les maisons de leurs Rois & de leurs principaux personnages qui habitent ce district. Il y en avoit cependant peu qui fussent ouvertes, car alors les Insulaires avoient transporté leur résidence dans les champs de riz, pour défendre la récolte contre les oiseaux & les singes, qui la détruiroient sans cette précaution. Lorsque leur curiosité fut satisfaite, ils louèrent pour deux roupies & quatre chelings, un grand bateau à voile qui les ramena au vaisseau assez à tems pour le dîner qui étoit composé d'un

d'un petit chevreuil pesant seulement quarante livres, qui avoit été acheté la veille, & qui se trouva très-bon & très-succulent.

NOUS allâmes à terre le soir pour voir s'il n'étoit rien arrivé à ceux de nos gens qui faisoient de l'eau & du bois, & nous apprîmes qu'on leur avoit volé une hache. Si nous avions toléré cette faute, nous aurions encouragé les Insulaires à en commettre d'autres de la même espèce. Sur-le-champ nous nous adressâmes au Roi qui, après quelque altercation, promit que la hache seroit rendue le lendemain. Il tint parole ; car elle nous fut rapportée par un homme qui prétendit que le voleur, craignant d'être découvert, l'avoit apportée secrettement la nuit & laissée dans sa maison.

NOUS continuions à acheter deux ou trois cents livres de tortues par jour, outre des volailles & d'autres provisions ; & le soir du 13, ayant presque achevé de faire notre eau & notre bois, M. Banks alla à terre pour prendre congé du Roi, à qui il avoit donné plusieurs bagatelles en présent, & en quittant Sa Majesté il lui offrit deux mains de papier qu'elle reçut gracieusement. Dans une longue conversation qu'ils eurent ensemble, le Prince demanda pourquoi les Anglois ne relâchoient pas sur l'Isle, comme ils le faisoient autrefois. M. Banks répondit qu'il pensoit que c'étoit parce qu'il n'y avoit pas assez de tortues, & que puisque un seul vaisseau ne pouvoit pas s'en approvisionner, il ne falloit pas s'at-

Ann. 1771. Janvier.

tendre à y en voir arriver un grand nombre. Pour ſuppléer à ce défaut, il conſeilla au Roi de nourrir du bétail, des buffles & des moutons, projet qu'il ne parut pas fort diſpoſé à adopter.

NOUS étions prêts le 14, à remettre en mer; nous avions à bord une bonne proviſion de rafraîchiſſemens que nous avions achetés des Naturels du pays, & qui conſiſtoit en tortues, volailles & poiſſon; en dains de deux eſpèces, les uns gros comme des moutons, les autres auſſi petits que des lapins; en noix de coco, fruits du plane, citrons & autres végétaux. Il falloit pourtant manger les dains tout de ſuite, car nous ne pouvions guères les conſerver en vie plus de vingt-quatre heures après les avoir embarqués. Nous achetâmes ces denrées principalement avec des piaſtres Eſpagnoles; les Naturels du pays ſembloient attacher peu de valeur aux autres choſes; de ſorte que nos gens, qui avoient une permiſſion générale de commercer, furent obligés, à leur grand déſavantage, de ſubſtituer à l'argent, de vieilles chemiſes & d'autres articles. Le matin du 15, nous levâmes l'ancre avec une briſe légère du N. & nous remîmes en mer. Le Cap *Java*, d'où je pris mon point de départ, gît au 6^d 49′ de latitude S., & au 253^d 12′ de longitude O. L'Iſle du *Prince*, où nous ſejournâmes environ dix jours, eſt appellée *Pulo Selan* dans la langue Malaiſe, & *Pulo Paneitan* dans celle des habitans. C'eſt une Iſle ſituée à l'embouchure occidentale du détroit de la Sonde; elle eſt couverte de bois, & on en a défriché une très-petite partie: il

n'y a point de hauteur remarquable, cependant les Anglois donnent à la petite éminence placée vis-à-vis du lieu de notre débarquement, le nom de *Pic*. Les vaiſſeaux de l'Inde de pluſieurs nations, ſur-tout ceux d'Angleterre, y relâchoient ſouvent; mais ils l'ont abandonnée dans ces derniers tems, parce qu'on dit que l'eau y eſt mauvaiſe, & ils touchent à la petite Iſle Nord qui gît ſur la côte de *Sumatra*, en-dehors de l'entrée orientale du détroit, ou à la nouvelle baie qui n'eſt ſituée qu'à quelques lieues de l'Iſle du *Prince*, quoiqu'on ne puiſſe pas ſe procurer à l'une ou l'autre de ces deux relâches, une quantité conſidérable de rafraîchiſſemens. Tout conſidéré, l'Iſle du *Prince* eſt préférable aux deux dont on vient de parler; l'eau n'eſt ſaumâtre que dans la partie inférieure du ruiſſeau; en rempliſſant les futailles plus haut, on la trouvera excellente.

LE premier, le ſecond, & peut-être le troiſième vaiſſeaux qui arrivent ſur cette Iſle dans la ſaiſon, peuvent s'y procurer aſſez de tortues; mais ceux qui y vont enſuite n'en trouvent plus que de petites. Celles que nous achetâmes étoient des tortues vertes, & nous les payâmes, les unes dans les autres, un demi-pence ou trois farthings la livre. Elles n'avoient ni graiſſe ni beaucoup de ſaveur; nous conjecturâmes que cela provenoit de ce qu'elles s'étoient traînées long-tems ſans nourriture dans une eau ſaumâtre. Les poules y ſont groſſes & nous en achetâmes une douzaine pour une piaſtre Eſpagnole, c'eſt-à-dire à raiſon d'environ cinq pences la pièce. Les petits chevreuils nous coutèrent deux

ANN. 1771. Janvier.

pences chacun, & les plus gros, dont on ne nous apporta que deux, une roupie. On peut acheter des Naturels des pays, plusieurs espèces de poisson que nous trouvâmes à assez bon marché. Nous payâmes les noix de coco choisies, une piastre le cent, & nous en avions cent trente pour la même somme en les prenant sans les trier. Nous y trouvâmes des fruits du plane en grande abondance; nous y fîmes aussi provision de quelques pommes de pin, de melons d'eau & de citrouilles, de riz dont la plus grande partie étoit de l'espèce qui croît sur les montagnes & dans les terreins secs, d'ignames & d'autres végétaux que nous obtînmes tous à un prix très-raisonnable.

LES habitans sont Javans, & leur Rajah est sujet du Sultan de *Bantam*. Leurs usages ressemblent beaucoup à ceux des Indiens des environs de *Batavia*; mais ils paroissent être plus jaloux de leurs femmes: car, pendant tout le tems de notre séjour, nous n'en avons jamais vu qu'une, qui se déroba à notre vue en fuyant dans le bois. Ils professent la religion Mahométane; je crois pourtant qu'il n'y a point de Mosquée dans toute l'Isle. Nous étions parmi eux pendant la fête que les Turcs appellent *Ramadan*; ils sembloient l'observer avec beaucoup de rigueur, car aucun d'eux ne vouloit ni manger ni même mâcher du bétel avant le coucher du soleil.

ILS se nourrissent à-peu-près des mêmes aliments que les Indiens de *Batavia*, & ils mangent en outre les noix du palmier appellé *Cyas Circinalis*, qui rendirent malades plusieurs de nos gens sur la côte de la

Nouvelle-Hollande, & empoiſonnèrent quelques-uns de nos cochons. ANN. 1771. Janvier.

EN remarquant que cette noix faiſoit partie de leur nourriture, nous leur demandâmes par quels moyens ils la privoient de ſa qualité vénéneuſe. Ils nous dirent qu'ils la coupoient d'abord en tranches minces qu'ils faiſoient ſécher au ſoleil, & qu'ils laiſſoient enſuite tremper dans de l'eau douce pendant trois mois; qu'après cette opération ils en exprimoient l'eau, & les ſéchoient au ſoleil une ſeconde fois; mais nous apprîmes qu'ils ne mangent ce fruit que dans les tems de diſette, & qu'ils le mêlent avec le riz, afin que leur proviſion de cette derniere denrée dure plus long-tems.

LES maiſons de leurs villes ſont portées ſur des colonnes ou poteaux élevés de quatre ou cinq pieds au-deſſus de terre; il y a ſur ces poteaux un plancher de cannes de bambou, qui ſont placées à quelque diſtance l'une de l'autre, de maniere qu'elles admettent librement l'air par en-bas; l'enceinte eſt auſſi de bambous entrelacés en forme de claie, & mêlés de petits bâtons portant perpendiculairement ſur les poutres qui forment la charpente du bâtiment: le toît eſt incliné, & la maiſon eſt ſi bien couverte de feuilles de palmier, que la pluie & le ſoleil n'y peuvent pas pénétrer. Ce bâtiment eſt conſtruit ſur un terrein qui forme un quarré-long. La porte eſt au milieu d'un des côtés; & entre cette porte & l'extrémité de la maiſon à gauche, il y a une fenêtre; à chacun des deux murs du bout eſt une cloiſon qui ſe prolonge vers le milieu, & qui, ſi elle étoit continuée juſqu'à l'autre, couperoit la maiſon dans

Ann. 1771. Janvier.

toute sa longueur en deux parties égales, mais elle est interrompue au milieu, de sorte que l'entre-deux se trouve vis-à-vis de la porte. Chaque partie de la maison à droite & à gauche de la porte, est donc partagée en deux chambres, qui ont une ouverture sur le passage de la porte à la muraille du côté opposé. Les enfans couchent dans celle qui est à main gauche près de la porte ; on donne aux étrangers l'usage de celle qui lui est opposée à main droite ; le maître & sa femme occupent la partie intérieure à main gauche ; & la quatrieme enfin, opposée à celle-ci, sert de cuisine. Les maisons des pauvres & des riches ne différent entr'elles que par la grandeur ; il faut en excepter seulement le Palais du Roi & la maison d'un homme qui s'appelle *Gundang*, & qui, par les richesses & l'autorité, est le premier personnage après le Roi : les parois de ces deux habitations sont de planches, au lieu de la palissade de bâtons & de bambous.

Comme les habitans sont obligés de quitter la ville, & de vivre dans les champs de riz à certaines saisons, afin de défendre leurs récoltes des oiseaux & des singes, ils y construisent des cabanes pour ce tems-là. Elles sont bâties exactement comme les maisons de la ville ; elles sont seulement plus petites & élevées de huit ou dix pieds au-dessus de terre, au lieu de quatre.

Le caractère de ce peuple, autant que nous avons pû le connoître, n'est pas méchant. Ils mirent de la bonne-foi dans leur commerce avec nous, mais, ainsi que tous les

autres Indiens & les marchands détailleurs de poiſſon à Londres, ils demandoient pour leurs marchandiſes deux ou trois fois autant qu'ils vouloient nous les vendre. Comme un grand nombre d'Inſulaires apportoit au marché ſa petite proviſion, & qu'il auroit été difficile d'acheter leurs denrées par petites parties, ils trouvèrent un expédient très-commode qui nous ſatisfaiſoit tous; ils raſſembloient toutes les denrées d'une même eſpèce, les fruits du plane, par exemple, ou les noix de coco, & quand nous étions convenus du prix de ce tas, ils partageoient entr'eux, en proportion de ce que chacun avoit fourni, l'argent que nous en donnions : ils changeoient quelquefois notre argent en nous donnant deux cens quarante *doits*, montans à cinq chelings, pour une piaſtre Eſpagnole, & quatre-vingt-ſeize montant à deux chelings pour une roupie du Bengale.

ANN. 1771. Janvier.

ILS parlent tous la langue Malaiſe, quoiqu'ils en aient une particuliere, différente du Malais & du Javan. Ils donnent à la leur le nom de *Catta Gunung*, » la langue des Montagnes », & ils diſent qu'elle eſt en uſage ſur les montagnes de *Java*, d'où leur tribu ſortit originairement pour paſſer à la *Nouvelle-Baie* & enſuite dans l'endroit où ils ſont aujourd'hui; parce qu'ils furent chaſſés de leur premier établiſſement par les tigres qu'ils trouvèrent en trop grand nombre pour les détruire. J'ai déja obſervé que les natifs de *Java* parlent différens dialectes dans les diverſes parties de leur Iſle; & lorſque je dis que l'idiôme de ce peuple eſt différent du *Javan*, c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt pas le même

ANN. 1771. Janvier.

que celui qu'on parle à *Samarang*, place qui n'eſt éloignée que d'une journée de la réſidence de l'Empereur de *Java*. Voici une liſte de quelques mots des trois langues de l'*Iſle du Prince*, de *Java* & de *Malacca*.

FRANÇOIS.	ISLE DU PRINCE.	JAVAN.	MALAIS.
un homme,	jalma,	oong lanang,	oran lacki lacki.
une femme,	becang,	oong wadong,	parampuan.
un enfant,	oroculatacke,	lari,	anack.
la tête,	holo,	undaſs,	capalla.
le nez,	erung,	erung,	edung.
les yeux,	mata,	moto,	mata
les oreilles,	chole,	cuping,	cuping.
la dent,	cutock,	untu,	ghigi.
le ventre,	beatung,	wuttong,	prot.
le derrière,	ſerit,	celit,	pantat.
la cuiſſe,	pimping,	poopoo,	paha.
le genou,	hullootoor,	duncul,	lontour.
la jambe,	metis,	ſickil,	kauki.
un clou,	cucu,	cucu,	cucu.
une main,	langan,	tangan,	tangan.
un doigt,	ramo langan,	jari,	jaring,

J'ai choiſi les noms des différentes parties du corps, dans ce vocabulaire des langues de trois pays ſi voiſins les uns des autres, parce qu'il eſt facile de les apprendre d'un peuple dont on ignore entiérement l'idiôme, & parce qu'étant les expreſſions des premiers objets auxquels

auxquels on donne des noms, ils paroissent être la partie pricipale du tissu originaire du langage. Il est très-remarquable que le Malais, le Javan & l'idiôme de l'*Isle du Prince* ont des mots qui, s'ils ne sont pas exactement semblables aux mots corespondants dans la langue des Isles des mers du Sud, dérivent manifestement de la même origine, ainsi qu'on le verra par la table suivante.

ANN. 1771. Janvier.

FRANÇOIS.	MER DU SUD.	MALAIS.	JAVAN.	ISLE DU PRINCE.
un œil,	matta,	mata,	moto,	mata.
manger,	maa,	macan,	mangan,	
boire,	einu,	menum,	gnumbe,	
tuer,	matte,	matte,	matte,	
un pou,	outou,	coutou,		
la pluie,	euwa,	udia,	udan,	
canne de bambou	owhe,			awe.
la poitrine,	eu,	sousou,	sousou,	
un oiseau,	mannu,		mannu,	mannuck.
un poisson,	eyca,	jcan,	iwa,	
le pied,	tapao,		tapaan,	
une écrevisse de mer,	tooura,	udang,	urang,	
ignames,	eefwhe,	ubi,	urve,	
enterrer,	etannou,	tannam,	tandour,	
une mosquite,	enammou,	gnammuck,		
se gratter,	hearu,	garru,	garu,	

Ann. 1771.
Janvier.

François.	Mer du Sud.	Malais.	Javan.	Isle du Prince.
racine de coco,	taro,	tallas,	talas,	
intérieur des terres.	uta,	utan;		

Cette reſſemblance eſt ſur-tout remarquable dans les mots qui expriment les nombres; ce qui ſemble d'abord prouver que les ſciences de ces différens peuples ont une origine commune. Mais les noms des nombres dans l'Iſle de *Madagaſcar*, ont quelque rapport avec tous ceux-ci; ce qui eſt un problême encore plus difficile à réſoudre. La table ſuivante montrera que les mots qui expriment les nombres ſont en partie communs à tous ces pays; elle a été dreſſée par M. Banks, à l'aide d'un eſclave Nègre, né à *Madagaſcar*, qui étoit à bord d'un vaiſſeau Anglois à *Batavia*, & qu'on lui envoya pour ſatisfaire ſa curioſité ſur ce ſujet.

Franç.	Sud.	Malais.	Javan.	Isle du Prince.	Madagascar.
un,	tahie,	ſatou,	ſigi,	hegie,	iſſe.
deux,	rua,	dua,	lorou,	dua,	rua.
trois,	torou,	tiga,	tullu,	tollu,	tellou.
quatre,	baa,	ampat,	pappat,	opat,	effats.
cinq,	reina,	lima,	limo,	limah,	limi.
ſix,	wheney,	annam,	nunnam,	gunnap,	ene.

FRANÇ.	SUD.	MALAIS.	JAVAN.	ISLE DU PRINCE.	MADAGASCAR.
ſept,	hetu,	tudju,	petu,	tudju,	titou.
huit,	waru,	delapau,	wolo,	delapan,	walon.
neuf,	jva,	ſembilan,	ſongo,	ſalapan,	ſivi.
dix,	ahouroa,	ſapoulou,	ſapoulou,	ſapoulou,	tourou.

Il y a dans la langue de *Madagaſcar* d'autres mots reſſemblans à ceux qui déſignent la même choſe dans le Malais. Le nez, dans ce dernier idiôme, eſt appellé *erung*, & à *Madagaſcar*, *ourou*; *lida*, la langue, eſt nommée *lala*; *tangan*, la main, *tang*; & *tanna*, la terre, *taan*.

La reſſemblance qui ſe trouve entre la langue des Indes Orientales & les Iſles de la Mer du Sud, fait naître relativement à la population de ces pays, des conjectures qui ne peuvent pas s'appliquer aiſément à *Madagaſcar*. Les habitans de cette Iſle & les Javans ſemblent être d'une race différente; le *Javan* eſt d'une couleur olive & a les cheveux longs; le natif de *Madagaſcar* au contraire eſt noir, & ſa tête n'eſt pas couverte de cheveux, mais de laine; cette diſtinction ne prouve peut-être pas, autant qu'il le paroît d'abord, que leurs ancêtres ne ſont pas communs. Il ne paroît pas moins difficile de rendre raiſon de la différence qu'on remarque entre un Anglois & un François, par la ſeule différence de ſituation locale, que de celle qu'on obſerve entre les Naturels de *Java* & les Inſulaires de *Madagaſcar*: cependant on n'a jamais

Ann. 1771. Janvier.

ſuppoſé que la population de l'Angleterre & de la France n'a pas une origine commune. Si un homme & une femme Indigènes de la Grande-Bretagne s'épouſent dans leur pays, & qu'enſuite ils choiſiſſent pour demeure nos établiſſemens des Iſles d'*Amérique*, les enfans qui en naîtront auront le teint & le tour du viſage qui diſtinguent les Créoles ; s'ils reviennent enſuite dans leur partie, les enfans qu'ils y feront ne porteront point ces marques caractériſtiques. Si l'on dit que l'imagination de la mere, frappée de différens objets extérieurs, imprime à ſon enfant, pendant ſa groſſeſſe, les traits & la couleur des habitans du pays où elle vit, cette explication ſouffrira autant de difficultés d'après les ſeuls principes de la phyſique, que celle qu'on tire de la différence d'origine ; car on ne voit pas davantage comment une ſimple idée, reçue dans l'imagination de la mere, peut changer la forme corporelle de ſon enfant, que comment la ſimple ſituation locale peut y apporter des différences. On ſait que les habitans du petit eſpace qui comprend l'Angleterre & l'Irlande, nés à la diſtance de deux à trois cens milles les uns des autres, ſont diſtingués par des traits qu'on appelle phyſionomie Ecoſſoiſe, Galloiſe, Irlandoiſe. Ne peut-on pas ſuppoſer raiſonnablement qu'il y a dans la nature des qualités qui agiſſent fortement comme cauſes efficientes, & qu'on ne connoît par aucune des cinq manières de percevoir que nous appellons ſens ? Un ſourd qui voit vibrer une corde de harpe, lorſqu'en ſoufflant dans une flûte, à une certaine diſtance on produit des ſons harmoniques de celui que rend la corde, ſera témoin d'un effet dont il ne pourra

pas mieux concevoir que la cauſe exiſte dans la flûte où l'on a ſoufflé, que nous ne concevons que la différence phyſique des divers habitans du globe, provient uniquement de leur ſituation locale, & il ne peut pas plus ſe former une idée de la cauſe elle-même dans le premier cas, que nous dans le ſecond. Ce qui lui arrive alors, parce qu'il n'a que quatre ſens au lieu d'en avoir cinq, peut, relativement à pluſieurs phénomènes de la nature, nous arriver, parce que nous n'en avons pas ſix ou un plus grand nombre.

ANN. 1771. Janvier.

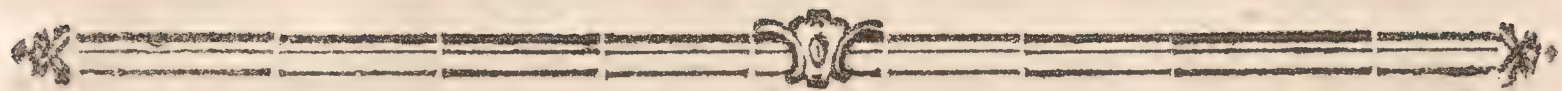
IL eſt poſſible que les connoiſſances de l'ancienne Egypte, prenant deux routes, l'une à travers l'Afrique, & l'autre à travers l'Aſie, aient répandu dans ces pays divers mots, & ſur-tout ceux qui déſignent les nombres, qui ont pu devenir ainſi partie de la langue de différens peuples qui n'ont jamais eu de communication entr'eux.

NOUS forcions de voiles pour arriver au Cap de *Bonne-Eſpérance*, mais les germes de maladie que nous avions pris à *Batavia*, commencèrent à ſe manifeſter en dyſſenteries & en fièvres lentes, avec les ſymptômes les plus menaçants. Craignant que l'eau que nous avions faite à l'*Iſle du Prince* ne contribuât en partie à cet effet, nous la mêlions avec du jus de citron; & pour purifier l'air, nous lavâmes avec du vinaigre toutes les parties du vaiſſeau entre les ponts. M. Banks étoit au nombre des malades, & nous déſeſpérâmes pendant quelque tems de ſa vie. Nous nous trouvâmes bientôt dans la ſituation la plus déplorable : notre bâtiment

Ann. 1771. Janvier.

n'étoit qu'un hôpital, dans lequel ceux qui pouvoient ſe traîner étoient en trop petit nombre pour ſervir les malades retenus ſur les cadres ; & nous avions preſque tous les jours un mort à jetter à la mer. Dans l'eſpace d'environ ſix ſemaines, nous perdîmes M. Sporing, qui étoit à la ſuite de M. Banks ; M. Parkinſon, ſon Peintre d'hiſtoire naturelle ; M. Green, l'Aſtronome ; le contre-maître, le charpentier & ſon aide ; M. Monkhouſe, l'Officier de poupe qui avoit lardé la bonnette quand le vaiſſeau échoua ſur la côte de la *Nouvelle-Hollande* ; notre vieux voilier & ſon aide ; le cuiſinier du bâtiment ; le caporal des ſoldats de marine ; deux autres charpentiers ; un Officier de poupe & neuf matelots ; c'eſt-à-dire, vingt-trois hommes, outre les ſept qui étoient morts à *Batavia*.





CHAPITRE XIV.

Arrivée au Cap de Bonne - Espérance. *Quelques remarques sur la traversée de la Pointe* Java *à cet endroit. Description du Cap de* Saint-Hélene, *& des Hottentots. Retour de l'*Endeavour *en Angleterre.*

LE 15 Mars, sur les dix heures du matin, nous mîmes à l'ancre en travers du Cap de *Bonne-Espérance* par sept brasses, fond de vase. La pointe occidentale de la baie, appellée *Queue du Lion*, nous restoit à l'O. N. O., & le château au S. O., à la distance d'environ un mille & demi. J'allai sur-le-champ rendre visite au Gouverneur, qui me dit qu'on me fourniroit tout ce que produit le pays. Mon premier soin fut de chercher à terre un endroit convenable pour les malades qui n'étoient pas en petit nombre; je trouvai bientôt une maison, dont le propriétaire convint avec moi du prix de deux chelings par jour pour le logement & la nourriture de chaque personne.

ANN. 1771. Mars.

PENDANT notre traversée depuis la pointe *Java*, à cet endroit, nous avons fait très-peu de remarques qui puissent être utiles aux Navigateurs : je vais cependant les rapporter telles qu'elles sont. Nous ne trouvâmes le vent alisé général Sud-Est qu'onze jours après avoir quitté la pointe *Java*; & durant cet intervalle,

Ann. 1771. Mars.

nous n'avançâmes pas plus de 5ᵈ au Sud, & 3ᵈ à l'Oueſt, ayant des petites fraîcheurs variables, interrompues par des calmes, avec un tems brûlant & un air mal-ſain, occaſionnés probablement par le poids des vapeurs qu'amènent dans ces latitudes le vent aliſé Eſt & les mouſſons Oueſt, qui ſouffloient dans ces mers à la ſaiſon de l'année où nous y étions. Le vent Eſt règne juſqu'au 10 ou 12ᵈ S., & le vent Oueſt juſqu'au 6 ou 8ᵈ : dans l'eſpace intermédiaire, les vents ſont toujours variables & l'air eſt toujours mal-ſain. Cela aggravoit certainement les maladies que nous avions priſes à *Batavia*, & en particulier la dyſſenterie que les ſecours de la médecine ne ſoulageoient en aucune maniere, de ſorte que nous regardions comme un homme mort quiconque en étoit attaqué; mais nous n'eûmes pas plutôt gagné le vent aliſé, que nous reſſentîmes ſes effets ſalutaires; il eſt vrai qu'alors nous jettâmes à la mer encore pluſieurs de nos gens, mais nous les avions pris à bord dans un état ſi foible & ſi languiſſant, qu'il leur étoit preſque impoſſible de recouvrer la ſanté. Nous ſoupçonnâmes d'abord que cette terrible maladie provenoit de l'eau que nous avions priſe à l'Iſle du *Prince* ou des tortues que nous y avions achetées. Mais il n'y a pas la moindre raiſon de croire que cette conjecture fût bien fondée; car tous les vaiſſeaux qui viennent de *Batavia* à la même ſaiſon, ſouffrent également & quelquefois davantage, quoique aucun d'eux ne touche ſur cette Iſle dans leur route.

Peu de jours après notre départ de *Java*, nous vîmes

vîmes des boubies autour du vaiſſeau pendant pluſieurs nuits conſécutives, & comme on ſait que ces oiſeaux vont ſe jucher le ſoir à terre, nous en conjecturâmes qu'il y avoit quelque Iſle dans les environs : c'eſt peut-être l'Iſle de *Selam*, dont le nom & la ſituation ſont marqués très-diverſement dans différentes cartes.

ANN. 1771. Mars.

LA déclinaiſon de l'aiguille à la hauteur de la côte occidentale de *Java*, eſt d'environ 3^d O.; nous la trouvâmes la même ſans aucune variation ſenſible, dans la route ordinaire des vaiſſeaux, juſqu'au 288^d de longitude O., & au 22^d de latitude S. : elle augmenta enſuite peu à peu ; de ſorte qu'au 295^d de longitude & au 23^d de latitude, elle étoit de $10^d 20'$ O. Sept degrés de longitude & un de latitude plus loin, elle augmenta de 2^d ; à la même diſtance plus loin à l'O., elle augmenta de 5 : au 28^d de latitude & au 314^d de longitude, elle étoit de 24^d $20'$: au 29^d de latitude & au 317^d de longitude elle étoit de 26^d $10'$, & elle fut alors ſtationaire pendant l'eſpace d'environ $10'$ plus loin à l'Oueſt : mais au 34^d de latitude & au 333^d de longitude, nous l'obſervâmes deux fois à $28^d \frac{1}{4}$ O. ; ce fut la plus grande variation où elle parvint ; car au $35^d \frac{1}{2}$ de latitude, & au 337^d de longitude, elle étoit de 24^d, & elle continua enſuite à diminuer peu à peu, de ſorte qu'à la hauteur du *Cap des Aiguilles*, elle étoit de 22^d $30'$, & à la baie de *la Table*, de 20^d $30'$ O.

QUANT aux courants, nous ne les avons trouvés conſidérables qu'en approchant du méridien de *Madagaſcar* ; car après que nous eûmes atteint

Ann. 1771.
Mars.

le 52[d] de longitude de la pointe *Java*, nous reconnûmes, par obſervation, que notre erreur en longitude n'étoit que de deux degrés ; différence que nous avions trouvée exactement la même lorſque nous n'avions encore fait que dix-neuf degrés. Cette erreur pouvoit provenir de différentes cauſes : d'un courant portant à l'Oueſt ; de ce que nous n'avions pas aſſez alloué dans nos calculs à la dérivation cauſée par l'action de la mer, ſur laquelle nous naviguions, & peut-être enfin, d'une faute commiſe en prenant la longitude de la pointe *Java.* Si cette longitude eſt fautive, il faut en attribuer l'erreur à l'imperfection des cartes dont j'ai fait uſage pour rapporter la longitude de *Batavia* à celle de cet endroit ; car on ne peut pas douter que la longitude de *Batavia* ne ſoit bien déterminée. Après que nous eûmes dépaſſé le 307[d] de longitude, les effets des courants Oueſt commencèrent à être conſidérables ; car au bout de trois jours, notre erreur en longitude étoit de 1[d] 5′. La vîteſſe du courant augmentoit tellement à meſure que nous avancions à l'Oueſt, que pendant cinq jours conſécutifs, après que nous eûmes découvert terre, nous dérivions au S. O. & au S. O. $\frac{1}{4}$ O. de vingt lieues toutes les vingt-quatre heures. Nous continuâmes à dériver ainſi juſqu'à ce que nous fûmes à ſoixante ou ſoixante-dix lieues du Cap ; où le courant portoit tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, quoique inclinant cependant vers l'Oueſt.

Après que les *boubies* nous eurent quittés, nous ne vîmes plus d'oiſeaux avant d'arriver par le travers de *Madagaſcar*, ou au 27[d] $\frac{3}{4}$ de latitude S., que nous ap-

perçûmes un albatroſs, & depuis ce tems nous en découvrîmes tous les jours un grand nombre, ainſi que des oiſeaux de pluſieurs autres eſpèces, & en particulier un qui étoit à-peu-près de la groſſeur d'un canard, d'une couleur très-foncée, avec un bec jaunâtre. Ces oiſeaux devinrent plus nombreux à meſure que nous approchâmes de la côte, & dès que les ſondes ne rapportèrent plus de fond, nous vîmes des mouettes que nous continuâmes d'appercevoir tant que nous fûmes ſur ce banc qui s'étend à la hauteur du *Cap des Aiguilles*, à la diſtance de quarante lieues, & qui a cent ſoixante lieues le long de la côte, à l'eſt du Cap *Falſe.* On ne connoît pas exactement l'étendue de ce banc. Il eſt cependant utile pour ſervir de direction aux vaiſſeaux, & leur apprendre quand il faut gouverner vers la côte pour arriver à terre.

PENDANT notre ſéjour au Cap, le *Houghton*, vaiſſeau de l'Inde qui avoit perdu trente à quarante hommes pendant ſon ſéjour dans l'Inde, fit voile pour l'Angleterre, & quand il quitta le Cap, pluſieurs perſonnes de ſon équipage étoient mortellement attaquées du ſcorbut. D'autres bâtimens qui n'étoient partis d'Angleterre que depuis un an, ſouffroient dans la même proportion ; de ſorte que notre état étoit beaucoup moins fâcheux après un voyage qui avoit duré trois fois plus long-tems.

NOUS relâchâmes au Cap juſqu'au 13 Avril, pour laiſſer à nos malades le tems de ſe guérir, prendre des proviſions, & faire au vaiſſeau & aux agrès pluſieurs réparations néceſſaires ; je rembarquai alors tous les

Ann. 1771. Mars.

malades, dont plusieurs étoient encore en danger. Après avoir pris congé du Gouverneur, je démarrai le 14, & je me tins prêt à remettre à la voile.

Le *Cap de Bonne-Espérance* a été si souvent décrit, & il est si connu en Europe, que je ne parlerai que de quelques particularités qui sont omises ou mal exposées dans les autres relations.

Malgré tout ce qu'on a dit au contraire, nous n'avons point vu pendant notre voyage de pays qui présente un aspect plus désert, & qui dans le fait, soit plus stérile que le Cap. La péninsule formée au Nord par la Baie de la *Table*, & au Sud par la fausse Baie (*False-Baye*), est composée de hautes montagnes entiérement nues & désertes; celle qui est par derriere à l'Est, & qui forme une espèce d'isthme, est une plaine d'une vaste étendue, où il n'y a presque autre chose qu'une espèce de sable léger, qui ne produit que de la bruyere, & qui n'est pas susceptible de culture. Tous les cantons qu'on peut cultiver & qui, relativement au tout, sont dans la proportion d'un à mille, sont plantés en vignobles, vergers & jardins, la plupart éloignés d'une distance considérable les uns des autres. On a aussi les plus grandes raisons de croire que dans l'intérieur du pays il n'y a pas une plus grande quantité de terres susceptibles de culture, en comparaison de celles qui sont stériles de leur nature; car les Hollandois nous ont dit qu'ils y avoient des établissemens éloignés de huit & même de vingt journées de chemin, c'est-à-dire, d'au moins neuf cens milles, d'où ils apportent des provisions au Cap; ce

qui donne lieu de conclure qu'on ne peut pas en tirer assez des environs pour la consommation de la ville. Pendant que nous y étions, un Fermier qui résidoit dans la campagne, à quinze jours de distance de chemin, y arriva, & amena avec lui un jeune enfant. Nous en fûmes fort surpris, & nous lui demandâmes s'il n'auroit pas mieux valu le laisser entre les mains de son voisin. « Un voisin, répondit cet homme ! pour » en trouver un, il faut faire cinq jours de marche. » Sûrement un pays doit être fort stérile, quand ceux qui s'y établissent pour cultiver des denrées qu'ils puissent porter au marché, sont dispersés à une distance si considérable les uns des autres. Il est évident que le pays est par-tout dépourvu de bois, puisqu'on y importe de *Batavia* presque tous les bois de charpente, & qu'on y dépense autant à se chauffer qu'à se nourrire. Nous n'avons point vu d'arbres de six pieds de haut, si ce n'est dans les plantations près de la Ville, & les tiges qui n'étoient pas plus grosses que le pouce, avoient des racines grosses comme le bras ou la jambe; tant est funeste l'influence des vents sur la végétation, ce qui ne permet pas de douter de la stérilité du sol.

LA seule ville que les Hollandois y aient bâtie, est appellée *Ville du Cap* à cause de sa situation : elle est composée d'environ mille maisons proprement construites en briques, & dont l'extérieur est ordinairement blanchi; elles ne sont pourtant couvertes que de chaume, car la violence des vents Sud-Est rendroient tout autre toît incommode, embarrassant & dangereux. Les

Ann. 1771. Mars.

rues ſont larges, commodes & toutes coupées à angles droits. Il y a dans la rue principale un canal, ſur chaque côté duquel eſt plantée une rangée de chênes qui ſont aſſez bien venus & qui donnent un ombrage agréable : il y en a un ſecond dans un autre endroit de la ville ; mais la pente des lits de ces canaux eſt ſi rapide, que les écluſes ne ſont pas éloignées les unes des autres de plus de cinquante verges.

Les habitans Hollandois y ſont proportionnellement en bien plus grand nombre qu'à *Batavia*, & comme la ville ſe ſoutient principalement par l'abord des vaiſſeaux étrangers, auxquels elle fournit des rafraîchiſſemens, chaque homme imite juſqu'à certain point les mœurs & les uſages de la nation avec laquelle il a le plus de commerce : cependant les femmes obſervent avec tant de fidélité la mode de leur pays, qu'elles ne ſortent jamais ſans une chaufferette que porte un domeſtique, afin de la placer ſous les pieds de ſa maîtreſſe par-tout où elle s'aſſied. Cette pratique eſt d'autant plus remarquable, que parmi ces chaufferettes il y en a très-peu qui contiennent du feu, que le climat rend tout-à-fait inutile.

Les femmes ſont en général très-belles ; elles ont la peau blanche & fine, & un teint qui annonce que leur conſtitution eſt ſaine, & qu'elles jouiſſent d'une parfaite ſanté. Elles ſont les meilleures épouſes du monde, en même-tems qu'elles ſont bonnes maîtreſſes de famille & excellentes meres : il n'y a preſque point de maiſons qui ne fourmillent d'enfans.

L'AIR eſt infiniment ſain au Cap : de ſorte que preſque tous ceux qui y arrivent malades d'Europe recouvrent la ſanté en peu de tems ; mais les maladies qu'on y apporte de l'Inde ne ſe guériſſent pas ſi ſûrement. Ann. 1771. Mars.

MALGRÉ la ſtérilité naturelle du climat, l'induſtrie a fourni cette place de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie ; elle y a même répandu dans la plus grande profuſion les commodités de luxe. Le bœuf & le mouton y ſont excellents, quoique ces animaux ſoient originaires du pays. Les vaches y ſont plus petites que les nôtres ; leur taille eſt plus élégante, & elles ont des cornes beaucoup plus longues & plus écartées. La toiſon des moutons eſt une ſubſtance mitoyenne entre la laine & le poil, & ils ont des queues d'une groſſeur énorme ; nous en avons vu quelques-unes qui peſoient douze livres, & on nous a dit qu'il y en avoit de beaucoup plus fortes. Ils font avec le lait de vache un très-bon beurre, mais le fromage eſt fort inférieur au nôtre. Il y a des chèvres qu'on ne mange jamais, des cochons & beaucoup de volailles. On y trouve auſſi des lièvres exactement ſemblables à ceux d'Europe, des gazelles de pluſieurs eſpèces ; des cailles de deux ſortes, & des outardes qui ont de la ſaveur, mais point de ſuc. Les champs produiſent de notre froment & de notre orge, & l'on cultive dans les jardins tous nos végétaux & nos fruits, outre ceux du plane, les voyaves, les jambos & quelques autres fruits de l'Inde, mais qui ne ſont pas trop bons ; les fruits du plane en particulier ſont très-mauvais, &

ANN. 1771. Mars.

les goyaves ne ſont pas plus groſſes que les groſeilles. Les vignobles donnent encore des vins de pluſieurs ſortes inférieurs, à pluſieurs de ceux d'Europe, ſi l'on en excepte celui de Conſtance, dont le véritable ne ſe fait que ſur un ſeul canton, à environ dix milles de la ville. Il y a un autre vignoble tout près, où l'on fait du vin qu'on appelle du même nom, mais qui eſt fort au-deſſous du premier.

LES étrangers prennent leur logement & leur table chez quelques habitans; & l'on trouve pluſieurs maiſons toujours prêtes à les recevoir. En payant de cinq à deux chelings par jour, on leur fournit tout ce qui leur eſt néceſſaire. On peut louer des voitures pour vingt-quatre chelings par jour, & des chevaux pour ſix; mais on n'eſt pas ſouvent tenté de s'en ſervir. Il n'y a point de fêtes ni de divertiſſemens publics: ceux que donnent les particuliers, & auxquels les étrangers d'un certain rang ſont toujours admis, étoient ſuſpendus par une épidémie de rougeole pendant notre ſéjour au Cap.

A l'extrémité de la rue haute, la Compagnie a un jardin qui a environ deux tiers de mille de long; il eſt partagé par des allées qui ſe coupent à angles droits, & qui ſont plantées de chênes taillés en paliſſades, excepté dans l'allée du milieu où on les laiſſe croître de toute leur hauteur: ces arbres produiſent un ombrage agréable, & qui eſt recherché avec d'autant plus d'empreſſement, qu'excepté les plantations des bords des deux canaux, il n'y a pas à pluſieurs milles de la ville un ſeul arbre qui puiſſe donner de l'ombre.

La

La plus grande partie de ce jardin eſt employée à la culture des légumes; mais il y en a deux petits quarrés deſtinés à la botanique, où il ne paroît pas y avoir la moitié autant de plantes qu'il y en avoit lorſque Oldenland fit ſon catalogue. Au bout du jardin, on trouve une ménagerie qui renferme pluſieurs oiſeaux & quadrupèdes qu'on n'a jamais vus en Europe, & un en particulier appelé par les Hottentots *Coe-Doe*, qui eſt auſſi gros qu'un cheval, & qui a de belles cornes ſpirales, qu'on trouve quelquefois dans les cabinets d'Hiſtoire naturelle.

ANN. 1771. Mars.

NOUS n'avons guère appris que par ouï dire ce que nous ſavons ſur les Naturels du pays; car de toutes les habitations, où ils ſuivent leurs coutumes & leurs uſages particuliers, il n'y en a aucune qui ne ſoit éloignée de plus de quatre jours de marche de la ville: ceux que nous avons vus au Cap étoient tous ſerviteurs des Fermiers Hollandois, occupés à prendre ſoin du bétail & aux autres travaux les plus vils. Ceux-ci ſont en général d'une taille mince, & plutôt maigres que gras; mais ils ſont d'une force, d'une vivacité & d'une activité remarquable. Leur taille eſt à peu près la même que celle des Européens, & quelques-uns ont ſix pieds de haut; leurs yeux ſont ternes & ſans expreſſion: ils ont la peau couleur de ſuie, ce qui provient ſur-tout de la pouſſière qui eſt ſi fortement attachée à leur peau, qu'on ne peut pas diſtinguer la couleur de l'une d'avec celle de l'autre; car je crois qu'ils ne ſe lavent jamais aucune partie du corps. Leurs cheveux friſent naturellement, non pas comme ceux des

Ann. 1771. Mars.

Nègres, mais en boucles pendantes d'environ ſept ou huit pouces. Leur habillement conſiſte en une peau, qui eſt ordinairement celle d'un mouton, jettée ſur leurs épaules; les hommes portent en outre une petite poche à la ceinture, & les femmes un large tablier de cuir, l'un & l'autre attachés à une ceinture ou cordon qui eſt orné de verroterie & de petites pièces de cuivre. Les deux ſexes ont des colliers & quelquefois des bracelets de grains de verre; & les femmes entourent les chevilles de leurs pieds d'un cercle de cuir dur, afin de ſe défendre des épines dont le pays abonde partout : quelques-unes d'entr'elles ont des ſandales faites de bois ou d'écorce, mais le plus grand nombre ne porte point de chauſſures.

La langue des Naturels du pays ſemble à peine articulée à un Européen; elle eſt d'ailleurs diſtinguée par une ſingularité très-remarquable. Pendant qu'ils parlent, ils produiſent un glouſſement fréquent en appuyant la langue contre le palais; ces glouſſemens ne paroiſſent avoir aucune ſignification, mais ils ſervent plutôt à marquer les diviſions des phraſes dans leurs diſcours. La plupart de ces Hottentots parlent Hollandois, ſans que leur prononciation ait rien de particulier.

Ils ſont tous d'une modeſtie qui va juſqu'à la ſtupidité : nous ne pouvions les engager que très-difficilement à danſer ou à parler entr'eux dans leur langue naturelle devant nous. Nous les avons cependant vus danſer & entendus chanter : leurs danſes ſont alternativement emportées ou lentes à l'excès; elles conſiſtent

quelquefois en mouvemens vifs & prompts avec des contorsions étranges de corps, & des sauts forcés en avant & en arrière, qu'ils font en croisant les jambes: elles sont quelquefois si peu animées que le danseur frappe seulement la terre d'un pied & ensuite de l'autre, sans changer de place & sans mouvoir aucune autre partie du corps. La mesure de leurs chansons est aussi tour à tour, comme leur danse, d'une lenteur ou d'une promptitude extrême.

NOUS avons fait aux Hollandois plusieurs questions sur ces peuples : nous rapporterons les particularités suivantes, d'après ce qu'ils ont dit.

DANS les limites des établissemens Hollandois, il y a plusieurs tribus d'Hottentots qui diffèrent beaucoup les unes des autres par leurs usages & leur manière de vivre. Elles vivent cependant toutes en paix & en bonne intelligence, si l'on en excepte une qui est fixée à l'Est, & dont les habitans appelés par les Hollandois *Bosch men*, ne subsistent que de pillage ou plutôt de vol; car ils n'attaquent jamais leurs voisins ouvertement, mais ils dérobent secrettement le bétail pendant la nuit. Afin de se défendre s'il leur arrive d'être découverts, ils sont armés de lances ou de zagayes, & de flèches qu'ils empoisonnent de différentes manières, les unes avec du suc de certaines herbes, & d'autres avec le venin d'un serpent nommé *Cobra di Capelo*. Une pierre est aussi une arme très-formidable dans les mains de ces peuples; car ils la lancent avec tant de force & de dextérité, qu'ils frappent plusieurs fois de suite, & à cent pas de distance,

Ann. 1771.
Mars.

un but de la largeur d'un écu. Pour ſe mettre à l'abri de ces voleurs, les autres habitans dreſſent des taureaux qu'ils placent autour de leurs villages pendant la nuit ; ces animaux, à l'approche d'un homme ou d'une bête, ſe raſſemblent, & s'oppoſent aux attaquans juſqu'à ce qu'ils entendent la voix de leurs maîtres qui les encouragent au combat, ou qui les rappellent; & dans ce dernier cas ils obéiſſent avec autant de docilité qu'un chien.

Quelques-unes de ces nations connoiſſent l'art de fondre & de préparer le cuivre, qui ſe trouve probablement dans leur pays ; & ils en font de grandes lames qu'ils portent comme des ornemens ſur leur front. Pluſieurs d'entr'eux ſavent auſſi travailler des morceaux de fer qu'ils obtiennent des Hollandois, & en fabriquent des couteaux auxquels ils donnent une trempe ſupérieure à celle des couteaux qu'ils pourroient acheter.

Les Chefs, dont pluſieurs poſsèdent de nombreux troupeaux de bétail, ſont ordinairement couverts de peaux de lions, de tigres ou de zèbres, auxquelles ils ajoutent des franges & d'autres ornemens de très-bon goût. Les deux ſexes s'oignent ſouvent le corps avec de la graiſſe; mais ils ne ſe ſervent jamais de celle qui eſt rance & de mauvaiſe odeur, lorſqu'ils peuvent en avoir de la fraîche. Ils emploient ordinairement pour cela le ſuif de mouton & le beurre; ils préfèrent pourtant le beurre, qu'ils font en battant le lait dans une outre faite de la peau de quelque bête.

ANN. 1771. Mars.

ON nous a aſſuré que leurs Prêtres donnent la bénédiction nuptiale en arroſant les époux de leur urine; mais les Hollandois nous ont tous dit que les femmes n'entortilloient jamais des boyaux de mouton autour de leurs jambes, comme quelques voyageurs l'ont dit, en ajoutant qu'elles les mangeoient enſuite. Ils nous ont dit auſſi qu'il étoit abſolument faux que la coutume de s'amputer un teſticule fût générale parmi les Hottentots; mais ils ſont convenus que dans la tribu particulière qui connoît l'art de fondre le cuivre, on trouvoit des hommes qui avoient ſubi cette opération; qu'ils paſſoient pour les meilleurs guerriers, & ſur-tout qu'ils excelloient à lancer des pierres.

NOUS avions grande envie de décider la grande queſtion agitée par les Naturaliſtes, ſi les femmes de ce pays ont ce tablier de chair qui eſt appelé *ſinus pudoris* : je vais rapporter ce que nous en avons appris. Un grand nombre de Hollandois & de Malais, qui avoient reçu des faveurs de pluſieurs Hottentotes, ont nié poſitivement ſon exiſtence; un Médecin du Cap nous a déclaré qu'il en avoit guéri pluſieurs centaines attaquées de maladies vénériennes, & qu'il n'avoit jamais vu un ſeul de ces tabliers, mais ſeulement deux appendices de chair, ou plutôt de peau, tenant à la partie ſupérieure des lèvres, & qui reſſembloient en quelque ſorte aux tettes d'une vache, excepté qu'elles étoient plates. Il ajouta qu'elles pendoient devant les parties naturelles, & qu'elles étoient chez différentes femmes d'une longueur différente; que quelques-unes en avoient de longues d'un demi-pouce, & d'autres de

Ann. 1771. Mars.

trois ou quatre ; qu'il imaginoit que c'étoit-là ce que des Ecrivains avoient appelé, par exagération, un tablier, qui descendoit du bas ventre, assez bas pour que les parties naturelles n'eussent besoin d'aucun voile artificiel.

C'est tout ce que nous avons à dire du pays, de ses productions & de ses habitans. La baie est large, sûre & commode ; elle est ouverte à la vérité aux vents de N. O.; mais ils y soufflent rarement avec force ; cependant, comme ils y élèvent quelquefois une grosse mer, les vaisseaux affourchent N. E. & S. O., & portent un ancre à jet. Dans le N. O., à l'ouverture de la baie, les vents S. E. y sont souvent violens ; mais comme la direction de ce rumb porte hors de la baie, ils ne sont pas dangereux. Il y a près de la ville un quai en bois qui se prolonge à une distance convenable pour qu'on puisse y débarquer & embarquer commodément les marchandises. Des canaux conduisent de l'eau à ce quai, & plusieurs bateaux peuvent y en puiser en même tems. La Compagnie entretient plusieurs grandes chaloupes, chargées de porter des provisions aux vaisseaux qui sont dans le havre. La baie est défendue par un fort quarré, situé tout près de la grève, à l'Est de la ville, & par plusieurs redoutes & batteries qui s'étendent le long de la côte des deux côtés du Cap ; mais ces fortifications sont placées de façon qu'elles peuvent être canonnées par les vaisseaux, & qu'elles sont, en quelque manière, sans défense contre l'ennemi le plus foible qui les attaqueroit par terre. La garnison est composée de huit cents hmomes de trou-

pes régulières, outre la milice du pays, dans laquelle sont compris tous les habitans en état de porter les armes. Ils ont des moyens de répandre en peu de tems, par des signaux, l'allarme dans toute la contrée, & la milice doit alors se rendre tout de suite à la ville. ANN. 1771. Mars.

LES François de l'Isle de France, tirent de cette place du bœuf salé, du biscuit, de la fleur de farine & du vin. Les Hollandois leur ont fourni cette année 500,000 liv. de bœuf salé, 400,000 liv. de fleur de farine, 400,000 liv. de biscuit, & 1200 *leagers* de vin.

LE 14, au matin, nous levâmes l'ancre, & nous sortîmes de la baie, & à cinq heures du soir nous mouillâmes au-dessous de *Penquin* ou de l'Isle *Roben;* nous y restâmes pendant toute la nuit, & comme je ne pouvois pas faire voile le lendemain, faute de vent, j'envoyai un bateau dans l'Isle pour y chercher quelques petits articles que nous avions oubliés de prendre au Cap. Dès que le bateau approcha de terre, les Hollandois avertirent l'équipage de ne pas débarquer s'ils ne vouloient pas s'exposer à des dangers; ils amenèrent six hommes armés de fusils, qui se présentèrent sur le rivage. L'Officier qui commandoit à bord, ne croyant pas devoir risquer la vie de nos gens pour quelques choux dont nous avions besoin, s'en revint au vaisseau. Nous ne pûmes pas d'abord expliquer pourquoi on avoit refusé de nous recevoir; mais nous apprîmes ensuite que les Hollandois du Cap reléguent dans cette Isle, pour un nombre d'années proportionné aux délits, les criminels qui ne méritent pas la mort;

ANN. 1771. Mars.

ils les emploient comme esclaves à tirer des carrières de la pierre à chaux, qui, quoique rare sur le continent, est abondante en cet endroit; que le Cap ayant refusé autrefois de donner des secours à un vaisseau Danois qui avoit perdu par les maladies une grande partie de son équipage, ce bâtiment avoit touché à cette Isle, & qu'après s'être assuré de la garde, il avoit pris à bord autant de criminels qu'il en avoit besoin pour la manœuvre jusqu'à son retour dans sa patrie. Nous en conclûmes que les Hollandois, afin d'empêcher à l'avenir de pareils enlèvemens, avoient donné ordre à leurs gens de ne pas souffrir qu'aucun bateau étranger débarquât dans cette Isle.

LE 25, à trois heures après midi, nous levâmes l'ancre avec une brise légère du S. E., & nous remîmes en mer. Nous perdîmes, environ une heure après, notre Maître, M. Robert Mollineux, jeune homme de beaucoup de talens, mais malheureusement adonné à l'intempérance, qui abrégea ses jours.

NOUS continuâmes notre route sans qu'il nous arrivât rien de remarquable; & le 29 au matin nous traversâmes notre premier méridien, après avoir fait le tour du globe dans la direction de l'Est à l'Ouest. Nous avions par conséquent perdu un jour, que nous rétablîmes dans nos calculs à *Batavia*, comme je l'ai déja dit.

A la pointe du jour du premier de Mai, nous découvrîmes l'Isle *Sainte-Hélène*, & à midi nous mîmes à l'ancre devant le Fort *James*.

NOUS

NOUS y reſtâmes juſqu'au 4 pour nous rafraîchir. M. Banks profita de ce tems pour faire le tour de cette Iſle & viſiter les endroits les plus remarquables.

ELLE eſt ſituée au milieu du vaſte océan atlantique, à quatre cents lieues de diſtance de la côte d'Afrique, & à ſix cents de celle d'Amérique. C'eſt le ſommet d'une montagne immenſe, s'élevant hors de la mer, qui, à peu de diſtance dans tous les environs, eſt d'une profondeur inconnue; l'Iſle n'a pas plus de douze lieues de long & ſix de large.

ON a toujours trouvé, ſans exception, le ſiége des Volcans au ſommet des parties les plus élevées des pays où ils exiſtent. L'*Etna* & le *Véſuve* ſont les terres les plus hautes de tous leurs environs; l'*Hecla* eſt la montagne la plus élevée de l'*Iſlande;* on rencontre ſouvent des volcans au ſommet des Andes de l'Amérique méridionale; & l'on ſait que le *Pic de Ténériſe* eſt ſur un feu ſouterrain. Ces volcans ſont encore allumés; mais il y a une quantité innombrable d'autres montagnes qui portent des marques évidentes d'un feu actuellement éteint, & qui l'eſt depuis les époques les plus reculées : il faut compter parmi celles-ci, *Sainte-Hélène*, où les inégalités du ſol dans ſa ſurface extérieure, ſont manifeſtement des effets de l'affaiſſement de la terre; car les côteaux oppoſés, quoique toujours ſéparés par des vallées profondes & quelquefois très-larges, préſentent le même aſpect, & ont la même direction. Il n'eſt pas moins évident, d'après la nature des pierres, que l'affaiſſement de la terre dans ces endroits a été cauſé par un feu ſouterrain; car quelques-unes

Ann. 1771. Mai.

d'entr'elles, ſur-tout celles du fond des vallées, ſont brûlées juſqu'à être preſque réduites en cendre. On en trouve qui ont de petites bulles, comme celles qu'on voit dans le verre mal fondu; & quoiqu'au premier coup-d'œil elles ne ſemblent pas avoir été expoſées à l'action d'une grande chaleur, on reconnoîtra, en les examinant plus attentivement, qu'elles contiennent des petits morceaux de corps étrangers, & en particulier de Marcaſſites, qui ont cédé à la force du feu, quoiqu'elles n'y ſoient pas en aſſez grande quantité pour altérer le caractère extérieur de la pierre qui les renferme.

En approchant du côté ſur le vent, nous appercevions un amas confus de rochers, bornés par des précipices d'une hauteur prodigieuſe, & compoſés d'une eſpèce de pierre à moitié friable, qui ne préſentoit aucun ſigne de végétation; lorſqu'on la voit de plus près, l'Iſle ne promet pas davantage. En faiſant voile le long de la côte, nous avançâmes ſi près de ces énormes piles de rochers, qu'elles paroiſſoient ſuſpendues ſur le vaiſſeau; & l'idée terrible des effets de leur chute nous cauſoit preſque de la frayeur. Enfin, nous apperçûmes une vallée appelée *Vallée Chappel*, qui reſſemble à une large tranchée; & dans cette vallée nous découvrîmes la ville. Le terrain de la vallée eſt revêtu d'une herbe clair-ſemée; mais les côtés ſont auſſi nuds que les rochers qui gîſent près de la mer. Tel eſt le coup-d'œil que préſente d'abord l'Iſle dans ſon état actuel de culture; & il faut paſſer les premières collines avant qu'on trouve de la verdure dans les vallées, & qu'elles donnent quelques autres marques de fertilité.

LA ville eſt ſituée au bord de la mer, & la plus grande partie des maiſons ſont mal bâties; l'égliſe, qui n'a jamais été qu'un chétif édifice, eſt aujourd'hui en ruines, & la halle eſt à-peu-près dans le même état.

TOUS les blancs ſont Anglois; & comme la Compagnie des Indes Orientales, à qui l'Iſle appartient, ne leur permet pas de faire quelque trafic ou commerce pour leur propre compte, ils n'ont d'autre moyen de ſubſiſtance que de fournir des rafraîchiſſemens aux vaiſſeaux qui y touchent. Ils ne tirent pourtant pas de la terre des récoltes proportionnées à la fertilité du ſol & à la température du climat; ſi elle étoit cultivée convenablement, elle pourroit produire tous les fruits & les végétaux de l'Europe & de l'Inde. Cette petite Iſle jouit des divers avantages des différens climats; car les choux palmiſtes qui croiſſent ſur les plus hautes montagnes, ne peuvent point être cultivés ſur les côteaux qui ſont au-deſſous, qui produiſent le bois rouge & le gommier, arbres qui ne viennent point ſur les endroits plus élevés; & on ne trouve aucun de ces trois arbres dans les plaines qui, en général, ſont couvertes de plantes d'Europe & des plus communes de celles des Indes.

IL y a peu de chevaux, & on ne les entretient que pour la ſelle, de ſorte que tout le travail ſe fait par des eſclaves qui n'ont aucune des différentes machines que l'art a inventées pour les travaux de la campagne. Le ſol n'eſt pas trop eſcarpé en pluſieurs endroits pour les chariots, & dans ces lieux mêmes on

Ann. 1771. Mai.

pourroit se servir de la brouette avec beaucoup d'avantage; cependant il n'y en a pas une seule dans toute l'Isle : tout se transporte d'un endroit à l'autre par des esclaves; ils ne connoissent pas même l'usage des hottes, & ils portent tout sur leurs têtes. Ces esclaves sont en très-grand nombre, & on les tire de presque toutes les parties du monde; ils semblent être fort misérables, épuisés par un mauvais traitement dont ils se plaignent souvent; & je suis fâché de dire que les exemples de cette barbarie sont plus fréquens parmi mes compatriotes, que chez les Hollandois, à qui on reproche, & peut-être avec raison, de manquer d'humanité à *Batavia* & au *Cap*.

Parmi les productions de cette Isle, qui ne sont pas en grand nombre, il faut compter l'ébene, quoique les arbres en soient presque perdus, & qu'on ne se rappelle pas de les y avoir vus en abondance; on trouve souvent dans les vallées des morceaux de ce bois d'une belle couleur noire & d'une dureté presque égale à celle du fer; cependant ils sont toujours si courts & si tortus, qu'on ne peut en faire aucun usage. On ne sait pas si cet arbre est le même que l'ébénier de l'Isle *Bourbon* ou des Isles adjacentes, dont les François n'ont encore publié aucune description.

On ne trouve que peu d'insectes dans cette Isle; mais on voit sur le sommet des plus hautes montagnes une espèce de serpent qui est probablement depuis la première création des animaux au commencement du monde. En effet, il est très-difficile de

concevoir comment tout ce qui n'y a pas été déposé lors de la création, ou qui n'y a pas été apporté par l'induſtrie de l'homme, peut ſe rencontrer dans un endroit ſi ſéparé du reſte du monde par des mers d'une immenſe étendue ; à moins qu'on n'admette l'hypothéſe dont nous avons parlé dans une autre occaſion, & qu'on ne ſuppoſe que ce rocher eſt le reſte d'une grande étendue de pays, qui s'eſt affaiſſé par quelque convulſion de la nature, ou qui été englouti dans l'Océan.

LE 4 Mai, à une heure après-midi, nous ſortîmes de la rade, accompagnés du *Portland*, vaiſſeau de guerre, & de douze bâtimens de notre Compagnie.

NOUS continuâmes à faire voile avec cette flotte juſqu'au 10 au matin, lorſque m'appercevant que l'*Endeavour* marchoit beaucoup plus mal que tous les autres vaiſſeaux, & jugeant par cette raiſon que le *Portland* arriveroit probablement en Angleterre avant nous, je fis un ſignal pour lui parler. Le Capitaine Elliot vint lui-même à bord, & je lui remis une lettre adreſſée à l'Amirauté, & une boîte qui contenoit les livres ordinaires du lock du vaiſſeau, & les journaux de quelques-uns des Officiers. Cependant nous marchâmes de conſerve juſqu'au 23 au matin, & nous perdîmes alors de vue tous les vaiſſeaux. M. Hicks, mon premier Lieutenant, mourut vers une heure après midi; & le ſoir nous jetâmes ſon corps à la mer avec les cérémonies accoutumées. La maladie qui mit fin à ſa vie étoit une conſomption; & comme il en étoit attaqué lorſque nous partîmes d'Angleterre, on peut

ANN. 1770. Mai.

dire avec vérité qu'il fut mourant pendant tout le voyage, quoique son dépérissement fût insensible jusqu'à notre arrivée à *Batavia*. Le lendemain, 24, je donnai sa place de Lieutenant à M. Charles Clerk, jeune homme qui étoit fort en état de remplir cet emploi.

NOS agrès & nos voiles étoient alors en si mauvais état, que chaque jour nous essuyions quelque dommage. Nous continuâmes pourtant notre route sans accident jusqu'au 10, quand Nicolas Young, le même mousse qui découvrit la *Nouvelle-Zélande* pour la première fois, apperçut terre, que nous reconnûmes ensuite être la pointe *Lizard*. Le 11, nous remontâmes le canal; le 12, à six heures du soir, nous dépassâmes le Cap *Béachy*; à midi, nous étions en travers de *Douvres*; vers les trois heures, nous mîmes à l'ancre aux dunes, & nous allâmes à terre à *Déal*.

Fin du quatrième & dernier Tome.



TABLE GÉNÉRALE DES MATIERES

CONTENUES DANS LES QUATRE VOYAGES.

N. B. *Les Lettres* B. Ca. W. Co. *désignent que les articles auxquels on renvoye, se trouvent dans les Voyages du Commodore Byron, des Capitaines Carteret, Wallis, Cook.*

A

B

(*a*) On trouve à l'article *Tupia* des renvois qui indiquent les principales pages de l'Ouvrage où il est parlé de cet Indien si intéressant,

C



H

J

K

L

M

N

O

P

S

T

Timoan

V

W

Y

Z

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *Relation des Voyages entrepris par ordre de Sa Majesté Britannique, actuellement régnante, pour faire des découvertes dans l'Hémisphère méridional, traduit de l'Anglois ;* & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. Fait à Paris, ce 23 Février 1774.

Signé, SAURIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, & Conseils Supérieurs, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur PANCKOUCKE Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, *Voyages de MM. Banks & Solander, traduits de l'Anglois ;* s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Priviléges pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à

Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite en notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique; un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant-causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tont au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le septieme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent soixante-treize, & de notre Regne le cinquante-huitieme. Par le Roi, en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XIX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2683, fol. 110. *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris ce* 12 *Juillet* 1773.

C. A. JOMBERT, pere,
Syndic.

De l'Imprimerie de J. G. CLOUSIER, rue
Saint-Jacques, 1774.

EXPLICATION

DES CARTES ET DES PLANCHES

CONTENUES DANS LE TOME QUATRIEME.

PLANCHE 1ere. Vue de la rivière *Endeavour* ſur la côte de la *Nouvelle-Hollande* où le vaiſſeau fut mis à la bande, afin de réparer les dommages qu'il avoit reçus ſur le rocher où il avoit échoué.

2. Quadrupède appellé *Kanguroo*, trouvé ſur la côte de la *Nouvelle-Hollande*.

3. Carte d'une partie de la côte de la *Nouvelle-Galles méridionale*, depuis le Cap de *Tribulation* juſqu'au détroit d'*Endeavour*.

